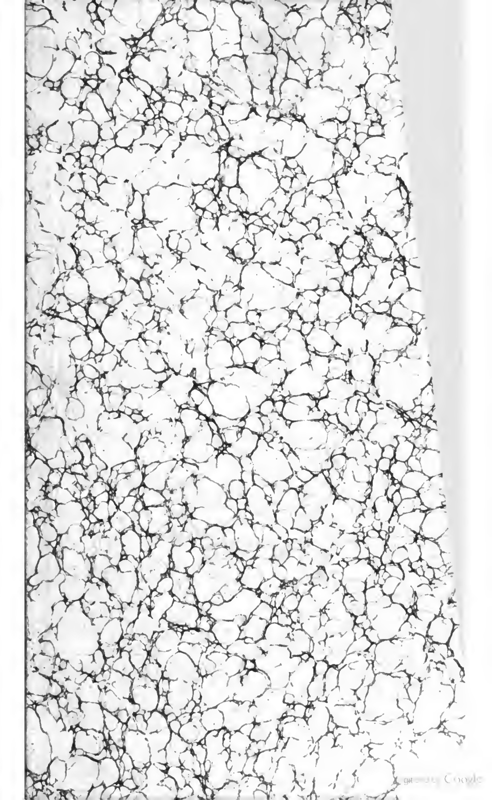



BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
III.ª SALA
SCAFFALE 2
PLUTEO VI
N.º CATENA 12
ECA·
PALLI·
Gr. Sala 2-VI-12
III





LE JÉSUITE

Bruxelles. — Typographie de A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie,
boulevard de Waterloo, 42.

LE JÉSUITE

PAR

L'ABBÉ ***

Auteur du *Maudit* et de la *Religieuse*

NOUVELLE ÉDITION

TOME PREMIER



PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1869

PRÉFACE

Les deux livres que j'ai publiés, *le Maudit* et *la Religieuse*, sortent du cadre ordinaire des romans. S'ils ont adopté la forme de ce genre de littérature qui plaît le plus de notre temps, et dans laquelle, je dois humblement le reconnaître, je suis assez novice, c'est pour servir d'organe populaire à des idées sérieuses qui touchent aux plus grands intérêts de notre civilisation. Ces idées, on le devine sans peine quand on a lu quelques-unes de mes pages, me sont familières et ont fait, depuis de longues années, l'objet de mes recherches et de mes études. Je me crois plus un penseur qu'un romancier. Ce n'est pas ma faute si l'écrivain, chez moi, est obligé de quitter la forme sévère du publiciste et de revêtir celle que les masses recherchent pour y trouver délassement et instruction. J'eusse

préféré, comme Montaigne et Montesquieu, élever de graves monuments auxquels j'eusse mis mon nom avec orgueil, plutôt que de cacher sous le double voile de la fiction et de l'anonyme, et mon nom et mes pensées. Certes cela m'eût donné plus de gloire, mais eût imposé à ma plume une réserve qui eût rendu mes livres à peu près stériles, puisqu'ils ne fussent pas descendus au sein des masses. Avec le roman, je me condamne à l'éternelle obscurité; mais, comme le levier qui soulève des blocs immenses, comme le levain qui gonfle la pâte destinée à devenir le pain substantiel, j'obtiens un résultat précis, immédiat. J'arrive à la foule intelligente dans les deux mondes; je me mêle à tout ce qui a de chaudes sympathies pour le progrès, de fortes aspirations vers les destinées nouvelles de l'humanité. Je suis moins écrivain, dans le vieux sens du mot; je suis plus homme; je m'incarne, je suis peuple!

Aujourd'hui je continue ma laborieuse tâche. Dix éditions, en quelques mois, de *la Religieuse*, après le succès colossal du *Maudit*, m'ont prouvé que les masses m'avaient compris, mieux que cela, que j'étais devenu l'expression vivante de ce qu'elles pensent, de ce qu'elles espèrent, devant cette incommensurable question religieuse, à laquelle tout tient dans l'humanité, comme au sang tient la vie, comme à la séve tient la végétation.

J'ai compris, avec les masses, que l'âme humaine ne vit pas sans religion; et elles ont trouvé, avec moi, l'explication de l'énigme qui les tourmentait, en face d'une Église dépositaire officielle du christianisme, qui semblait ne vouloir les guider dans leurs destinées spirituelles, qu'à la condition de les asservir sous le joug d'une théocratie avec laquelle ne s'allie pas la liberté. Chrétiens sans la liberté qui fait l'homme, hommes sans la religion qui contient tout le christianisme, il y avait là une antinomie effrayante. Elles avaient raison les masses, qui vivent de leurs puissants instincts, de s'attrister du problème douloureux que leur posait le XIXe siècle : l'affaissement social avec les croyances traditionnelles; les grandeurs sociales, le progrès avec une sorte d'athéisme!

Ma grande mission, mon apostolat pacifique au sein des masses est d'expliquer l'énigme religieuse. Humble guide, qui connaît le sentier pour atteindre au pic élevé, je viens dire au monde : « Ne restez pas là immobile au pied de ces rochers gigantesques auxquels l'aigle seul se suspend; mais suivez-moi : je sais par où ces sommets, qui touchent au ciel, sont abordables. » Telle est ma tâche au sein du XIXe siècle. Devant les désolantes pensées du doute j'apporte une affirmation; après trois longs siècles de guerres religieuses entre la foi et la philosophie, j'apporte une parole de paix. — Que

croire? a dit la raison. Et les masses s'en sont allées tristement avec cette parole de négation, en répétant : — Que croire? — Faites taire la raison, a dit le prêtre, même devant l'absurde : *Credo quia absurdum.* Et quelques intelligences effrayées, s'imposant le suicide, ont répété : — Faisons taire la raison.

Ni le doute cruel de la raison, ni la parole désespérante du prêtre.

La vérité est dans l'âme humaine ; elle ne périra pas. La religion est là, tout aussi bien que les lois du monde matériel et les axiomes inattaquables des mathématiques : la religion ne saurait donc périr.

Mais garde-t-elle impérieusement toujours les mêmes formes? Se manifestera-t-elle constamment avec le même culte? L'histoire seule du christianisme me répondra. Dieu recevait l'adoration des croyants, manifestée par un sacrifice de taureaux, de béliers ou de colombes, dans le temple pompeux que lui éleva Salomon, comme il reçoit l'adoration de la plus pauvre femme, qui assiste au service divin dans une misérable église de campagne. On le voit, le culte est variable, l'adoration ne l'est pas.

— Vous voulez donc abolir le culte catholique?

— Pas le moins du monde! Je ne viens rien abolir ; mais je viens vous enseigner que les cultes

se transforment, rien de plus, rien au delà. Je ne touche pas même à notre eau bénite, symbole de purification, qui a appartenu au paganisme comme à l'Église, et que je comprends, tant que l'âme humaine tient au symbole. Mais s'il vient un jour où l'âme humaine soit complétement indifférente au symbole, par là même à l'eau bénite, je vous dis que l'adoration ne cessera pas pour cela, et que plus elle sera dépouillée du symbole, plus elle se fera en esprit; et que plus elle se fera en esprit, plus elle sera vraie et divine, par conséquent chrétienne. Comprenez-vous cela?

Voici donc l'horizon que je suis venu ouvrir, le petit fragment de vrai que je suis venu déposer dans le monde. Il s'opère une révolution religieuse lente au sein des âmes, comme le soulèvement, inappréciable presque à chaque siècle, des continents sur les mers; cette révolution transforme le christianisme, — la plus parfaite expression de la vérité religieuse que l'humanité ait comprise, — pour l'assimiler à un nouvel ordre d'existence des races humaines sur ce globe, existence qu'on ne soupçonnait pas dans le passé, et que préparent, aux yeux de tous, les étonnants progrès de la civilisation dont nous ne faisons qu'entrevoir l'aurore. Comprenez-vous encore cela?

Cette transformation religieuse amènera forcément une Église nouvelle, non pas nouvelle en ce

sens qu'elle enseignera des dogmes négateurs de ceux qu'elle a enseignés déjà, les mathématiques religieuses ne se contredisent pas plus que celles de la science, mais nouvelle parce qu'elle aura une application différente, en rapport avec les besoins nouveaux, de la vérité impérissable et non changeante. Est-ce clair?

Cette révolution si lente, mais irrésistible dans ses effets, repoussera logiquement le sacerdoce officiel qui s'obstinera à regarder comme vérité absolue la forme sous laquelle il a vu et compris le christianisme, mais elle ne détruira pas, pour cela, le sacerdoce, qui viendra prendre sa belle place, comme fonction, au sein de l'Église nouvelle.

Donc solution du problème terrible qui se dresse en ce moment devant les masses. Plus d'antagonisme qui ne puisse être arrêté! Plus de mur d'airain entre la raison qui est la foi naturelle et la foi qui est la raison révélée, c'est-à-dire manifestée de Dieu. Évolution de l'âme humaine vers un christianisme moins enveloppé de formes et de symboles, moins matérialisé, par conséquent rendant avec plus de vérité la formule divine : « Un moment viendra où l'on adorera le Père en esprit et en vérité. »

La raison garantie!
L'orthodoxie sauvée!



C'est là ce que renferme ce mot si juste dont mes livres n'ont été que le large commentaire : Transformation religieuse.

Que des hommes, conservateurs officiels du dépôt sacré confié par la foi, ne se hâtent pas d'accepter ce programme ; qu'ils cherchent, avec une légitime prudence, si cette parole de l'écrivain, s'adressant aux masses, ne cache pas quelque piége, je n'ai pas à me plaindre de cette réserve, je n'ai pas à blâmer leur silence.

Mais que de telles théories, si respectueuses pour ce qui est, pour l'Église catholique, telle que les siècles nous la montrent à notre âge de renouvellement, si respectueuses pour son chef exerçant une primauté que lui ont garantie les grands conciles où était réuni le monde civilisé d'alors de l'Orient et de l'Occident, comme pour ces évêques successeurs, dans l'apostolat, des grandes figures historiques qui s'appelèrent saint Jean, saint Marc, saint Pothin ; que des théories qui, en s'attaquant à l'Église pour amener son évolution rationnelle, par conséquent son progrès et sa gloire dans l'avenir, au même titre que les forces intrinsèques de la nature pour maintenir et perfectionner l'œuvre merveilleuse du monde créé, soient de la part d'une école religieuse, combattue par moi, je le reconnais, avec quelque véhémence, l'objet d'anathèmes terribles, comme si je venais renouveler

les erreurs d'Arius, et, second Luther, bouleverser l'Europe chrétienne, cela ne se conçoit pas. C'est plus que de la colère, c'est de la déraison.

J'aurais voulu que l'école ultramontaine, théocratique et formaliste, que je combats avec loyauté dans mes livres, m'eût répondu avec un peu de cette même loyauté.

J'ai cherché vainement, dans les journaux et dans les revues de cette école, une page de discussion sérieuse et calme avec moi. Elle a commencé, quand parut *le Maudit*, par lancer dans le public religieux un petit livre, répandu à profusion, pour apprendre au monde que j'étais un prêtre interdit, nourri par les aumônes des presbytères parisiens, et de plus un maladroit à qui un célèbre banquier de Paris, en lutte naguère avec les tribunaux, et dont la fortune était compromise, avait acheté, pour une misérable somme, son manuscrit, afin d'en faire une spéculation et de relever ainsi ses finances. L'invention n'était pas riche, et peu de crédules même l'ont adoptée.

Elle a changé de tactique à l'apparition de *la Religieuse*. Je ne suis plus un prêtre mendiant, un prêtre interdit. *Le Monde*, ce grand organe de ce que j'ai appelé la Secte, a mieux trouvé que cela. Par la plume de son chroniqueur de la littérature et des théâtres, M. Venet, *le Monde* déclarait que *la Religieuse* était l'œuvre d'un des principaux

feuilletonistes de la presse parisienne, *Pharès*, l'élégant chroniqueur de *l'Indépendance belge.* Voilà le compère du célèbre banquier qui n'est plus qu'un *abbé imaginaire*, et M. Venet s'irrite qu'on laisse planer des soupçons sur des prêtres respectables. « Nous allions innocemment, dit-il, où l'on nous conduisait. » L'innocent, en effet, fatigué de faire enquête sur une douzaine d'abbés pseudonymes, s'est décidé à nommer M. Louis Ulbach. Oui, telle est l'opinion que M. Venet feuilletoniste a de M. Louis Ulbach feuilletoniste. M. Louis Ulbach, sous le nom de Pharès, aurait fait un éloge chaleureux de son propre roman, se serait couronné lui-même dans les colonnes de *l'Indépendance belge* et du *Temps;* il aurait parlé du livre comme d'une œuvre capitale; l'écrivain eût paru à ses yeux un penseur, une intelligence d'élite, et lui, M. Louis Ulbach, eût été l'auteur de ce beau livre, l'écrivain de valeur qui en avait conçu l'idée! C'est un peu fort! Et quelle notion, bon Dieu! a M. Venet, et peuvent avoir ses confrères dans *le Monde*, du respect que se doit un écrivain, de trouver possible qu'il aille ainsi, sans vergogne, se vanter lui-même! Est-ce M. Venet, quand il écrit des livres, qui chante la gloire de M. Venet?

Voilà donc le chroniqueur sommé par M. Venet, s'il n'est pas l'auteur de *la Religieuse*, « de livrer le nom du coupable dans les quarante-huit heures,

sous peine d'encourir le reproche de n'avoir aucune espèce de loyalisme. » Et comment messieurs de la littérature, qui sont tous solidaires, ignoreraient-ils ce nom? « Ils savent tous les secrets de la diplo-
« matie et de la politique, et ils ne pourraient
« découvrir le nom d'un individu qui écrit, pres-
« que sous leurs yeux, un gros livre! qui lit
« chaque jour les épreuves pendant six semaines!
« qui partage son secret avec un atelier typogra-
« phique, des commis, des garçons de bureau,
« sans compter les relations camaradières dont ne
« saurait se passer l'homme qui va à l'encre? »

Devant cette sommation en règle de l'huissier littéraire de la Secte, M. Louis Ulbach n'avait plus, sauf le délai de quarante-huit heures, qu'à se nommer ou qu'à nommer l'abbé aux trois étoiles.

Voici quelle a été sa réponse dans le feuilleton du *Temps* :

« J'invite les confrères qui me dénonçaient aux
« fureurs de l'Église, et j'invite les sacristains
« qui me dénonçaient au parquet, à choisir désor-
« mais une autre victime : la vérité me contraint
« à refuser la gloire facile du joli petit martyre que
« l'on m'offrait.

« Je ne suis point l'abbé ***; je n'ai pas écrit
« un mot du *Maudit*, je n'ai pas même achevé la
« lecture de *la Religieuse*, dont j'ignorais la pre-
« mière ligne avant la publication; et, s'il faut tout

« dire enfin, je suis aussi désappointé que tout le « public à l'endroit de la personnalité de l'auteur. « Je crois cependant avec fermeté qu'il est prêtre, « et je l'estime pour son courage et sa sincérité. « Quant à son nom, je ne le cherche même pas : « il s'appelle la Conscience et la Justice. »

Cette dernière parole, qui semble s'échapper, comme une inspiration, du cœur loyal de M. Louis Ulbach, pourrait à elle seule compenser les attaques haineuses de la Secte. Nous garderons, pour cet écrivain distingué et pour les autres organes de la critique littéraire qui ont accueilli notre œuvre avec bienveillance, le souvenir d'une douce et vive gratitude.

Ne pouvant pas écrire à chacun d'eux pour leur dire mon merci bien sincère, je les prie de prendre ces lignes, qui leur seront personnellement envoyées de ma part, comme parole cordiale de reconnaissance.

Ils ne se sont pas livrés à la honteuse inquisition des hommes de la Secte, pour connaître le nom d'un prêtre obligé de cacher ses hardiesses sous le voile de l'anonyme; ils l'ont salué comme un homme de conviction et de cœur; et, à la place des étoiles qui cachaient son nom, par une délicate attention qui les honore, ils ont inscrit un double nom qui fait maintenant sa gloire :

Conscience et Justice !

Merci à eux tous. Ils ont bien vu que l'impérieuse conviction où je suis que de tristes sectaires jettent l'Eglise dans un abîme m'a seule forcé à entreprendre ces livres hardis, destinés à flétrir le système dangereux de ces hommes plus malheureux que coupables dans leur fanatisme. Et M. Louis Ulbach était l'interprète intelligent de l'opinion générale, quand il disait des hommes de la Secte : « Un prêtre les embarrasse, cela se conçoit, un prêtre révélant avec douceur et avec douleur les misères de l'Église ! »

Mes lecteurs devraient croire qu'après la dénégation si franche et si loyale de M. Louis Ulbach sur la paternité de *la Religieuse*, *le Monde* a courtoisement déclaré qu'il se tenait pour satisfait. Nullement ! M. Venet est venu ergoter d'une manière misérable, dire que cette dénégation ne lui suffisait pas, et qu'il était plus facile de nier que de donner des preuves.

Digne fin de ce petit débat littéraire, où la Secte, comme toujours, a étalé de la haine, de grossières injures et son mauvais style, je devrais ajouter une mauvaise foi complète. Qu'on en juge.

Il m'avait fallu une raison prépondérante, capitale, pour m'imposer l'anonyme. Quoique, depuis trois siècles, les Jésuites, tant prônés par la Secte, eussent fréquemment publié leurs livres de discussion avec ce nom seul : « Par un Père de la Com-

pagnie de Jésus, » et qu'on ne se soit jamais avisé pour cela de les taxer de lâcheté et d'hypocrisie, cette raison, que tout cœur honnête comprendra, était le désir ardent de ne pas voir briser ma carrière sacerdotale. Le prêtre qui monte à l'autel, qui dirige les âmes, qui porte dans la chaire la grande parole évangélique, éprouverait une profonde douleur de se retirer du sanctuaire et d'interrompre son modeste mais fructueux apostolat dans le monde, au milieu des faibles et des pauvres.

Eh bien ! voici ce que la Secte a vu dans cette parole « briser ma carrière sacerdotale » :

« O pères de la libre pensée, à quel degré d'ab-
« jection vos successeurs et vos fils sont-ils des-
« cendus ! Ils n'éprouvent d'autre crainte que celle
« de voir leur marmite renversée. — Quand les
« prêtres Julio et Loubaire courent au martyre,
« dans *le Maudit* et *la Religieuse*, l'auteur, qui se
« dit pourtant le héros de ces livres, court... à la
« caisse. »

Cela peut se lire dans la *Revue du Monde Catholique*, où *le Monde* puise fréquemment. C'est ainsi que ces hommes comprennent le prêtre ; son sacerdoce qu'il aime, c'est sa marmite qu'il regrette, et sa caisse où ne tomberaient pas les quelques sous du budget des cultes. J'ai honte pour ces hommes !

La Secte fanatique se trouve donc maintenant en face de deux affirmations contradictoires. J'étais d'abord un prêtre, un pauvre diable, vendant sa plume, pour quelques centaines de francs, à un banquier juif à demi ruiné. Je suis maintenant l'un des principaux feuilletonistes de la presse parisienne.

La Secte est aussi sûre de l'une que de l'autre de ces deux assertions. Franchement, elle n'a pas été habile dans ses recherches. Voyez ce qu'elle écrit par la plume d'un M. Chauvelot dans la *Revue du Monde Catholique :*

« Le loup libre penseur, aveuglé par son pre-
« mier succès, s'est trahi de la première à la der-
« nière page de son livre. Pour ma part, je n'avais
« pas lu trente lignes de *la Religieuse* que je me
« suis écrié : Non ! non ! l'auteur qui a vidé ici son
« âme tout entière n'est point un prêtre défroqué,
« mais bien un libre penseur enfroqué. »

Certes voilà qui est de bon goût, et M. Chauvelot, pour la pénétration, ne le cède en rien à M. Venet. Il est peut-être plus amusant ; et nos lecteurs, heureusement peu habitués au style de la Secte, ne m'en voudront pas trop si j'ajoute encore cette citation :

« On dit qu'avec un os fossile, l'illustre Cuvier
« devinait la nature et les proportions de la bête
« à laquelle cet os avait appartenu. Ici dans ces

« volumes (c'est baquets que je devrais dire), que
« j'ai sous les yeux, je trouve non-seulement un
« signe isolé, mais tous les caractères réunis et
« tranchés d'un philosophe humanitaire, doublé
« d'un romancier de bas étage, et m'est avis
« qu'avec un peu de bonne volonté, jointe à la
« connaissance parfaite que je possède de la carte
« philosophico-dramatico-progressivo-humani-
« taire, je pourrais aisément lever le masque gros-
« sier sous lequel le véritable auteur essaye de se
« cacher, et, si je ne le nomme pas, il s'en faut de
« bien peu. »

Quel habile homme que ce M. Chauvelot! Ce Cuvier littéraire, en me tâtant les os, me prouvera que je ne suis pas prêtre, mais bien un libre penseur maçonnique. — « L'auteur de *la Reli-*
« *gieuse* ouvre avec bonheur toutes les cataractes de
« la libre pensée. — Dans ses livres, Jésus-Christ,
« malgré quelques équivoques qui ne trompent per-
« sonne, y est ostensiblement et bruyamment nié,
« nié tout entier, sa divinité, son œuvre, ses dogmes
« et son Église. » — Enfin, toujours d'après M. Chauvelot, qui possède si bien sa carte philosophico-dramatico-progressivo-humanitaire, « on y trouve
« le circulus de M. Pierre Leroux, la métempsycose
« du père Enfantin, le naturalisme de MM. Taine
« et Michelet, et partout un rationalisme sans rai-
« son. »

Tout cela, évidemment, selon Cuvier-Chauvelot, n'est pas d'un prêtre, mais d'un maçon.

Il n'y a pas à répondre à ces excentricités calomnieuses dont le seul énoncé est la réfutation. Seulement je tiens à faire comprendre qu'elles ont un but : détourner sérieusement l'opinion du monde catholique de l'idée que *le Maudit* et *la Religieuse* soient l'œuvre d'un prêtre. C'est la tactique du moment et le mot d'ordre du parti.

Il est évident pour moi que j'ai frappé la Secte au cœur; que, dans sa rage, elle ne sait qui trouver pour lui jeter toutes ses colères; qu'elle fait de la stratégie pour tromper les siens sur la valeur morale et la portée de mes écrits. Mais rien de tout cela ne réussit. C'est surtout dans les presbytères qu'à son grand désespoir ces écrits sont arrivés. Et les rapports de la Secte, parvenus de tous les diocèses, confirment l'action puissante des deux ouvrages publiés, non-seulement sur le clergé des campagnes, accusé de lire peu, mais encore sur celui des villes et sur l'entourage même des palais épiscopaux.

Je n'espère pas moins de ce nouveau livre : *le Jésuite*. Inutile de dire que les personnages que je mets en scène sont fictifs, et que le fond du drame est de pure invention. Mais ce qui est vrai, ce sont les faits et les idées qui sont la substance même du livre.

Je déclare, devant Dieu, que je ne suis animé d'aucun sentiment de haine contre un seul membre de la Compagnie de Jésus. Ceux que j'ai connus m'ont paru individuellement honorables ; parmi eux se trouvent des hommes de quelque savoir, et certainement beaucoup d'entre eux ont des vertus. Je n'ai jamais eu à me plaindre ni d'un Jésuite en particulier ni de l'Ordre lui-même. Aussi me suis-je trouvé beaucoup plus fort en écrivant ce livre. Ce n'était pas ma cause, c'était celle de l'Église, du clergé secondaire, de l'esprit moderne de liberté et de progrès, que j'avais à venger contre leur esprit de domination absolue et d'absorbante théocratie.

Seulement il est démontré pour moi que leur association, union hybride du clergé séculier et du moine, par sa constitution même d'ordre militant, par son ambitieuse prétention d'être le centre de l'Église, afin de distribuer le mouvement aux corps hiérarchiques, sans en excepter la papauté elle-même, et au grand corps de l'Église enseignée, est l'association la plus dangereuse qui ait pu être formée dans le monde moderne ; qu'elle fait, par son système, par son impétueuse ardeur, même par le talent et la vertu de ses membres, un mal profond à l'Église, dont elle divise les forces et qu'elle assimile à une exploitation humaine ; qu'il y a intérêt, nécessité, pour l'Église, de dissoudre un

corps qui, disséminé sur la surface du globe, comme une vaste agence d'affaires, la fait dévier nécessairement de ses voies pacifiques, et la change en une institution belliqueuse destinée, pour la plus grande gloire de Dieu, à troubler la paix de tous les peuples; qu'enfin il y a urgence, pour toutes les nations civilisées, de se protéger, par tous les moyens légaux, contre une corporation dont l'enseignement est, au fond, cette farouche théocratie, destructive de toute liberté humaine, devant, à une heure prochaine, faire régner visiblement un seul roi sur la terre, le Pape, ou plutôt, sous ce nom vénéré, la seule Compagnie de Jésus.

Le dernier roi de Naples, père de François II, ne pensait pas autrement. Au moment où les Jésuites commencèrent, il y a quelques années, leur publication théocratique *la Civilta Cattolica*, il se hâta de signifier aux révérends Pères qu'ils eussent à cesser l'enseignement de pareilles théories, jugées par lui incompatibles avec la sûreté de sa couronne. Ils durent transporter leurs bureaux à Rome; et plus tard un pauvre religieux fut impitoyablement exilé, pour le seul crime d'avoir lu et conservé, quelques jours, dans sa cellule, un numéro du journal des Jésuites. Ce fait a été raconté par le journal *l'Univers*.

En France, nous n'avons pas à prendre les précautions excessives et odieusement arbitraires du



roi napolitain. Nous sommes assez forts pour avoir peu à redouter la publication d'une revue comme *la Civilta Cattolica;* mais je n'ose pas dire que nos institutions libérales soient assez robustes pour ne pas éprouver, à la longue, de perturbation par l'action délétère d'une société vouée à l'enseignement, douée d'une activité extrême, dont le but dernier est l'absorption de toutes les forces sociales dans l'omnipotence de la royauté spirituelle et temporelle des pontifes romains.

Je crois avoir fait toucher du doigt, dans ce livre, combien a été maladroite la Compagnie de Jésus lorsque, rétablie par les papes, elle n'a pas compris qu'un ordre nouveau s'inaugurait dans le monde, et que sa première condition de durée, comme la grandeur et la sainteté de la tâche qu'elle pouvait remplir dans cette société, fondée sur de nouvelles bases, consistait à s'assimiler les principes nouveaux, à marcher avec le siècle, à être de son temps et de son pays, au lieu de s'imposer la lutte colossale et absurde de faire reculer l'humanité vers les institutions que rêva Grégoire VII, en plein moyen âge, et que le monde moderne repoussera avec une implacable horreur.

Que les Jésuites aient conçu cette folle idée, qu'ils la poursuivent avec des efforts inouïs et une persistance digne d'une meilleure cause, on le verra dans ce livre. Qu'ils marchent ainsi à une

lutte dernière et inévitable, en achevant, par leurs imprudences, de réveiller les soupçons de ceux qui les supportent encore par respect pour la liberté, c'est ce qu'il n'est pas difficile de conclure aujourd'hui, pensée que j'ai dû peu développer, parce que j'ai voulu la laisser à l'intelligence et à la logique de mes lecteurs. On ne peut pas faire un défi éternel à la vérité, à la raison, à la force expansive du progrès, sans que cette vérité nous dévoile, sans que cette raison nous arrête, sans que cette force nous écrase.

Pendant que les hommes de la Secte voyaient dans *le Maudit* et dans *la Religieuse* des livres sortis de l'enfer, d'autres critiques leur reprochaient de se renfermer trop étroitement dans l'orthodoxie, et de ne pousser la hardiesse qu'aux limites du gallicanisme. « Nous pouvons, dit l'un d'eux dans l'un « des grands organes de la presse parisienne, ras« surer les fidèles que la réputation du *Maudit* « éloignerait de *la Religieuse*. Ce dernier travail « est orthodoxe, et l'on peut, sans crainte d'y ren« contrer le poison de l'hérésie, en faire sa lecture « et son profit. » On comprend ma réponse. Je reste dans l'orthodoxie, surtout parce que mes convictions sont orthodoxes, et que j'ai dû me respecter, même au milieu des écarts que semblait tolérer le roman ; mais j'y reste encore, et c'est ce que mon illustre critique n'a pas entrevu, parce

que la sainte cause du progrès dans l'Eglise, que je ne sépare pas, comme il le suppose faussement, du progrès de l'humanité, eût été compromise par une profession de foi hétérodoxe.

On aurait demandé avec raison au prêtre, auteur du *Maudit* et de *la Religieuse*, èt se jetant hors des barrières du symbole, pourquoi, ennemi de l'Église, il viendrait se dire, dans son sein, un réformateur pacifique, un transformateur? Les Veuillot, les Venet et les Chauvelot eussent été forts contre moi. C'est précisément cette orthodoxie rigoureuse qui est leur désespoir. Ils peuvent rugir, me jeter leurs injures, et les plus grossières encore; ils peuvent, pour tromper les niais de la Secte, qui ne manquent pas de les croire sur parole, avancer que j'attaque le Christ, sa loi, son Eglise; ce qu'ils ne peuvent pas produire, c'est un passage enseignant, d'une manière formelle, et intentionnellement, une grave erreur dogmatique.

Qu'on y prenne garde! si le Christianisme est divin, il sera un jour définitivement la grande religion de l'humanité. Est-ce mieux servir la cause du progrès, de procéder par des négations du dogme, qui n'ont pas avec elles leur force de démonstration, que de préparer, pour la libre pensée comme pour la foi elle-même, le terrain de la conciliation dans l'avenir? S'il restait quelque chose

de mes livres, ce serait surtout mon courage à repousser la négation, trop rigoureuse, que fait notre siècle du symbole chrétien, en même temps que d'affirmer, avec énergie, pour l'Église, le besoin de sortir du rigorisme de la lettre, afin d'attirer à elle les esprits élevés qui se font, des croyances nécessaires à l'homme, une compréhension moins étroite et moins formaliste.

Ici je serai compris des hommes de bonne foi dans le camp de la libre pensée. Ils seraient bien inconséquents d'imiter le refus de conciliation qu'ils reprochent si justement au sacerdoce officiel. Et feraient-ils autre chose, s'ils repoussaient les hommes de l'orthodoxie, qui veulent leur tendre loyalement la main, sans renier, jusqu'à bonne preuve du contraire, ce qu'ils croient divin et impérissable dans leur symbole?

LETTRE

A M. LOUIS VEUILLOT

SUR LA

SUITE DES LIBRES PENSEURS

Le Monde, en annonçant l'œuvre nouvelle de M. Louis Veuillot, a donné pour spécimen du style de ce spirituel écrivain l'article qui attaque l'auteur du *Maudit* et de *la Religieuse*.

Cher monsieur Veuillot,

Que vous êtes donc aimable de nous apprendre, par un écrit public, que vous êtes encore dans le monde ! Vraiment, je vous croyais au fond de quelque bonne et douce moinerie, mort à toutes les choses de la terre, et vous délectant à réciter pieusement votre chapelet. Cela vous va si bien,

que je me figure toujours votre illustre personnage, dans cette attitude si humble, marmottant ses *Ave* sur les trottoirs, comme on peut vous rencontrer à la brune.

Et voilà que vous donnez une suite à vos *Libres penseurs!*

C'est bien hardi.

Vous aviez tant d'esprit autrefois, qu'il vous faut une dose assez forte d'audace, pour oser croire que celui qui vous reste est à la hauteur d'un livre à sensation.

Vous vous êtes décidé cependant. Que Dieu vous soit en aide!

Je vais vous étonner, cher monsieur Veuillot, mais je vous dirai que moi, si amoureux de toutes les excentricités qui tombent de votre plume, je ne lirai pas votre *Suite des Libres penseurs.*

Pourquoi donc? Serait-ce parce que j'y suis attaqué?

Pas le moins du monde. C'est parce que j'y suis mal attaqué.

Comment! vous n'avez que cela à dire contre l'auteur du *Maudit* et de *la Religieuse?* Mais c'est pitié, monsieur Veuillot, c'est pitié!

Vous avez lu ces deux romans, et vous commettez l'étrange erreur de me prêter l'idée « de « diffamer le clergé pour diffamer la religion. »

Voilà qui est fort!

Ils sont loin, monsieur, les jours où vous étiez une puissance; où votre parole, tout imbibée de la séve de la virilité, imprimait un stigmate et corrodait un nom, comme le feu. Vous ne l'avez plus cette séve, et, comme le vieux Priam réfugié près de l'autel, vous ne jetez qu'une flèche tremblante, *telum imbelle.*

Je vous eusse redouté alors. Je ne voudrais pas aller à la postérité, avec les rudes coups de verges que j'eusse reçus de vous dans les *Libres penseurs*. Il m'est indifférent aujourd'hui que vous me jetiez de grosses injures, dans cette queue de petites satires où vous serez méchant, quand il faudrait être incisif, et vulgaire quand il faudrait être plaisant.

Hélas! monsieur Veuillot, le *mens divinior* vous a fui. Vous laissez cela aux plus jeunes, à ceux qui font encore ce beau rêve d'idéal qui s'est terminé pour vous dans les visions de Marie d'Agréda et de sœur Emmerich. Perdu, noyé dans ce monde mystique, où l'on croit à toutes les folles qui ont des taches aux mains et au côté gauche, et où l'on se figure que Dieu parle par des images de la Vierge, en lui faisant rouler dévotement les yeux « et doucement agiter le sein, » que pouvez-vous nous dire maintenant de sérieux et de vrai?

Jugez-en par mon exemple.

Comme tous les hommes du sacerdoce qui ont vu, avec douleur, la décadence effrayante où se traîne le Catholicisme, qui surtout ont étudié de près l'influence néfaste que votre école exerce sur l'Eglise, école qui s'est constituée, depuis vingt ans, en une secte dominatrice et haineuse, voulant diriger le monde, comme les Jésuites ont la prétention de le faire et de l'Église et du Pape lui-même, j'ai dû chercher à dévoiler le danger de l'influence de votre école, et à montrer l'abîme où court rapidement le Catholicisme.

Je pouvais remplir cette tâche difficile par des écrits de formes diverses : livres de polémique, articles de journaux, discussions de toutes sortes. Avant moi, d'autres l'ont essayé; et j'ai vu que cette guerre de plume ne les a pas menés loin. Ils signalaient les tendances de votre parti, ils relevaient, avec plus ou moins de force, quelques-uns de vos paradoxes; mais la Secte qui s'appelle « légion », se riait de ces escarmouches isolées dont elle ressentait à peine les blessures.

Décidé à entrer dans la lutte après eux, je conçus un plan plus hardi. Je songeai aux masses et à la forme littéraire qui va le mieux aux masses, le roman. *Le Maudit* et *la Religieuse* parurent.

Coupable vous-même de certains romans, entre autres de *l'Honnête Femme,* vous ne pouvez

pas me faire un crime d'avoir eu recours à ce genre littéraire.

J'ai été net, vigoureux, incisif. J'ai tourné et retourné le scalpel dans les blessures que je faisais. Sans pitié pour vos folles doctrines, je les ai étalées avec leurs nudités honteuses, je les ai fait toucher du doigt; et le cri d'immense douleur poussé par les vôtres, et que je vous ai arraché à vous-même, m'a prouvé que j'avais profondément sondé la plaie du Catholicisme, et que j'avais frappé juste.

Mais, monsieur, de ces attaques ardentes contre votre dangereuse coterie il y a loin, immensément loin, à ce que vous voulez bien appeler une attaque contre la religion. Il serait étrange que j'eusse pour but de diffamer la religion, comme vous le dites, et qu'en même temps, je ne m'attaquasse qu'aux doctrines qui la défigurent, qu'aux hommes qui la font détester. A-t-on pour but de déshonorer une œuvre d'art, lorsqu'on se plaint du grossier badigeon dont on l'a recouverte, aux âges de barbarie, lorsqu'on se met à l'œuvre pour enlever ce badigeon honteux? Il est évident, pour tous ceux qui ont lu mes livres, que mon but est précisément de sauvegarder l'œuvre divine dans l'Église, en cherchant à la dégager des superfétations humaines.

Que je me trompe dans cette pensée, qu'elle soit ou non exécutable, que l'œuvre doive marcher

telle qu'elle est, — c'est votre théorie, — avec son cortége d'institutions nées aux vieux âges, ou se transformer, en s'assimilant le monde moderne, ce que je pense, et ce que pensent avec moi bon nombre de hautes et de belles intelligences, il n'en reste pas moins que vous me calomniez sciemment, en appelant « infâme » l'œuvre courageuse où je cherche à démontrer, pour le christianisme, le besoin de rompre avec les théories usées, dont vous êtes encore le représentant dans la publicité européenne.

Je puis vous déplaire, beaucoup vous déplaire dans mes livres, puisque je ne pense pas comme vous; mais qu'ils soient une attaque à la religion elle-même, c'est ce que votre parole ne persuadera à personne, parce que c'est une fausseté patente, une insigne calomnie.

Vous me demandez pourquoi alors je ne me nomme pas.

J'ai dit, dans mes préfaces, les graves motifs pour lesquels j'avais dû taire mon nom. Si les livres étaient médiocres, sans portée, même avec un nom, tout sombrerait dans l'oubli, et le nom et les livres. S'ils avaient une sérieuse valeur, le nom devenait inutile; et j'empoisonnais, pour une gloire d'auteur, toute ma vie sacerdotale.

J'ai fait cela, et j'ai raisonné ainsi : c'était mon droit.

Vous eussiez voulu autre chose, je le vois bien, excellent monsieur Veuillot. Vous, vous teniez immensément à savoir mon nom. Cela entre dans vos conditions de polémique. Quand vous avez maille à partir avec Navet ou avec Greluche, vous êtes enchanté de vous escrimer contre les noms de Greluche et de Navet. Vous trouvez cela spirituel. Et si Navet et Greluche ont eu quelques bonnes raisons contre vous, habile homme, vous comptez assez sur la naïveté de vos lecteurs du monde religieux pour savoir qu'ils se contenteront de vos facéties sur les noms de Greluche et de Navet, et ne songeront pas à vous dire : Hé ! les raisons de Navet et de Greluche, y répondrez-vous ?

Mon nom vous ayant donc manqué, — je suis bien méchant, avouons-le, de vous priver d'une satisfaction aussi innocente, — vous m'en avez fabriqué un. Je suis pour vous : L'HUMBLE TROIS-ÉTOILES. Ce n'est pas mal ; il y a là un petit rien de poésie dont je vous sais gré. Franchement, c'est plus honnête que Greluche, moins restaurant-bouillon que Navet. Merci, merci ! vous ne m'avez pas appelé Babouin. Votre dictionnaire ne se sent plus autant des fréquentations de votre adolescence. Ce qu'on gagne à vivre un peu avec les Jésuites !

Donc *l'humble Trois-Etoiles* était devant

vous, avec son artillerie formidable. Je vous vois parcourant ces effrayantes pages.

— Mais c'est affreux ! Mais c'est terrible ! Mais il n'épargne rien, ce scélérat d'abbé ! Oh ! ces abbés qui écrivent ! J'en ai bien éreinté. — Celui-là n'y va pas, comme ses pâles prédécesseurs, avec des coups d'épingles. Comme il manie la massue ! — Peste de ton abbé ! Mais qui peut-il être ? Il connaît bien les détours du sérail ! On jurerait un ex-secrétaire intime d'évêché, un ex-jésuite, qui sait ? Peut-être plus encore. Mais ce n'est pas possible. Les enterrés de Saint-Denis n'écrivent pas. — Quel est donc ce diable d'abbé ? Il me damnera, cet abbé.

Vous avez dit cela, vous avez dû le dire. Mon petit doigt ne me trompe pas.

Mais vous n'êtes pas seul, il y a la sainte camarilla. Quels cris de paon ! Quel vacarme ! Elle a poussé d'immenses gémissements, comme une femme dans les douleurs. — Un prêtre ! un prêtre ! un prêtre m'attaquer, porter sa main sur moi immaculée, sur moi si dévote au Pape, si pure dans mes principes que toute opinion du Pape est un dogme à mes yeux ! Quelle horreur ! Monsieur Veuillot, vengez-nous ! il faut écraser cet infâme !

— Mais que faire ? grand Dieu !

— Bon ! est-ce que vous êtes en peine ? Faites comme autrefois, comme toujours. Dites que ce

n'est pas un prêtre; que c'est un de ces *histrions d'orgueil* qui composent la Société des gens de lettres.

— Hum!

— Allons donc! pas de vergogne. En auriez-vous maintenant? Il faut marcher jusqu'au bout. Monsieur, à l'œuvre! un coup hardi! Affirmez que le prétendu prêtre n'est autre chose qu'un libre penseur.

Vous avez trouvé l'idée passablement stupide. Un reste de raison qui a survécu au pathos de *Rome et Lorette* vous a dit que la France intelligente, le monde littéraire, de Saint-Pétersbourg à Calcutta, ne croiraient pas cette facétie. Mais il fallait céder. Pauvre monsieur Veuillot, vous avez été maître absolu dans la coterie des purs, si maître qu'un beau jour vous avez pris peu poliment par la main un comte-marquis, un fils des croisés, et que vous lui avez dit: — Très-haut et très-puissant, vous ne resterez plus dans la boutique. — Les temps seraient-ils changés? Votre parti vous dicte-t-il des lois et vous a-t-il imposé l'obligation d'écrire l'article: L'HUMBLE TROIS-ÉTOILES? Cela n'est pas impossible. Et je soupçonne *le Monde*, ce traître de *Monde*, de vouloir prouver, à toute la catholicité, que vous baissez terriblement dans vos homélies, et qu'on aurait bien tort de penser que vos premiers-Paris de *l'Univers*

étaient supérieurs à ceux de MM. Coquille, Chantrel et Maumigny; et, pour preuve irréfragable, *le Monde*, en annonçant votre *Suite des libres penseurs*, s'est hâté de donner, comme primeur du livre, votre article contre moi.

Ce malheureux numéro du 1er octobre 1864 est allé aux quatre coins du monde catholique. On l'a lu chez les évêques : — Tiens ! M. Veuillot baisse bien ! — On l'a lu chez les chanoines : — M. Veuillot baisse bien ! — On l'a lu chez les Bénédictines, chez toutes les Sœurs : — Ce bon M. Veuillot baisse bien. — Les sacristains l'ont lu : — Ah! qu'il a donc baissé, M. Veuillot! — Et vous avez eu le coup de pied de l'âne.

— Aussi pourquoi écrivait-il ce stupide article contre l'auteur du *Maudit* et de *la Religieuse?* Si tout son livre est de cette faiblesse, quelle chute ! *De profundis !*

Mais revenons à votre mauvais article. Vous aviez contre moi des griefs à faire valoir : pourquoi ne l'avez-vous pas fait? Il fallait reprendre la thèse du *Maudit* et de *la Religieuse*, défendre, à vos risques et périls, la Secte que j'attaque et dont vous êtes le chef avoué. Vous étiez là dans votre rôle et dans votre droit. J'ai été sévère pour un certain dom Lecreux; il fallait défendre dom Lecreux ; j'ai malmené l'évêque Bigut, et j'avoue que, pour un abbé, j'ai été un peu hardi ; il fallait

me tancer de la liberté grande ; j'ai flagellé le publiciste, le grand publiciste Falot, qui a écrit *la Malhonnête Femme*, — vous, vous avez écrit *l'Honnête Femme ;* — vous pouviez défendre Falot, vous porter fort pour Falot, me provoquer même, pour soutenir la gloire de Falot. Je vous aurais aimé de vous poser ainsi, devant moi, en loyal adversaire. Nous aurions échangé quelques bonnes pages ; cela fait toujours passer une heure ou deux au public qui aime les gens d'esprit.

Pas du tout : vous entreprenez une thèse impossible : que je suis un membre de la Société des gens de lettres, un *chose*, un *pauvre diable ;* quoi de plus? « un *Labre* littéraire. » Oui, vous me comparez à saint Labre. Voilà du complet mauvais goût. Et je déclare que ma conscience, bien calme et bien innocente devant elle-même, malgré ses hardiesses contre votre Secte, ne souffre pas le moins du monde « *de la vermine que Labre se contentait de souffrir sur sa peau.* » Par cette vilaine comparaison, qui est de vous, et que moi, tout infâme que vous me dites, je ne me permettrais pas, quand il s'agit d'un mendiant canonisé par Pie IX, vous n'êtes pas honnête pour ce malheureux saint, et, soit dit entre hommes qui écrivent, vous êtes grossier pour moi.

J'ai été malmené, dans une de vos revues, par

un monsieur qui ne se gêne pas pour employer des termes équivalents à ceux de *vermine*, de *gaz qui asphyxie*, de *boue*, d'*infection*, et autres élégances qui composent votre palette littéraire et dont vous émaillez l'article misérable que vous m'avez consacré; mais je le tiens pour un garçon qui a quelque franchise, mauvais écrivain, oui, distillant l'injure jusqu'à l'impudeur, exactement comme vous, mais ne prenant pas, quand il s'agit de moi, le nom d'un port pour un nom d'homme. Il lui a répugné d'entrer dans cette pauvre voie de défense contre les deux « romans fameux, » — vous les appelez ainsi, — qui consiste à ne pas en accorder la paternité à un prêtre, pour la décerner à quelque membre de la Société des gens de lettres. Ceci est bonnement stupide, et ce monsieur brutal envers moi, autant qu'on puisse l'être envers un abbé anonyme, n'a pas voulu être stupide.

Vous, à bout d'idées et de raisons, pour allonger votre maigre article, vous vous êtes jeté sur cette pitoyable invention :

« Il ne se contente pas de taire modestement « son nom; il prend encore une qualité qui ne lui « appartient pas : *l'abbé Trois-Étoiles*. Il charge « sa pauvre conscience d'un mensonge qui est en « même temps un vol... Il faut pourtant s'attendre « à le voir assumer sa gloire. Un jour, ôtant lui- « même son masque et montrant son visage plus

« vil encore, il dira tout fier : « C'est moi, un tel, « de la Société des gens de lettres. »

Vous avez écrit cela, monsieur Veuillot, vous l'avez écrit. Et, pour mieux rendre votre idée, vous me mettez beaucoup au-dessous du *larron qui dérobe un mouchoir*, bien convaincu « qu'on ne vous reprochera pas de faire des assimilations odieuses. » Saint homme! Non, vous n'êtes pas capable de comparaisons peu chrétiennes! Vous trouvez tout naturel de dire *que j'enseigne l'immoralité, que je diffame le clergé pour diffamer la religion, que je fais une œuvre malhonnête, un travail infâme.* Tout ceci coule sous votre plume avec une facilité charmante; vous ne soupçonnez pas qu'il y ait rien là contre la charité. Vous ne craignez pas de *charger votre pauvre conscience de mensonges et de calomnies.* Vous ne voyez rien là contre la justice qu'un homme attend d'un autre homme; votre sens moral ne s'élève pas jusque-là; et, si mon nom était à mon livre, et que je fisse appel aux tribunaux de mon pays contre les imputations calomnieuses de vous et des vôtres, vous seriez tout surpris de vous entendre condamner pour diffamation : — Ces misérables juges, diriez vous, se sont laissé gagner par les loges maçon niques.

C'est qu'il y a un honneur, une justice que vous ne soupçonnez pas. Vous distillez, avec une

merveilleuse candeur, l'injure la plus outrageante, comme la bonne petite abeille condense son miel. Rien, hélas! ne vous corrigera sur ce point. Vous pensez plaire à Dieu par vos haines, sauver la foi en jetant l'insulte au front de quiconque vous paraît un adversaire. Le mensonge, pourvu qu'il soit pour la bonne cause, vous semble une arme pure. Ce sont des ennemis, dites-vous : *quis in hoste requirat?*

Il vous faudra les clartés d'une autre vie pour éclairer votre conscience sur ces singulières aberrations de polémique chrétienne. Vous allez à la communion, au rosaire, en sortant de vos élucubrations vénéneuses, après avoir pris un homme que vous ne connaissez pas, que votre foi vous commanderait d'aimer, si vous compreniez votre foi, et, après avoir entassé sur cet homme plus d'injures et de brutalités de paroles que n'en soupçonna jamais le plus acharné païen, votre conscience ne vous fait pas un reproche. Et vous vous dites avec bonne foi : « Mais je suis un fervent catholique. » Et vous ne voulez pas que les hommes du monde, incapables de s'expliquer par quels détours étranges de barbare casuistique, on arrive à de telles aberrations en fait d'honneur, de charité et de justice, prennent en horreur les robustes catholiques de votre force, et préfèrent mille fois les honnêtes incroyants qu'ils rencontrent sur la rue.

Vous les avez pourtant amenés là. Moi qui ai étudié de près des hommes qui vous ressemblent, je me rends compte de cette bonne foi effrayante par laquelle, comme il est dit dans l'Évangile, on croit servir Dieu en persécutant les hommes. Je vous comprends, malheureux égarés par des haines fanatiques; et, au moment où de sang-froid vous déversez sur moi le plus de fiel que vous pouvez tirer du fond de votre cœur, je n'ai qu'une chose à faire, vous donner votre pardon, comme on pardonne à l'imprudent qui vous heurte, au buisson épineux qui vous déchire la main.

Et d'ailleurs, monsieur Veuillot, vous étiez ainsi fait. C'était votre nature; vous aviez besoin de haïr. Mais vos haines vous servent mal. Vous ne pouvez pas comprendre que vous donnez un baptême de gloire à toute œuvre sur laquelle vous portez vos souillures.

Les nobles et douces paroles que j'ai reçues, de toutes parts, sur mes deux premiers romans, me sont bonnes au cœur. Toutefois je puis y supposer au moins de l'indulgence. Mais quand ils sortent de vos mains, qu'ils ont passé sous votre souffle, que votre regard de bestiaire les a dévorés, comme des suppliciés dans un amphithéâtre, ils sont pour moi des martyrs. On peut mettre sur eux la palme, et écrire en lettres d'or au frontispice : *Insultés par Veuillot.*

Vous décernez donc l'auréole aux écrivains que vous pensez flétrir. Quelques natures chagrines, ennemies de ce qui est grandeur, lumière, liberté, peuvent vous écouter et s'en tenir à votre parole. Les masses courent aux livres que vous leur défendez. Elles n'ont pas de guide plus sûr, pour discerner des pages chaudes et généreuses, que votre haine.

Je savais ces choses, et il me semblait déjà que vous manquiez, par votre silence, à la consécration du *Maudit* et de *la Religieuse*. Tout cela m'est venu à son heure, et je le regarde comme une bénédiction. Toutefois je ne vous remercie pas. On ne doit rien à qui nous jette l'injure, même quand cette injure devient, aux yeux de tous, légitimement un titre de gloire; mais je prends acte, pour mes livres, de la violence des coups que vous avez dirigés contre eux, des colères qu'ils vous ont inspirées.

Puisque vous m'y avez forcé, j'ai dû régler définitivement mon compte avec vous, et montrer ce que valent vos attaques haineuses.

Selon vous, *j'insulte à Dieu, à la conscience, à la pudeur.*

Selon vous, *je diffame tels et tels honnêtes gens.*

Selon vous, *je ne suis pas un abbé, mais un membre de la Société des gens de lettres.*

Je crois bien résumer là, dans toute leur énergie, les griefs pour lesquels vous me faites figurer parmi les libres penseurs.

Or quelle ne serait pas la surprise des lecteurs du *Maudit* et de *la Religieuse*, qui vous auraient cru sur parole, lorsqu'ils liraient des pages dans lesquelles pas une allusion même ne blesse la pudeur, où tout est foi, dévouement, sacrifice, où les héros sont purs autant que des anges, comme Julio, dans *le Maudit*, ou reviennent courageusement à la vertu, en présence des tentations les plus séduisantes, comme Loubaire, dans *la Religieuse*.

Ajoutons que je suis resté scrupuleusement, et par conviction, dans la donnée catholique; et, je le demande, où sont donc les grandes insultes à Dieu et à la conscience?

Il est vrai, puisque ces livres sont des romans, ils mettent en drame les théories qu'ils veulent rendre populaires, ou qu'ils veulent combattre. Quand Molière créa son *Misanthrope*, son *Avare*, son *Tartufe*, il prit dans la nature quelques types d'avares, de misanthropes, d'hypocrites; il ne diffama pas pour cela tels et tels honnêtes gens. A votre compte, il n'y aurait pas de scène dramatique possible; vos honnêtes gens se reconnaîtraient partout, et crieraient, comme vous, à la diffamation.

Qu'ai-je fait de plus, à part le génie, que Mo-

lière dans ses pièces immortelles? J'ai choisi mes types; mais j'ai groupé autour de chacun d'eux tout ce qui pouvait les compléter, en faire l'idéal que je voulais offrir à la verge du ridicule. Et voici que vous allez prendre ces conceptions de l'art pour des portraits! Il y a un certain Falot, un certain dom Lecreux, un certain évêque Bigut. Vous croyez donc que j'ai si bien peint mes hommes d'après nature, qu'on n'ait plus qu'à décliner le nom de chacun d'eux?

Quel est dom Lecreux?

— C'est bien simple, direz-vous. C'est dom ***.

— Ah! malheureux! Vraiment, il y aurait un religieux, en France, auquel conviendrait, trait pour trait, l'image que j'ai faite de cet ambitieux éconduit qui a voulu absolument de la crosse? Tant pis pour dom ***, s'il se reconnaît là : vous lui faites plus d'injure que moi. J'ai peint un idéal, et il se trouve que dom *** a, selon vous, joué le rôle misérable de mon dom Lecreux : qui de nous deux diffame dom ***, vous ou moi?

— Mais, l'évêque Bigut, nous le connaissons!

— Pas possible! il y aurait un cerbère de l'épiscopat français aussi violent, aussi tenace, aussi ennuyeux que mon Bigut? Et vous le connaissez? Vraiment je n'en reviens pas. Tant pis encore pour ce révérendissime évêque. C'est vous qui atta-

chez son nom au portrait de fantaisie que j'ai esquissé. Vous dites que c'est Mgr l'évêque de ***. Et voilà que d'autres ont la maladresse de nommer Mgr P... évêque d'A... auquel, je le jure devant Dieu, je n'ai jamais pensé.

Vous voyez que mes masques se trouveraient convenir à beaucoup de visages. Vous êtes bien peu respectueux pour nos évêques.

Je gagerais que vous avez raisonné de la même manière pour Falot. Celui-là est un des types les plus étranges qui aient pu être crayonnés de notre temps. J'aime assez ce Falot. Il est original, rageur, vrai malandrin de l'Église, tout taillé pour porter la tiare laïque, en égrenant ses chapelets, vrai Jésuite à faire marcher les Jésuites, mauvais coucheur en littérature, s'il en fût, ayant toutefois la verve du quart d'heure, au demeurant, un fort jouteur.

Vous me dites :

— A qui ferez-vous croire que ce Falot n'est pas un personnage réel? Mais je le connais intimement ce Falot; mais il est moulé sur nature. Et quand vous lui faites jouer son rôle, je sais si bien mon homme par cœur, qu'il me semble le regarder passant devant mes yeux, comme devant un miroir.

Monsieur Veuillot, prenez garde : il ne faut pas tant pénétrer les choses ici-bas. Auriez-vous la

prétention de soutenir qu'il y a entre Falot et votre nom plus d'un autre rapport que celui de la rime? Vous seriez imprudent. C'est donc vous qui allez dénicher là votre image, qui prenez l'amère volupté de vous regarder dans ce portrait, portrait qui n'est pas toujours beau, bien que l'idéal de mon livre ne soit pas, à coup sûr, un malhonnête homme. Je n'ai pas aussi maltraité mon Falot que vous l'avez fait de Greluche, des deux Navet, de Babouin, etc, etc. Mais franchement je vous dirai, à mon tour, que vous vous êtes imposé un rude martyre, en vous reconnaissant dans Falot. Le pauvre Labre ne souffrait que sous ses haillons. Vous vous êtes donné la torture d'un homme qui se déchire le cœur de ses propres mains.

Pauvre monsieur Veuillot! je vous croyais plus de résignation chrétienne! Cela vous a donc fait bien du mal? Ah! plume cruelle, voilà de tes ravages! tu as fait au cœur de M. Veuillot une éternelle blessure!

Je m'explique encore votre extrême sensibilité à l'endroit de Falot; mais de quel droit osez-vous me dire que j'ai insulté des hommes « parce que je « savais très-bien que ceux que j'attaquais ne « donnent pas de coups de bâton? »

Je soutiens que je n'ai insulté personne dans mes livres. J'ai attaqué des doctrines dangereuses; c'était mon droit, je ne l'ai pas dépassé. Mais vrai-

ment c'est de l'effronterie, quand on s'est posé comme vous en insulteur public, de venir parler ainsi. Est-ce que, par hasard, quand vous avez insulté jadis tant d'honnêtes libres penseurs, de ces libres penseurs, selon vous, capables de tout, vous auriez reçu quelques coups de canne? Cèla ne peut pas être. Car enfin, si vous aviez ces amers souvenirs de votre première œuvre, vous n'iriez pas, malgré la largeur de vos épaules, recommencer contre eux un second libelle ; et vous voilà bien forcé de convenir que les libres penseurs ne sont pas plus capables d'un guet-apens que Falot et autres, que voùs prétendez reconnaître dans *le Maudit* et dans *la Religieuse.*

Si les libres penseurs se permettaient de donner des leçons de ce genre aux folliculaires qui les insultent, vous pourriez avoir un compte sérieux à régler avec mon honorable éditeur. Ne craignez rien, monsieur : s'il vous rencontrait un soir dans les rues de Paris, disant votre chapelet, il ne s'abaisserait pas à lever sa canne sur vous, il vous dirait : —Vous m'avez traité, dans votre article, en termes qu'on ne se pardonne pas dans le monde entre gens qui se respectent; mais, quoique libre penseur, je ne vous tirerai pas les oreilles. Je suis tolérant devant vos injures; ne vous targuez donc pas de ce que vous et les vôtres n'allez pas provoquer les romanciers qui vous mettent en scène. Il

y a longtemps que les libres penseurs vous donnent l'exemple de la modération.

Vous dites enfin, monsieur, que je ne suis point un abbé, mais bien un membre de la Société des gens de lettres.

Je pourrais être l'un et l'autre. Mais j'affirme que je n'ai point l'honneur de faire partie de la Société des gens de lettres, et que je n'ai point usurpé un titre en prenant celui d'abbé.

Au reste, monsieur, vous les connaissez bien peu ces hommes du monde lettré, en supposant que, pour être lus, ils vont s'affubler du bonnet sacerdotal. M. Louis Ulbach a relancé vigoureusement les vôtres, quand ils lui ont prêté ce déguisement. Outre que c'eût été une mauvaise action, un homme de sa valeur n'a pas besoin d'avoir recours à ces misérables subterfuges. L'*Homme noir* lui-même a-t-il paru avec le titre d'abbé? Le griffonneur de ces très-mauvaises pages n'a-t-il pas voulu y attacher son nom?

Hé! monsieur, si cela n'engageait pas sa conscience, un abbé, pour être lu, renoncerait à son titre, et prendrait celui de membre de la Société des gens de lettres!

En me supposant un membre de la Société des gens de lettres, déguisé en abbé pour un motif de spéculation, vous vous êtes trompé lourdement. Ce titre d'abbé a été si peu la cause du succès de

mes livres, qu'il vous est facile de faire une expérience personnelle. Vous êtes bien convaincu de votre valeur d'écrivain ; eh bien ! publiez, n'importe chez quel éditeur, un roman, frère de votre *Honnête Femme*, et, comme le premier, fortement épicé de gaillardises ; gardez, comme je l'ai fait, un anonyme absolu ; signez seulement : Par l'abbé *** ; et je vous fais la gageure qu'il ne s'en vendra pas cinq cents exemplaires.

Comprenez-vous la force de l'argument ?

Mais mon nom, monsieur Veuillot, eût donné à mes romans un retentissement plus grand encore. Et s'ils ont été accueillis du public, c'est qu'ils frappaient juste. Le monde de notre époque, inquiet des extravagances de l'idée théocratique, menacé de ses envahissements souterrains, de ses provocations de toutes les heures, a vu, dans mes livres, la grande Secte démasquée, flagellée, et cela par une main courageuse appartenant au sacerdoce lui-même. Le monde s'est trouvé fort de ces révélations venant d'un homme qui n'était pas un ennemi, mais un hardi réformateur. Voilà mon histoire, et voilà ce que vous n'osez avouer.

Votre article, contre moi, dans la suite de vos *Libres Penseurs*, vous fera, comme écrivain et comme chef de la Secte, un tort immense; et voici comment.

Vous êtes là écrivain médiocre, vieux lion aux

ongles usés, vous répétant d'une manière misérable, et épuisant ce vocabulaire de mots mal odorants dont vous avez toujours assaisonné vos écrits. Je vous ai porté malheur : vous faites une pauvre rentrée dans la publicité littéraire.

De plus on voit, à toutes les lignes, que vous n'êtes pas sincère, que vous écrivez pour les besoins de la Secte, que vous ne croyez pas un mot de ce que vous écrivez, que vous savez pertinemment que *Chose*, — c'est votre style, — est bien une personnalité de l'Église, assez habile de la plume pour que vous ne le confondiez pas avec le *premier Chose venu* qui vend sa conscience à un éditeur, en échange de quelques misérables billets de banque. Vous savez comme moi-même que je n'ai pas vendu ma conscience, que j'écris de conviction, de foi, de sentiment intime et douloureux des plaies de l'Église, à laquelle votre fougueux appui a été si fatal. Vous savez cela, parce que cela s'échappe de toutes les pages de mes livres, parce qu'il n'y a pas eu un seul de tant de milliers de lecteurs de ces livres, qui ne se soit dit, s'il a été de bonne foi : Voilà un écrivain profondément convaincu.

Dès lors votre attaque violente dans le fond, grossière dans les termes, uniquement piquante d'intention, n'est plus, pour le monde qui possède un grand sentiment de justice, qu'une réplique

officielle d'un chef de parti qui se trouve battu.

Oui, monsieur Veuillot, mes livres, sous la forme légère de roman, ont fait un mal horrible à votre Secte; ils l'ont montrée à nu; ils l'ont fait voir haineuse, mesquine, personnelle, jouant un rôle, dépourvue absolument de grandeur, de plan dans l'avenir, attachée à la lettre pharisaïque, faisant mille fois plus de mal à l'Église et à la papauté, par ses procédés incroyables de polémique, que ne lui en firent jamais ses adversaires les plus acharnés. Ceci est senti, démontré, mis en scène, à toutes les pages des *fameux romans!* La déconsidération est tellement attachée maintenant à cette Secte, que nul de ses chefs les plus avoués, vous le premier, n'avez osé vous mêler aux séances de l'assemblée de Malines, où vous saviez à l'avance que vos doctrines n'auraient pas la majorité, où il aurait fallu vous effacer devant ces hommes qui se sont décidés à rompre avec vous, tant vous meniez rapidement le catholicisme à sa ruine.

Je m'explique donc très-bien que vous ayez contre *le Maudit* et contre *la Religieuse* une haine implacable. Ces livres-là vous tuent.

Mais ils ne tuent que votre école, entendez-le bien. Ils ne feront jamais d'incroyants. Nul après les avoir lus ne sentira la foi affaiblie dans son cœur; mais il comprendra peut-être mieux comment on adore le Père en esprit et en vérité. Ce

ne sont pas les livres comme les miens qui ont produit les *Solidaires;* ce sont ceux de la Secte dont vous êtes l'âme. Vous avez fait tant de bruit, tant débité d'extravagances, au nom de l'Église, que ces hommes ont cru que vous étiez l'Église, que vous aviez le droit de parler en son nom ; et ils se sont éloignés d'elle avec horreur. Je le comprends. Mes livres serviront peut-être à dissiper leurs illusions; et seuls vous serez responsables de leur erreur.

Que direz-vous maintenant du *Jésuite?* Qu'il est aussi de quelque membre de la Société des gens de lettres ? que je diffame d'honnêtes gens ?

Vous direz cela ; mais il sera prouvé que je rends toute justice aux vertus privées des membres de la Compagnie de Jésus, que j'attaque seulement son plan dangereux d'influence sur le monde, la voie fatale où elle s'est engagée, en se plaçant dans un antagonisme violent avec toutes les aspirations de la société moderne. Comme j'ai signalé la Secte coupable qui a perdu le catholicisme, j'ai signalé l'Ordre religieux qui veut reconstituer son ancienne puissance, en reprenant la société par la base, et en voulant qu'elle revienne aux errements de l'ancien régime, pour que lui-même dirige, de nouveau, les royautés et les aristocraties.

Voilà ce livre. Il y a là discussion honnête, démonstration par les procédés que peut avouer

un écrivain qui se respecte. Libre à vous de faire encore de ce frère du *Maudit* et de *la Religieuse* un livre infâme. Vous serez dans votre rôle : moi je serai dans la logique et dans la raison.

Terminons cette lettre, monsieur Veuillot. Je ne vous soumettrai plus qu'une considération.

Comment se fait-il que, — à part les injures adressées à mon éditeur sur l'envoi des prospectus qui annonçaient *le Maudit* et *la Religieuse*, — j'aie reçu des contrées les plus éloignées, d'hommes et de femmes pour lesquels je suis complétement un inconnu, des lettres où l'on rend toute justice à la pensée qui a dicté mes livres, au courage que j'ai eu d'attaquer la Secte, au service immense que par là j'ai rendu à l'Église? Comment se fait-il qu'il y ait des prêtres, des membres même des ordres religieux, assez sévèrement traités dans mes livres, qui aient voulu s'unir à ce concert d'éloges?

Qui a obligé ces esprits cultivés, occupés des hautes questions sociales et religieuses, leurs lettres le prouvent, à venir m'offrir un hommage qui ne peut être suspect, s'ils n'eussent pas eu la conviction de l'honorabilité de l'écrivain et de l'immense portée de l'œuvre?

J'ai à me prononcer entre leur jugement et le vôtre. Vous êtes l'homme dont les idées sont le plus attaquées dans ces livres. Eux sont de simples

spectateurs des luttes du siècle. Naturellement vous êtes, pour moi, partial, extrêmement partial, comme le sont tous nos ennemis. Mes lecteurs, au contraire, par là même qu'il leur est impossible de me connaître, sont à mes yeux dans les conditions de l'impartialité la plus absolue.

Pouvez-vous me blâmer d'accepter leur jugement sur mes livres, de préférence au vôtre?

Je pourrais joindre à ma lettre quelques-uns de ces jugements portés sur mes deux premiers livres; et vous me diriez si j'ai dû soupçonner d'une complaisance coupable des lecteurs qui, n'ayant rien à ménager avec moi, ne me devaient que la vérité.

Je désire même, dans l'impossibilité où je suis de répondre au grand nombre de lettres de ce genre qui me sont adressées, profiter de cet écrit pour remercier publiquement le monde intelligent de ses chaudes sympathies.

Adieu, monsieur Veuillot, nous sommes aux deux pôles de l'idée religieuse. Vous la voulez avec tout le despotisme, avec celui qui écrasera le plus l'âme humaine; je la veux avec toute la liberté, avec celle qui lui donnera des ailes d'or pour s'élever jusqu'à Dieu. Je ne vous convertirai point à la liberté; vous ne me ferez point descendre à aimer le despotisme, dont j'ai, avec tous les fiers esprits de mon siècle, une invincible horreur.

Reste de se dire, vis-à-vis de vos funestes doctrines, un loyal et franc ennemi ; vis-à-vis de votre personne, un serviteur respectueux.

Ce que j'ai l'honneur d'être.

L'abbé ***.

PREMIÈRE PARTIE

LES ENTRAINEMENTS

LE JÉSUITE

I

NI TRAITRE NI ENNEMI

Je viens d'atteindre la cinquantième année de ma vie, et j'en ai passé près de trente dans la Compagnie de Jésus. J'ai aimé cet ordre ; ce n'est pas assez dire, j'ai été passionné pour lui. J'y entrai avec tout l'enthousiasme d'un cœur de dix-huit ans, qui cherche l'idéal et qui pense l'avoir trouvé. Dois-je avouer toute la vérité? même aujourd'hui, en écrivant ces pages, où je m'épancherai en toute liberté, où j'aurai à dévoiler beaucoup de choses, pénibles pour moi-même comme pour l'ordre célèbre auquel j'ai appartenu, où il me faudra tout le courage d'une âme qui n'a pas cessé d'adorer le vrai, afin de tout dire, même ce qui sera le plus dur à mon amour-propre et à celui des hommes

qui furent mes frères, aujourd'hui que j'ai brisé à jamais le lien qui me retenait à eux et que, pour merci d'un dévouement immense et d'une colossale fortune que je leur ai de grand cœur abandonnée, je n'ai recueilli de leur bouche que cette parole de cruel dédain : *Cecidit corona de capite ejus*, je sens que je les aime encore, que là a été ma famille adoptive, le foyer où mon cœur a le plus chaudement vécu, le champ fécond où mon intelligence a laissé tomber ses sueurs avec le plus de joie.

Je ne suis donc pas l'ennemi de ces hommes, et ma conscience me dit que je ne suis pas un traître. Et cependant, sur le point de livrer ma vie tout entière à la publicité, d'écrire cette longue et douloureuse épopée d'une âme vaincue dans ses plus grandes aspirations, meurtrie sous les coups d'un absolutisme implacable, je sens qu'une ligne ne sera pas tracée par ma plume, qu'un fait qui concernera la célèbre Société, — et ma vie n'est pas autre chose que l'histoire de la Société elle-même pendant ce siècle, — ne sera pas déposé dans ces pages, sans que ces hommes ne disent : « Le traître ! » sans que le parti haineux et violent qu'ils dirigent ne s'écrie contre moi : « C'est un ennemi ! »

Je dois accepter cette condition pénible, telle qu'elle m'est faite. Je souffre à l'avance, et proba-

blement je souffrirai encore beaucoup, lorsque ces franches et humbles pages auront vu le jour, de l'injustice de ceux qui m'ont repoussé, de leurs violences et de leurs rancunes; je dois m'attendre d'eux à la persécution sans relâche, à la vengeance sans pitié. Ils seront dans leur rôle; le mien sera de leur pardonner et de les plaindre.

J'ai pu craindre un moment que les dernières impressions que mon âme a ressenties lorsque j'ai quitté la Société, que les souvenirs trop amers de cette lutte suprême où je me suis perdu en cherchant à les sauver, déteindraient trop vivement sur mon récit. Cette pensée m'a quelque temps retenu. J'étais sûr de l'impartialité de mon cœur, je n'étais pas sûr du calme de mon imagination et de la placidité de mon style. Heureusement j'ai conservé, avec une fidélité scrupuleuse, une foule de notes écrites au hasard sur mes calepins, sur des feuilles volantes, aux marges mêmes de mes livres favoris. J'ai, de plus, des lettres précieuses, des extraits que j'avais faits des archives de l'Ordre, quand j'étais au *Gesù*. Tous ces documents sont de dates où je ne pouvais pas penser que j'eusse jamais à m'en servir. Ils me garantissent à moi-même, je dois dire contre moi-même, une impartialité sans laquelle ces Mémoires auraient pu devenir un réquisitoire ou un misérable pamphlet.

Quelque chaleureuse que je sente la pensée en moi, je n'en ai pas moins l'horreur de ces exagérations de style, qui, en résumé, aboutissent à la calomnie. Et, quoique, Dieu m'en garde! je n'aie pas à déverser de calomnies sur aucune des individualités de ce grand corps, être injuste envers lui me répugnerait souverainement: j'ai assez contre lui de la vérité.

Puis je ne dois pas oublier que, si la couronne de la royauté que confère l'Ordre est tombée de ma tête, j'ai gardé la couronne plus modeste de mon sacerdoce. Je ne suis plus parmi les puissants de l'Église, je n'appartiens plus à la brillante avant-garde du catholicisme. Avec les humbles et les petits, qui luttent dans le siècle et y portent, selon le vieux mot, le poids de la chaleur et du jour, je me sens à l'aise. Le *Gesù* n'a retenu de moi que mes regrets et mes souvenirs; et je donne un démenti à ceux qui disent que le prêtre est moins prêtre quand il n'est pas Jésuite.

Je me console, avec mes nouveaux frères, dans la solitude et dans l'oubli. J'écris ces pages, parce qu'elles doivent être de l'histoire, et que nul autre membre de l'Ordre ne serait amené à les écrire. C'est une dette dont je m'acquitte envers mon siècle. Je me sentirais coupable de mon silence, comme je me sens fier d'une bonne action.

De grands problèmes religieux et sociaux s'agi-

tent à notre époque. Il est impossible de méconnaître que la Compagnie de Jésus, relativement petite par le nombre de ses membres, considérable par l'énergie fiévreuse qu'elle développe, ne soit, au milieu du dix-neuvième siècle, un ferment de mal ou un secours puissant dans le mouvement qui emporte la société moderne.

Avoir jeté quelques clartés sur les tendances de la Société de Jésus, sur son organisation, sur le mobile dont elle se sert pour imprimer, à toute heure, l'activité au sein de ses membres; avoir dévoilé ce que l'on appelle vulgairement le mot d'ordre, ce qui n'est pas, comme on le pense, un secret pareil à celui des sociétés secrètes, mais un principe de tactique tel que pouvaient le concevoir, dans l'art de la guerre, un Fabius ou un Napoléon; avoir montré l'abîme où marche rapidement cette association d'hommes ardents qui se sont promis, pour la plus grande gloire de Dieu, l'empire du monde, ce sera avoir produit une œuvre sérieuse, avoir résolu ce qui est presque encore un problème pour beaucoup d'hommes de mon siècle.

II

LUTTE DANS LA FAMILLE

Les Sainte-Maure sont originaires du Poitou et l'une des plus anciennes familles de chevalerie de cette province. Je n'ai pas aujourd'hui de bien grandes prétentions nobiliaires, quoique, chez les Jésuites, on prisât fort les parchemins de ma famille, et que je fusse compté parmi les grands noms de la Compagnie, avec les Damas, les Ravignan, etc., etc., et quelques autres pères à particule. Étant plus jeune, cette pensée que j'étais un vicomte, que M. l'aîné, mon frère, était comte, que j'étais le fils du marquis de Sainte-Maure, grand'croix de l'ordre de Saint-Louis, chambellan de S. M. Louis XVIII, cette pensée chatouillait ma vanité, et l'on me croira quand je dirai que ce ne fut pas le plus petit de mes sacrifices, le jour où je

me déterminai à quitter le monde pour entrer au noviciat des Jésuites.

Mon père était assez jeune au moment de l'émigration; il suivit les Bourbons. Le comte de Provence, frère du roi, qui depuis fut Louis XVIII, se l'attacha et en fit presque un ami.

Le marquis de Sainte-Maure, ainsi que le prince son patron, s'éprit chaudement, en Angleterre, des principes politiques de ce pays; et, quand la Restauration eut lieu, mon père entra dans cette phalange de royalistes libéraux qui comptait, entre autres notabilités, Chateaubriand, Hyde de Neuville, Martignac, Royer-Collard. Ceci, je le sais, faisait le désespoir de ma pauvre mère. Un père Jésuite, pendant l'émigration, l'avait dirigée, lui avait fait faire sa première communion et l'avait mariée. Quoiqu'elle ne manquât pas d'intelligence, il s'était tellement emparé de son esprit qu'elle ne pensait, n'agissait que par lui. Je l'ai vu encore dans mon enfance. C'était un vieillard grave et doux, d'une haute taille, ne paraissant chez ma mère que mystérieusement, et se relevant à mes yeux de tout le prestige que donne l'inconnu et de tout l'intérêt qui s'attache aux hommes qui ont souffert la proscription. Ce vieillard, que ma mère entourait de tant de vénération, auquel mon père, quand par hasard il le rencontrait chez ma mère, rendait cette politesse

exquise, mais froide, qui dissimule mal une antipathie secrète, était le véritable maître dans l'hôtel Sainte-Maure.

L'enfance vit tellement d'impressions, que longtemps cet homme fut un problème pour moi. Je sentais que mon père l'aimait peu, quoique jamais rien ne trahît sur ce point sa pensée intime; et pour cela, par un instinct secret, quelque chose me repoussait du Jésuite. Mais ma mère lui portait un si profond respect, en parlait devant moi comme d'une nature si grande, d'une sainteté si parfaite, que mes répugnances disparurent, que je ne vis plus de lui que l'auréole placée sur son front par la piété confiante et enthousiaste de ma mère. « Qu'il est beau, ce saint homme! » disait-elle quelquefois. En effet, ce vieillard était beau. Il vint un moment où ce ne fut plus un homme à mes yeux, où, sous cette enveloppe matérielle, dans ce grand corps déjà brisé par l'âge et par les chagrins d'un long exil, je ne vis plus qu'un ange de Dieu, un prêtre plus prêtre que les autres, un prince du sacerdoce qui dédaignait le bâton pastoral et le diadème d'or des évêques. Je crois qu'un sentiment bien vrai, bien sincère, m'attira à la vie du prêtre. Ce que nous appelons une vocation m'a toujours paru, chez moi, avoir été le fait d'une attraction vive et intime; cependant, aujourd'hui même, je n'oserais pas affirmer que la présence

de ce vieillard, que l'on faisait entrer presque mystérieusement chez ma mère, qui me posait une longue main, aux doigts décharnés, sur le front pour me bénir, et qui me disait : « Mon enfant, il faut aimer Dieu! » d'une voix que je n'ai connue à nul homme sur la terre, n'ait pas été pour quelque chose dans l'attrait qui me porta au sacerdoce, au grand bonheur de ma mère, mais qui me jeta dans un noviciat de Jésuites, à son grand déplaisir.

Ceci sera expliqué plus tard.

Ma première enfance se passa en Angleterre; et je n'ai gardé aucun souvenir des quatre années de ma vie qui précédèrent notre rentrée en France avec les Bourbons. L'anglais était ma langue maternelle autant que le français, et je conservai, plus longtemps que mon frère, un fort accent dont je ne me débarrassai qu'avec beaucoup de peine. Je me souviens qu'à l'hôtel Sainte-Maure, dans la rue de Varennes, en plein faubourg Saint-Germain, mes petits amis, quand nous nous rencontrions soit chez leurs mères, soit chez la mienne, m'appelaient *Inglish*, sobriquet qui me resta et que mon frère aîné m'adressait, comme une injure, quand nous avions l'un avec l'autre quelques-unes de nos querelles d'enfant.

Le moment vint où il fallut nous donner un précepteur. Nous n'étions que deux frères dans la fa-

mille, et nous n'avions pas de sœurs. Je me souviens qu'il y eut une longue lutte entre mon père et ma mère, pour le choix de ce maître.

Mon père était un homme de son temps. Son passage dans l'exil lui avait immensément profité; il y avait, lui, appris quelque chose. Comme il était impétueux, ennemi de toute résistance, la lutte avec ma mère fut terrible. Ils eurent beau nous éloigner, mon frère et moi, pour que ces scènes d'intérieur ne nous eussent pas pour témoins, nous sûmes tout, et ma bonne anglaise, qui, je ne sais pourquoi, n'était pas sympathique au révérend Père, me raconta que M. le marquis voulait nous donner un professeur laïque, un homme qui avait fait ses preuves dans l'Université, maître très-distingué, pour lequel il était prêt à faire de grands sacrifices pécuniaires, afin de se l'attacher jusqu'à ce que mon frère et moi fussions de jeunes hommes. Il avait apporté d'Angleterre son plan tout fait. A l'encontre de nos gentilshommes français, bons et braves, mais immensément retardés dans une instruction sérieuse, il avait vu de jeunes lords, après de longues études et de nombreux voyages, entrer dans la carrière de la vie publique avec une maturité de raison qui le disputait à celle des vieillards. Ceci l'avait séduit, et il s'était promis de donner une éducation de ce genre, très-étendue, très-sévère, à ses fils, afin de les rendre aptes un

jour aux brillantes carrières que leur ouvrait la monarchie restaurée.

Je trouve parmi les papiers de ma famille, dont je reste l'unique rejeton, écrit de la main de mon père, ce plan d'éducation, daté de Londres l'année même où nous partîmes pour la France. Pauvre père, il rêvait de faire de mon frère aîné un diplomate, et de moi un général !

Ma mère n'avait regardé l'Angleterre, où elle s'était mariée, que comme un pays d'exil. Les institutions de ce pays, sauf celles qui consacrent le droit d'aînesse, les coutumes libres des Anglais lui semblaient des hérésies politiques, et la religion anglicane une religion de réprouvés. Le révérend Père l'avait entretenue dans ces répulsions. C'était un homme tout d'une pièce, qui en était à la politique du père Letellier et qui, en religion, eût fait brûler avec bonheur tous les Jansénistes. Toute idée de liberté signifiait, pour lui, révolution, bouleversement des trônes, anarchie, échafaud; les droits de l'homme étaient une création de l'enfer, et cette pauvre charte, donnée par Louis XVIII, une concession dangereuse à l'esprit philosophique du siècle, qui, tôt ou tard, causerait la ruine des descendants de saint Louis. Ma mère n'avait pas d'autres idées que celles de son saint directeur; et Dieu sait les jolies choses que j'ai entendues, pendant ma jeunesse, sur ces libéraux qui allaient

perdre la monarchie! On comprend quel singulier ménage politique était le nôtre. Mon père avait des moments terribles. Je l'entendais crier à ma mère : — Mais vous êtes folle! mais vous ferez de vos enfants des idiots! — Je veux en faire de bons catholiques et de bons royalistes, — était la réponse de cette chère mère, aussi maîtresse d'elle-même que mon père était emporté.

La bataille dura longtemps. Quelquefois mon père croyait avoir gagné du terrain, et tout à coup l'inflexible femme lui jetait ce mot terrible : — Que m'importe votre science moderne? Je veux sauver mes enfants.—Tantôt on disait, dans la maison, que M. le professeur universitaire allait venir; et ces jours-là, où ma mère gardait ses appartements et ne paraissait pas à table, étaient des jours de tristesse. Nous disions, mon frère et moi : — Papa est méchant; — nous lui faisions de petits yeux farouches qui lui disaient qu'il était seul de son parti.

Tantôt la mère paraissait triompher, et nous entendions dire aux gens de notre service, que ce serait un abbé, comme on disait alors, bien honnête et bien bon, qui serait notre précepteur et ne nous donnerait pas trop de travail. Les gens trouvaient que, quand on était riche, comte et vicomte, on n'avait pas besoin de tant de science. Nous étions fortement de l'avis de nos gens.

Tout cela était propos en l'air, et le maître de la

maison, sans lequel décemment le bon et honnête abbé, quel qu'il fût, ne pouvait s'installer dans l'hôtel, joignait l'inflexibilité à l'emportement. Ma mère résolut de faire un coup d'État.

Je demande pardon à mon lecteur, au début de ce livre, de lui raconter ces détails d'intérieur. C'est qu'ils tiennent à toute ma vie. Mon avenir se jouait entre ces deux inconnus, le précepteur universitaire, l'abbé tenu en réserve par le révérend Père.

Il y eut beaucoup d'allées et de venues dans la maison. Le révérend Père entra et sortit plusieurs fois, mystérieusement, du cabinet où se renferma ma mère pour écrire. Je sus qu'une lettre avait été envoyée par ma mère à M. le marquis, pour lui signifier l'ultimatum maternel. J'ai retrouvé cette lettre dans nos papiers de famille; elle décida de mon avenir. Je soupçonne fort le révérend Père de n'avoir pas été étranger à sa rédaction. Je la transcris, comme on écrit une date terrible dans la vie, parce qu'elle brisa, du moins pour moi, les résistances de mon père.

« Monsieur,

« Il faut en finir! La lutte dure depuis trop longtemps. Nos enfants nous jugeraient, et perdraient peut-être l'affection qu'ils nous doivent, et à coup

sûr le respect. Je ne consentirai jamais à recevoir ici un maître laïque pour nos enfants. Je vous l'ai dit, je tiens à leur âme plus qu'à toutes les sciences du monde que ce laïque pourrait leur enseigner. Il faut qu'ils aient, avant tout, la science de Dieu. Le prêtre seul enseigne cette science. Je vois, autour de moi, trop d'exemples de cette mauvaise éducation donnée par vos hommes de l'Université, tous imbus des doctrines philosophiques et révolutionnaires, pour jamais leur confier mes enfants. Vous êtes aveugle, monsieur, profondément aveugle! Vous ne les connaissez donc pas ces hommes? Vos Cousin, vos Jouffroy, vos Villemain ne sont que des maîtres d'incrédulité. M. Cousin enseignant que *la raison est le Dieu du genre humain;* M. Jouffroy, que *Jupiter et Jésus sont deux faces de la vérité également adorables, mais qui ont fait leur temps;* M. Villemain, que *la divinité de Jésus-Christ est un dogme obscur, une subtilité scolastique*, sont-ce là les maîtres de religion que vous donnez à vos enfants? Et leurs disciples de bas étage auront-ils plus de respect de notre sainte foi? Rapportez-vous-en au cœur d'une mère! Pour moi j'aimerais mieux voir tomber morts à mes pieds mes deux enfants adorés, que de les savoir entre les mains des impies et des philosophes.

« Le révérend Père Romanet a eu la bonté de nous choisir un ecclésiastique pieux et recomman-

dable, dont il se fait garant. Ce monsieur se présentera chez vous demain, à midi, avec une lettre du révérend Père. Je vous déclare que, s'il éprouve un refus de votre part, ma résolution est arrêtée. Je n'ai pas le droit, je le sais, de prendre mes enfants par la main et de les arracher au poison de l'erreur, mais ma conscience me commande de ne pas être complice de cet empoisonnement moral. Je sortirai à l'instant de votre maison, et je me retirerai dans quelque solitude pieuse, pour déplorer votre aveuglement et la perte de mes chères petites créatures que j'avais consacrées à Dieu. Pour m'arracher de ma retraite, il vous faudrait faire un scandale devant lequel vous reculeriez, je le sais. J'ai bien réfléchi : vous devez me connaître assez pour savoir que je vous tiendrai parole.

« Éléonore. »

Je ne connus pas tous les détails ; mais l'effet de cette lettre fut terrible sur mon père. Il resta toute la journée soucieux et sombre : il fit dire à ma mère qu'il ne sortirait pas de ses appartements, et qu'il ne descendrait pas au dîner. Ma mère était dans une agitation qu'elle cherchait vainement à déguiser.

Le lendemain elle reçut un billet que je reproduis également.

« Éléonore, votre tendresse de mère vous égare. J'ai autant d'horreur que vous des impies; mais je n'admettrai jamais qu'un professeur laïque soit nécessairement un athée ou un déiste. Vous m'avez envoyé votre ultimatum; voici le mien. Je destine mon fils aîné à la carrière diplomatique; je veux qu'il reçoive une éducation qui prépare son avenir. Je sais que vous rêvez, pour l'autre, les honneurs de l'épiscopat. Si la vocation de cet enfant se développe dans ce sens, je le verrai sans peine. Je vous propose de nous en tenir à une espèce de jugement de Salomon. Confiez aux révérends Pères le plus jeune de nos enfants; je mettrai l'aîné dans un de nos bons colléges de Paris. J'avais voulu faire élever nos enfants sous nos yeux et ne jamais nous en séparer; votre obstination me prive de ce bonheur. Je vous fais une pénible concession; c'est la paix que je vous offre; de grâce ne la refusez pas! Vous me connaissez aussi.

« Sainte-Maure. »

Huit jours après, je partis pour le collége des Jésuites à Saint-Acheul. Mon frère aîné fut mis au collége Charlemagne.

III

SAINT-ACHEUL

Je n'avais pas dix ans quand j'entrai au collége de Saint-Acheul. Je serai court sur cette période de ma vie, où pourtant se développa en moi la double force de l'intelligence et du corps.

Nos maîtres se faisaient beaucoup aimer de nous. Ils avaient la grande habileté d'obtenir l'obéissance à la règle, sans aucune rigueur apparente. Rien n'était plus rare que les punitions, du moins celles qui sont rudes et humiliantes, telles que le fouet, depuis longtemps banni des colléges de l'Université et conservé stupidement dans ceux de l'Ordre, sans doute pour ne rien changer aux traditions de l'ancien régime.

J'ai depuis jugé plus sévèrement le mobile que les Jésuites mettent en usage pour conduire la jeunesse. Il eut, je l'avoue, sur moi un grand empire.

Plus tard j'ai compris que c'était une arme dangereuse et qu'on ne combattait nos passions que par une passion, l'honneur, qui rentre un peu dans la plus terrible de toutes, l'orgueil. Les Pères se rendaient facilement maîtres de moi en me disant : — Un Sainte-Maure! — Ce procédé si simple en apparence, qui a un côté par lequel il est vrai, l'estime que l'homme a de soi-même et des siens, est pourtant d'un immense danger en éducation. Il y a quelque chose de plus haut que l'honneur, c'est la conscience, quelque chose qui commande plus impérieusement aux passions, le devoir. Le pauvre soldat mis en vedette, en face de l'ennemi, ne reste pas là immobile par respect de ses aïeux. On ne peut pas lui dire : — Vous êtes un Crillon ou un du Guesclin : soyez brave! — Mais il est là par devoir. C'est par devoir qu'il ne bouge pas devant la mort.

J'ai plus tard combattu, dans les conseils de l'Ordre, cette base si fragile donnée à l'éducation des colléges de la Compagnie. J'ai en vain constaté que, si le procédé est bon pour la discipline extérieure, parce qu'on ne veut pas avoir à rougir, devant ses condisciples, d'une action que le gentilhomme ne peut pas se permettre sans manquer au nom qu'il porte, il devient d'une impuissance complète pour former l'homme moral, l'homme qui doit agir par un principe d'infaillible puissance sur

le cœur humain, avec lequel la conscience n'ait à transiger jamais. Et il n'y en a pas d'autre que le devoir.

Comment les Jésuites, auxquels on a prêté autrefois une grande connaissance du cœur humain, ont-ils été amenés à méconnaître ainsi la notion du devoir, comme base sérieuse du système de l'éducation, et à le remplacer par cette frivole vanité : — Vous êtes né, vous êtes d'une famille noble, ne faites rien d'indigne de votre nom? — Comment n'ont-ils pas compris que cette première gloriole, dont les vapeurs enivrent, durant quelques années, le cerveau de l'adolescent, n'est bientôt plus rien pour l'homme jeté dans le monde, placé en face de difficultés sérieuses, entre son plaisir et sa conscience, et n'a plus de puissance sur l'âme, pour la retenir dans la voie sévère de la vertu?

Je ne me le suis expliqué que par l'habitude funeste de la Compagnie d'être, en morale, d'une indulgence extrême, pourvu que le devoir extérieur fût accompli. Si ce n'est pas là ce qui constitue tout le jésuitisme, c'est-à-dire la nature même de l'esprit de la Compagnie, que je définirai plus complétement ailleurs, c'est un des côtés les plus dangereux et les plus coupables de cet esprit.

Il y a eu, dans l'Ordre, des hommes qui ont parfaitement compris l'extrême faiblesse du cœur humain, l'entraînement terrible de ses passions.

Quand ils ont prêché la casuistique indulgente, ils pouvaient dépasser les bornes, mais ils étaient plus dans le vrai que les rigoristes, auxquels n'appartiendra jamais la direction générale des masses que repousse une sévérité implacable. Ce qui était vrai dans le système médicinal de l'âme, quand il faut prendre le faible, le soutenir dans ses chutes, le mener peu à peu à la virilité morale, cesse de l'être quand il s'agit de direction intellectuelle et d'éducation. Ce compromis fatal entre les représentants de la morale religieuse et la conscience, par lequel il est dit tacitement : Nous aimerions mieux que le fond de votre cœur fût pur; mais pourvu que vos actes extérieurs ne soient pas répréhensibles, nous sommes indulgents pour tout le reste; un tel compromis est immoral au plus haut degré, et amènerait, avant peu, une décadence universelle, si ceux qui l'ont inventé devenaient les seuls guides religieux de l'humanité.

Je juge donc aujourd'hui, avec une légitime sévérité, le système de direction adopté par les Jésuites; et, quoi qu'il m'en coûte de dire le mot, ce système, dans ma pensée, ne peut conduire qu'à favoriser le plus odieux des vices, l'hypocrisie.

Du reste les faits ont parlé; et lorsque les collèges des Jésuites furent supprimés en France, il y eut un étonnement profond dans les autres établissements ecclésiastiques, dépendant des évêques, qui

recueillirent les élèves que les parents ne voulaient pas faire partir pour l'étranger, à la vue de l'immoralité presque générale dont ces jeunes gens donnèrent l'exemple au milieu de leurs nouveaux compagnons. Les élèves de Saint-Acheul se disséminèrent dans les maisons ecclésiastiques du diocèse d'Amiens et des diocèses voisins. Ceux de Montmorillon, en Poitou, allèrent au petit séminaire de S..., qui avait une certaine célébrité. Un document, que j'ai trouvé dans les archives de l'Ordre, jette pour moi un jour complet sur cette question. C'est une lettre de M.***, supérieur de S... au Père ***, ancien recteur de Montmorillon.

« Je suis bien en retard avec vous, mon bon Père ; mais vous n'ignorez pas combien mes occupations sont absorbantes. Je me reprocherais cependant de remettre plus longtemps ma réponse.

« Je voudrais vous donner sur MM. *** et ***, vos anciens élèves, des renseignements qui vous fussent agréables, ainsi qu'à leurs familles. Malheureusement ils me donnent peu de satisfaction. Je vous parlerai ici en toute confidence, mon cher Père, et comme en présence de Dieu. Sur près de quatre-vingts jeunes gens, qui nous viennent de Montmorillon, il y en a très-peu dont nous n'ayons pas à surveiller rigoureusement les mœurs. Comment cela se fait-il ? Avez-vous emmené au Pas-

sage et à Fribourg vos élèves les plus sages pour nous laisser la portion la plus tarée de vos colléges? Je n'ose pas le penser. Dans les premiers temps, j'ai cru à une énorme exagération de la part des professeurs de l'établissement; je les ai accusés de préventions contre votre Ordre, pour lequel j'ai toujours professé une si haute estime; il a fallu me rendre à l'évidence. J'ai voulu voir par moi-même, et j'ai été convaincu. Je ne vous le tairai donc pas, mon digne Père, *j'ai été cruellement trompé.* Nous serons obligés d'en venir à des exclusions, MM. *** et *** seront, je le crains, de ceux que nous devrons sacrifier. O mon Père, quelle douleur! Une maison où les mœurs étaient si innocentes, presque gâtée maintenant!

« Je le comprends, le siècle est bien mauvais! Et, recrutant vos élèves dans les maisons où le luxe de l'époque a introduit tant de relâchement, vous avez dû trouver, pour vos colléges, bien des éléments vicieux. Jusqu'à ce moment, S*** prenait ses élèves dans les familles honorables et modestes du pays. Nous avions des enfants dont les parents s'étaient spécialement occupés et par conséquent purs. Ceux de Montmorillon sont venus, et c'est maintenant un esprit nouveau introduit parmi nos élèves. Chasses, chevaux, plaisirs bruyants, sans parler de choses moins honnêtes, sont devenus la

matière des conversations. *La politique, que nous avions à peu près bannie du petit séminaire, nous a envahis.* Quoique nous n'ayons que des enfants de familles *bien pensantes*, nous avions jugé que des entretiens sur ces matières ne pouvaient que nuire aux études, et nous les avions proscrits. Quel a été notre étonnement, lorsque vos élèves nous ont dit qu'on ne parlait pas d'autre chose à Montmorillon et nous ont pris pour des hiboux et des retardataires!

« Mais je vois que ma lettre est déjà longue et que je puis abuser de vos moments. Gardez bien pour vous, mon bon Père, cette lettre toute confidentielle. Ébruiter le mal ne le guérirait pas. Après les vacances, nous en viendrons probablement à une *épuration générale.* Silence éternel sur ces tristes détails.

« Votre bien respectueux et bien
dévoué en N.-S.,

***, sup^r^.

« S..., le 15 mars 1829. »

Quelle effrayante révélation! Hélas! moi-même j'avais été témoin de bien des misères à Saint-Acheul!

J'ai su depuis que des établissements, tenus par des prêtres séculiers, que des colléges même de

l'Université, si suspectés en général, étaient presque irréprochables au point de vue des mœurs. Comment nos maisons de Jésuites n'ont-elles jamais pu arriver à cette si importante amélioration? Comment, avec des maîtres si vigilants, avec toute l'influence que donne l'enseignement religieux, n'ont-elles pas extirpé le vice qui est la honte des établissements publics? Je crois en avoir trouvé la raison; le système pèche par la base. La vieille doctrine pharisaïque est remise en honneur. On nettoie le dehors du vase; on laisse au dedans la souillure. On n'imprime pas dans l'âme de la jeunesse la notion austère du devoir, on ne fait pas aimer la vertu pour les joies et le bonheur de la vertu. De là une morale superficielle, et, dans le fond, un complet relâchement.

Depuis la restauration des colléges des Jésuites en France, opérée à la suite de la révolution de 1848, avec l'immense accroissement des sujets qui sont entrés dans l'Ordre et qui ont plus que décuplé les moyens du professorat, j'avais dû penser que les hontes, dont j'ai été quelquefois témoin, avaient disparu, et que, maintenant, les saintes lois de la pudeur étaient généralement observées dans les colléges de la Société. Malheureusement l'amélioration est peu sensible; le système vicieux contre lequel je viens de m'élever produit, comme par le passé, des effets déplorables, et récemment, dans

le collége des Jésuites d'une ville dont je tairai le nom, pourtant une des plus renommées pour l'ostentation de ses principes religieux, une classe tout entière a été surprise en flagrant délit de libertinage.

Quand je viens à réfléchir, —maintenant que je ne suis plus dans le tourbillon de travaux et d'affaires, qui emporte la vie au sein de l'Ordre, — à ce singulier mélange de mœurs relâchées et d'habitudes extérieures de piété, dont se compose l'élément général de l'internat de ces colléges, et que je me dis : presque tous ces apprentis libertins sont des *chevaliers de Marie;* qu'on sature tout cela d'exercices religieux, exactement comme on le ferait d'un noviciat de bonnes sœurs, je me prends de pitié pour l'Ordre que j'ai tant aimé, en voyant son impuissance radicale dans la seule œuvre où il avait acquis autrefois une supériorité incontestable.

L'espionnage a été la conséquence naturelle du système vicieux que j'ai signalé. Là où la conscience n'est pas le gardien incorruptible de la vertu, il faut la police secrète avec ses procédés honteux. Quand je pense qu'on abusait de ma candeur d'enfant pour faire de moi l'espion de mes camarades, la rougeur me monte au front. Et, sur ces pages, je confesserais avec moins de peine je ne sais quelle action coupable, excusable dans les

adolescents par l'emportement de leur âge, que ce rôle abject auquel on me façonna peu à peu, et que l'on me fit regarder comme une œuvre méritoire, une preuve d'attachement donnée aux bons Pères.

C'était là en effet ma seule excuse : je les aimais. Ma mère, qui avait un but dont nous parlerons bientôt, trouvait cela charmant, et n'en rougissait pas pour le nom honorable que je portais. Je dirai cependant qu'il vint une heure, dans ma vie, où il se fit un peu de lumière sur mon intelligence, dans laquelle Dieu avait déposé un ardent amour du bon et du vrai. Je m'arrachai peu à peu aux fonctions de mouchard. On avait de grandes espérances à mon endroit. On n'osa pas insister ; et je repris, comme un ressort comprimé longtemps, la droiture et l'indépendance de mon caractère.

Un autre mauvais côté de l'éducation reçue à Saint-Acheul était les habitudes de flatterie que nous contractions auprès d'hommes dont nous obtenions presque tout, pour peu que nous fussions habiles adulateurs. On était bientôt fait à ce procédé qui mène droit à l'hypocrisie. Que de bassesses ai-je vues, que de flagorneries misérables, que d'avilissement des caractères! En grandissant, je sentais l'odieux de ces flatteries, auxquelles je voyais nos bons pères se prendre, comme les oiseaux à la glu. Il y avait là pourtant des hommes

de valeur; mais le vice général de l'Ordre, l'ostentation, déguisait à chacun d'eux le piége, quelque grossier qu'il fût, où ils se laissaient prendre par des enfants. O vanité!

Nous avions dans le collége un mot trivial, mais trop grossier pour être reproduit sur ces pages, par lequel les natures demeurées droites flétrissaient les adulateurs. Ce souvenir me relève, à mes yeux, de mon métier d'espion, trop longtemps exercé.

La simplicité avec laquelle j'ai fait l'aveu de cette faiblesse, le regret que j'en éprouve encore me font espérer que mes lecteurs n'en garderont d'autre souvenir que celui de mon malheur d'avoir été formé, enfant, à une telle école, où j'aurais pu descendre plus bas et m'avilir.

Mes études s'achevèrent ainsi.

IV

M. DUPIN A SAINT-ACHEUL

Le supérieur et le fondateur de la maison de Saint-Acheul était le père Loriquet. Ce nom a obtenu une espèce de célébrité. On sait qu'il fut chargé par la Compagnie d'écrire un cours d'histoire à l'usage des élèves. Ce cours portait en tête, au lieu du nom de l'écrivain, les majuscules A. M. D. G. — (*A la plus grande gloire de Dieu.*) L'auteur avait eu le talent de condenser dans un petit nombre de pages un très-grand nombre de faits; c'était là son seul mérite.

Il faut bien dire qu'on a beaucoup exagéré les licences historiques de ces petits livres. On a prétendu que, d'un trait de plume, il avait supprimé l'Empire, et désigné Napoléon Ier sous le nom du marquis de Buonaparte, général en chef des armées de Sa Majesté Louis XVIII. Les Jésuites sont

trop habiles pour écrire de semblables sottises. Le père Loriquet a fait mieux que cela : il a conservé les faits, mais en les altérant, en les dénaturant. Napoléon I[er] n'était pas nié dans ses livres, mais il nous était représenté comme le plus odieux des persécuteurs de l'Église. « Son gouvernement avait « substitué la ruse à la violence, et le système, « on l'avouait, n'était plus d'égorger ou d'écraser « le christianisme, mais de le miner sourdement « et de l'étouffer. » (*Cours d'histoire A. M. D. G., Histoire ecclésiastique*, p. 101.)

Pendant que, dans les colléges de l'Etat, on avait la prudence de ne pas toucher aux questions politiques, on nous faisait de cela chez les Jésuites un cours complet ; et pas un de nous ne doutait que l'*ogre de Corse* ne fût rentré à Paris en 1815 aux cris de : « Vive l'enfer! »

Au reste, je puis édifier les plus incrédules sur la direction politique donnée à nos études, chez les Jésuites, en citant le passage suivant du *Cours d'histoire :*

« Ainsi se termina la journée dite du 18 bru- « maire. Les Parisiens, depuis longtemps accou- « tumés aux révolutions, restèrent tranquilles « spectateurs de celle du 18 brumaire. Ils avaient « oublié, ce semble, que le chef qu'elle leur donnait « était celui-là même qui avait égorgé leurs frères « dans les rues de la capitale : du moins ils ne sa-

« vaient pas encore ce que sa longue domination « devait coûter de sang et de larmes à la France; « mais il entrait dans les desseins de la Providence « d'établir sur leurs têtes celui qu'elle destinait à « être la verge de l'Europe et l'exécuteur de la jus- « tice contre un peuple coupable de tous les for- « faits de la Révolution. » (*Histoire de France*, t. II, p. 285, édition de 1816.)

Voici quelles sont les réflexions du père Lori- quet au sujet de la fatale campagne de Russie :

« Telle fut, dit-il, l'issue de l'entreprise la plus « insensée, mais aussi la plus funeste, dont les an- « nales du monde nous aient conservé le souvenir. « En parcourant l'histoire ancienne et moderne, « on reconnaîtra que jamais réunion d'hommes si « formidable, soit par le nombre, soit par la va- « leur, soit par la discipline, n'éprouva de plus « affreux revers. Pour trouver une catastrophe qui « y soit comparable, il faut remonter jusqu'à Pha- « raon et aux six cent mille Égyptiens engloutis « dans la mer Rouge.

« Que si l'on veut se rendre attentif aux vues de « la Providence, on reconnaîtra dans le désastre « des Français, le châtiment des dévastations, des « massacres, des sacriléges, des atrocités de toute « espèce, dont se rendait coupable, depuis vingt « ans, cette armée toujours recrutée d'enfants de

« la Révolution, et dévouée, moins encore par état « que par habitude et par goût, à tous les genres « de crimes et de forfaits. La justice divine s'en était « servi pour promener la terreur et la désolation « sur toute l'Europe. Dès que cette verge redoutable « eut rempli sa mission, elle fut à son tour brisée « par le souffle du Tout-Puissant, et elle disparut « de la terre (1). » (*Hist. de France*, t. II, p. 331, édit. de 1816.)

On comprend qu'après avoir été saturé pendant cinq ans de cet enseignement historique, l'acceptant jusqu'au moindre iota, je devais être passablement fanatique. Pendant le temps des vacances, j'entendais murmurer autour de moi que mon père avait des idées libérales, et, ne pouvant séparer l'idée de libéralisme de l'idée d'impiété, j'éprouvais pour son salut de sérieuses et de douloureuses inquiétudes.

Je savais pourtant qu'il accomplissait ses devoirs religieux avec exactitude. A la vérité il ne mettait à cela nulle ostentation, et il ne se croyait pas obligé, sous le spécieux prétexte de donner l'exemple, de se livrer à des démonstrations de dévotion extérieure, tant recommandées alors. Les masses

(1) L'apologiste des Jésuites, M. Crétineau-Joly, en citant ce passage (*Hist. de la Comp. de Jésus*, t. VI, p. 155) dit qu'il blâme ces jugements *trop sévères peut-être*. Voilà un *peut-être* charmant!

refusaient de croire à la sincérité de ces hommes qui faisaient, comme les pharisiens de l'ancienne loi, sonner la trompette devant eux. Mais à quatorze ans, vivant au milieu de gens qui inventaient tous les jours quelque nouvelle mise en scène religieuse, je voyais, dans ceux qui ne se prêtaient pas à ces pieuses exhibitions, des impies ou des jansénistes, et ces derniers surtout étaient pour nous l'objet d'une sainte horreur. Quant aux gallicans, on gardait avec eux quelque mesure. L'Etat était gallican. Les évêques faisaient enseigner les quatre articles dans leurs séminaires; il fallait bien se contenter de nous enseigner à nous l'infaillibilité papale et de nous représenter le gallicanisme comme suspect. Il suffisait d'une phrase : « Tous les jansénistes sont gallicans. » Avec cela, si l'ancienne doctrine de l'Église de France n'était pas condamnée, elle était au moins jugée.

Ce fut au moment où toutes les idées théocratiques se classaient dans mon esprit, et y produisaient cette conviction que celui qui ne marchait pas dans la ligne tracée par les Pères était dans le chemin de l'erreur, qu'eut lieu à Saint-Acheul cette célèbre visite de M. Dupin dont les différents partis ont tant parlé.

M. Dupin, en défendant le *Constitutionnel*, dans un procès de tendance, avait fort attaqué les Jésuites. Toutes les ressources de son esprit sarcas-



tique avaient été mises en œuvre; et il avait prononcé cette parole qui est restée : « L'Institut de « Loyola est une épée dont la poignée est à Rome « et dont la pointe est partout. »

Quel ne fut pas l'étonnement général, quand on apprit que, peu de temps après cette virulente attaque, M. Dupin était allé à Saint-Acheul, qu'il avait reçu des Pères l'accueil le plus cordial, qu'il avait dîné avec eux, et qu'à la procession il avait porté un des cordons du dais, de la façon la plus édifiante, ni plus ni moins qu'un bon marguillier de paroisse!

Les quolibets partirent à la fois et du camp des libéraux avancés et de celui des amis des Jésuites. Ceux-ci mirent en circulation que M. Dupin, depuis son discours contre les enfants de Loyola, était persuadé qu'ils avaient juré sa perte, et qu'un jour ou l'autre ils lui feraient administrer une dose d'*aqua tofana*. Or M. Dupin, par une de ces inspirations subites, qui n'arrivent que dans les cas désespérés, aurait résolu d'aller au-devant de l'ennemi, espérant sans doute l'adoucir par le charme de son éloquence, et lui faire révoquer cette sentence de mort, épée de Damoclès toujours suspendue sur sa tête; et il partit pour Saint-Acheul; et il accepta le dîner que les Pères lui offrirent; ce qui prouverait que, malgré ses visions d'*aqua tofana*, il ne croyait pas

les Jésuites capables d'abuser de l'hospitalité.

Je puis donner de cette visite une explication beaucoup plus naturelle, et la voici :

M. Dupin était à Amiens, près de Saint-Acheul; il était l'ami de mon père, et il pensa lui être agréable en venant me voir au collége. Il y avait peut-être bien un peu de curiosité dans sa visite, et pas mal d'audace, après les sarcasmes dont il avait criblé les Pères.

Lorsque le célèbre avocat demanda à voir le fils du marquis de Sainte-Maure, et qu'il eut décliné son nom, sans y ajouter ses titres et ses qualités, le Père chargé de recevoir les visites au parloir, en voyant ce visage un peu vulgaire, quand la physionomie au repos n'est pas animée par le feu de la discussion, cette tenue de voyage par trop négligée, ces souliers à triple semelle constellés d'énormes clous, — et vraiment je serais tenté de croire que ces souliers de 1826 pouvaient être les mêmes que ceux qui sont devenus célèbres en 1830, sous le nom de souliers de Neuilly, — tout cela ne présentant pas un ensemble bien imposant, ne se doutait guère quel personnage il venait d'introduire chez les Jésuites.

On me fit prévenir de me rendre au parloir ; et, selon la coutume, le Père chargé de ce soin me questionna sur le personnage qui réclamait ma présence.

— Ce monsieur Dupin est probablement l'homme d'affaires de M. le marquis de Sainte-Maure?

— M. Dupin est son avocat, dis-je, rougissant jusqu'aux oreilles, en me voyant forcé d'avouer les relations de mon père avec cet ennemi de la Compagnie, que j'avais si souvent entendu traiter de janséniste à Saint-Acheul, surtout depuis l'affaire du *Constitutionnel.*

— Comment! que dites-vous? Quoi! ce serait là M. Dupin, M. Dupin l'avocat?

— Oui, mon Père, ce doit être lui.

— C'est bien. Et ouvrant la porte du parloir, il m'y fit entrer et se retira.

On comprend que je raconte cette aventure telle que je l'ai comprise depuis, en me remémorant mes souvenirs, en causant avec les Pères et même avec le célèbre avocat.

M. Dupin m'embrassa, me parla de mon père, me questionna sur mes études ; il parut satisfait de mes réponses. Le Jésuite qui assistait à la conversation triomphait en me voyant répondre *ad hoc* à toutes les questions qui m'étaient posées.

Tout à coup la porte du parloir s'ouvrit, et je vis paraître le Père Loriquet. Il avait l'air assez affairé, et saluant sans presque regarder, il dit :

— Père Morin, on a besoin de vous à l'économat : je vais vous remplacer ici. Et, se retournant, il

regarda M. Dupin, auquel je venais de dire tout bas :

— C'est le recteur du collége, le Père Loriquet.

— Comment, monsieur Dupin ! vous ici? dit le recteur en tendant sa main à l'avocat et donnant à son visage l'expression de la jubilation.

M. Dupin, probablement, comptait faire une visite d'un quart d'heure et repartir sans avoir trahi son espèce d'incognito. Il fut un moment stupéfait de se voir ainsi accueilli par le recteur lui-même. Sa conscience lui rappela les traits les plus piquants de son plaidoyer, et il se disait à part lui :

— Si ces gens-là reçoivent ainsi leurs ennemis, que font-ils donc pour leurs amis? Diable! tenons-nous sur nos gardes !

Timeo Danaos et dona ferentes.

Un avocat ne perd pas longtemps son aplomb, surtout quand cet avocat est M. Dupin aîné. Il mit sa physionomie à l'unisson de celle du révérend Père; seulement il y avait quelque chose de moqueur dans son accent quand il lui dit :

— Je ne croyais pas, mon Père, avoir l'honneur d'être connu de vous?

— Vous ne voyez pas tous ceux que votre parole tient si souvent sous le charme, dit le Père Loriquet. J'ai eu le bonheur d'être un de ces privilégiés, et rien ne pouvait être plus agréable pour

moi que de trouver une occasion de vous exprimer mon admiration pour votre beau talent.

— Je voudrais bien savoir, se disait l'avocat, si c'est mon discours du 19 novembre dernier qu'il a entendu.

— Mon révérend Père, dit-il en serrant affectueusement la main que le Jésuite lui tendait pour la seconde fois, je suis vraiment très-flatté de l'accueil que vous me faites.

— Mais je veux que toute notre maison, interrompit le Père, sache quelle célébrité a franchi aujourd'hui notre humble seuil. Chez les Jésuites, monsieur, tout est commun, les joies comme les peines de ce monde. Vous visiterez notre établissement, n'est-ce pas?

— Avec grand plaisir.

— Voyons, monsieur Dupin, dit le Père Loriquet en prenant un air bonhomme, avouez-le, vous ne pensiez pas, en venant ici, y apporter tant de joie?

— Le fait est, mon révérend Père, que je pouvais redouter de votre part quelques préventions. Je suis aujourd'hui encore plus persuadé que jamais que les Jésuites sont des hommes d'esprit, qui comprennent leur temps et les exigences de la position de chacun.

— Certainement, certainement, dit le Père en riant, et vous n'êtes pas si diable que nous sommes noirs. Vous avez eu un peu trop d'esprit

contre nous ; mais vous y étiez obligé, n'est-ce pas?

— Mon révérend Père, j'ai toujours distingué les hommes des institutions ; et puis un avocat, il ne faut pas le condamner sur ses paroles.

— Nous le savons, nous le savons, pas plus qu'il ne faut condamner une corporation pour les opinions de quelques-uns de ses membres. Vous avez, pour le besoin de la cause, un peu surfait notre importance. Il y a aussi cette métaphore hardie par laquelle vous comparez notre ordre à une épée dont la poignée est à Rome et la pointe partout.

— Ceci est échappé à l'improvisation, dit M. Dupin, fort embarrassé pour défendre l'audacieuse métaphore.

Le Père Loriquet se chargea de ce soin.

— Ce que vous avez dit là a son côté vrai : la parole évangélique est un glaive, et ce glaive, nous voudrions le porter jusqu'aux extrémités de la terre. C'est bien là le but de notre Ordre. On n'a pas compris la portée de votre parole ; il est probable qu'au fond elle est mieux interprétée par nous que par nos ennemis.

— C'est en effet très-probable.

C'est le cas, se disait l'avocat, d'adopter la doctrine du probabilisme et même du probabiliorisme si chère aux révérends Pères. Cet homme-là est vraiment charmant : il paraît décidé à tout prendre

du bon côté. Il est très-probable aussi qu'il ne pense pas un mot de ce qu'il me dit; mais, puisque je suis là, je ne serai pas fâché de voir cet établissement.

Le Père Loriquet ne fit pas grâce à son visiteur du plus petit détail : dortoirs, réfectoire, salles d'études, bibliothèque, infirmerie, tout fut parcouru, et M. Dupin convint qu'il était difficile de trouver ailleurs qu'à Saint-Acheul un ordre plus intelligent et une entente plus parfaite des besoins d'une maison de ce genre.

J'assistais à cette visite, tout ébahi des gracieusetés qui s'échangeaient, avec une vivacité de riposte incroyable, entre le Jésuite et le Janséniste. Le Père Loriquet eut pourtant un moment d'embarras.

On connaît la passion des écoliers pour écrire et pour dessiner sur les murailles; et celles de la cour des récréations étaient chargées d'inscriptions. Toutes témoignaient de notre royalisme ardent et de notre ferveur religieuse. Le jour de la visite de M. Dupin, il y en avait une dont les lettres n'avaient pas moins de deux pouces de hauteur. On y lisait :

L'EXPULSION DES JÉSUITES PAR LES JANSÉNISTES A ÉTÉ LA CAUSE DE LA RÉVOLUTION.

M. Dupin l'aperçut, et se tournant vers le Père Loriquet, il lui dit en lui désignant l'inscription :

— On ne dira pas, mes révérends Pères, que vous êtes ennemis de la liberté d'écrire.

— Et comme toujours on en abuse, dit le recteur, qui, voyant pour la première fois la malencontreuse sentence, fut visiblement déconcerté. Il me dit :

— Connaissez-vous l'élève qui s'est permis ce barbouillage ?

— C'est moi, mon révérend Père.

— Vous savez que cela est défendu.

Je ne répondis rien.

— Il paraît que la tolérance aux infractions est grande, dit M. Dupin, et vous avez raison, mon Père. Pour moi, j'aime tant la liberté que je suis ravi que vos élèves aient celle d'écrire même cette maxime.

Et il lui désigna ces mots tracés en lettres moins gigantesques que les miennes, mais enjolivées de fleurons et d'arabesques :

LE PAPE EST INFAILLIBLE ; IL EST LE ROI DES ROIS, AU SPIRITUEL ET AU TEMPOREL.

— Vous avez, mes Pères, continua-t-il, protesté tant de fois que vous n'aviez garde d'enseigner rien de contraire aux constitutions de l'Église gal-

licane, qu'il est bien évident que ces inscriptions ne peuvent être que l'expression du sentiment particulier de vos élèves et non des vôtres. Oh ! la liberté ! mon Père, la liberté ! c'est une belle chose; et vous avez trop de bon sens pour ne pas reconnaître que vous avez plus à attendre d'elle que du despotisme.

Bien que le Père Loriquet eût beaucoup d'esprit, il n'était pas de force à lutter contre M. Dupin, et il ne trouva pas un mot à répondre aux éloges ironiques de celui-ci.

Le recteur, tout en accompagnant son hôte, avait donné ses ordres; et, à midi, un dîner splendide se trouva servi dans le réfectoire des Pères. M. Dupin refusa d'abord de l'accepter. Il voulait, disait-il, partir immédiatement. Mais les instances furent si pressantes qu'il ne put se défendre de passer le reste de la journée à Saint-Acheul. Je fus admis à ce dîner; M. Dupin mangea beaucoup, et si, comme on l'a tant dit depuis, il redoutait une potion semblable à celle qui fit périr misérablement Clément XIV, à coup sûr il était bien imprudent de fournir aux Jésuites une si belle occasion de la lui administrer.

Le dîner fut suivi de la récréation. J'allai rejoindre mes condisciples. J'ai su depuis que tous les Pères réunis avaient paru transportés de joie en voyant au milieu d'eux une des gloires du barreau

français. Il s'échangea, entre les Jésuites et l'avocat, bon nombre de compliments et de flatteries où la pointe de l'épigramme se cachait quelquefois sous les fleurs de la rhétorique. M. Dupin loua dans la Compagnie toutes les qualités qu'elle n'a plus et celles qu'elle devrait avoir. Remarquant que les plus spirituels semblaient se demander s'il ne se moquait pas d'eux, le malin personnage prenait alors si naturellement des airs de bonhomme, il devenait si expansif, que les mystiques espéraient que le chemin de Saint-Acheul avait été pour lui le chemin de Damas, et que, comme un nouveau Saul, il allait désormais défendre ce qu'il avait si vivement attaqué.

Le Père Loriquet ne se faisait pas de telles illusions, et rogner tant soit peu, par la flatterie, les griffes et les dents du lion lui suffisait. Les excellents vins de la cave des Révérends, vins des meilleurs crus, pieux tributs offerts par les hautes et puissantes dames de l'aristocratie aux bons Pères, n'avaient pas nui aux projets du recteur, et M. Dupin, qui savourait d'excellent café et de précieuses liqueurs des îles, devenait de plus en plus aimable, quand la cloche se fit entendre.

— Monsieur Dupin, dit le recteur, aujourd'hui, jeudi, est la fête du Saint-Sacrement : nous la célébrons avec beaucoup de pompe. Les vêpres seront chantées par les Pères et par nos enfants;

nous ferez-vous l'honneur d'assister à cette pieuse cérémonie ?

— Assurément; je me fais gloire, mon révérend Père, de mes sentiments religieux.

L'avocat alla à la chapelle. On lui donna une place d'honneur. Après les vêpres, un des Pères monta en chaire; il parla sur la puissance de l'éloquence sacrée; il trouva moyen de faire l'éloge de l'éloquence profane et de glisser un compliment à l'illustre orateur qui se trouvait dans cette enceinte. M. Dupin subissait de plus en plus le charme; il était presque attendri.

On disposa tout pour la procession. L'officiant se plaçait sous le dais. Sur l'ordre donné d'avance par le père Loriquet, je m'avançai vers M. Dupin, un gros cierge à la main, et, en le lui présentant, je lui dis à demi-voix que le révérend Père recteur ne croyait pas pouvoir lui donner une plus grande marque de considération qu'en lui offrant de porter un des cordons du dais avec le maire de Saint-Acheul, M. le comte de ***, et son fils. M. Dupin ne pouvait pas refuser un tel honneur, et il s'acquitta de son emploi de manière à édifier l'assistance.

En sortant de la chapelle, il trouva, dans une des classes, les élèves réunis. Un rhétoricien lui récita un compliment en vers latins fort bien tournés. Ce fut là le bouquet. Or les flatteries du recteur, les vins fins, les chants religieux de la cha-

pelle, le sermon, peut-être les cordons du dais et l'improvisation du rhétoricien produisirent un tel effet, que M. Dupin, transporté, ému, prit congé des Pères par un petit discours où lui aussi prodigua l'encens, mais sans le moindre mélange épigrammatique.

Le lendemain, vingt lettres apprenaient à Paris que M. Dupin avait dîné chez les Jésuites, à Saint-Acheul, et porté les cordons du dais. Ces lettres moqueuses jetèrent un ridicule sur l'avocat; l'esprit de parti exploita l'aventure. Les Jésuites eurent la gloire d'avoir dompté un instant leur ennemi.

V

LA FRANCE ET LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS

Notre société n'avait en France, sous la Restauration, que huit colléges. Encore nos Pères n'étaient pas là comme chefs indépendants et maîtres de ces colléges, mais comme directeurs et professeurs de petits séminaires appartenant aux évêques. Légalement ils étaient de simples prêtres. On les connaissait sous le nom de Pères de la Foi, et c'était avec ce déguisement qu'au temps de l'Empire ils étaient rentrés en France. En 1814, ils avaient été rétablis, pour toute la catholicité, par une bulle de Pie VII. Mais cette bulle n'avait pas été promulguée conformément aux lois; et au milieu des agitations politiques du temps, ce grand acte passa à peu près inaperçu.

A cette époque, nos Pères, qui étaient à peine au nombre de deux cents dans toute la France,

avaient eu la maladresse de soulever contre eux le pays tout entier. Au lieu de rester à leur tâche modeste de professeurs des maisons que leur confiaient quelques évêques, il leur parut que ce rôle était trop obscur; que, réintégrés solennellement en Italie, en Autriche et en Espagne, ils devaient avoir en France le même honneur; qu'il fallait laisser là ce nom de Pères de la Foi, sous lequel ils étaient tolérés et pouvaient faire quelque bien, afin de prendre hautement celui de Jésuites, pour lequel, ils ne voulaient pas se l'avouer, il y avait en France des répugnances invincibles.

C'était dans les dernières années de nos études. Depuis longtemps notre maison de Saint-Acheul était moins l'asile silencieux du travail qu'un foyer d'agitation politique. J'ai parlé de la surprise de M. Dupin lisant sur nos murs les inscriptions les plus burlesques de notre royalisme exagéré et de nos haines contre les ennemis de nos adorables Pères. Je n'étais pas, je l'avoue aujourd'hui, le moins violent de ces politiques imberbes qui voyaient des suppôts de l'enfer et des buveurs de sang dans tous ceux qui attaquaient la Congrégation et les Jésuites.

J'avais marché assez rapidement dans mes études. Arrivé aux humanités, ne connaissant l'histoire moderne que par celle de notre père Loriquet, histoire, on le sait, écrite par un pamphlétaire plein

de passion plutôt que par un historien calme et impartial; écoutant, tous les jours, la chronique des événements contemporains de la bouche de nos maîtres, chronique plus passionnée encore que les dernières pages de l'histoire à notre usage, je prenais un intérêt ardent à tout ce qui se passait alors, dans le monde politique, au sujet de l'Ordre.

Depuis le fameux plaidoyer de M. Dupin dans le procès du *Constitutionnel*, l'attention publique avait été éveillée, plus vive que jamais, sur l'existence des Jésuites. Le journalisme libéral ne tarissait pas, chaque jour, sur les dangers de cette corporation non autorisée par les lois. C'était pour lui une mine inépuisable; et il comprenait trop bien l'art de la mise en scène, pour ne pas exploiter jusqu'à la fin toutes les rancunes des masses contre elle; il vint un moment où l'on ne parlait plus en France que de la Congrégation et des Jésuites.

La presse royaliste, comme on l'appelait alors, mettait trop d'ardeur dans la lutte pour ne pas aider au fracas. Nous étions le grand danger de la France, pour le libéralisme; nous étions le salut de la monarchie, pour nos apologistes. Sans nous, aux yeux de ces derniers, le trône allait de nouveau être renversé; la philosophie moderne, c'était le mot consacré, était prête à s'asseoir sur

les autels. Ce qui s'est dépensé alors en exagérations pour et contre cette pauvre Société ne saurait se rendre.

Les Jésuites trouvaient qu'on n'en disait jamais assez à leur gloire. La maison de Montrouge, près de Paris, où se trouvaient les Pères les plus influents, les plus mêlés aux intrigues politiques de l'époque, était dans une impatience fiévreuse de voir enfin la monarchie bourbonienne, représentée par un homme qui les aimait sincèrement, proclamer leur existence comme institut religieux, à la face de la nation. Mais la chose était difficile : il fallait braver trop d'antipathies, trop de haines.

L'heureux moment arriva toutefois. C'était au mois de mai 1826. Il y avait, à la chambre des députés, des discussions ardentes. L'opposition ne demandait pas mieux que de provoquer le ministère. L'alarme répandue dans les masses par les journaux, qui représentaient la France enveloppée du vaste réseau d'une Congrégation dirigée par les Jésuites, espèce de carbonarisme religieux, redoutable comme toutes les sociétés secrètes, devait avoir là son retentissement. A cette tribune libre, l'accusation allait prendre les formes les plus véhémentes et les plus passionnées. Ce fut le député Agier, un membre dont on ne pouvait suspecter le dévouement aux Bourbons, et qui appartenait à l'opposition de droite, qui porta

la question à la tribune. Il dénonça la Congrégation en termes modérés, mais énergiques. Il la distingua des associations méritoires créées pour de vraies bonnes œuvres, et ne craignit pas d'avancer « qu'elle avait juré haine à nos institutions. » Il montra son esprit inquisitorial, le lâche espionnage de ses agents les plus subalternes, ses dénonciations injustes, ses calomnies indignes. Il alla jusqu'à dire « qu'elle faisait trembler les préfets, les sous-préfets sous son influence secrète, quand ils ne sont pas ses adeptes; qu'elle dominait le ministère lui-même. »

Il y eut un mouvement prolongé dans toute l'assemblée, devant une accusation aussi nettement formulée. L'orateur s'écria alors :

« D'où lui vient donc cette puissance qui lui fait donner ou ôter les emplois dans l'armée comme dans le civil? Si nous avions la corruption de l'hypocrisie devenue un moyen d'avancement, le caractère de loyauté qui appartient à notre nation s'altérerait, et par suite, la religion serait compromise et la monarchie menacée. »

Et il termina en disant :

« Que le ministère brise résolûment le joug de cette puissance occulte qui ne tarderait pas à le renverser lui-même; qu'il vienne la combattre à

cette tribune et désavouer les projets qu'elle médite contre nos libertés publiques et religieuses! »

Le coup était terrible, et le ministère resta muet. Pendant près de dix jours il hésita, ne pouvant ni désavouer ni combattre cette fameuse Congrégation dont M. de Villèle et ses collègues étaient membres. Il se détermina cependant, sous la pression générale de l'opinion, à faire donner des explications à la tribune, non plus pour démentir l'existence de la fameuse Congrégation et le rétablissement des Jésuites, c'eût été s'attirer la risée universelle, mais pour nier l'influence attribuée aux Congréganistes et justifier le retour de la Compagnie de Jésus.

M. l'évêque d'Hermopolis, ministre des affaires ecclésiastiques, fut chargé de prendre la parole. Dans la séance du 25 mai 1826, il affirma que le clergé n'avait, ni dans sa doctrine, ni dans ses actes, rien qui donnât le moindre prétexte aux accusations d'envahissement amassées contre lui, et d'hostilité au nouveau code du royaume. Abordant enfin la fameuse question de la Congrégation, il avoua son existence, mais la déclara complétement inoffensive, et affirma qu'il était faux qu'elle exerçât sur le gouvernement aucune influence mystérieuse.

L'opposition n'était pas vaincue, on le pense,

par ces simples dénégations. Elle triompha même de l'aveu du ministre. « Prenons acte, s'écria Casimir Perrier, de la déclaration faite par le gouvernement lui-même. Le fait matériel, la Congrégation, n'est pas un vain fantôme! »

Toutefois le nom de nos Pères n'avait pas été mis en cause. Le ministre n'avait pas parlé des Jésuites. M. d'Hermopolis, plus sage que ces derniers, redoutait de soulever l'orage en avouant leur existence.

Ici commence la faute capitale qui les perdit. Je sus plus tard, par ma mère, toute la scène qui se passa à Montrouge pendant la nuit qui suivit le discours du ministre en faveur de la Congrégation, et dont je retrouve le détail exact dans une lettre extrêmement curieuse du Père Romanet. On verra, par ce document, écrit avec beaucoup de laisser aller et destiné à l'intimité la plus absolue, quelles étaient les prétentions extrêmes de Montrouge, et combien étaient superflus, dans ce moment, les timides avis de l'expérience et de la raison.

« Nous nous perdons, ma pauvre amie, nous nous perdons! Vous savez le résultat de la séance d'hier à la Chambre des Députés. Le discours de M. d'Hermopolis a été digne et habile; il ne nous a pas nommés. Ses aveux sur la Congrégation ne peuvent pas beaucoup tirer à conséquence; et je

ne m'en inquiète pas outre mesure. C'est un os à ronger à messieurs les libéraux. Mais voici bien le revers de la médaille.

« A peine le compte rendu de la séance a été connu ici, que le conseil s'est réuni pour délibérer sur la conduite que nous avions à tenir dans cette circonstance. — Le moment est venu! Le moment est venu! se sont écriés les plus ardents, je dirai les plus imprudents des nôtres. Pourquoi Monseigneur fait-il la lâcheté de ne pas dire tout haut que nous existons? Jamais occasion plus belle ne se présentera.

« Le conseil a duré très-longtemps. Il a été plus tumultueux et moins sage qu'on ne devait l'attendre de gens auxquels on fait la réputation d'être si habiles. Je vous affirme que nous sommes les gens les moins habiles de la terre, et, je le dis en gémissant devant Dieu, nous sommes les plus fous. Quoi! nous avions pu, après la tourmente révolutionnaire, rentrer paisibles dans notre patrie; nous avions, sous le protectorat des évêques, nos colléges où nous faisions le bien; que pouvions-nous demander de plus? Il fallait attendre de longues années avant de produire notre nom, objet des vieilles rancunes des Jansénistes et des philosophes.

« J'ai exposé tout cela à nos Pères. Je leur ai dit que, par une malheureuse précipitation, ils allaient



tout compromettre. J'ai cherché à leur faire comprendre que le caractère français est singulièrement irritable ; que l'idée fixe du parti libéral est de se servir de la question des Jésuites comme d'une arme de guerre contre le gouvernement ; que ce parti sait très-bien que nous sommes, à côté de lui et des forces dont il dispose dans la nation, une bien petite puissance ; que ce serait jouer son jeu, devenir ses compères, que de réclamer du ministre une reconnaissance bruyante à la tribune ; que nous n'y gagnerions qu'une vaine satisfaction d'amour-propre, et que nous risquions d'exciter contre nous une violente tempête, précurseur infaillible d'une expulsion prochaine : on ne m'a pas écouté.

« — Vous êtes trop timide, sage Père, m'a dit presque avec ironie le père Varin, un de nos plus ardents. Il faut compter sur la Providence. Elle est pour nous ! Tout nous a servis. Le Roi nous aime. Si nous manquons cette occasion, se représentera-t-elle ?

« Et autres balivernes de ce genre qui m'ont fait pitié.

« — La Providence n'est pas pour les imprudents et pour les fous, ai-je répondu.

« Il y a eu un hourra universel. Tout le monde parlait à la fois. Un ou deux des plus âgés, qui comprenaient la suprême maladresse que nous

allions faire, ont essayé timidement quelques remarques. Ils n'ont pas été plus heureux que moi. Tous ces hommes, excités comme des énergumènes, paraissaient impatients, et, s'ils eussent pu, seraient allés, la nuit, à Paris, dire au prudent ministre : — Nommez-nous à la face de la France !

« J'ai fait un dernier effort. J'ai conjuré qu'on attendît encore, qu'on envoyât à Rome un de nos Pères, pour exposer les faits au révérend Père Général. On ne m'a pas laissé achever, et l'on m'a répondu que cette démarche était bien superflue, toutes les lettres du Général insistant pour qu'on obtienne du gouvernement français notre reconnaissance, et le Pape lui-même témoignant fréquemment ce désir à notre Général.

« J'étais vaincu. Ce père Varin, le plus emporté de tous, a été chargé d'aller, aujourd'hui même, avant la séance, conjurer M. d'Hermopolis de compléter son œuvre, et, après avoir eu le courage de défendre, en pleine tribune, la Congrégation, de proclamer hautement l'existence de la Compagnie de Jésus.

« Je suis atterré, ma digne et excellente amie. Il semble que l'esprit de vertige soit dans cette pauvre Société ! Je ne retrouve plus des hommes de quelque prudence, mais des gens écervelés. Hélas ! les pauvres fous ne me laisseront pas mourir en paix, dans ma chère France et auprès des miens.

Je n'ai pas besoin d'être prophète pour leur dire qu'ils n'en ont pas pour longtemps avec ce système. Les Français vont vite en besogne. Puisse Dieu m'appeler à lui avant le dernier orage!

« Si le père Varin est de retour de Paris quand viendra votre valet de chambre, j'aurai le temps de vous dire encore deux mots.

« ROMANET, S. J.

« Montrouge, 26 mai 1826. »

« *P. S.* — Il est deux heures ; le père Varin vient d'arriver triomphant (1). A l'heure où ma main tremblante trace ces lignes, notre triomphe de vanité et notre arrêt de mort se prononcent en même temps. Le père Varin a pourtant avoué à un de nos Pères que M. d'Hermopolis lui avait dit : — Vous en prenez la responsabilité? — Oui, monseigneur, avait-il dit, le très-saint Père et notre Général le désirent ardemment. — Le ministre n'a plus rien dit, et en saluant le père Varin, il n'a eu que cette parole : *Alea jacta est.* »

(1) « On a trouvé dans les archives du ministère des Affaires ecclésiastiques, une déclaration faite en 1809 à Portalis par le père Varin, dans laquelle il assurait *que ni lui ni ses confrères n'étaient Jésuites, qu'ils ne le seraient jamais; qu'ils avaient toujours enseigné et qu'ils enseigneraient toujours les maximes gallicanes.* Or il se trouve que c'est le même père Varin qui est venu, il y a deux ans, déclarer à Frayssinous *qu'ils étaient Jésuites et qu'ils avaient toujours eu l'intention de l'être.* Jugez de l'effet que produisaient toutes ces belles déclarations. » (Correspondance de Lamennais, 22 février 1828.)

L'histoire a enregistré le reste. Le 26 mai, M. d'Hermopolis prit de nouveau la parole « pour achever, disait-il, le discours qu'il avait commencé la veille. »

Ayant fait une solennelle profession de foi en faveur des libertés de l'Église gallicane, chose fort odieuse pour les Jésuites, mais dont ils avaient peu de souci pour le quart d'heure, il continua :

« On me le dira : — Vous êtes partisan des liber-
« tés de l'Église gallicane, nous le savons ; mais n'a-
« vons-nous pas au milieu de nous une Société qui
« veut se rendre maîtresse de l'instruction publique,
« s'emparer de l'esprit de la jeunesse, lui insinuer
« ses idées et renverser toutes vos doctrines ? N'a-
« vons-nous pas au milieu de nous *les Jésuites?* »

Il se manifesta à ce moment, dans l'Assemblée, le même mouvement qui avait eu lieu, la veille, pour l'aveu de l'existence de la Congrégation. Un grand nombre de membres quittèrent leurs bancs et vinrent se grouper au pied de la tribune. La curiosité était excitée au plus haut degré. Le ministre allait-il, oui ou non, avouer l'existence de ces terribles Jésuites ?

Il avait une réponse bien facile, s'il eût eu le courage de résister aux folles prétentions des Pères, *si mens non læva fuisset :* — Nous ne reconnaissons en France qu'un clergé séculier, sous la direction

de l'Episcopat. Libre aux Évêques de recueillir, parmi les débris de l'Église de France échappés à la Révolution, les hommes qui ont pu appartenir aux anciens ordres religieux. Ce ne sont plus que des individus. Ces anciens ordres n'existent pas et ne pourraient exister que sur votre autorisation formelle.

Ces paroles eussent tranché la question, et peut-être calmé la tempête.

Il n'en fut rien. Le ministre commença par l'aveu formel « de l'existence de la Société célèbre ; » ce fut son expression. Il dit que, sur trente-huit colléges royaux, plus de soixante colléges communaux, près de huit cents maisons d'éducation particulière, quatre-vingts séminaires de théologie et au moins cent écoles ecclésiastiques ou petits séminaires, pas un seul de ces établissements, sinon sept petits séminaires, « n'étaient dans les mains de ces hommes si redoutables, connus sous le nom de *Jésuites.* »

Il avoua maladroitement que Napoléon avait été sur le point de les expulser.

« Voulez-vous, dit-il, savoir l'histoire de leur « réapparition? Elle date de 1800. Le premier éta- « blissement qu'ils fondèrent se forma à Lyon, « sous les auspices du cardinal Fesch, oncle de Bo- « naparte. Ce dernier voulut les expulser en 1804;

« mais sa colère s'apaisa, et depuis ils sont restés « dans l'enseignement. »

L'Excellence, on le voit, compromettait les Jésuites et les rendait suspects, en rappelant cette colère de Napoléon, que l'on pouvait supposer provoquée par de justes griefs. Mais l'existence des Jésuites était officiellement reconnue, à la grande joie de l'opposition libérale. C'était là qu'on attendait le ministre. Il eut encore besoin de s'expliquer sur les édits et sur les arrêts qui interdisent le territoire français aux membres de la Société de Jésus, et qui n'ont pas été abrogés. Ce fut dans un troisième discours qu'il donna des explications sur ces arrêts d'expulsion. Il reconnut que ces arrêts avaient encore toute leur force, mais qu'ils avaient été modifiés successivement, et qu'on avait donné aux Jésuites, qui avaient été frappés, la permission de revenir de leur exil. Pourquoi eût-on été plus sévère envers ceux qui avaient survécu à la tourmente révolutionnaire?

Et il termina en disant :

« Sans doute, s'il s'agissait de donner à cette « Société une existence civile, il faudrait non pas « seulement une ordonnance, mais une loi. Mais « nous n'avons pas encore à délibérer s'il faut ad- « mettre ou rejeter cette Société. »

Ces mots furent presque accueillis par des murmures.

Le retentissement de ce discours fut immense. Les Jésuites, pas plus que le gouvernement, n'en avaient retiré aucun avantage, l'apaisement de l'opinion moins que le reste. On se demandait partout, jusqu'à la Chambre des Pairs, comment une Société pouvait exister de fait, avoir des établissements brillants sur le sol de la France, sans qu'une loi sanctionnât son existence. Le célèbre comte de Montlosier déposa, au greffe de la Cour royale de Paris, une dénonciation en forme contre les Jésuites et leur pouvoir occulte. Les têtes se montèrent. L'Épiscopat se mit aux lettres pastorales, où l'on attaquait « l'infernale licence de la presse, » où l'on appelait les écrivains du libéralisme « des émissaires de Satan, » et où la Société de Jésus était exaltée, « comme un ordre célèbre, perpétuel « objet des plus noires calomnies, environné de « tant de glorieux suffrages, riche des travaux de « plus de huit mille apôtres et des sept cents mar- « tyrs qu'il a fait monter dans les cieux. »

De son côté, la presse ministérielle, plus imprudente encore que le pauvre évêque d'Hermopolis, se donnait libre carrière pour les invectives et les louanges, invectives contre les ennemis de l'ordre, louanges passionnées en faveur de « cette « institution sainte, source de force pour les

« vernements et pour la religion, » à laquelle devait être confiée l'instruction de la jeunesse.

L'arrêt de la Cour royale de Paris, véritable arrêt de condamnation, le plus terrible qu'il fût possible de porter contre les Jésuites, vint prouver que la magistrature elle-même, la plus haute, la plus indépendante, était dans les rangs de leurs ennemis. Ce n'était plus une lutte d'un moment, que le temps se chargerait d'assoupir, c'était un duel à mort entre la Société de Jésus et la France nouvelle, tout imbibée des principes du libéralisme.

Une autre lettre du Père Romanet à ma mère, que je trouve dans mes papiers de famille, lettre aussi confidentielle, et remise secrètement au valet de chambre envoyé à Montrouge pour avoir des nouvelles du vieillard devenu infirme, peint en quelques mots la situation des esprits.

« ... Vous voyez que nous allons à la dérive. Notre triomphe aura été de bien petite durée, et nos joies bien légères. Vous ne vous douteriez jamais du brillant procédé que nos jeunes Pères ont imaginé pour s'assurer, disent-ils, une victoire éclatante. A l'aide des membres de la Congrégation dont ils disposent dans toute la France, ils veulent organiser, au sein des Conseils généraux, une grande manifestation de l'opinion publique qui

réclamera le rétablissement des congrégations religieuses d'hommes, — sous-entendu de notre Ordre, — l'abolition de la liberté de la presse, ou du moins de fortes restrictions à cette liberté, la célébration du mariage religieux avant le mariage civil, la suppression de l'Université, etc., etc., et mille autres demandes impossibles dans un temps trop rapproché des anciennes commotions politiques. Ils espèrent que, devant ce vœu des provinces, le parti bruyant du libéralisme sera atterré.

« Moi, pauvre Cassandre, je me suis tu cette fois. Mais je me suis demandé s'il n'y avait pas une Providence vengeresse qui, voulant punir l'orgueil où nous sommes tombés, nous aveugle à ce point, pour mieux nous perdre. Nous faisons tout ce qu'il faut pour précipiter la catastrophe; et si les choses marchent encore quelque temps de ce train, je n'en donne pas pour six mois à notre malheureuse Société, rentrée si miraculeusement en France.

« Priez Dieu, ma digne et respectable amie...

« ROMANET, S. J.

« Montrouge, 24 août 1826. »

Le bon vieillard ne devait se tromper que de quelques mois sur la date de la catastrophe.

VI

MA VOCATION

Je m'étais senti de tout temps une vocation prononcée pour l'état sacerdotal; mais, soit impressions personnelles que j'avais éprouvées à chacune des vacances que j'avais passées dans ma famille, soit influence des idées qui dominaient chez nos Pères à Saint-Acheul, j'avais un grande répulsion pour le clergé séculier. Ces prêtres de paroisse, comme on les appelait chez nous, me paraissaient, dans l'Église, des êtres tout à fait secondaires, trop absorbés dans les labeurs du ministère pour pouvoir jamais s'élever à une grande sainteté. A voir la différence que ma mère, dont la piété toute remplie d'une infinité de pratiques dévotieuses, — ce qui était alors pour moi l'idéal de la piété, — mettait entre le Père Romanet et le curé de sa

paroisse, les égards pleins de déférence qu'elle prodiguait au Jésuite et la politesse exacte, mais un peu hautaine qu'elle accordait à l'autre, je ne pouvais douter que le mérite d'un révérend Père ne fût très-supérieur à celui d'un simple prêtre.

Je n'entendais autour de moi, à Saint-Acheul, que des railleries sur ces pauvres prêtres du clergé séculier; on supposait à peine qu'ils fussent prêtres; et j'entendis répéter mille fois, pendant le temps que je passai au collége, cet axiome que je m'avisai bien tard de mettre en doute : « Il n'y a de bons prêtres que les Jésuites. »

Ce mot amer, qui était une odieuse flétrissure pour tout le clergé de la catholicité, chatouillait la vanité sans bornes des Jésuites. Je l'ai entendu prononcer bien des fois devant eux, sans que leur pudeur se soit révoltée, et je ne les ai jamais vus imposer un silence décent à ceux qui se rendaient coupables de cette flatterie, plus méprisante encore pour le reste des prêtres qu'honorable pour l'Ordre. Quand, plus tard, j'ai pu réfléchir à ce peu de vergogne, j'en fus blessé pour l'Église, que je mets aujourd'hui au-dessus d'une corporation, quelle qu'elle soit, qui est en nombre infime dans son sein. Ce qui me prouva que les Jésuites se croyaient sérieusement les uniques prêtres, c'est que, durant tout le temps de mon éducation, je ne les ai jamais vus conseiller à un des jeunes hommes



qui témoignaient un désir quelconque d'être prêtres, d'entrer dans un séminaire diocésain. Ils les savaient si bien circonvenir qu'ils les dirigeaient tous vers leurs noviciats. C'était un temps où beaucoup de diocèses de France avaient une véritable pénurie de prêtres. Eh bien! ceux de leurs élèves qui, à la fin de leurs études, allaient au séminaire, le faisaient, ou à l'insu des Pères, ou sans les consulter.

Encore aujourd'hui, au moment où je mets en ordre mes souvenirs, je sais qu'il ne sort pas de prêtres des nombreux colléges de Jésuites répandus dans toutes les provinces. Et cependant certains diocèses, soit par la mort, soit par la retraite de beaucoup de prêtres, ont de la peine à remplir les postes demeurés vacants.

Il faut cependant leur rendre toute justice : ils ne cherchaient pas à influencer les vocations. L'expérience sans doute leur avait appris qu'on réussit mal par ce procédé. Ils pouvaient croire que l'éclat dont ils s'entouraient, le rôle brillant qu'ils paraissaient jouer, comme le corps d'élite du catholicisme, les cérémonies pompeuses qu'ils prodiguaient dans le culte, leurs livres si habilement écrits pour faire converger, sur eux-mêmes et sur leur ordre, un sentiment de perpétuelle vénération, seraient plus puissants que l'appel fait, au nom des besoins de l'Église, par le clergé séculier. En cela,

ils ne s'étaient pas trompés. Pour ma part, j'atteste qu'ils ne me parlèrent jamais de me faire prêtre et d'entrer dans leur ordre; mais mon amour pour eux était si ardent, si excessif, qu'au moment où il fallut me décider sur ma vocation, je n'eus que cette pensée : Dans quelques mois, j'entrerai au noviciat des bons Pères.

Nous étions en septembre 1827. Mon père, ma mère, mon frère et moi, nous passions les vacances dans une de nos terres de Seine-et-Marne. Le château de ***, à quatre lieues de Melun, était l'habitation favorite de mon père pendant l'été. Comme c'est là que j'ai eu chaque année les seules jouissances de la vie de famille que je puisse me rappeler, ce séjour se représente à moi avec tous ses charmes. C'est un vieux château du temps de Henri IV, bâti dans une riante vallée qu'arrose une petite rivière, l'un des affluents de la Seine. La vallée est ombreuse; et, dans le haut, ses beaux arbres touchent à ceux de la magnifique forêt de Fontainebleau. Le château, bâti à la mode du temps, était entouré d'eau de toutes parts. De vastes et belles servitudes, construites plus loin, donnaient à l'habitation un air princier dont j'étais assez fier dans ma petite importance de jeune vicomte. Je vois de là la grande chapelle qui servait d'église au village. Mon père, qui avait parcouru les beaux parcs de l'Angleterre, fit de *** une merveille. Il distribua les



arbres en massifs, fit disparaître toutes les clôtures autour du château et étendit la pelouse jusqu'aux vastes prairies, qu'il peupla de gracieux bouquets de verdure. Des ponts rustiques servaient à traverser la rivière sinueuse, au delà de laquelle le regard allait se perdre dans un bois de magnifiques arbres verts. C'est là que mon frère et moi nous prenions, enfants, nos joyeux ébats. Le futur diplomate, dont mon père s'était beaucoup occupé, sortait chaque année de son collége, plus diable que jamais, et mettait à l'épreuve toute la patience de ce digne père. Je vous l'avais bien prédit, — c'était le mot de ma mère, — quand il se plaignait à elle de ce terrible aîné, qu'il ne pouvait fixer à rien et qui ne rêvait que les plaisirs les plus extravagants. Évidemment, mieux façonné par les Jésuites, j'étais un ange pour ma mère. Cela ne m'empêchait pas de faire, avec monsieur l'aîné, une foule d'escapades que nous déguisions avec une incroyable habileté. Dans ce métier-là, c'était moi qui étais le diplomate, et celui qu'on appelait le mauvais sujet était toujours sur le point, dans sa brusque franchise, de tout avouer; mais je tenais bon, et, sans mentir précisément, je trouvais toujours quelque subterfuge, et nous échappions ainsi à des punitions bien méritées.

Ce beau séjour, que je ne me rappelle qu'avec délices, ne porta pas bonheur à notre famille : peu



d'années après, mes joies d'adolescent furent cruellement attristées.

Mon frère était devenu un jeune homme des plus charmants. Il avait dix-huit ans, et depuis deux ans il se livrait sérieusement à l'étude.

Notre père ne s'était pas trompé dans ses plans d'éducation. Il y avait entre mon frère, élevé pour être un homme du monde, et moi, une différence qui était toute à son honneur. Il me surpassait en connaissances, en netteté d'idées, en droiture de caractère. Il avait cette fleur de loyauté et de franchise qui donne tant de charme à l'adolescence et qui fait ensuite les âmes bien trempées. Tout cela s'était développé dans un milieu où les natures n'ont d'autre gêne que la discipline du collége, gêne peu pénible en réalité, parce que tous s'y soumettent et qu'elle est la condition de toute réunion d'hommes.

En comparant plus tard cette éducation à celle que j'avais reçue à Saint-Acheul, j'ai très-bien vu que les habitudes de vie monastique, imposées à de jeunes hommes, ne servent ni à donner le véritable sentiment religieux ni à former des natures viriles. Il n'est pas bon pour l'adolescent d'être trop tenu par la lisière, d'être enlacé dans les mailles épaisses des routines de la dévotion. J'ai rencontré plus tard, dans le monde, de mes condisciples de Saint-Acheul, qui m'ont avoué n'être plus allés

à la messe, avoir abandonné la confession, parce qu'on les avait saturés de confessions et de messes (1).

Les Jésuites ne sont pas plus expérimentés sur cela que les plus vulgaires éducateurs, qui croient sauver l'adolescence en lui mettant en main un chapelet ou un livre de prières.

Ce qu'aucune éducation ne change, pas plus les maisons des Jésuites que les colléges de l'Université, ce sont les goûts d'instinct. Mon frère était terrible pour aimer le mouvement, la chasse, les chevaux, le bruit de toute espèce. Il tenait de sa vieille race l'humeur batailleuse, et s'il avait pu, comme un baron du dixième siècle, réunir autour de lui ses vassaux, il aurait couru à tout hasard les aventures. Il était habile à manier l'arme blanche; il adorait les chevaux. Pour lui, prendre le fier coursier, le saisir à poil, sans rien qu'un simple filet pour le conduire, c'était la joie suprême.

Un jour de nos vacances, qu'il faisait une de ces fortes chaleurs d'automne, si favorables à la maturité du raisin, j'étais sous un énorme sureau, aux grappes noires et pourprées, qui était né dans le

(1) « Combien pensez-vous que, sur les jeunes gens qui sortent de Saint-Acheul, il y en ait qui « persévèrent, » c'est-à-dire qui fassent leurs pâques la première année? *Un sur trente*. Les vingt-neuf autres deviennent pires que tout ce qui sort des écoles. » (Correspondance de Lamennais, 18 mars 1826.)

mur même du revêtement de bassin dont le château était entouré. L'arbre noueux avait largement étendu ses branches sur la pelouse du parc et sur l'eau dormante, où elles se reflétaient bizarrement. J'étais seul. Je lisais un de ces livres de la poésie moderne, qui ne pénètrent jamais dans les colléges des Pères, et qui n'ont que plus d'attrait pour l'adolescence. J'avais entendu parler des admirables Méditations de Lamartine; je les lisais. Ai-je besoin de dire que je pleurais en les lisant?

Tout à coup j'entendis des cris bruyants. Mon frère sortait des écuries sur un de nos jeunes chevaux, à peine dompté; et, selon sa manie, il était à poil. Le valet d'écurie criait de toutes ses forces : — Mon Dieu! mon Dieu! il se fera tuer! — Mon frère riait aux éclats, en l'appelant imbécile!

La bête, retenue par un simple filet, se mit à suivre tous ses caprices et à emporter le jeune cavalier dans l'une des allées sablées et tortueuses du parc. De loin en loin, je les voyais par les échappées qui donnaient vue sur le château, et mon œil inquiet suivait tous leurs mouvements. Mon frère paraissait maître du jeune cheval. Mais, bientôt, j'entendis du bruit près de moi; c'était la bête furieuse et écumante, qui revenait vers son écurie dans un galop effréné. Je me levai aussitôt pour chercher à arrêter le cheval, au moins pour le détourner du chemin que je lui voyais prendre.

Hélas! je ne fis que lui inspirer plus de frayeur. Il bondit près de moi et, comme s'il eût voulu se débarrasser d'un aiguillon qui lui eût labouré le flanc, je le vis, dans un mouvement rapide, se rapprocher de l'arbre que je venais de quitter et dont le tronc noueux formait comme un poteau élevé. Vainement mon frère, qui vit le danger, se serra contre le coursier : il fut saisi par la jambe, et le cheval, profitant du moment où mon frère cherchait à se dégager, se cabra et lança le malheureux jeune homme sur le parapet du bassin et de là dans le bassin lui-même. Mon frère jeta un cri de détresse qui se perdit dans les noires eaux où il disparut.

Je ne savais pas nager : le large bassin était très-profond. Je n'écoutai que mon cœur ; je me jetai dans l'eau, espérant avoir pied quelque temps et pouvoir atteindre mon frère. Il me semblait qu'il y avait peu de distance de l'endroit où je l'avais vu disparaître, au bord du bassin près duquel je me cramponnais à quelques longues touffes d'iris. Mais je n'avais pour moi que mon courage. Le bord glissant ne put me soutenir. Je poussai un cri de suprême désespoir et je disparus moi-même.

Que se passa-t-il? Je l'ignore. Il dut se faire un silence lugubre. Ce silence, succédant au cri que j'avais poussé, nous sauva. Ma mère était au salon.

Un pressentiment terrible la saisit. — Mon ami, dit-elle à mon père, j'ai entendu un cri... Où sont nos enfants?... Ah! mon Dieu!...

Elle se leva. Mon père se précipita du côté où le cri s'était fait entendre. Il arriva sur les pelouses; nous n'étions pas là. Le cheval fougueux arrivait dans ce moment, la bouche écumante et tout effaré, à son écurie. — Il y a eu un malheur, s'écria le valet. — On nous avait vus il n'y avait pas cinq minutes. Mon mouchoir, le livre de poésies étaient là, sur la pelouse, auprès de l'arbre fatal.

Qu'étions-nous devenus?

Mon père suivit son instinct. Ce livre, ce mouchoir furent pour lui une révélation.

— Ils sont dans le bassin! s'écria-t-il.

Mon père se jette à l'eau; les nombreux domestiques font comme lui. Ma mère, à genoux sur la pelouse, demande à Dieu de lui rendre ses enfants.

Bientôt on retire de l'eau deux corps inanimés.

Je ne gardai qu'un seul souvenir du moment où je sentis que je perdais pied et que le gouffre m'attirait à lui. Quelque chose de dur, comme une main de fer, m'avait saisi par les deux jambes. C'était mon frère qui se débattait dans un suprême effort. Je m'étais évanoui après une horrible suffocation.

Quant on nous retira de l'eau, nous formions

un groupe étrange. Mon frère me tenait si fortement enlacé, et il était lui-même dans un état de rigidité telle, qu'on eut bien de la peine à le détacher de moi. On nous porta dans nos lits. Tous les soins les plus intelligents nous furent prodigués. Je revins bientôt à la vie. Mon premier mot, mon premier regard furent pour ma mère; elle me serra sur son cœur avec amour; mais mon frère était toujours là, pâle, défiguré; et mes malheureux parents étaient encore fous de désespoir. Ce ne fut que longtemps après qu'on sentit quelques battements au cœur de mon frère. Il était tombé tout en sueur dans cette eau noire et glaciale, que je vois encore en écrivant ces lignes et dont le souvenir me fait trembler. Il fut pourtant rendu à la vie.

On espéra que cet accident n'aurait de suite, pas plus pour l'un que pour l'autre de nous deux; mais, tandis que j'étais fier et alerte trois ou quatre jours après, il n'en fut pas de même pour mon pauvre frère. Une fièvre terrible le saisit. Une fluxion de poitrine se déclara. Il guérit pourtant. On revint à Paris après les vacances. Mais cet adolescent, admirable de beauté et de force, n'était plus qu'un squelette. Dans les premiers jours de février 1828, pendant que je faisais mes dernières années d'humanités, une grande lettre, timbrée de noir, adressée au Père Recteur, le chargeait de m'ap-

prendre la triste nouvelle que j'avais perdu ce frère bien-aimé.

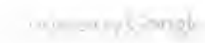
Ce fut la première grande douleur d'une vie où il y a eu tant d'autres douleurs.

Je fus longtemps à me remettre de ce profond chagrin. Né très-sensible et très-aimant, n'ayant encore, dans ce monde, donné bien largement de mon cœur qu'à ma mère et à ce frère que j'adorais, il y eut un vide affreux en moi, et je compris le mal que les affections terrestres me feraient un jour, si je n'échappais pas au monde, nourri que j'étais de l'idée stupide que toute affection vive est un vol fait à Dieu.

Ce funeste accident me raffermit encore dans ma vocation.

Les Pères, je le vis bien, furent atterrés en apprenant la mort de mon frère. Ils fondaient sur moi de grandes espérances. Je sus plus tard qu'il entrait dans leur système de recruter le plus possible dans les familles aristocratiques, afin d'ajouter l'éclat du nom à celui de l'Ordre. On s'attendait, d'un jour à l'autre, que mon père me retirerait et me placerait dans une école universitaire, où je pourrais, devenu son unique héritier, prendre des goûts du monde.

Fidèles à leur système, ils ne me dirent pas un mot, ne firent pas une allusion qui pût dévoiler leurs craintes. Seulement je vis bien qu'ils redou-



blaient d'attentions pour moi. Comme, pendant toutes mes études, j'avais constamment satisfait mes maîtres, cette espèce de distinction dans les soins et la bienveillance, surtout à un moment où ma santé était altérée par suite de ma profonde douleur, ne choqua personne parmi mes condisciples. J'étais l'un des plus avancés dans mes humanités : elles allaient finir dans quelques mois.

Ce fut alors que mon cœur, surexcité par la perte de mon frère, se porta de vive affection vers l'un de nos Pères, arrivé récemment à Saint-Acheul. Les Jésuites, qui ne négligeaient rien, le mirent peu à peu en relations intimes avec moi. C'était le Père de Montgazin.

Ils avaient évidemment leur but.

La Société de Jésus accueille dans son sein trois sortes d'hommes : des hommes riches, bien qu'ils n'aient ni naissance ni talent; des hommes de naissance, sans talent ni fortune; des hommes de talent, sans fortune ni naissance. Elle aime les premiers, comme fournissant ce puissant levier avec lequel on remue le monde, l'or. Ces Pères garnissent les caisses de la Société. Ce sont d'honnêtes commanditaires de la grande agence religieuse. Ils ont fourni leur appoint; ils aiment la Société comme leur chose, comme le domaine temporel qu'ils ont aidé à acquérir. Un Ordre pauvre ne ferait rien. Ignace de Loyola, qui était



un saint, avait établi son Ordre sur les bases d'un dénûment absolu des richesses de ce monde; et, dans les Constitutions, approuvées successivement par les Papes, l'Ordre est classé parmi les ordres mendiants. Tout cela a duré l'âge héroïque de la fondation. Les successeurs du saint, Laynez, Aquaviva, comprirent que la vie pauvre, détachée, souffrante, au sein d'un ordre qui attendrait la pitance de son lendemain des aumônes de la charité, ferait petite figure au milieu du siècle. Aussi s'empressèrent-ils de laisser, comme lettre morte, l'article des Constitutions qui défend de posséder, et firent-ils tous leurs efforts pour assurer à l'Ordre la prépondérance que donne la richesse. Je reviendrai sur cette révélation curieuse qui prouve que l'esprit primitif de la fondation de l'illustre saint Ignace ne put lui survivre, et que l'Ordre, pour être militant, eut besoin de ce qui fait partout le nerf de la guerre.

Les Jésuites modernes cachent, avec le plus grand soin, cette déviation radicale de leur institution primitive. Et le Père de Ravignan, dans son petit livre apologétique, tout en défendant le *tanquam ac cadaver*, s'est bien gardé d'apprendre au dix-neuvième siècle que les Jésuites ne devaient attendre le pain du jour que de la Providence. Il y aurait eu dans le monde un long éclat de rire sur ces pauvres gens qui possèdent en portefeuille des millions.

Après les hommes riches, la Société recherche les hommes de naissance. Nous avons beau avancer en civilisation, nous prisons toujours fortement ceux qui tiennent aux grandes familles. Et les Jésuites sont encore trop peu chrétiens pour estimer l'âme humaine à son unique valeur. C'était bon peut-être au temps de saint Ignace.

Cependant la Société a compris que ni la richesse ni la naissance n'étaient la grande force motrice des choses : cette force, c'est le talent : *mens agitat molem :* celle-ci seule remue le monde. Elle a donc largement convoité les hommes de parole, les hommes de science, les hommes d'érudition. Et comme elle avait, d'autre part, ses riches et ses grands, elle n'a pas exigé que les hommes d'esprit arrivassent chez elle avec d'autre bagage que leur valeur intellectuelle. Le Père de Montgazin, qui a été, dans la Société, mon ami de cœur, réunissait deux de ces avantages si recherchés par les Jésuites. C'était le fils cadet d'une des plus anciennes familles du midi de la France, et c'était un esprit d'élite, une de ces intelligences aux aptitudes très-diverses, mais manquant un peu de profondeur. C'est peut-être, de tous les Jésuites français, celui en qui j'ai trouvé le mérite le plus incontestable et que la Société, accoutumée à surfaire les siens, n'a jamais trop vanté.

Le Père de Montgazin était très-sensible : il lui

avait fallu lutter, dans la Société, contre cette grande puissance de l'âme humaine, inutile, dangereuse même dans les ordres religieux. Il avait retiré de ce triomphe sur lui-même une habitude de mélancolie qui, de prime abord, en faisait un homme séduisant. Aussi était-il adoré des élèves de Saint-Acheul; et on pouvait le regarder comme un des hommes destinés à arriver, un jour, aux premières charges de l'Ordre. J'ai toujours cru, depuis que je connais l'esprit de la Société, qu'il m'avait été donné par les Pères pour me gagner à eux; et je dois les féliciter de ce choix, car il prit sur moi un empire absolu, uniquement par l'affection vive qu'il m'inspira. Celui qu'on aime est bientôt un idéal. Je ne vis rien de beau et de bon au monde que le Père de Montgazin. Je sentais avec lui, je vivais de lui. Les Pères avaient triomphé. En moins de six semaines, mes déterminations, peut-être encore chancelantes, furent définitivement arrêtées : j'étais Jésuite.

VII

SCÈNE TERRIBLE AVEC UNE MÈRE

J'avais près de dix-huit ans : mes humanités étaient finies. Saint-Acheul ne pouvait plus m'offrir de cours que je dusse suivre encore. Mon confesseur, qui savait, par le Père de Montgazin, ce qui se passait en moi, ne me parla plus comme à un jeune homme qui allait courir les dangers du monde; mais, prenant un ton prophétique :

— Mon enfant, me dit-il, vous êtes appelé de Dieu à autre chose qu'à la vie vulgaire, dans ce siècle. Votre âme pure, votre simplicité de cœur, votre ardeur pour le bien vous assignent une vocation plus parfaite. Sortez des voies battues ! N'allez pas vous traîner dans les chemins souillés du monde. Dieu vous appelle : soyez à Dieu !

Je n'étais plus un homme, en sortant de ce dernier entretien avec le prêtre qui m'avait dirigé

dès mon arrivée au collége des Pères. J'eus un moment de ces entraînements extatiques, de ces aspirations ardentes vers l'idéal, qu'on ne comprend guère qu'en se transportant, par le souvenir, à ses dix-huit ans. Il me sembla que ce n'était pas un prêtre, pas même un ange, mais Dieu lui-même qui, tout à coup, sans préparation à cette parole révélatrice, venait me dire : Le siècle ne peut être rien pour toi ; tu dois entrer dans la vie religieuse !

Mon excellente mère vint me chercher au collége ; et, le jour de la distribution des prix, je lui donnai, en déposant sur ses genoux mes lauriers classiques, les dernières joies qu'elle devait éprouver de ce fils unique qu'elle aimait jusqu'à l'idolâtrie.

Mes mémoires intimes seraient trop longs si je devais raconter, avec quelque détail, ce qui se passa entre elle et moi. A mon arrivée à Paris je ne trouvai pas mon père. Il était dans notre terre de Seine-et-Marne. Et ma mère me dit, comme n'y attachant aucune importance : — Ton père, depuis quelque temps, n'est pas bien. Les médecins lui ont conseillé de quitter ***, où il se consume de douleur, au souvenir de la perte de ton pauvre frère. Nous n'avons pu l'arracher de là. J'ai bien des peines ; mais tu seras ma consolation...

Je dois seulement raconter l'unique scène qui se

passa entre nous deux, au sujet de l'état que j'allais prendre.

Dès les premières paroles que nous échangeâmes, ma mère et moi, au sujet de mon avenir, je vis que j'aurais à soutenir, de sa part, une opposition formidable. Autant je l'avais vue, autrefois, trouver très-bon que son cadet s'effaçât, qu'entrant dans le sacerdoce il laissât au frère aîné la grande fortune des Sainte-Maure, autant, devant ce fils devenu l'aîné à son tour, je la vis trembler qu'une résolution invincible lui ravît l'espoir de voir se continuer notre race.

Après des paroles habilement dites, mais qui tombaient sans force sur mes fougueuses obstinations, je vis que la patience commençait à lui échapper. Elle cessa de me parler sur le ton insinuant qu'elle avait pris d'abord, et je ne fus pas peu étonné de l'entendre me dire :

— Vous ne comprenez donc pas? Vous êtes le dernier rejeton des Sainte-Maure : l'honneur, la conscience vous commandent de ne pas laisser s'éteindre cette famille illustre.

— Oh! ma mère; mais je n'ai nullement l'idée du mariage, je vous assure. J'ai une idée absolument contraire.

— Seriez-vous de ces jeunes gens qui ne savent que contrister leurs parents par leur désobéissance?

— Vous obéir ferait toute ma joie, en ce qui ne toucherait pas ma conscience; mais vous n'avez là aucun droit. Vous ne pouvez pas faire que j'aie le goût du mariage, lorsque je trouve en moi un entraînement invincible vers le cloître.

Ce mot parut tomber sur elle comme un éclat de foudre.

— Vous êtes fou! reprit-elle en cherchant à se dominer. Oui, nous connaissons cela. A dix-huit ans, toutes les jeunes filles de grande maison, au Sacré-Cœur, veulent être religieuses, tous les élèves des Jésuites veulent entrer au noviciat. Cela n'empêche pas, ajouta-t-elle avec un sourire qu'elle composa pour le besoin de la cause, qu'on les marie bel et bien les uns avec les autres, et qu'ils ne témoignent pas trop de regret d'avoir obéi à leurs parents, plus sages qu'eux. Les révérends Pères réussissent encore mieux à cela qu'à leur donner la vocation.

— Je puis, ma mère, vous affirmer devant Dieu que les Jésuites n'ont jamais dit un mot pour m'attirer dans leur Ordre.

— Ah! je le crois bien, ils sont trop fins pour cela; mais je vous aurais bien vite convaincu du contraire, si je pouvais vous faire certaines révélations.

— Je ne vous demande pas cela, ma mère. J'a

mes convictions; je n'en cherche pas d'autres.

— Pauvre innocent! Vous ne les connaissez pas, les bons Pères!

Ces paroles me blessèrent.

— Mais c'est vous qui m'avez appris à les aimer, les bons Pères; vous qui me les présentiez comme l'idéal religieux. Avez-vous changé d'avis, ma mère, que vous puissiez m'accuser de crédulité à leur égard? C'est sur votre parole alors que je me serais trompé.

Elle vit qu'elle était allée trop loin.

— Je ne dis pas qu'ils ne soient pas de bons prêtres; mais je sais pertinemment qu'ils eussent été enchantés de vous garder pour eux. Et je vous avoue que c'était là un de mes chagrins.

— Ma mère, vous m'étonnez à votre tour. Soyez franche! En me mettant chez eux, étiez-vous fâchée qu'ils m'inspirassent des idées de renoncement au monde? Ma mère, répondez-moi!

Cette interrogation ne la trouva pas préparée à me répondre. Elle se recueillit et me dit assez doucement :

— Mon Dieu! mon fils, non. si telle eût été la volonté de Dieu.

Elle se perdait.

— Ah! quand vous aviez un fils à qui étaient réservées toutes les splendeurs de votre position dans le monde, vous n'étiez pas fâchée de me voir renoncer à la belle part de l'héritage de la famille, pour que cet éclat de fortune fût plus grand encore; vous trouviez alors ma vocation belle et légitime... Ma mère, rappelez vos souvenirs. Vous m'avez dit vingt fois que rien n'était plus beau, dans les grandes familles, que de voir les cadets renoncer au monde pour se dévouer au sacerdoce.

— Cela est vrai.

— Et ce n'est plus vrai aujourd'hui?

— Non, mon fils, vous ne vous appartenez plus.

— C'est bien singulier, mère, que je ne m'appartienne plus, et que j'appartienne à cet être idéal appelé une race, lequel je doive perpétuer malgré mes répugnances!

Je vis ma mère s'irriter. Je touchais là une corde sensible.

— Puisque vous avez si peu d'honneur, que vous savez si peu ce qu'est une race, allez, avec vos goûts de roture! Je vous salue, monsieur.

Elle garda un profond silence; moi-même je ne dis plus rien. Je voulus prendre sa main et la baiser; elle retira sa main. Je sortis de sa chambre, sous son regard hautain de grande dame que

j'avais blessée dans son orgueil le plus indestructible.

Retiré dans ma chambre, je m'abandonnai à tous les sentiments, souvent contradictoires, qui devaient naître en moi après une telle scène.

— Ah! oui, ma vocation pour le sacerdoce était une belle chose, quand j'étais le cadet des Sainte-Maure! J'aurais vivement blessé ma mère si, à l'âge de vingt-cinq ans, je lui eusse dit : Ma mère, j'ai un amour passionné pour mademoiselle ***; veuillez demander sa main à M. le marquis son père. Et, aujourd'hui, parce qu'un affreux malheur me rend fils unique, ma vocation religieuse est une désobéissance, je devrais avoir le goût du mariage! Pourquoi ne pas me sacrifier? Est-ce métier si difficile que de donner un ou deux descendants aux Sainte-Maure? Voué à l'autel il y a six mois, il faut que je renonce à tous les rêves de mon adolescence, pour me mettre à accepter une héritière qu'on aura choisie et avec laquelle j'aurai la tâche d'empêcher mon nom de s'éteindre; c'est un peu fort! Et j'ai de la peine à croire que je n'aie été mis sur la terre que pour cela.

Je promenai dans ma tête ces pensées et bien d'autres, plus ou moins logiques, plus ou moins saugrenues.

Quelques jours s'écoulèrent. Ma mère me bou-

dait et ne me parlait pas; c'était d'une assez grande maladresse.

Je m'obstinai de mon côté à un silence rigoureux.

Ce silence eût duré longtemps si enfin, un jour, au sortir de table, seul moment où nous nous trouvions ensemble, et où, devant les domestiques, j'observais strictement les convenances, elle ne m'eût suivi, lorsque je traversais le grand salon pour me rendre au jardin, et ne m'eût adressé la parole, en m'invitant à m'asseoir sur un large canapé où elle se plaça elle-même.

— Vous avez réfléchi? me dit-elle d'un ton assez doux.

— Beaucoup, chère mère.

Ce mot, prononcé affectueusement, lui donna quelque espérance.

— Oh! mon enfant, je sais que tu as un si bon cœur!

— Ma mère, je vous aime beaucoup.

— Eh bien! sois raisonnable, mon fils adoré, mon unique espoir sur la terre!...

Et déjà des larmes venaient à ses paupières.

Ma mère était d'une remarquable beauté. Je l'avais vue pleurer bien rarement dans sa vie. Il y eut alors, dans son regard mouillé de larmes, dans

son mouvement de lèvres sollicitant de moi une parole qui répondît à son ardent désir, quelque chose de si irrésistible que, devant cette belle statue, rendant l'amour maternel dans son expression la plus forte et la plus enivrante, je fus prêt à tomber à ses pieds, comme un adolescent devant une femme dont il est fou, et à lui dire :

— Oui, mère, c'en est fait, je t'appartiens pour toujours !

Mon Dieu ! pourquoi n'ai-je pas dit cela ? Pourquoi, brisant ce pauvre cœur de mère, mentant aux instincts qui sont dans l'âme de tout homme, par un orgueil que je me reprochais d'autant moins que je le prenais pour une inspiration de la grâce au fond de ma conscience, eus-je le triste courage de me roidir contre moi-même, de baisser mes paupières pour ne plus rester sous le regard fascinateur de ma mère ? Mon Dieu ! cette force brutale, que j'eus alors pour affliger ma mère, pouvait-elle venir de vous ? Et auriez-vous quelque gloire dans le ciel pour les cœurs froids qui pensent vous prouver de l'amour en résistant au plus puissant, au plus doux des amours ?

Hélas ! je l'eus cette force. Et je ne pense qu'en tremblant à la scène qui se passa dans ce grand salon aux riches tentures, en présence des plus beaux portraits de nos aïeux, qui semblaient s'ani-

mer sur leurs toiles, s'inspirer de poésie et d'amour comme ma mère, et me dire avec elle : Pauvre innocent, combien tu te trompes!

Depuis, quand j'ai analysé bien intimement le puissant motif qui me détermina à ma dernière résistance, tout en tenant légitimement compte des aspirations de vie contemplative que j'avais cru découvrir en moi, j'ai trouvé qu'il s'y était mêlé comme un sentiment d'amère vengeance, de fierté blessée. On m'avait dit que j'avais des goûts de roture. Eh bien! m'étais-je dit, oui, je serai le roturier de Dieu. Je foulerai aux pieds ces grandeurs terrestres. Cette race que je devrais continuer avec orgueil au milieu du monde aristocratique et princier, j'aurai la sainte volupté de la voir s'éteindre en moi! Je ferai à Dieu ce sacrifice, qui est peu de chose quand on est le second, et que la famille, dans ses appétits de fortune, vous voit partir avec bonheur pour une maison de prière, mais qui est immense, quand on prend le blason de ses pères et qu'on le brise sans pitié, pour aller se cacher dans une cellule de novice.

Ma mère, je le compris plus tard, avait compté que je ne résisterais pas à la caresse de son regard inondé de larmes : ce fut son erreur. Ce souvenir : « Vous avez des goûts de roture, » me vint à l'esprit aussi âpre qu'au palais un mélange de fiel.

— Ma mère, vous vous trompez!

Ces paroles, que je prononçai avec un son de voix solennel et terrible, retentirent dans le salon comme un glas funèbre. C'était mon adieu suprême au monde.

— Ma mère, vous vous trompez! Je serai le dernier des Sainte-Maure. Je vous aime, mais j'aime, avant vous, Dieu. Je ne pourrais vous obéir qu'en violant ma conscience; j'ai eu à choisir entre elle et vous. Ne me demandez plus rien; ce sera grand et digne de vous. N'exposez plus un fils à être dur pour sa mère!

A cette déclaration, faite avec une énergie dont je ne me serais pas cru capable, et qui me semblait alors m'être donnée d'en haut, je vis ma mère essuyer ses larmes; elle tenta un dernier effort.

— Mon fils, ce n'est pas possible!

— Très-possible, ma mère.

— Non, mon pauvre enfant, tu ne feras pas cela!... Tu n'abandonneras pas ta mère!...

— Ma décision est prise, irrévocable.

— Je te supplierai tant!

— Pauvre mère! ne me brisez pas le cœur.

— Je tomberai aux genoux de mon fils!...

— Non, ma mère, ne faites pas cela; vous me feriez trop de mal! Soyez forte! Résignez-vous.

Et je la vis s'affaisser et s'agenouiller devant moi.

— Ma mère, ô ma mère, de grâce, ne m'imposez pas cette douleur de vous résister à vous, suppliante à mes pieds !

Et, la relevant par le bras, je la fis asseoir.

— Mon fils ! mon fils !

— Pauvre mère, soyez courageuse ! Mais ne me tuez pas. Je ne puis pas être au monde.

— Ah ! fais-moi ce sacrifice.

— Non, ma mère, n'insistez plus. Vous rendez le triomphe trop méritoire pour moi, devant Dieu, parce qu'il me coûte trop.

— Tu n'as pas de cœur !

— Ma mère, souvenez-vous de sainte Chantal : elle eut le courage de passer sur le corps de son fils, pour suivre l'appel de sa vocation. Le monde entier a admiré ce trait d'héroïsme. Direz-vous qu'elle manqua de cœur ?

— Eh bien ! je ferai comme son fils.

— Que dites-vous, ma mère ?

Je me levai effaré.

Je me sentais comme en délire.

— Calmez-vous, ma mère ! lui dis-je, sous une impression indicible.

— Oui, fils dénaturé, je veux savoir si tu auras le cœur de fouler aux pieds le sein qui t'a porté neuf mois !

Et, se précipitant vers la grande porte du salon, alors à demi ouverte, vers laquelle je dirigeais mes pas, comme si j'eusse été atteint tout à coup d'une horrible folie, elle y arriva avant moi, et, s'étendant en travers devant la porte :

— Ose! me dit-elle, ose!

Mon Dieu! pardon!

Ma mère était là, immobile comme un marbre, se roidissant, pour faire de son corps un obstacle matériel qu'une dernière pudeur me commandait de ne pas franchir.

Mon Dieu! pardon! J'eus l'horrible courage de sainte Chantal!

VIII

UNE AUTRE DOULEUR

Je n'avais pas fait trois pas dans le vestibule, saisi d'horreur de moi-même, comme si j'eusse commis un parricide, qu'un courrier, arrivant tout haletant de Seine-et-Marne, entra, suivi du concierge de l'hôtel. Il nous annonçait que mon pauvre père venait d'éprouver une crise dangereuse, et qu'il réclamait, à la hâte, sa femme et son fils.

Ma mère, qui s'était relevée, reprit un calme glacial. Elle ne me parla plus.

Nous partîmes à l'instant même.

Quand nous arrivâmes, mon père vivait encore.

Ma mère, d'abord, entra seule dans la chambre du mourant. Elle vint bientôt à moi.

— Hâtez-vous de venir recevoir la bénédiction de votre père.

La scène fut déchirante. Mon père nous dit qu'il se sentait mourir. Sa douleur, qu'il n'avait jamais pu dominer, le conduisait au tombeau. Ma mère, qui jusque-là n'avait pas cru à une maladie sérieuse, vit tomber toutes ses illusions. Elle versa des larmes de désespoir. Mon père me fit approcher de son lit de mort, me combla de ses plus tendres bénédictions.

— Pauvre enfant! me dit-il, je voudrais bien te demander de ne pas laisser s'éteindre les derniers Sainte-Maure, et de remplacer, dans le monde, ce frère sur lequel j'avais fait reposer de si légitimes et de si folles espérances. Mais pourquoi te demander cela? Est-ce que tu t'appartiens, à cette heure? Je sais tout! Prêt à entrer dans mon éternité, il me répugne de faire la moindre violence à tes instincts. Si tu l'avais voulu, tu m'aurais donné la dernière joie humaine que je pusse emporter d'ici-bas. Mais je ne veux pas que tu aies un jour le remords de m'avoir répondu par un refus. Sois libre, mon enfant chéri, l'unique reste d'une famille qui a eu sa gloire dans l'ancienne société, et que j'ai cru représenter noblement dans la société nouvelle. Qu'elle revive par toi ou qu'elle s'éteigne, ce sera de ton plein gré. Monsieur le marquis de Sainte-Maure, votre père vous donne sa dernière bénédiction, et ne vous commande qu'une

seule chose, d'être sur la terre un homme de bien.

Je fondis en larmes ; mon cœur se brisa ; et, aujourd'hui, après les longues années écoulées depuis cette séparation douloureuse, j'éprouve, en me rappelant ce souvenir, le même déchirement, dans tout mon être, que si ce digne père, prenant cette voix solennelle des mourants, me disait : — Sois libre, mon enfant chéri !

Les paroles de ma mère, ses instances et ses larmes ne m'avaient pas ébranlé. Le respect de mon père pour la dignité de son dernier descendant et pour ma conscience d'homme m'émut profondément. Je me jetai dans ses bras ; je l'inondai de larmes. J'avais si peu vécu avec lui ! Notre stupide éducation nous enlève aux chaudes étreintes de la famille, à l'âge où deviendraient indestructibles des affections qui se portent ailleurs, en laissant dans le cœur, vide à peu près, la place où Dieu a voulu que fût l'amour pour notre père et pour notre mère.

Dans ce moment, j'aurais volontiers donné ma vie pour que mon père vécût encore. L'effort qu'il avait fait sur lui-même, les impressions qui l'avaient agité hâtèrent le moment fatal. Il me regarda cependant, comme s'il eût attendu de moi une parole. Ce regard bouleversa toutes mes pensées et toutes mes résolutions.

— Mon père! mon bon père! m'écriai-je en le serrant dans mes bras par une dernière étreinte, je vous jure que je ferai...

— Non, non, interrompit-il d'une voix faible... Sois libre, mon enfant!

Ce fut la dernière parole que nous entendîmes de sa bouche. Nous n'eûmes plus qu'à lui rendre les devoirs funèbres.

Quelques jours après, ma mère quittait ce château, qui ne lui inspirait plus que de l'horreur, et nous rentrions à Paris, pour y passer les longs mois de notre deuil. Toutes les joies de ma vie avaient pris fin. Cette solitude de la famille, où deux êtres seuls se trouvaient et échangeaient leurs larmes, exerça sur moi une impression profonde. L'adolescent avait disparu, et, si je n'étais pas encore un homme, je me sentais prêt à entrer dans tout le sérieux de la vie.

Ma mère se livrait plus que jamais aux exercices de la piété. Le Père Romanet, qui avait eu assez de bon sens pour modérer quelquefois les pieuses exagérations de ses pénitentes, était mort, et ma mère avait pris pour directeur un ancien Capucin, fanatique s'il en fut jamais, et croyant fermement que du rétablissement de l'ordre de Saint-François dépendaient la gloire et la prospérité de la France.

Elle le consulta, à ce qu'il paraît, sur ce qu'elle pouvait faire par rapport à ce fils unique, qui s'obstinait à vouloir éteindre en lui la race des Sainte-Maure.

Le Capucin songea à son ordre; il vint me faire quelques visites sous prétexte de notre deuil. Il savait les idées mystiques dont on m'avait imprégné. Il exalta devant moi le grand saint François d'Assise. Mais, chez les Jésuites, il n'y a de vraiment saints que les saints de la Compagnie de Jésus, et je n'en connaissais pas d'autres, du moins que j'admirasse et que je voulusse imiter. Je ne tombai donc pas dans le piége du Capucin. Je tenais un peu pour fou ce digne saint François qui allait converser avec les bêtes, et appelait les carpes et les oiseaux ses frères et ses sœurs.

Je sus que le Capucin avait dit à ma mère qu'il n'y avait rien à attendre d'un cerveau aussi obstiné que le mien.

Depuis notre retour à Paris, soit l'affection bien vive que je portais réellement à ma mère, soit la blessure commune faite à nos cœurs, nous nous étions rapprochés l'un de l'autre. Ma mère semblait avoir oublié la terrible scène qui s'était passée entre nous; et je ne songeais pas à lui demander de me pardonner une action que je croyais héroïque. Seulement je me montrais pour elle plus affec-

tueux que jamais. Le malheur est une leçon puissante, et, devant ce silence du tombeau qui régnait maintenant dans ce brillant hôtel où j'avais vu toutes les joies du monde, quelque chose me disait que je devais laisser se cicatriser les plaies faites au cœur de l'épouse et de la mère désolée, avant de lui imposer une nouvelle douleur. J'évitais donc avec soin toute conversation qui pût lui faire pressentir que ma résolution était irrévocable.

Il y avait entre nous une trêve tacite; mais cet état ne pouvait pas durer.

Probablement ma mère, qui m'observait, interpréta mon silence dans un sens favorable à ses idées. Elle ne s'en tint pas aux conclusions de son Capucin, qui lui disait qu'il n'y avait qu'à se résigner sur mon compte ; elle voulut essayer un dernier effort.

L'entretien, cette fois, se fit avec un grand calme de sa part et de la mienne.

Mis en demeure de m'expliquer, je commençai par lui déclarer nettement que nos malheurs n'avaient fait que me détacher encore davantage du monde, et je lui rappelai qu'après la douloureuse scène du grand salon, elle ne devait plus chercher d'autres preuves d'une détermination que nulle puissance ne saurait ébranler.

Elle n'insista plus, et elle comprit qu'elle devait respecter la liberté que mon père mourant m'avait



laissée. Mais, changeant alors ses batteries, elle se rattacha à une dernière espérance.

— Eh bien! mon fils, au moins n'abandonne pas ta mère! Entre ici dans le sacerdoce. Le séminaire de Paris est tenu par les respectables Sulpiciens. C'est de leur école qu'est sorti Fénelon. Ils ont élevé tant d'autres prêtres éminents dans l'Église! Tu suivras ainsi ta vocation, et j'aurai au moins le bonheur de te garder près de moi.

— Le sacerdoce est ma vocation, lui dis-je, mais je ne veux pas être prêtre séculier.

— Que veux-tu donc être?

— Je veux, ma mère, entrer chez les Jésuites.

— O mon Dieu! chez les Jésuites! Certes je les ai beaucoup aimés, ces bons Pères; je les aime encore : eux seuls sont capables de bien élever la jeunesse. Mais si tu connaissais, comme moi, les temps où nous vivons, tu verrais que tu ne dois pas songer à entrer chez eux. Tu ignores qu'ils ne tiennent plus en France que par un fil, et qu'avant six mois le ministère sera obligé de les sacrifier. Si Charles X n'avait pas demandé un délai, la chose serait faite déjà. D'ailleurs, Jésuite, tu pourrais être envoyé aux extrémités du monde : tu serais perdu pour moi.

— Ma mère, si Dieu m'appelle!

— Eh bien! est-ce que nos prêtres ne valent pas les Jésuites?

— Ma mère, il n'y a de bons prêtres que les Jésuites!

Elle ne répondit que par un sourire amer à cette naïveté, que je répétais comme un écolier bien appris.

Un problème se dressait devant moi : c'était ma mère consentant, après toutes ces luttes, que je fusse prêtre, et rejetant pour moi le plus grand honneur du sacerdoce, celui d'être Jésuite.

— Mais, malheureux! me dit-elle, tous les Sainte-Maure qui ont appartenu à l'Église ont été des prêtres séculiers, des abbés de grandes abbayes, des évêques, des cardinaux. Tu as là-bas leurs portraits, ajouta-t-elle.

Je ne saisis pas alors la pensée intime de ma mère. On est si peu ambitieux à dix-huit ans! Ce ne fut que plus tard, qu'éclairé par l'expérience, je vis très-bien que cette excellente mère, lorsqu'elle avait son aîné destiné aux grandeurs du monde, aurait voulu, pour son cadet, les honneurs de l'Église, qui avaient illustré autrefois la maison des Sainte-Maure. Le Père Romanet n'avait jamais contrarié ses idées là-dessus, et, en me confiant aux Jésuites, elle espérait qu'on favoriserait ses projets; et puis elle se croyait assez maîtresse de mon cœur pour me faire prendre les ordres dans le clergé séculier. Je me suis rappelé que souvent elle me

parlait avec enthousiasme de deux ou trois jeunes gens du grand monde, parmi lesquels était le jeune de Bonald, qui plus tard a été évêque et cardinal, que leurs familles, toujours selon ma mère, avaient vus entrer avec bonheur dans le sacerdoce, avec la presque certitude qu'ils seraient un jour évêques. Je lui répondis :

— Ma chère mère, je n'ai d'autre but que d'obéir à la volonté de Dieu. Ma vocation m'appelle chez les révérends Pères; j'irai chez eux et vous serez assez bonne pour ne pas mettre d'obstacle à ma vocation.

— Je le vois, dit-elle, on vous a desséché le cœur; vous n'aimez plus votre mère.

IX

SUPPRESSION DES COLLÉGES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Le Père Romanet avait été prophète, et ma mère était bien renseignée sur ce qui se passait dans le gouvernement, par rapport aux Jésuites. Une ordonnance, qui manquait de dignité et de franchise, parut le 16 juin 1828.

Elle portait que les écoles secondaires ecclésiastiques « dirigées par des personnes appartenant à « une congrégation religieuse non autorisée, et « actuellement existant à Aix, Billoem, etc., se« raient soumises au régime de l'Université, et « que nul ne pourrait faire partie d'une maison « d'éducation dépendante de l'Université, sans « affirmer par écrit qu'il n'appartient à aucune « congrégation non légalement établie en France.»

Une seconde ordonnance imposait l'habit ec-

clésiastique aux élèves des écoles secondaires ecclésiastiques, âgés de plus de quatorze ans, après deux ans d'études. Ces écoles, dans toute la France, ne devaient pas contenir plus de vingt mille élèves. Les supérieurs de ces maisons devaient recevoir l'autorisation du gouvernement. Et, pour clore tout cela, on jetait au clergé huit mille demi-bourses de 150 francs chacune, destinées à ces établissements ainsi mis en suspicion et mutilés.

La première de ces ordonnances était signée Portalis, ministre de la justice, et la seconde, Feutrier, évêque de Beauvais, ministre des affaires ecclésiastiques.

On le voit, le nom des Jésuites n'était pas prononcé dans ces ordonnances. Ils pouvaient donc rester en France, comme prêtres, et y exercer le ministère sacerdotal. Mais un serment à prononcer les excluait de l'enseignement. A côté de cette mesure, se trouvait une législation peu libérale sur les établissements diocésains. Le clergé témoigna le plus vif mécontement de ces ordonnances, et les Jésuites eurent la chance de se trouver victimes avec lui. Le clergé ne comprit pas qu'il allait recevoir le contre-coup de l'extrême impopularité des Jésuites. Il se fit follement leur défenseur ; et les feuilles qu'il inspirait appelèrent ces ordonnances des actes de violence et de

persécution, qui ramenaient l'Eglise au temps de Néron et de Dioclétien.

« Applaudissez, race d'impies et de sacriléges, « disait une de ces feuilles, écrivains factieux, ap- « plaudissez ! Voilà un prêtre (M. Feutrier) qui « vous livre le sanctuaire; voici un magistrat « (M. de Portalis) qui vous livre le pouvoir. Vous « vouliez que l'épiscopat fût enchaîné; on fait « plus, on l'immole. Ce que la Révolution n'eût « jamais songé à arracher à Buonaparte, deux « ministres le font à la monarchie légitime; tous « les deux rivalisent de zèle pour exterminer le sa- « cerdoce dans sa racine, et pour accomplir ainsi « l'œuvre de la Révolution. »

Cette presse religieuse allait jusqu'à dépeindre l'évêque de Beauvais comme un mauvais ministre, « aussi lâche qu'hypocrite, comme un nouveau « Julien traître à ses frères, à sa foi et à son roi, « que l'Église devait compter désormais au nom- « bre de ses plus cruels persécuteurs. »

La royauté malheureuse, pour calmer l'irritation du parti libéral contre les Jésuites, avait eu la maladresse de mêler le clergé de France à la querelle. Les Jésuites profitèrent de cette faute; ils prirent le rôle de victimes silencieuses et laissèrent au clergé le soin de les défendre, en se défendant lui-même. Dans cette circonstance, ils

furent les habiles; et Lamennais, qui ne les aimait pas, fut un des plus violents adversaires des ordonnances.

L'épiscopat se leva comme un seul homme, et, par l'organe du cardinal de Clermont-Tonnerre, publia une protestation collective, où il prononça le fameux « *Non possumus.* » Le roi lui fit défendre de se présenter aux Tuileries.

Ces déclamations violentes furent, en somme, une défaite pour le clergé, qui se rendit par là impopulaire, et un triomphe pour les Jésuites. Beaucoup d'entre eux restèrent à Paris; mais leurs colléges, à la frontière française, en Belgique, en Suisse et en Espagne, reçurent ceux de leurs élèves auxquels les parents permirent de suivre la fortune de leurs maîtres.

Ce fut, malgré tout, un coup terrible pour la Compagnie. Ce n'était plus par mesure révolutionnaire, mais au nom du roi très-chrétien, d'un Bourbon, que leurs colléges étaient fermés, et qu'ils se trouvaient, sans existence extérieure légale, confondus avec ce clergé des paroisses, objet de leurs constants dédains. Aussi n'attendaient-ils qu'un moment où le roi, maître de l'opinion, pourrait les rappeler, aux applaudissements du parti religieux. Ils excitèrent toujours l'agitation des esprits, dans ce sens. Des journaux firent la folie de menacer la France constitution-

nelle et la chambre des députés du réveil des armées vendéennes. Le grand mot de l'alliance de l'autel et du trône, qui perd les trônes sans sauver l'autel, était commenté journellement et proclamé comme le salut pour l'avenir.

Les Jésuites avaient vu leur correspondance dévoilée dans un procès en nullité de testament, qui se plaida devant le tribunal civil de Colmar. Il s'agissait d'un legs universel fait aux Jésuites, au moyen d'un fidéi-commissaire, M. Henri Beeck. Le testateur avait voulu d'abord laisser sa fortune au séminaire diocésain, « parce que, écrivait-il au « Père Grivel, provincial des Jésuites, les séminaires sont capables de posséder, tandis que « votre Ordre n'a pas encore d'existence légale. »

Le père Grivel répondait :

« Notre Société est plus utile qu'un séminaire à « la religion et à l'Église. C'est donc à elle qu'il « faut préférablement donner. Quant à la question « d'existence légale, l'existence de notre Ordre a « la même solidité que celle des Bourbons sur le « trône. S'ils s'y maintiennent, nous serons rétablis, reconnus, et nous ne cesserons d'exister « en France que lorsqu'une nouvelle conspiration contre la religion viendra renverser les « Bourbons. »

De tels documents mis au grand jour par la

presse n'étaient pas faits pour réconcilier l'opinion publique avec la Compagnie de Jésus. Elle se résigna à son isolement, en caressant ses chères espérances. Singulière leçon donnée à ses Pères les plus habiles et les plus doués de pénétration, ce ne fut pas la maison de Bourbon, ce devait être la République qui leur permettraït de reparaître et d'ouvrir par toute la France de brillants colléges !

Les premiers mois de mon deuil étaient passés ; nous étions au commencement de 1829. Je m'étais mis à quelques études fort négligées à Saint-Acheul. J'avais classé tous les papiers de mon père, que je parcourus, je le reconnais, assez superficiellement, et dans lesquels plus tard j'ai trouvé des documents précieux. Le temps s'écoula ainsi. Je redoutais le moment où il faudrait quitter ma pauvre mère, et je me reprochais cette anxiété comme une coupable faiblesse.

X

FANATISME

C'est une singulière chose que la fascination exercée par l'enthousiasme sur la conscience humaine. Il n'y a pas de fanatisme que je ne m'explique aujourd'hui. Ces jeunes hommes que le Vieux de la Montagne lançait en assassins autour de lui obéissaient avec une volupté brutale, et bravaient la mort : le Prophète les attendait dans son paradis. Je dois faire l'aveu de l'indignité de ma conduite à l'égard de ma mère. Je me dis maintenant, avec toute la sincérité d'un repentir inutile, que je fus infâme. Pauvre mère ! elle avait à supporter les amères douleurs de tous les délaissements. L'aîné de ses enfants avait eu une fin funeste; elle venait de perdre mon père. Je voyais tous les jours que son profond chagrin, contrairement à la loi générale des peines de

cœur, augmentait avec les mois de son deuil. Elle avait en vain espéré que l'âge, la réflexion, à défaut de tendresse filiale, me feraient comprendre la sainteté du devoir envers elle. Son silence même était une leçon délicate, en même temps qu'une prière muette que je devais écouter. Tout cela fut foulé aux pieds. On m'avait fanatisé.

La Société, après les ordonnances du 16 juin 1828, avait abandonné les huit colléges qu'elle possédait en France, vendant à l'encan son mobilier. Elle avait mis beaucoup de fracas et d'ostentation à cet acte, de soi fort simple, oubliant qu'elle donnait raison aux libéraux qui n'avaient jamais voulu accepter que les Jésuites français eussent la modestie de se mettre professeurs dans des écoles appartenant aux évêques. Naturellement j'applaudis beaucoup à cette maladresse qui compromettait la parole de l'épiscopat et le mettait, avec les Pères, en flagrant délit d'escobarderie. On ne s'arrêtait pas alors pour si peu. C'était un moment d'incroyable effervescence. Ma seule irritation de l'expulsion de mes bien-aimés Pères me portait aux résolutions les plus extrêmes. Je n'attendis pas la fin de notre deuil. Mon confesseur, on le devine, était l'un des Pères que l'on avait laissés à Paris dans la maison de la rue du Bac.

J'allai le trouver un jour.

J'étais à l'une de ces heures, rares chez les na-

tures ardentes, où un peu de calme arrive à la pensée, et où l'imagination, comme un coursier qui se modère dans sa course rapide, s'arrête devant les apaisements de la raison et de la conscience. J'exposai tout au bon Père, filialement, simplement. C'est un faible soulagement à mes remords que de pouvoir me dire, aujourd'hui, qu'il eût obtenu de moi une complète obéissance si, écoutant lui-même les plus vulgaires notions de la justice, contre laquelle rien ne prescrit, il m'eût commandé de rester auprès de ma mère et de me rendre à ses désirs, d'autant plus qu'après tout, elle me laissait libre d'entrer dans le sacerdoce.

Le Père, qui prit les doutes que je lui soumettais pour des hésitations, n'écouta que l'ardeur d'un zèle outré, ou peut-être, oserai-je le dire, les intérêts matériels de son Ordre. Je n'arriverais qu'avec des millions au noviciat. Il me répugnerait de calomnier cet homme ; mais, en y pensant depuis, en ayant sous les yeux tant de preuves matérielles de l'âpreté des Jésuites à convoiter les riches dots et les grands héritages, je me suis dit, bien des fois, que les millions des Sainte-Maure avaient dû peser de quelque poids sur la chaleureuse décision que me donna le Père, et que je reçus comme un oracle venu du ciel.

Il me semble que je les entends encore, ces paroles qui fixèrent pour jamais ma destinée, et qui

firent de moi un horrible ingrat. J'étais dans la chambre du Père, agenouillé sur un prie-Dieu. Le Père était assis à côté de moi ; sa main était passée doucement autour de mon cou, et formait comme une étreinte, un enlacement paternel, qui exerçait sur moi une incroyable magnétisation. Je me sentais heureux là, quoiqu'un dernier instinct, avertissement trop souvent inutile du libre arbitre dans l'âme, me fit comprendre que l'homme abdiquait en moi pour jamais.

— L'heure est venue, mon enfant aimé, me dit-il, de la prendre, cette grande détermination d'appartenir pour jamais à Dieu, dans la sainte Société à laquelle vous devez le bienfait d'une éducation chrétienne. Il y a des vocations sur lesquelles j'hésiterais à me prononcer. Je serais coupable devant ma conscience, devant Dieu, si je ne vous disais pas : Dieu vous veut avec nous !

Ni le monde ni le sacerdoce séculier ne sont dignes de vous. Vous êtes appelé à une vocation plus haute ; il vous faut sur la tête la royauté du sacerdoce ; et c'est dans la sainte famille des enfants de notre grand Père saint Ignace que cette couronne se conserve sans tache et glorieuse, *regale sacerdotium*.

La Providence, mon enfant, a brisé tous vos liens. Votre mère, me dites-vous, désirerait vous garder auprès d'elle dans le clergé séculier.



Vous m'avez avoué qu'il vous semblait découvrir, derrière cette pensée, excusable chez une mère, un sentiment de vanité, une espérance de vous voir arriver aux plus hautes dignités de l'Église. Notre Ordre, mon fils, a volontairement renoncé à ces dignités. Nous sommes plus que des cardinaux et des évêques; nous sommes le corps d'élite du catholicisme. Que nous importe la gloriole d'une mitre sur le front? Votre mère s'est laissée aller là, tout doucement, à une pensée d'orgueil, que nous devons pardonner à la faiblesse de la femme. Elle a parlé comme la mère des fils de Zébédée à Jésus. Nous lui ferons la réponse de Jésus : Elle ne sait de quel esprit elle est.

Mais, dites-vous, cher enfant, ma mère est courbée sous le poids d'un double malheur : dois-je la laisser sans consolations? Ayez confiance en Dieu, mon cher fils; il enverra Marie, la consolatrice des affligés, à votre mère. Dieu vous veut à lui, dans l'état le plus parfait. C'est lui qui blesse et qui guérit. Craindriez-vous donc de lui confier votre mère?

Puisque vous attendez de moi une décision dernière et irrévocable, la voici, au nom de Dieu : Partez! nouvel Isaac, consommez votre sacrifice! Plus vous immolerez les grandeurs et les affections même légitimes de ce monde, plus ce sacrifice sera précieux devant l'adorable majesté, plus votre immolation sera belle.

Je veux être le premier de notre sainte Société à vous bénir comme notre frère.

Et, élevant alors ses deux mains sur ma tête, il prononça des paroles si pathétiques qu'elles me firent pleurer. Puis, quand je me relevai, il me prit dans ses bras, et me donnant par anticipation le nom de Père, il me dit :

— Père de Sainte-Maure, que je vous embrasse !

Je ne crus pas que la mise en scène de ce petit drame fût préparée. Elle pouvait l'être, ou du moins les habitudes du pathétique oratoire purent l'amener. Toutefois elle fit sur moi l'une des plus grandes impressions de ma vie.

Restait le plus embarrassant pour moi : l'exécution. On est gauche et maladroit dans la jeunesse. Le Père savait cela. C'était une rude affaire que la signification à ma mère de mon départ pour le noviciat. Cela me tourmentait terriblement déjà ; et la pensée seule du chagrin que j'allais donner à cette mère, dont j'étais l'idole, me jetait dans une perplexité effrayante. Le Père, plus expérimenté que moi, vit mon embarras cruel, et, par un coup hardi, leva toute difficulté.

— Mon enfant, croyez-moi, épargnez à votre mère la torture d'une séparation dernière. Le coup sera moins rude pour elle, quand vous ne serez

pas là pour rendre son désespoir plus poignant encore. *Exi de domo et cognatione tuâ.* Faites comme Abraham, faites comme tous les saints qui ont généreusement foulé aux pieds la chair et le sang. Est-ce que saint François Xavier, partant pour les Indes, ne passa pas devant la maison de sa mère, en s'imposant le douloureux sacrifice de ne pas lui dire le dernier adieu? Prétextez l'absence d'un jour à la campagne, et qu'une lettre remise à votre mère, le lendemain, lui apprenne votre irrévocable détermination. Avec de la faiblesse, on peut tout perdre. Un bon Jésuite pousse le courage jusqu'à l'héroïsme.

Ce dernier trait me décida. Abraham et son souvenir avaient eu moins de pouvoir sur moi que mon ardente admiration pour les Pères. Je voulus être digne d'eux. Huit jours après, j'étais à Brigues.

Rien ne m'avait arrêté, ni les larmes que j'avais vues couler des yeux de ma mère chaque jour, ni le procédé grossier de cette sortie de la maison paternelle à l'aide d'un subterfuge. Mon Jésuite s'applaudissait de sa chaude rhétorique, et moi-même je croyais faire une œuvre de haute perfection, prouver à Dieu un amour surhumain, être un nouveau François Xavier, lorsque je violais les saintes lois du respect filial, de la dignité personnelle, qui viennent de Dieu et qui sont consacrées par l'Évan-

gile, et que j'ouvrais mon âme à ces dangereuses impressions d'un mysticisme sans frein, où trop souvent se perdent le sentiment du devoir et les dernières lueurs de la raison. A l'âge où la loi civile ne me permettait pas encore de disposer de moi-même, un religieux, sous le vain prétexte que j'étais appelé à une sublime perfection, me faisait violer sans scrupule non-seulement cette loi, mais bien plus encore celle de Dieu même : *Honora patrem et matrem*.

Ma lettre à ma mère avait été vague et embarrassée ; quelques traits échappés au cœur lui prouvaient seuls un reste de piété filiale. Je sus qu'elle l'avait jetée au feu en disant : — Je n'ai plus de fils !

Elle m'avait jugé.

XI

LE NOVICIAT

Mon noviciat devait durer deux ans, conformément aux règles de la Compagnie. Malgré la vie de rigoureux ascétisme et d'interminables minuties qui marqua ces deux années, elles s'écoulèrent pour moi avec un charme indicible.

Pauvre cœur humain, il faut que tu aimes! Tu ne vis que de passion; et j'étais à l'âge où l'on surabonde de passion. Arriver à un noviciat de Jésuites, c'était pour moi mettre le pied dans le vestibule du palais même de Dieu, c'était me mêler aux anges de la terre, jusqu'à ce que vînt l'heure de chanter les hymnes sans fin avec les anges du ciel, et de m'enivrer au torrent des voluptés éternelles. Pendant deux années, je ne vis que cela. Je me mis, avec une incroyable ardeur, à ces exercices multipliés de dévotion, qui absorbent l'âme

et les sens : véritable machine, aux mille engrenages, dans laquelle, une fois entré, vous ne vous appartenez plus, et qui prend l'âme humaine comme ces mécaniques modernes qui prennent l'argile, la battent, la roulent, la découpent, la compriment et la font sortir toute moulée, prête à subir la cuisson du four à potier.

Aujourd'hui que je juge avec sang-froid mes enthousiasmes d'adolescent, je me rends très-bien compte de ce qui me passionnait alors si vivement. Je poursuivais un idéal, et, cet idéal, je le créais, dans mon imagination, le suprême bien, le suprême beau. Avoir pris l'être tout entier, ses facultés puissantes, son expansion d'amour et de volonté, sa capacité d'intelligence, ses sens même, organes toujours si rebelles aux compressions combinées par la théorie ascétique; avoir réduit tout cela à n'être plus qu'un instrument docile de la grâce d'en haut; avoir tué l'homme charnel pour exalter l'homme spirituel, et amener celui-ci aux délices ininterrompues de la contemplation et de l'amour, me semblait le but le plus élevé de la vie humaine, et je croyais pouvoir l'atteindre. Je me passionnai donc pour ce but. Ce que l'amant le plus épris s'impose, pendant des mois entiers, dans une poursuite ardente, de contraintes et de sacrifices; ce qu'il dévore de refus de la part d'une rebelle, jusqu'à ce qu'il triomphe d'elle, à force de

se mettre sous ses pieds, je me l'imposai avec toute l'ardeur de mon âge et de mon caractère, pour réaliser en moi cet homme parfait que les ascètes ont si singulièrement synthétisé dans cette révoltante image : *Tanquam ac cadaver.*

Mon lecteur comprendra quelles luttes j'eus à soutenir, ou mieux, il comprendra que je succombai sous la lutte, comme ont succombé, sans en excepter une seule, toutes les natures ardentes qui se sont jetées à la poursuite de cet idéal insaisissable. Mais je dois être vrai : j'eus toutes les âpres voluptés de cette longue veillée des armes. Mes facultés s'exaltèrent outre mesure, non pas pour mieux aimer Dieu, ce qui serait encore rationnel, si l'amour sérieux et pratique se mesurait par l'intensité de la flamme plutôt que par les persévérances du dévouement, mais pour réaliser le type du parfait novice, tel que les règlements le tracent, tel que les supérieurs le comprennent. Autant je mettais d'ardeur dans cette tâche singulière, autant je rétrécissais l'horizon déjà si borné de mon intelligence. Il me fallait faire le vide autour de moi : oublier famille, patrie, fortune, cette effrayante et magique chose appelée le monde, l'éternel croquemitaine des ascètes, tout aussi redouté que Satan, et prêt à nous jouer, d'une heure à l'autre, les mêmes tours, en nous offrant les mêmes séductions.

Ce vide se fit. Comme j'avais reçu une grande rectitude de logique, je ne m'arrêtai pas en chemin. Il fallait fuir et haïr le monde : la fuite était faite. J'étais dans la solitude la plus absolue. Je ne voyais rien du monde que les montagnes du Valais. Haïr était le dernier terme de la perfection. Je me mis donc à haïr, *in globo*, ce monde que j'avais si peu connu. Je ne sais pas si, dans mes aberrations ascétiques, il n'y eut pas des moments où il m'arriva de repousser l'image si légitimement adorée de ma mère, par un sentiment qui, dépassant l'oubli, aurait atteint les premières limites de la haine.

O mon Dieu! pardonnez-moi cette erreur, si jamais la perfection, rêvée par les ascètes, m'amena à violer, même par une simple pensée de délaissement, le saint amour filial que ces vandales ont flétri, comme tout le reste, dans la folie de leurs anathèmes (1)!

Mais ces joies frénétiques, je les appelerai ainsi, ne duraient pas toujours. Il vient un moment où toute passion, comme le cratère d'un volcan après ses éjections les plus violentes, s'affaisse sur elle-même et semble impuissante à s'exalter encore.

(1) On lit dans les Constitutions, *Examen général*, p. 29 : « Pour que le caractère du langage vienne au secours des sentiments, il est d'usage de s'habituer à dire, non pas : *j'ai* des parents, *j'ai* des frères ; mais : *j'avais* des parents, *j'avais* des frères. »

Viennent alors les clartés de la raison. Après ces bouleversements contre nature des puissances intimes de l'âme, j'éprouvai ces éclairs de vérité où, comme au milieu d'une nuit obscure, illuminée tout à coup par un lambeau étoilé du ciel qui se dégage d'épaisses vapeurs, je me dis que je poursuivais une folle idée; où la simple comparaison de quelques pensées de l'Évangile, telles que celle-ci : « Dieu est au-dedans de vous; » — « Soyez comme des enfants, » avec le mécanisme compliqué de la perfection monacale, me révéla que le Christianisme ne serait qu'une pâle imitation des religions indiennes, s'il avait pour but de proposer la contemplation mystique, et l'atrophie des forces humaines dans le *cadaver*, comme l'idéal du bien au sein de l'humanité. Mais ce n'étaient que des lueurs. J'étais dans l'affreux engrenage; il fallait le suivre. Pour être conséquent avec moi-même, je devais aller découvrir au maître des novices ces pensées, ces doutes, ces imaginations, ces *tentations*, comme elles sont appelées dans les exercices religieux.

Là, tantôt j'étais doucement consolé, tantôt tancé vertement, comme ayant eu l'orgueil de trouver quelque chose à blâmer dans l'œuvre de la sagesse des siècles. L'orgueilleux qui avait voulu faire la leçon à saint Pacome, à saint Bruno et à saint Ignace en était quitte pour s'humilier beau-

coup et pour se remettre à sa tâche d'annihilation et de mort.

Une pensée me poursuivait surtout. Je me disais :

Je veux être Jésuite : cet ordre me plaît. Je crois qu'une vocation sérieuse m'y appelle. Maintenant je fais mon noviciat, après lequel je ferai des vœux perpétuels. Jusque-là rien de mieux. Je suis venu ici librement ; je m'y engagerai librement.

Mais, pour s'engager avec quelque prudence, il est de toute justice que l'on sache à quoi l'on s'engage. Or le meilleur moyen de connaître un ordre, c'est de connaître les hommes qui le composent, c'est de juger leur esprit, c'est de voir, même dans des entretiens intimes, s'il n'en est pas beaucoup, parmi eux, qui aient à se repentir aujourd'hui d'y être entrés.

Or une règle sévère, et inviolablement observée, défend à tout novice de parler à quelque Père que ce soit, excepté à celui que le supérieur a désigné pour le former. Cette règle s'étend aux simples domestiques appelés frères-lais, « afin que, dit saint Ignace, ne parlant à personne, il puisse plus librement peser sa vocation. » (*Regulæ communes*, page 467.) La raison est médiocre, je le vois maintenant ; mais c'était celle qu'on me donnait. J'ai lu plus tard, dans le même recueil, qu'une

autre raison motivait cette défense : « Dans toutes « les congrégations, il y en a qui sont moins par- « faits et qui désirent que le plus grand nombre « leur ressemblent. De là ils ont coutume de s'a- « dresser aux jeunes, qu'ils espèrent, en raison « de leur simplicité, *entraîner facilement à imiter* « *leurs mœurs*. Ils vomissent des axiomes abso- « lument contraires à ceux qu'ils ont appris du « maître des novices, et que je rapporterais, dit « le naïf auteur, si je ne craignais pas que leur « expression ne fût plus nuisible qu'utile à ceux « qui me lisent. » (*Regul. comm.*, p. 470.)

Il y a donc parti pris de ne jamais mettre le novice en contact avec ceux qui pourraient l'éclairer sur l'Ordre, jusqu'à ce que, lié par des engagements irrévocables, il n'ait plus qu'à se livrer à de stériles regrets. C'est habile peut-être, parce que autrement on perdrait beaucoup de sujets ; mais ce n'est ni loyal ni chrétien.

Je ne sais pas pourquoi j'étais blessé, plus que tout autre, de cette règle. Ils ont donc peur, me disais-je, de quelques révélations, qu'ils ne nous laissent jamais parler à aucun Père?

J'eus bien des fois maille à partir, pour cela, avec mon guide spirituel. Il devenait furieux sur l'article, lorsqu'avec ma bonne foi, enfantine presque, je lui soumettais la peine que me faisait une règle si soupçonneuse, dans un Ordre où il me semblait

que je ne devais rencontrer que des hommes édifiants et des saints.

— Tous peuvent ne pas être saints, me dit-il un jour, avec un ton bien singulier.

Depuis ce moment, je cherchai à refouler ce sentiment dans mon cœur. D'ailleurs, le maître des novices s'en tirait toujours par ce mot stéréotypé : Mon enfant, ce sont des tentations du démon!

Il me fallut bien longtemps aussi pour me rompre à l'uniformité des simagrées extérieures, auxquelles on donne, dans le noviciat, tant d'importance. J'avais été élevé, spécialement par mon père, à regarder droit, à bien regarder, c'était son expression. Le regard droit, ni hautain ni servile, annonçait, selon lui, une âme noble. J'avais été imbu de ces idées dès mon enfance, et j'avoue qu'il m'en coûta horriblement lorsque, conformément à ses instructions, le maître des novices voulut me corriger de mon habitude de *mal regarder*. Je ne compris pas d'abord. Tous les principes de ma première éducation étaient loin de me laisser soupçonner qu'en regardant droit, sans aucune fierté, ceux auxquels je parlais, je fisse une chose contraire à une règle religieuse.

Il m'expliqua qu'en présence de quelqu'un, surtout s'il s'agit d'un homme en dignité, la vue devait être réglée d'une certaine façon; qu'il ne fallait pas le regarder en face. « Votre vue, me di-

sait-il, doit toujours tomber au-dessous de ses yeux. » Il m'apprit que le visage devait se composer de manière à annoncer plus de gaieté que de tristesse. « Les mains, ajoutait-il, doivent être, quand on adresse la parole à quelqu'un, dans une sainte inaction. »

C'était en cela que consistait la perfection extérieure : tenir les yeux baissés, avoir les lèvres ni serrées ni trop ouvertes, éviter les mouvements aux narines et au front, de manière à ce que l'extérieur témoignât toujours de la sérénité. Il me fallut bien longtemps pour me mettre à ce maintien factice, qui ne rend jamais l'état réel de l'âme. Mais notre Père saint Ignace avait compris les choses ainsi. « Il voulait, disait notre maître des novices, l'uniformité en tout, à l'extérieur comme pour la manière de penser. »

Saint Ignace, j'ai le regret de le dire aujourd'hui, oubliait que c'était là la méthode de faire des automates.

On eut bien quelque peine à me plier à ce régime, qui me répugnait profondément; mais on me dit que c'était une condition rigoureuse pour être parfait. Cependant j'ai eu beau voir les autres novices baisser à demi les yeux et ne pas regarder en face, il m'a été impossible d'arriver à ce genre de perfection. Quand j'y pensais, devant le maître des novices, je commandais à mes paupières;

hors de là, la nature reprenait ses droits. J'ai toujours reconnu les nôtres à leur regard oblique. Cet affreux défaut, que toute bonne éducation devrait proscrire, et auquel j'ai eu le bonheur d'échapper, s'est trouvé, par une aberration singulière, un conseil de perfection.

Je dois convenir pourtant que, grâce à cette éducation mécanique qui règle jusqu'à notre sourire, j'ai perdu une mauvaise habitude, celle de froncer les sourcils en écrivant. Ma mère m'avait souvent grondé pour cela; elle m'assurait qu'à vingt ans j'aurais des rides comme un vieillard. Cela ne m'effrayait pas beaucoup; mais, au noviciat, on me reprit si souvent là-dessus, on me répéta tellement que la sérénité de l'âme devait se refléter sur notre front, sur lequel on ne devait se laisser former aucun pli, que je me corrigeai; et si j'ai toujours paru beaucoup plus jeune que je ne l'étais réellement, je le dois peut-être à mon maître des novices.

Mais le point le plus sévère de notre règle, pendant le noviciat, était la défense des amitiés particulières. Pour cela, nous étions très-strictement surveillés. Je ne comprenais pas la raison de cette défense. L'amitié, ce noble sentiment inspiré par la nature, ce doux épanchement auquel tout nous attire dans nos frères, leurs vertus, leur franchise, les grâces de leur esprit, l'amitié pou-

vait-elle être jamais un mal? L'Évangile nous montrait Jésus ouvrant son cœur à l'amitié, aimant Jean son disciple, Lazare qu'il ressuscita, Madeleine la pécheresse, Marthe et Marie, sœurs de Lazare; et voilà qu'une règle, qui me paraissait absurde, venait encore, après les grands renoncements à la famille, comprimer l'élan si légitime du cœur envers nos frères.

J'avoue que ce fut le point de la règle qui me froissa le plus, et dont je ne pus comprendre les raisons. Cette conviction intime que rien n'était doux à l'âme comme une bonne affection d'ami ne put pas être ébranlée un instant par les beaux raisonnements du maître des novices. Je faisais tous mes efforts pour ne pas violer la règle qui défendait de se trouver deux ensemble; je n'en demeurais pas moins dans cette pensée, que les Jésuites outraient en cela l'esprit de détachement.

Il est vrai que j'avais un ami. C'était un condisciple de Saint-Acheul, qui était entré au noviciat un an avant moi, et dont les bonnes manières, la simplicité, le caractère droit et franc m'avaient de suite attiré. Je déguisais peu mes sympathies pour mon ancien condisciple; et six semaines ne s'étaient pas écoulées, que j'étais appelé chez le maître des novices pour recevoir une verte semonce.

J'argumentai avec le digne Père; il répliqua

toujours que c'était contraire à la règle, contraire à la perfection, contraire à l'esprit de saint Ignace. Qu'avais-je à répondre devant des raisons de cette force ? Je fus réprimandé sur mon obstination à voir autrement que les grandes lumières de la Société, et renvoyé, tout penaud, avec cette parole peu consolante, que, s'il y avait une raison puissante de ne pas garder un sujet dans le noviciat, ce serait une infraction bien constatée à la règle qui défendait les amitiés particulières.

Cependant, un jour de promenade au Rohrberg, où nous avions une petite maison de campagne, je me trouvai causer seul avec mon ami. Nous parlions de la France, nous rappelions nos souvenirs de jeunesse ; puis, comme tous ceux qui sont jeunes, nous faisions nos rêves d'avenir ; nous nous transportions au temps où, devenus hommes, profès dans l'Ordre, probablement nous serions renvoyés en France. Il émettait devant moi des sentiments si nobles, si élevés ; je voyais là une de ces natures si admirables de délicatesse et de dévouement, que, dans un mouvement de cœur, je me jetai dans ses bras, et que je lui dis en lui donnant un chaud baiser d'ami : « Oh ! que je vous aime de penser si bien ! Puissions-nous nous retrouver un jour dans notre chère France ! »

La promenade se termina. Nous rentrâmes à Brigues. Mais j'avais été espionné : on avait dé-

noncé mon crime. Je fus appelé, j'eus à subir un véritable interrogatoire.

Le maître des novices me dit alors les choses les plus étranges, que, dans ma naïveté, je ne comprenais pas.

— Quelle pensée aviez-vous en l'embrassant?

— Mais aucune autre que celle de lui témoigner mon amitié.

— Sans doute; mais aviez-vous quelque désir?

— Je ne vous comprends pas, mon Père.

— Aviez-vous quelque désir coupable?

— Mais vous m'étonnez, mon Père.

En effet, innocent comme je l'étais, ne soupçonnant aucune des turpitudes humaines, ces interrogatoires n'avaient aucun sens pour moi; et j'en vins à lui dire, à peu près comme l'Agnès de Molière:

— Est-ce qu'on peut avoir des désirs coupables?

Ceci probablement sortit si naïvement de ma bouche, que je le vis étouffer un rire; mais, se hâtant de reprendre son air sévère, il me congédia, en me disant qu'il espérait que je saurais réparer le scandale que j'avais donné.

Le soir, je me mis à genoux dans le réfectoire, je m'accusai à haute voix d'avoir manqué à la règle d'une manière grave, et je demandai pardon à

mes condisciples du mauvais exemple que je leur avais donné. Ces humiliations solennelles sont fort en usage dans le noviciat, et même après le noviciat. Dans le *Gesù*, on est toujours traité en enfant.

Ce ne fut que plus tard, lorsque je pus lire beaucoup, surtout le développement de nos règles, et que, plus avancé en âge, je compris plus de misères dans l'humanité, même dans les maisons religieuses, que les affreuses raisons à l'endroit des amitiés particulières m'apparurent dans toutes leur force.

O mon Dieu ! cela était-il possible ? Et des hommes amenés à une vie si parfaite avaient-ils besoin qu'on leur interdît jusqu'à l'attouchement de la main d'un enfant (1) ? Et la sainteté de ces vieillards qui avaient fui le monde, souvent ses splendeurs, ses joies légitimes, pouvait-elle trouver, à tout instant, un écueil dans la présence d'un adolescent ?

Je fus atterré, je l'avoue, de toutes les révélations de nos règles. Elles rappelaient les prescriptions de tous les précepteurs de moines, de ne jamais laisser aller les frères deux ensemble, et de voir toujours, dans toute liaison entre eux, *amicitiam male olentem* (littéralement : amitié mal odo-

(1) *Hanc ergo pudicitiæ custodiam prisci Patres spectasse videntur imprimis, cùm juniorum contactum prohibeant.* (Regul. Comm., XXXIV, p. 542.)

rante). Saint Pacome disait : « Si l'un des frères est surpris à rire, à jouer avec des enfants, à avoir des amitiés de ce jeune âge, il sera averti à la troisième fois d'abandonner cette habitude. » Saint Dorothée disait à ses moines : « Fuyez les entretiens des jeunes gens, et repoussez leur amitié comme l'amitié du diable, *ut amicitiam diaboli.* » Saint Isidore met au rang des fautes les plus graves, de jouer et de rire avec les enfants. Cassien défend de s'arrêter, même un instant, avec un des frères, surtout avec un plus jeune que soi, de s'entretenir à l'écart et de se tenir par la main. Saint Théodore Studite dit : « Tu ne recevras pas dans ta cellule un jeune disciple. » Saint Saba ne voulait recevoir parmi ses moines aucun imberbe, de peur qu'il ne fût un danger dans sa laure. Et il était de règle, au monastère de Saint-Bernon, en Bourgogne (*Vit. S. Odon.*), que le maître de l'école n'allât jamais seul avec un enfant seul, et n'osât jamais parler seul en secret avec un enfant, *ut magister scolæ nusquam solus cum solo puero progrederetur, nec solus puer secretius illi loqui ausus esset.*

Notre père Aquaviva a renouvelé cette prescription (1).

La raison de tout cela est, en apparence, la

(1) *Consultus de hâc re P. Claudius Aquaviva præpositus generalis proximis annis, rescripsit extraneos tangere, et pueros præsertim, nemini nostrûm licere.* (Regul. Comm., XXXIV, p. 543.)

gravité; mais réellement, comme le disent nos règles (*Reg. Comm.* XXXIV *de Nemine*, p. 542), la conservation de la chasteté. *Tactus contigit et ignem adolevit*, dit saint Ambroise. Et Jean Gerson dit clairement que, parmi les tentations du diable, est celle de toucher ses amis spirituels, et que l'amitié spirituelle se change par là en amour charnel, *vertatur spiritualis amor in libidinosum carnalemque amorem.*

Enfin les prescriptions sont allées jusqu'à défendre de toucher des chats et des chiens (1).

Et voilà ce que l'expérience a fait dire à des hommes graves! Voilà où cet entassement contre nature de reclus de tout âge, occupés à la vie contemplative, a mené sous toutes les civilisations, dans tous les climats : en Thébaïde avec saint Pacome, en Bourgogne avec saint Odon, pour qu'il soit su et bien su qu'un attouchement de main peut conduire à une infâme pensée, et changer en vils sodomites ceux qui se nourrissent de la vie contemplative des anges. Cela est trop fort! Ou l'on a calomnié tous ces hommes, ou l'institution monacale est, bien plus encore que le célibat, une institution profondément vicieuse.

(1) *Semper à viris gravibus, atque in vitâ spirituali exercitatis audivi, ne feles quidem aut canes tangi, à nostris opportere, regulam per eum tactum violari : pœnasque irrogari vidi iis qui feles per jocum tetigissent.* (Reg. Comm., XXXIV, p. 543.)

XII

LES PREMIERS VŒUX

Mon noviciat était terminé. J'avais apporté à la Compagnie le dévouement du cœur le plus chaud, l'abnégation la plus absolue. L'image de ma pauvre mère s'était présentée bien des fois à mon souvenir. Je la voyais dans mes songes, dans mes moments de rêverie involontaire. Tout cela avait été fortement refoulé dans les abîmes du cœur, pour y être comprimé sans retour. J'allais naïvement raconter au maître des novices ces pensées, même ces songes. On me répondait que c'était la tentation, que Satan rugissait de rage de me voir renoncer aux joies de la famille et au monde ; qu'il essayait de me prendre par là ; qu'il fallait chasser le malin par la mortification et par la prière.

La nature était vaincue. Ma mère ne m'appa-

raissait plus que comme une ombre dans le passé : je m'étais en réalité atrophié le cœur.

Mon exaltation était au comble. C'était le moment de mes vœux solennels.

J'avais vingt ans !

Je fis ces vœux avec un bonheur indicible.

Vœu de chasteté !

Je ne m'étais pas trouvé deux fois dans ma vie avec une adolescente dont le souffle fût venu, même à distance, m'apprendre que j'étais homme, par ces effluves invisibles qui préparent l'amour. Mon vœu de chasteté, lorsque je l'ai analysé depuis, était une promesse de l'inconnu. S'il voulait dire une détermination de ne pas me marier, rien de plus facile. Le mariage, dans tous nos entretiens, dans tous nos livres, était représenté comme œuvre de la corruption humaine, prédominance de la chair, transmission de la chute originelle, dégradation de l'âme, nature angélique, dans les jouissances grossières de la brute. Ces idées admises, je pouvais promettre cela.

De plus, qu'un jour il se trouvât sur mon passage, dans la vie, un être dont le cœur aspirât vers le mien, et qui me fît comprendre d'un regard que j'étais tout pour lui, et qu'à vingt ans je prisse l'engagement sacré et perpétuel d'être chaste, de ne pas toucher cet être qui s'offrirait à moi, oui cela encore était possible. Mais ne pas l'aimer,

quand d'un trait l'amour serait entré dans mon cœur, voilà ce qu'aucun vœu ne pouvait garantir. Je pourrais être matériellement chaste; je n'avais pas besoin d'un vœu pour cela : il suffit de ne pas toucher une femme. Faire vœu de ne pas aimer! Mensonge! Est-ce qu'un vœu empêche une impression puissante et irrésistible?

Hélas! il vous condamne à d'éternelles tortures. Vous n'avez pas été plus pur, plus saint, aux yeux de Dieu. Vous vous êtes imposé de cruels remords.

Vœu de pauvreté!

A vingt ans, quand on s'est dépouillé de la grande richesse de l'âme, l'amour, quand on a pu entrer dans l'immense rouage de la machine vivante destinée à comprimer toujours, renoncer à quelques parcelles de biens terrestres, à la possession privée de quelques pièces d'argent, c'est un jeu pour la volonté. Ce serait demander à l'aigle captif s'il regrette quelques-unes des plumes dont il fut revêtu au sortir de l'aire paternelle. Mais lui, du moins, il n'a pas accepté l'esclavage, et, pour protester, il cherche à toute heure à prendre son vol.

Mon éducation intellectuelle était tellement faussée, que ce fut là, à mes yeux comme à ceux de nos Pères et des autres novices qui firent leurs vœux avec moi, la grande affaire, le côté héroïque

de mon sacrifice. On ne me le disait pas, mais tous les regards semblaient, dans une espèce de joie triomphale, me dire : Que c'est beau ! que c'est sublime ! Le dernier des Sainte-Maure, dont la fortune s'élevait à plusieurs millions, venait, en toute liberté, à vingt ans, renoncer à la jouissance des biens de ce monde !

Je dois ajouter ici que, pour rendre sans doute mon sacrifice plus méritoire, les Pères m'avaient fait émanciper. J'étais en possession de la fortune de mon père, ou plutôt ils en étaient en possession.

Vœu d'obéissance !

Je ne m'appartenais pas depuis mon enfance : il m'était facile de disposer irrévocablement de moi. On se donne sans peine à ceux qu'on aime.

Il m'en coûte horriblement d'écrire ces lignes, qui sont en complet désaccord avec l'opinion reçue, dans le catholicisme, sur la valeur des vœux solennels en religion. Que Dieu ait pour agréable la détermination énergique de pratiquer le bien, ce n'est pas ce que je viens contester ici ; mais, je le demande, que pouvait être mon vœu d'obéissance ? Une promesse d'obéir, tant que les supérieurs me voudraient dans l'Ordre, tant que moi-même je n'aurais pas de raisons graves de sortir de l'Ordre. Rien de plus ! Mais ne savais-je pas que, malgré mes vœux, on ne me garderait pas, si je venais à

trop déplaire, et que, si l'Ordre venait à ne pas répondre à l'idéal que je m'en étais fait, les supérieurs, le Pape au besoin, me laisseraient rentrer dans le siècle ? Dès lors qu'était-ce que ce vœu, ce vœu perpétuel ? C'est ce que je ne comprends pas, je l'avoue, même avec ma raison d'homme, mûrie par tant de secousses.

Puis qu'était-ce qu'un vœu de pauvreté, dans un Ordre immensément riche et puissamment ordonné, qui sait tenir les celliers garnis et le vestiaire bien pourvu ? Ce n'était pas la privation d'une petite bourse avec quelques pièces d'argent ; puisque le procureur, chaque fois que vous partez pour un voyage, vous donne amplement le nécessaire, et même le superflu. Sur les chemins de fer, qui a jamais rencontré un Jésuite dans les wagons de troisième et même de seconde classe ?

Qu'est-ce qu'un vœu de chasteté, qui probablement ne vous met pas à l'abri d'un regard et de ce contact, à distance, des cœurs, qui réveille l'énergique sentiment appelé l'amour ?

Vœu de pauvreté, quand j'ai la certitude de ne manquer de rien !

Vœu d'obéissance, quand je quitterai l'Ordre ou que l'Ordre me congédiera à un moment donné !

Vœu de chasteté, impuissant à arrêter un échange irrésistible de sympathies ! Et ce vœu, je le faisais à vingt ans ; quelques-uns le font à seize

et à dix-huit; encore est-on censé avoir agi dans la plénitude de sa raison et de sa liberté !

Franchement, que faisais-je en prononçant des vœux ?

Au moment où j'espérais mettre ainsi une éternelle barrière entre le monde et moi, au moment où l'on m'apprenait à dire : « J'avais une mère, » pourtant vivante et perdue depuis deux ans dans sa douleur, comme si j'eusse dit : « J'avais autrefois un arrière-grand-oncle, » un de ces grands événements politiques appelés révolution s'accomplissait en France, et avait son retentissement autour de nous.

Il y eut, dans l'Ordre, une espèce de joie secrète à voir tomber le Bourbon si faible qui n'avait pas su résister aux exigences du libéralisme ; et nous acceptions comme le plus doux des éloges la stupide pensée reproduite dans certains écrits, que cet infortuné Charles X n'était parti pour l'exil que par une juste punition de la Providence de ce qu'il avait supprimé les Jésuites.

Je sus plus tard cependant que la révolution de 1830 avait fort abattu nos Pères, qu'ils voyaient fermée longtemps pour eux cette France, la première dans le mouvement pour toutes choses, et, comme je le compris bientôt moi-même, le sol béni où germent les grandes pensées de religion sérieuse et élevée, le foyer où se garde l'amour

désintéressé de l'humanité, le sanctuaire où le bien et le vrai doivent resplendir jusqu'à leur épanouissement dernier sur le monde. Chassés de là, maintenant, comme corporation enseignante, ne pouvant plus s'y glisser que comme prêtres auxiliaires de ce clergé séculier, objet perpétuel de leurs dédains, serviteurs protégés là où ils devraient être maîtres et protecteurs, la position était humiliante, et les dix-huit ans de règne de la seconde branche des Bourbons fut pour eux une longue et douloureuse épreuve.

Tantôt ils espéraient que, sous les émeutes des premières années, ou sous le coup des conspirations, la royauté de Juillet succomberait, et ferait place à une restauration qui n'aurait plus, à leur endroit, les faiblesses du passé; tantôt, devant la longue durée de ce règne, la patience leur manquait, à eux si patients autrefois; et des essais de rapprochement, des tentatives pour flatter le nouveau pouvoir étaient commandés par le Général de Rome.

J'ai sous les yeux une note de la main même du Général, qui porte ceci à la date du ... 1842 :

« Puisque notre Père de Ravignan aura dans « quelques jours l'occasion de prêcher à Saint-« Roch devant la reine des Français, il est impor-« tant qu'il fasse un pompeux éloge de la reine,

« qu'il vante sa piété, l'influence heureuse qu'elle « exerce sur le souverain son époux. Qu'il n'é- « pargne rien pour nous rendre la reine favorable. « Qu'il s'étende longuement. Il ne faut pas un « éloge banal, quelques mots tombés par conve- « nance de la bouche du prédicateur, mais un « morceau bien préparé et assez saillant pour « qu'il frappe la reine, et que celle-ci, travaillée « d'autre part par les influences dont nous pou- « vons disposer, parle au roi de nos dispositions « vis-à-vis de son gouvernement. Vous me rendrez « compte, dans le plus grand détail, de ce qui se « sera passé à Saint-Roch. »

Tout se fit selon les ordres du Général. Le Père de Ravignan fut élogieux au plus haut point, et remplit parfaitement le programme. On se regardait dans l'auditoire, et on se demandait ce qui se passait, pour que la girouette des Jésuites se tournât tout à coup vers le gouvernement qui, par son origine même et les conditions de son existence, était impuissant à rien faire pour eux.

J'ai une autre note du même Général et à peu près du même temps :

« Faites tout pour que les feuilles politiques qui « nous sont dévouées en France, en particulier « *l'Univers*, se montrent tout à fait favorables au « gouvernement de Louis-Philippe. C'est impor-

« tant pour nos desseins. La Compagnie ne peut
« rien attendre de la démagogie, qui voudrait ren-
« verser ce gouvernement, et qui ne s'en cache pas.
« Forcé de chercher un appui contre la Révolution,
« Louis-Philippe sera obligé de revenir à nous.
« Dans ce sens, M. *** nous seconde très-bien.
« Qu'il continue à attaquer le parti légitimiste;
« c'est une bonne manière de flatter le pouvoir
« actuel. Il sait que vous le désavouez auprès des
« amis de la royauté déchue; mais comme cela
« est nécessaire, il ne nous en est pas moins dé-
« voué. Dites-lui tout mon attachement. »

Mais j'anticipe sur les événements.

Ma seconde probation était terminée. Mes vœux de religieux étaient prononcés. J'étais de la sainte Compagnie. Ce que j'avais vu, dans mon imagination égarée, comme l'idéal, s'était réalisé : j'étais Jésuite, et je l'étais comme très-peu l'ont été, à part les vertus.

Je reçus alors une lettre de ma pauvre mère, en réponse à la nouvelle que je lui donnais de mon engagement solennel dans la Compagnie de Jésus. L'amour est intarissable dans le cœur des mères. Je vis là clairement qu'elle voulait oublier mon ingratitude, pour que j'eusse moins de remords de l'isolement où je l'avais laissée; et elle me disait que Dieu lui donnait une fille adoptive dans la

jeune comtesse de Flaviac. Ma mère me donnait de grands détails sur cette intimité. Je ne connaissais alors madame de Flaviac que de nom.

Selon nos Constitutions, j'avais deux années à consacrer à l'étude de la rhétorique et de la littérature. Après la vie ascétique et rigoureusement cloîtrée du noviciat, c'est un repos donné à l'esprit, une déviation aux pensées trop exaltées du mysticisme, que de prendre le jeune religieux, enchaîné maintenant par des vœux éternels, et de le mettre quelque temps sous les brises rafraîchissantes de la vie littéraire. Si notre Père saint Ignace a vu cela, c'était un éclair de génie. Je voudrais lui faire honneur de cette grande pensée. Seulement l'habile instituteur de l'Ordre avait une visée moins idéale. Il prenait, dans son noviciat, des jeunes gens à peine lettrés. Il voulait d'abord les tenir sous les chaudes excitations de la solitude et dans les liens si graves du serment. Maître de ces âmes dont il avait, par l'ascétisme, développé l'ardeur outre mesure, il fallait songer à les rendre capables d'être régents dans les colléges, prédicateurs dans les missions, confesseurs, professeurs de théologie. Saint Ignace ne vit, dans cette savante combinaison, que le côté pratique, une instruction complète à donner à ses religieux.

Ces études littéraires furent un bonheur pour

moi, un véritable soulagement. A la poursuite de cette perfection idéale et absolue où se jette, forcément une âme que l'on mène à grandes guides sur les pentes du mysticisme, il y a tout simplement à perdre la raison, ou du moins à lui donner une direction tellement faussée, que l'intelligence ne voie plus les réalités de la vie qu'à travers un prisme, que la volonté s'égare au milieu des chimères, que le cœur, arraché à sa loi naturelle d'affection vraie, s'étiole dans le vide, ou se perde dans l'extase. Je ne me le dissimule pas maintenant, j'allais directement à tous ces abîmes, quand mes bonnes études sur les historiens, les orateurs, les poëtes de l'antiquité, me sauvèrent. Les exercices extérieurs de l'Ordre continuèrent pour moi : méditations, communions, lectures pieuses, examen de conscience, confession, direction. Mais j'étais dans un monde nouveau. Homère, Horace, Virgile, Juvénal, Démosthènes, Thucydide, Xénophon, Tacite, Cicéron, Sénèque, Plutarque, tous ces classiques, dont l'aspect seul me donnait le dégoût, pendant mes études à Saint-Acheul, devinrent des amis dont je ne me séparais plus qu'avec regret. Je me sentais devenir homme avec eux. Les grandes idées chrétiennes, que la subtilité mystique rapetisse, se retrouvaient pour moi, comme sous une large enveloppe, dans ces livres d'une si haute inspiration. On ne m'avait jamais fait sentir le

génie religieux de l'antiquité : il arriva à mon âme avec tous ses parfums.

Par une étrange puissance d'assimilation de notre nature, après ces deux ans de vie intime passés avec les plus beaux génies du monde antique, il se trouva deux hommes en moi : le religieux, toujours avec ses aspirations ardentes jamais satisfaites, le lettré, avec le repos suave, journellement goûté, dans les régions placides où ses études l'avaient conduit.

Mais ce que saint Ignace n'avait pas prévu, ce que je n'avais pas pressenti moi-même, c'est que je ne pouvais pas m'imprégner impunément de cette séve antique, sans qu'elle vînt circuler, à mon insu, dans tout mon être. J'avais greffé vainement sur l'homme, tel que la nature l'a pétri, l'homme artificiel, tel que les méthodes ascétiques veulent le faire. Si j'eusse prolongé, toute ma vie, les contemplations étouffantes qui absorbaient mon âme pendant ma seconde probation, la branche nouvelle eût végété tant bien que mal. Mais, quand je me fus trouvé en contact avec toute cette antiquité si vierge, si primesautière, le mouvement factice s'arrêta, la nature commença à reprendre ses droits ; et, sans que rien alors ne le fît soupçonner, à côté de la branche languissante, si péniblement greffée, sortit une branche plus vigoureuse, qui continua en moi l'homme et sa véritable vie.

Décidé à ne rien déguiser de mes sensations les plus intimes, à me montrer tel que je puis m'analyser moi-même maintenant, dans les phases diverses que subit ma nature, sous le régime si savamment organisé de l'Ordre de saint Ignace, je raconterai la première révélation des besoins du cœur qui se fit en moi.

Mon lecteur sait que je n'avais jamais songé à la femme. Je ne pouvais avoir vu que de petites filles dans les adolescentes près desquelles j'avais passé sur la rue, ou avec lesquelles j'avais joué pendant les vacances de Saint-Acheul. J'avais détourné ma pensée de la femme, dans ces rudes combats contre la chair, que les maîtres en ascétisme appellent bêtement, devant les novices, des suggestions infâmes de l'ennemi de nos âmes, pendant qu'elles ne sont, en elles-mêmes, que l'éclosion de notre virilité. J'y avais vu, comme mes jeunes frères du noviciat, des tentations du diable, et j'étais fort en colère contre le méchant, le *malitiosus*, de venir troubler jusqu'à mon sommeil. Mais, plus d'un an après mes vœux, quand la chaleur du néophyte se fut calmée, et qu'à l'étude si sérieuse des historiens et des orateurs eut succédé celle, plus fascinante et plus passionnée, des poëtes, une image se forma en moi. C'était un idéal qui eut d'abord des contours indéterminés, qui se revêtit de grâce, d'innocence, quelque chose de pur comme le plus

pur des anges, de doux comme une Immaculée, qui avait souvent semblé me parler, m'ouvrant ses deux bras, la tête couronnée d'étoiles et foulant un serpent sous ses pieds, lorsque je la priais de m'obtenir la grâce d'être toujours sans tache comme elle. On aura de la peine à croire ces bizarres associations, et cependant j'atteste que cet idéal, à la fois ange, vierge, fleur, rayon, diamant pur, se transformait tout à coup en l'une de ces images que les poëtes m'avaient faites si belles et si séduisantes, naïve comme Galathée, passionnée comme Didon, chaste comme Andromaque. Elle venait à moi, comme une Calypso ou une Eucharis qui me fascinait par un charme surnaturel.

On comprend que je ne manquais pas d'aller raconter ces rêveries de mon cerveau à mon Père spirituel. Mais je savais par avance sa réponse. Il me citait les tentations de saint Antoine, et me disait :

— L'image séduisante qui vous poursuit est un fantôme impur créé par le démon.

Cependant je ne m'inquiétais pas outre mesure, au point de vue de ma conscience, de ces effets d'imagination, qui évidemment tenaient à mes lectures et à mon âge. Mais, comme cette image idéalisée me revenait fréquemment à l'esprit, de toutes les formes sous lesquelles je l'avais vue,

celle qui répondait le plus exactement aux aspirations involontaires de mon cœur se fixa définitivement; et, malgré mes efforts pour l'éloigner de ma pensée, je la vis ensuite, toujours la même, comme une enfant bien naïve et bien pure, venant me dire :

— Je t'aime comme doivent aimer les anges.

Et, dans ces hallucinations, tout mon être tressaillait d'un sentiment inconnu que je n'avais pas éprouvé encore.

Cette fiction, je ne l'appelle pas autrement, se présenta à mon esprit pendant des mois entiers. L'instinct d'amour, dont toute œuvre poétique est l'écho divin, m'avait été révélé par mes études sur cette belle antiquité que mon enfance n'avait pas comprise. Mais aussi, dès ce moment, par une lente élaboration qui se fit en moi, à mesure que les sentiments vifs et forts se développaient dans une nature vierge et éprise du beau dont l'antiquité lui avait montré l'idéal, je commençai à comprendre la vie chrétienne, grande et forte, en dehors des méthodes mystiques. Je ne m'aperçus pas de ce premier changement. Ce ne fut que quelques années après, quand le cours de mes études philosophiques et scientifiques fut terminé, que, devenu régent dans un collége, m'étant remis en contact avec mes auteurs favoris, lisant alors Fénelon, Bossuet, toute la littérature du dix-septième siècle, cherchant dans les Pères de l'Église les

grandes notions de la religion, que la philosophie devait me montrer plus tard par fragments, comme des échantillons d'une coulée de porphyre qu'on emporte dans sa main, il se fit sur cela plus de lumière dans mon intelligence. Je commençai à soupçonner que les méthodes artificielles pour conduire à Dieu pouvaient n'être qu'une escrime plus ou moins appropriée à tel âge de l'humanité, et je pressentis qu'il devait y avoir une méthode naturelle qui menait à Dieu, sans l'immense échafaudage inventé par une ingénieuse scolastique.

Je n'ai pas eu besoin de dire que les études littéraires, chez les Jésuites, sont ce qu'elles seraient partout dans une école spéciale. Les intelligences vulgaires, douées de mémoire, prennent une teinture générale des lettres, gardent un souvenir de quelques passages choisis des grands écrivains de l'antiquité. Entré homme médiocre dans ces belles études, on en sort homme médiocre. Les esprits de valeur y gagnent immensément, lorsque, ayant fait déjà des études classiques, ils peuvent mieux goûter dans leur langue les beautés de ces écrivains. Les bons professeurs d'humanités, les prédicateurs distingués, viennent de ce noviciat littéraire, et je reconnais que pour ma part ces deux années furent très-fructueuses. L'Ordre possède, en Europe, bon nombre d'hommes qui,

sans s'élever au premier rang, parlent leur langue et l'écrivent avec goût. On peut croire dans le monde que les Jésuites, dont on grossit toujours la réputation, ont de bonnes méthodes littéraires pour former leurs jeunes religieux; c'est une erreur complète. Les maîtres qui sont là ne sortent pas d'une honorable médiocrité. On s'y forme soi-même, voilà tout.

Je dis cela parce que cela est vrai; la Compagnie manque presque complétement de professeurs pour les hautes études.

Les Jésuites ont eu, dans les lettres, des hommes d'un mérite incontestable. On comprend que leurs ouvrages nous étaient proposés comme des modèles. Ce qui m'a toujours singulièrement frappé, et ce que l'on sait peu, c'est la liberté laissée, surtout au dix-septième et au dix-huitième siècle, aux écrivains de notre Compagnie. Un Jésuite, il est vrai, doit toujours être prêt à sacrifier cette liberté. Cette disposition suffit; le *tanquam ac cadaver* est un principe dont l'application n'est pas toujours nécessaire.

Il y a, à toutes les époques, un courant d'idées adopté par la Compagnie; il faut que tous ses membres s'entendent, et leurs voix réunies doivent former une seule voix destinée à propager la doctrine reçue. Nul n'a le droit de la discuter. Qu'elle répugne à ses instincts, à sa raison; qu'il la croie

dangereuse, inintelligente, soit, c'est son opinion personnelle; mais il lui est interdit de chercher à la combattre. Les chefs de l'Ordre disent : — Prêchez cette doctrine, infiltrez-la dans les masses, au moyen de l'enseignement, de la chaire, du confessionnal, de la direction, des relations avec le monde. Il faut obéir. Là il faut être Jésuite; le *tanquam ac cadaver* est de rigueur. Par exemple, au dix-septième siècle, les ennemis des Jésuites étaient les Jansénistes; toutes les forces vives de l'Ordre furent dirigées contre eux. On ferait un volume du catalogue des livres, des brochures, des pamphlets, signés ou anonymes, écrits par les Jésuites contre leurs adversaires. Mais, hors de cette querelle, où du reste les Jésuites soutenaient les droits de la liberté de l'âme humaine, les hommes de la Compagnie pouvaient écrire à peu près tout ce qu'ils voulaient. Ils usèrent largement de cette liberté. De notre temps, quel Jésuite oserait faire l'éloge de Molière et du *Tartuffe*, et dirait avec le Père Bouhours :

> Ornement du théâtre,
> Incomparable acteur,
> . . . .
> Ta muse, en jouant l'hypocrite,
> A redressé les faux dévots.

Je conviens que la poésie était médiocre; mais comprend-on l'ébahissement de la Secte ultramon-

taine de nos jours, si un Jésuite, en robe longue ou en robe courte, s'avisait de faire de Molière un redresseur de faux dévots. C'est qu'aujourd'hui Tartuffe s'est fait ultramontain; il a droit aux respects. Un Jésuite est bien libre de le mépriser *in petto;* mais il ne peut plus le flétrir ostensiblement, et il doit s'apitoyer, dans toutes les occasions possibles, sur ce bon M. Tartuffe, si méchamment calomnié par les libres penseurs.

Du temps du Père Bouhours, au contraire, Tartuffe était, selon les Jésuites, janséniste. Sa vie était austère, il prenait la haire et la discipline, et les révérends Pères, qui faisaient écrire la *Dévotion aisée* par leur Père Bauny, et le *Paradis ouvert à Philagie par cent dévotions à la Mère de Dieu, aisées à pratiquer*, par le Père Barry, flétrissaient les Jansénistes, qui, par un excès contraire, honorable, il faut en convenir, exagéraient les difficultés du salut.

Le Père Rapin est très-estimé parmi nous, et son poëme des Jardins, *Hortorum libri*, n'a pas été au-dessous des éloges qu'on en a faits; mais le plus grand mérite du Père Rapin était, aux yeux de la Compagnie, celui d'être un des plus implacables adversaires de la doctrine de Jansénius. Grâce à ce beau zèle, il put publier pas mal d'ouvrages très-mondains, qui alternaient avec ses élucubrations anti-jansénistes, ce qui faisait dire

le lui qu'il servait Dieu et le monde par semestre.

J'avais donc, par ces études littéraires, si attrayantes pour un jeune homme, repris possession de moi-même, autant que cela est possible à un Jésuite.



DEUXIÈME PARTIE

LE BEAU JÉSUITE

I

LE PÈRE DE MONTGAZIN

L'histoire de mes joies paisibles, ou plutôt celle de mes illusions, s'arrête ici. J'ai dit bien simplement ce que j'ai vu jusque-là dans l'Ordre; et je crois avoir laissé entrevoir le vrai, à travers mes admirations juvéniles et ces impressions, presque toujours ineffaçables, de l'éducation maternelle.

Une vie nouvelle commençait pour moi; je la rêvais calme et laborieuse; et, dans le port où je m'étais abrité si jeune, je ne comprenais pas que la plus petite tempête des passions auxquelles j'avais renoncé par mon vœu, vînt jamais l'agiter.

L'existence du Père de Montgazin, de celui que les femmes enthousiastes, à Paris et dans les villes de province, appelaient « le beau Jésuite, » se lie intimement à la mienne. Ses malheurs ont préparé mes grandes souffrances; et raconter comment cette

brillante carrière d'orateur fut troublée par les épreuves déchirantes d'une passion tourmentée, c'est raconter mes propres épreuves, c'est en montrer la source et en faire pressentir les douleurs.

Ce fut une grande joie pour mon cœur, lorsque j'appris l'arrivée du père de Montgazin à F*** ; il y était envoyé pour professer la philosophie. J'allais me trouver sous la direction immédiate de cet aimable Père, que j'avais tant aimé à Saint-Acheul.

Le Père de Montgazin avait trente-huit ans; il était dans tout l'épanouissement de la force physique et de la force intellectuelle. Sans doute, chez un religieux, les avantages extérieurs sont comptés pour peu de chose; cependant les supérieurs ne sont pas fâchés quand leurs orateurs joignent au talent de la parole une belle tête, un organe sonore et de belles mains sachant porter au front, avec grâce, le mouchoir blanc destiné à étancher la sueur. On a beau répéter des lieux communs sur le peu de valeur de la beauté physique, il n'en est pas moins vrai qu'elle est un moyen de fascination. Or, de tous les Pères de la Compagnie, le Père de Montgazin était certainement le plus beau. Il eût été impossible à l'œil le plus sévère de trouver un défaut, une imperfection physique dans cet homme. C'était quelque chose d'idéal, que le pinceau ne pouvait rendre, parce que ses traits

se transfiguraient selon les différentes impressions de l'âme qu'ils avaient à refléter.

Le Père de Montgazin était d'une taille peu au-dessus de la moyenne; l'habit religieux le faisait paraître plus grand qu'il ne l'était en réalité. Ses mains étaient admirables, et je suis bien certain qu'il n'y apportait d'autre soin que celui d'une minutieuse propreté. Sa belle chevelure noire, fine, abondante, ondée, encadrait un visage un peu pâle, mais d'une régularité, d'une pureté de lignes irréprochables. Ses yeux bleu-foncé étaient, au repos, d'une douceur infinie. Causait-il, s'animait-il, les flammes du génie y resplendissaient. Le Père de Montgazin était beau dans la chaire du professeur et dans la chaire chrétienne; il était beau, causant avec nous, et se livrant à une douce gaieté; plus beau peut-être encore dans la douleur, quand des larmes rares et brûlantes coulaient une à une sur son mâle visage, et que, levant vers le ciel un long regard, il semblait lui demander courage et résignation.

O Père de Montgazin, vous êtes un de mes plus chers souvenirs! Je suis fier de vous avoir aimé, fier d'avoir été aimé de vous. Vous avez été plus grand, malgré vos faiblesses, que pas un des hommes qui étaient là. On avait pu enserrer quelque temps votre esprit dans ces liens, inextricables et multiples, que créent les Constitutions de l'Ordre;

mais votre cœur leur avait échappé ; et c'est par le cœur que l'homme est véritablement grand !

On se demandait, à F***, pourquoi le Père de Montgazin, qui avait eu, à Paris et dans les principales villes de France, un succès incontestable comme prédicateur, était tout d'un coup arraché à ce ministère de la parole, qui était plus que tout autre dans ses goûts et dans ses aptitudes, pour être employé, en Suisse, aux labeurs du professorat des jeunes religieux.

En général, ses élèves lui étaient sympathiques; mais nous pouvions nous apercevoir que les Pères profès l'aimaient peu, et que son envoi parmi nous était une disgrâce. Pourquoi cette disgrâce? Il fut impossible aux plus fins et aux plus habiles d'entre nous de rien deviner.

Pour moi, je ne cherchai même pas.

Nos Pères, qui ne manquent jamais de faire retentir toutes les trompettes de la renommée quand il s'agit de prôner, devant le public religieux, une médiocrité quelconque, n'avaient pas manqué d'exalter le magnifique talent du Père de Montgazin pour la prédication. Cette fois, leur orateur fut accepté de tous. Et, pendant les années que j'avais passées sans voir le Père, son nom avait retenti bien souvent autour de moi. Il entre dans la tactique de l'Ordre de faire entrevoir aux jeunes gens qui veulent s'y engager, avec quel zèle il sait van-

ter et soutenir ceux qui lui appartiennent ; et ce n'est pas là, pour certains esprits, une séduction médiocre. On le sait d'avance : pour peu que l'on possède quelque valeur, et nul ne doute de la sienne, elle ne sera ni méconnue ni enfouie. Par cela même qu'on est Jésuite, on est grand; dans la Compagnie, la lumière ne reste jamais sous le boisseau.

J'avais toujours reconnu dans le Père de Montgazin une disposition à la mélancolie ; cette disposition me sembla plus marquée encore que par le passé. Je me gardai bien de le dire à mes condisciples ; ils auraient tiré de mes paroles cette conséquence que le Père de Montgazin regrettait la carrière à laquelle on l'avait arraché. Je gardai pour moi mes observations.

Nous étions au mois de juillet 1833. Les eaux de *** se trouvent à peu de distance de notre maison. Cette année-là, il y avait une affluence extraordinaire d'étrangers. C'était on ne peut plus favorable à nos intérêts. Notre chapelle était vaste et bâtie récemment, dans le style gothique le plus pur et de la meilleure époque. On organisa des exercices religieux dans le but d'y attirer la foule. On ne négligeait rien pour donner aux cérémonies le plus de pompe et d'éclat possible. Tout servait de prétexte : neuvaine pour la fête du *Sacré-Cœur*, neuvaine pour celle du *Saint-Cœur de Marie*, neuvaine

pour la fête du Mont-Carmel, neuvaine enfin pour la fête de saint Ignace. Cette dernière surtout fut splendide. Le jour où elle se termina, notre église était pleine : jamais on n'avait prodigué un tel luxe de fleurs, de lumières, d'encens, de musique religieuse, de riches draperies, de dentelles. La garniture en point d'Alençon de l'autel de la Vierge avait, disait-on, une valeur de plus de 6,000 francs. C'était une des philothées de notre Provincial qui avait fait ce magnifique cadeau à la Vierge, au grand déplaisir des enfants de la donatrice.

La foule fut attirée, ce jour-là surtout, par la nouvelle que le célèbre Père de Montgazin prêcherait le panégyrique de notre saint fondateur. En effet, le jour même de la fête, le Père reçut l'ordre de prêcher à Vêpres; il parut très-surpris, et répondit qu'il n'avait pas le temps de se préparer.

— Un Jésuite, dit sèchement le supérieur, doit toujours être prêt à obéir.

Le Père de Montgazin s'inclina en disant :

— Je prêcherai.

Il monta en chaire, à l'issue des Vêpres. Jamais il n'avait été si brillant; jamais sa parole n'avait été plus vibrante, plus sympathique. Il raconta la vie de saint Ignace, et il me semblait que j'entendais cette vie pour la première fois. Tout à coup un mouvement se fait vers la grande porte de l'église ; plu-

sieurs personnes arrivent et cherchent à se faire une place dans les rangs pressés de l'auditoire. Le Père de Montgazin nous représentait saint Ignace dans la grotte de Manrèse... Mais sa voix s'altère, il porte ses deux mains à son front, comme s'il eût voulu y rappeler la pensée ; bientôt il achève sa phrase ; mais sa pâleur est extrême, sa voix n'a plus la même force ; il s'affaisse enfin sur le bord de la chaire et il s'évanouit. On l'emporta dans la sacristie, et cet incident, qui produisit une grande sensation, dans le monde religieux des eaux, s'expliqua naturellement par la chaleur extrême qu'il faisait ce jour-là.

Le lendemain, le Père de Montgazin nous parut complétement remis de son indisposition ; mais, mélancolique par nature, il sembla le devenir encore plus. Son visage était tous les jours plus pâle ; il maigrissait, et, dans l'espace de quinze jours, il me sembla qu'il avait plus vieilli que pendant les cinq années de notre séparation. Quelquefois je le questionnais sur sa santé.

— Je suis bien, très-bien, mon cher enfant, me disait-il ; il y a peut-être chez moi excès de travail, et le corps ressent un peu de fatigue ; mais le travail est bon à l'âme, surtout pour un religieux.

En effet, le Père de Montgazin donnait à l'étude tout le temps dont il pouvait disposer entre les

heures de sa classe de philosophie et celles, bien plus longues, qu'il passait au confessionnal; car, surtout depuis le panégyrique de saint Ignace, l'engouement pour le beau Père de Montgazin, comme on disait dans le monde, était à son comble. On citait des conversions; et jamais Jésuite ne fut plus à la mode que ne le fut alors mon cher professeur. Les supérieurs de notre maison recommençaient à le vanter et même à le flatter. C'était un véritable triomphe, dont il était loin de paraître enivré.

Le Supérieur voulut le faire prêcher pour la fête de l'Assomption; mais le Père de Montgazin déclara que sa santé ne lui permettait pas de monter en chaire. Le Supérieur n'insista pas. Un regard jeté sur le Père lui apprit que cette excuse n'était pas un vain prétexte, et il le pria, en termes presque affectueux, de soigner une santé si chère à l'institut.

Vers la fin du mois d'août, il y eut, au sujet du Père de Montgazin, quelque chose d'étrange. Il régnait, autour de lui, je ne sais quelle atmosphère de suspicion, de défiance. Les supérieurs redevinrent froids pour lui. On prononçait son nom avec des inflexions de voix particulières. — Ce pauvre Père de Montgazin ! — disaient les mystiques, les saints la maison; et ils soupiraient en levant les yeux au ciel. — Ah! le père de Montgazin, disaient les moins parfaits, est un excellent professeur de philosophie ; mais pourquoi donc est-il si triste?

Il arriva un jour où j'entendis murmurer autour de moi :

— Le Père de Montgazin quittera la Compagnie.

Le Père de Montgazin quitter la Compagnie! Cela ne me semblait pas possible. Renoncer à la gloire de faire partie de l'Ordre militant qui porte sur son drapeau le nom même du Christ ! La pensée seule serait un crime, et ce n'était pas le Père de Montgazin, une des gloires de notre Société, qui pouvait la concevoir.

Mon amitié enthousiaste pour ce Père n'était un secret pour personne. Ma nature spontanée trahissait toutes les impressions, tous les sentiments de mon cœur. Beaucoup plus âgé que moi, mon cher professeur savait mieux, ce que tout Jésuite finit toujours par apprendre, dissimuler. Malgré cela, sa prédilection pour moi n'avait pas échappé aux yeux scrutateurs qui nous épiaient, et j'avais été souvent dénoncé comme coupable d'avoir trop manifesté le penchant qui m'entraînait vers lui ; mais, je puis le dire, l'ensemble de ma conduite, comme religieux, était assez bonne pour que mes supérieurs se montrassent indulgents à mon égard.

Nous avions un vaste et magnifique jardin planté d'arbres qui nous donnaient de délicieux ombrages. On sait qu'il nous est sévèrement dé-

fendu de nous promener deux ensemble; il faut être au moins trois. Mais aussi il n'est pas défendu d'être seul, et j'avais assez l'habitude de m'éloigner de mes condisciples et d'aller rêver à l'extrémité du jardin, dans un petit bosquet pour lequel j'avais une prédilection.

Le 24 août, jamais cette date ne sortira de mon esprit, fatigué de la chaleur de la journée, je m'étais assis là, sur un banc rustique, pendant la récréation, lorsque tout à coup j'entendis un bruit de pas, derrière le massif auquel j'étais adossé et qui me cachait à tous les regards. On s'arrêta, et je reconnus la voix de trois de nos Pères.

II

LES ESPIONS

Deux de ces révérends m'inspiraient une médiocre sympathie. J'avais bien adopté le système de dénonciation mis en usage dans tous les ordres religieux, et singulièrement perfectionné dans le nôtre. Si je le pratiquais peu, je trouvais fort naturel qu'on en usât, même contre moi. Mais, sur ce point de nos règles, le zèle me paraissait inutile. Les Pères Vermont et Ruffin trouvaient, au contraire, que le zèle n'était jamais de trop ; ils croyaient devoir découvrir aux supérieurs non-seulement les fautes patentes, mais encore, selon l'art. 20 de nos *Regulæ communes*, les tentations graves de leurs frères. Ces tentations graves sont, entre autres, « le désir de retourner dans le monde, le désir de se faire renvoyer de l'ordre, etc., etc., etc. » On comprend que, pour obéir

à cette règle, il faut scruter la conscience de ses frères, prendre acte d'une parole imprudente, faire de véritables procès de tendance, tout interpréter, tout commenter, pratiquer, sur une large échelle, ce que la théologie enseigne pourtant être un péché grave, *le jugement téméraire*. De tous les espionnages, celui qui poursuit votre pensée jusque dans le plus intime de votre cœur est le plus odieux; et vous vous sentez cruellement froissé, lorsque, dans la direction de conscience, vous recevez des avis, des reproches sévères, au sujet de tentations que vous n'avez jamais éprouvées, mais que quelques-uns de vos compagnons ont cru deviner par votre conversation, quelquefois par votre silence. Vous vous trouvez, grâce à leur zèle pieux, suspect sans savoir pourquoi. Vous êtes sûr que vos actions ont toujours été irrépréhensibles; mais vous avez oublié qu'un jour vous avez parlé de ceux que vous avez laissés dans le monde avec trop de sensibilité; donc vous avez la tentation de retourner dans le siècle. Si vous êtes prêtre et que vous ayez témoigné quelque estime pour le clergé séculier, vous avez la tentation de quitter l'Ordre, et, la règle 20 à la main, on va vous dénoncer.

Je savais que les Pères Ruffin et Vermont avaient un talent tout particulier pour ce genre d'investigations intimes. Ils professaient le culte de la lettre

de la règle; son esprit, les modifications que le temps avait dû lui apporter, échappaient à leurs intelligences rétrécies, mais douées d'un véritable talent pour trouver des ruses, des stratagèmes, pour vous embarrasser par des questions captieuses, et arriver, à l'aide de ces petits moyens, à connaître toutes vos pensées. On a surnommé les Jésuites *les Pères de la ruse.* Hélas! cela est vrai; et il est vrai aussi qu'il ne faut pas un grand génie pour pratiquer cet art; il suffit d'une certaine aptitude, développée par l'éducation, à partir du moment où on met le pied dans un collége de la Compagnie, jusqu'après les quinze ou seize années qui séparent le noviciat de la dernière probation. Pour moi, cette aptitude m'a toujours manqué.

Le Jésuite qui était en tiers avec les Pères Vermont et Ruffin se nommait Typhon. C'était un excellent jeune homme, d'une extrême médiocrité; il le comprenait et ne se permettait jamais d'avoir une opinion qui lui fût propre. C'était une machine entre les mains de ceux qui s'emparaient de sa volonté. Il y avait en lui beaucoup de naïveté et de bonhomie. Quand deux Pères voulaient causer ensemble, ils prenaient avec eux le Père Typhon. C'était un moyen excellent d'escobarder la règle qui prescrit de ne jamais être moins de trois ensemble : car, devant le Père Typhon, on pouvait tout dire; le Père Typhon ne comprenait pas,

n'entendait même pas, ou ne se souvenait pas des paroles qu'on ne lui avait pas directement adressées. Pendant qu'on causait, lui rêvait et méditait. Il avait du penchant pour les idées mystiques, croyait, d'une foi aveugle, toutes les légendes, voyait dans les faits les plus simples des miracles éclatants, et des saints dans tous les membres de la Compagnie de Jésus, lui excepté, car le bonhomme, bien que Jésuite, était humble. Le Père Typhon n'était pas sans doute destiné à jeter un grand éclat sur la Société. Sa naissance était obscure, mais sa vocation était des plus sincères. Peut-être sa simplicité, sa candeur, sa nullité avaient-elles facilité son admission. Des hommes comme lui peuvent devenir des séides, sans s'en douter.

— Père Ruffin, dit un des trois, je crois que nous pouvons causer ici, en toute liberté, de ce malheureux Père de Montgazin.

Ce nom, cette épithète, le ton dont tout cela fut prononcé, me clouèrent à la place que j'allais quitter après avoir entendu approcher les trois religieux. Je me décidai à écouter une conversation dans laquelle le Père, objet de mon affection, était intéressé.

— Avant tout, Père Typhon, voyez un peu s'il n'y a pas quelqu'un dans le massif.

J'étais très-petit et très-mince; je me blottis sous le banc, et le Père Typhon, après avoir jeté un rapide regard dans le cabinet, revint vers ses compagnons et leur dit :

— Il n'y a personne.

— Si nous allions nous y asseoir, dit le Père Vermont.

— Non, on pourrait se placer où nous sommes, et entendre notre conversation.

— Vous m'avez prié, dit le Père Typhon, de venir me promener avec vous, afin de ne pas être en contravention avec nos saintes règles; mais vous me permettrez bien de continuer un chapelet; j'en dis trois par jour en dehors de celui du règlement : c'est une neuvaine que j'ai commencée hier.

— Bien, bien, faites des neuvaines, Père Typhon; la règle veut que nous soyons trois, mais nous ne sommes pas obligés de causer tous les trois ensemble; et ce qu'elle ne défend pas, elle le permet.

— Oh! cela est vrai, il faut que notre obéissance soit exacte; nous ne sommes tenus à rien de plus, et je vous assure qu'après deux *Ave Maria*, je ne vous entendrai même pas.

— Vous êtes si fervent, Père Typhon !

— O Père Ruffin ! vous vous trompez, je suis un pécheur; mais Dieu et la sainte Vierge me font

bien des grâces, et j'ai dans ce moment une grande faveur à demander à la sainte Vierge.

— Demandez et vous recevrez.

Et pendant que le mystique Père Typhon reprenait la récitation de son rosaire, le Père Vermont dit à l'autre Jésuite :

— Vous savez donc quelque chose de plus sur le Père de Montgazin?

— Oui, dit le Père Ruffin, que j'avais toujours soupçonné d'être un ennemi de mon cher maître.

— Quelque chose de grave?

— De très-grave.

— Ce que nous avions soupçonné, en voyant arriver ici cette belle comtesse de Flaviac, serait vrai?

— Ah bah! il s'agit bien de la comtesse de Flaviac! Qu'elle soit éprise du beau Père de Montgazin, cela est possible; on en a causé, dans le temps, à Marseille et même un peu à Paris; mais pour lui, d'après ce que j'ai vu, je crois que le misérable pense à toute autre chose.

— Vous avez vu, Père Ruffin?

— Vu et entendu.

— Vous avez donc une certitude?

— Une certitude complète.

— Et la comtesse de Flaviac n'est pour rien là-dedans?

— Pauvre femme! Non certainement.

— Alors il ne me reste plus qu'à déchirer le rapport que j'avais écrit pour notre Père Général.

— Non, Père Vermont, gardez-vous-en bien. Eh! mon Dieu! vous le savez, quand le démon s'empare du cœur d'un homme, il peut y mettre plus d'un vice.

— Mais enfin, Père Ruffin, que s'est-il donc passé? Qu'avez-vous vu?

Je n'ai pas besoin de dire combien je souffrais pendant cette conversation, dont pas un mot ne m'échappait. J'entendais le Père Typhon aller et venir dans un espace de six à huit pieds et murmurer à demi-voix les *Pater* et les *Ave* de son rosaire.

— Vous vous le rappelez, répondit le Père Ruffin : en voyant le Père de Montgazin enlevé au ministère de la prédication, après y avoir obtenu un si brillant succès, pour venir ici professer la philosophie, nous avons supposé de suite qu'il avait dû se passer quelque chose d'extraordinaire.

— Et nous ne nous sommes pas trompés.

— Ce qui prouve son manque d'humilité, c'est que cette mesure des supérieurs a excité en lui un vif mécontentement; le jour où il a prêché ici, je l'ai entendu qui murmurait en sortant de la chambre du supérieur :

— Allons! on me défend de prêcher à Paris,

parce que mes succès, disaient-ils, m'ont donné un orgueil capable de perdre mon âme; et ici on va me faire monter en chaire pour battre monnaie sur ma réputation. On mettra les chaises de notre chapelle à trois francs, puis on fera la quête, *ad majorem Dei gloriam*. On peut bien risquer l'âme d'un Jésuite pour quelques milliers de francs.

— Ces propos-là étaient peu édifiants dans la bouche d'un religieux; mais le fait est que la spéculation a été bonne, car chaises et quête ont rapporté près de quatre mille francs. Mais continuez, père Ruffin.

— Je veux, Père Vermont, faire ici appel à tous nos souvenirs, afin de bien établir les faits sur lesquels nous devons faire notre rapport. Vous vous souvenez de l'accident arrivé en chaire au Père de Montgazin.

— Oui, il s'est évanoui; il est vrai que la chaleur était extrême.

— Depuis, il est devenu triste et sombre; vous avez remarqué cela le premier, Père Vermont, et ce fut le jour où il nous dit que l'air de la Suisse était mortel pour lui. Sur votre observation, que nous autres Jésuites nous ne nous appartenions plus, et qu'on pouvait, sans nous consulter, nous envoyer aux extrémités de la terre, il a répondu en baissant la tête et comme se parlant à lui-

même : « Il serait peut-être bon qu'un Jésuite pût user quelquefois de son libre arbitre ; » et il ajouta avec un profond soupir : « Plût au ciel que je ne fusse jamais venu ici, et qu'on m'eût permis d'aller partager les dangers de nos frères dans les missions ! »

— C'est bien cela, dit le père Vermont ; et il a même ajouté ces mots, que je n'ai compris qu'au mouvement de ses lèvres : « J'aurais été moins malheureux. »

— Grâce au ciel, nous avons été fidèles à la règle, et nous n'avons pas manqué d'avertir. Vous avez parlé au Supérieur, et j'ai écrit au Général une lettre dans laquelle je lui consignais vos observations et les miennes. Il était de la dernière évidence que le Père de Montgazin n'avait plus l'esprit de l'Ordre, qu'il regrettait d'y être entré, qu'il avait la tentation d'en sortir. Je crois que notre Général l'a compris ainsi ; car il nous a fait écrire de continuer à le mettre au courant de ce qui concernerait le Père de Montgazin, et de tenir compte, dans nos rapports, des plus légers indices.

— Aussi, père Ruffin, quand la comtesse de Flaviac arriva ici, nous écrivîmes de suite à Rome. Elle a fait demander le Père de Montgazin plusieurs fois au parloir ; il a refusé de s'y rendre sous des prétextes très-futiles. Pourquoi cela ?

Seraient-ils brouillés? Y aurait-il une autre intrigue?

— Hélas! père Vermont, il y en a en effet une autre.

— Eh bien! parlez donc, que s'est-il passé?

III

UNE RÉVÉLATION

Je dois ici m'arrêter. J'éprouve le besoin de déclarer que, si le Père de Montgazin ne fut pas exempt de faiblesses de cœur, que si quelques fautes ont terni cette existence dont l'ensemble fut si honorable, l'âme resta noble, élevée : elle ne pouvait pas se dégrader. Il n'est pas vrai que les natures d'élite, comme était celle de mon ami, puissent tomber dans le dernier degré de l'avilissement. Je ne veux pas que mon lecteur conçoive une pensée outrageante du Père de Montgazin. Cette pensée, il est vrai, est entrée un instant dans mon esprit ; et j'en éprouverai, toute ma vie, un profond repentir. Ceci posé, je continue le récit de la conversation qui se faisait à quelques pas de moi.

—Vous souvenez-vous, continua le Père Ruffin,

qu'hier nous rencontrâmes dans l'escalier un jeune homme de dix-huit à vingt ans, de petite taille, qui mit son chapeau presque sur ses yeux en passant auprès de nous, comme s'il avait eu peur d'être reconnu?

— Parfaitement.

— Ce jeune homme entra chez le Père de Montgazin.

— Il y allait sans doute pour se confesser.

— Non, ce n'était pas pour cela... Hé! vraiment... je n'ose achever.

— Que voulez-vous dire?... Il se pourrait que le Père de Montgazin...

— Non-seulement cela est possible, mais cela est.

Le père Ruffin accentua lentement ces paroles, qui entrèrent dans mon cœur comme la lame aiguë d'un poignard. Moi aussi, j'avais compris! Mais je ne croyais pas, je ne voulais pas croire. J'allais me montrer, dire au Père Ruffin : Vous êtes un infâme imposteur. Mais je contins ma douloureuse indignation. Je voulais entendre jusqu'au bout cette conversation étrange.

— Vous ne vous trompez pas? disait le Père Vermont. Vous êtes bien sûr de ce que vous avancez?

— Parfaitement sûr. Vous le savez, j'allais moi-

même chez le Père Sainval, mon directeur. Le Père Sainval n'était pas chez lui. Je pris un livre, et je me mis à lire en l'attendant. Voyez, mon cher Vermont, comme la Providence se sert des circonstances les plus frivoles en apparence, pour arriver à ses fins. Je fermai mon livre, afin d'en prendre un autre; et mes yeux, par hasard, se portèrent sur un tableau, l'*Assomption de la Vierge*. Il ne me parut pas solidement attaché. La corde qui retenait le cadre était usée. Vous savez que j'ai la passion de l'ordre. J'avais un cordon assez fort dans ma poche; je montai sur une chaise pour décrocher le tableau. Quelle ne fut pas ma surprise! Un des coins du cadre déchira la tapisserie et me laissa voir une ouverture creusée dans l'épaisseur du mur. La chambre du Père de Montgazin a été prise, comme celle de tous les professeurs, dans un ancien dortoir. Evidemment l'ouverture pratiquée dans le mur était là pour faciliter l'inspection du dortoir. Du côté du Père de Montgazin, cette petite lucarne était cachée, comme chez le Père Sainval, par le papier qui tapisse sa chambre. J'allais redescendre avec le tableau, lorsque j'entendis distinctement le bruit de plusieurs baisers donnés avec passion. Par un mouvement spontané, je brisai légèrement le frêle obstacle qui m'empêchait de voir dans la chambre de ce malheureux, et je regardai. Le Père de Montgazin ouvrait

sa porte à ce joli petit jeune homme, dont je ne pus voir les traits : il me tournait le dos; mais, avant de s'en séparer, le Père le serra dans ses bras, l'embrassa en lui disant d'une voix émue : — Adieu, mon ange! adieu, ma vie! adieu, mon amour!

— Il paraît, dit le père Vermont, avec un rire cynique, que cet ange n'est pas un de ceux que Loth fut obligé de soustraire aux empressements des habitants de Sodome : ceux-là descendaient du ciel.

— Non, sans doute; l'ange de ce misérable me paraît, au contraire, venir directement de l'enfer. Je me retirai, continua le Père; j'arrangeai tant bien que mal la tapisserie, je remis le tableau à sa place, et j'attendis avec impatience l'heure de la récréation, pour vous raconter tout cela et vous demander votre avis.

— J'avoue que la culpabilité me paraît évidente. Il est donc vrai que ce n'est pas en vain que nos *Regulæ communes* multiplient les prescriptions au sujet de nos relations de frère à frère : c'est afin que de semblables désordres soient évités. Je n'avais jamais si bien compris l'importance de la règle XXXIV, *De nemine tangendo*, etc.

— Et vous souvenez-vous, père Vermont, que, dans la règle XVII, *De non loquendo*, etc., il est rapporté que saint Carion quitta un monastère avec son fils Zacharie, encore imberbe, de peur

d'offenser et de blesser les moines de ce désert, qui auraient supporté péniblement le séjour de ce tout jeune homme, *ne monachos ejus eremi adolescentuli commorationem ægre ferentes offenderet?*

— A présent, père Vermont, il s'agit de la marche que nous devons suivre. Notre supérieur est absent, il ne reviendra qu'après-demain; faut-il attendre son retour, ou devons-nous écrire aujourd'hui même au Père Général?

— Je crois, Père Ruffin, que nous devons parler d'abord à notre supérieur.

— C'est bien; vous vous chargerez de ce soin. J'écrirai, immédiatement après, à Rome.

La cloche, qui annonçait la fin de la récréation, se fit entendre. Le père Typhon interrompit aussitôt son rosaire.

— Allons, dit-il, voici l'heure du cours de philosophie. Quel admirable professeur nous avons ici dans notre cher Père de Montgazin! C'est bien la Providence qui nous l'a envoyé; et puis il aime tant ses élèves!

— Oui, sans doute, dit le père Ruffin en riant méchamment. A propos, Père Vermont, que ditesvous de la prédilection très-marquée du professeur pour le petit Frère de Sainte-Maure? Il est très-joli, le Frère de Sainte-Maure, et comme Zacha-

rie, le fils de saint Carion, il est encore imberbe.

— Je dis, répondit le père Vermont, qu'il est bon d'avoir les yeux ouverts.

— Ouverts ! Eh ! pourquoi? dit le bon Typhon.

— Nous vous dirons cela une autre fois.

Et les trois Jésuites s'éloignèrent.

Quant à moi, je restai là, immobile, atterré.

Je n'estimais pas le caractère du Père Ruffin; mais je le croyais incapable d'inventer une calomnie. Ce qu'il disait avoir vu, il l'avait bien vu.

Le trait grossier qu'il s'était permis contre moi en me comparant au jeune Zacharie, n'avait fait qu'effleurer mon âme; mais les attaques contre le Père de Montgazin, contre cet homme que j'avais tant aimé, que j'aimais encore, me broyaient le cœur. Elles m'ôtaient mes plus saintes illusions. Si celui-ci était tombé si bas, quelle raison avais-je de croire que les autres Pères ne cachaient pas aussi les plus viles passions sous la robe du religieux? Si cet homme, à la physionomie si loyale, si ouverte, était un monstre d'hypocrisie, que devais-je penser de tant d'autres dont le regard oblique, les poses mystiques et affectées m'avaient toujours inspiré une invincible défiance?

Je me le représentais, mon cher professeur, depuis le moment où, élève à Saint-Acheul, j'avais commencé à le connaître, jusqu'à celui où il était

venu dans cette maison. Il me semblait voir passer, dans les temps écoulés et dans le temps présent, cette grande et noble figure devant moi; je la voyais toujours la même, calme, quelquefois souriante, le plus souvent mélancolique; mais je n'y voyais pas la trace du remords et des inquiétudes dont le criminel doit être dévoré. Non, ces fréquentes tristesses n'avaient pas une cause hideuse!

Puis je me rappelais quelques conversations d'hommes du monde, que j'avais entendues, à la dérobée, chez mon père. On disait là d'étranges choses; on plaisantait sur l'affection que les Jésuites avaient pour leurs élèves. Quelques vieillards de l'ancienne cour racontaient des anecdotes dont ils donnaient Voltaire pour garant. Les enfants ne comprennent pas toujours ce qu'ils entendent, mais ils n'oublient rien; et si parfois de fatales lumières se font plus tard dans leur esprit, c'est qu'ils se souviennent. J'atteste que pas un fait, quelque léger qu'il fût, n'avait pu, pendant le temps que je passai au collége, déchirer le voile que l'innocence mettait encore sur mes yeux. Si, dans le cours de mes études, j'avais appris quelque chose de plus sur les turpitudes honteuses auxquelles notre pauvre nature peut s'abandonner, rien n'avait pu me donner la pensée qu'elles se rencontrassent dans nos maisons. Et voilà que,

tout à coup, j'entends accuser un Jésuite, un supérieur, bien plus que tout cela, le Père de Montgazin, l'homme que je vénérais, l'homme qui me paraissait le type le plus parfait de la grandeur morale ! .

Oui, je le répète, j'étais atterré !

O vertu ! me disais-je, toi que j'ai tant aimée, puis-je me flatter de conserver toujours ton culte au fond de mon âme ? Cet homme n'a pas toujours été un infâme ; et si lui est tombé, puis-je espérer de ne jamais chanceler ?

Mais non ! j'en étais sûr, il y a des degrés dans le vice que certaines âmes ne franchissent jamais. Et je pouvais, moi qui me sentais si fort contre des tentations immondes, supposer que le Père de Montgazin y avait succombé ! Cette pensée seule était un crime.

Luttant entre mon estime et mon affection pour le Père de Montgazin et l'odieuse délation que je venais d'entendre, je me perdais dans mes douloureuses pensées. Mon imagination ne pouvait, dans les moments de doute, séparer cet homme de l'Ordre entier, et je voulais fuir, m'arracher à cette demeure devenue à jamais odieuse, où le vice peut se cacher sous le masque le plus attrayant.

Et cette prédilection qu'il avait pour moi, j'en rougissais comme d'une honte ! La veille encore, j'étais allé lui demander un conseil ; il me l'avait



donné avec une bonté parfaite. En me congédiant, il m'avait serré la main et m'avait dit : — Allez en paix, mon cher Frère.

Ce serrement de main, je me le rappelais, et il me faisait l'effet d'un fer rouge. Mais je me rappelais aussi le regard et l'accent du Père, et je sentais s'évanouir tous mes doutes.

Je passai ainsi une heure entière.

Au moment où le tintement de la cloche s'était fait entendre, une pluie fine commençait à tomber; elle était devenue assez forte, mais je ne m'en apercevais pas, et ce ne fut qu'en reprenant peu à peu possession de moi-même, que j'aperçus mes vêtements transpercés, et que j'éprouvai une sensation de froid assez vive.

J'entendis sonner. L'heure de la classe était passée. Les religieux devaient être à la chapelle. Je me hâtai de m'y rendre. Au lieu de prendre ma place habituelle, je me blottis dans un coin, auprès de la porte d'entrée, et là, la tête dans mes deux mains, j'essayai de me recueillir et de suivre les dernières prières qui se faisaient à haute voix; mais elles n'arrivaient à mon oreille que comme des sons vagues dont je ne saisissais pas le sens ; et tout à coup je m'aperçus qu'en répondant machinalement, je prenais un psaume pour un autre. Je sentais des frissons douloureux parcourir tout mon corps. Cette chapelle obscure, cette voix

à laquelle toutes les voix répondaient, ces religieux qui se mouvaient dans l'ombre, tout cela me semblait avoir quelque chose de fantastique dont ma raison était troublée. C'était l'obsession d'un rêve. Les pâles reflets de la lumière de la lampe couraient le long des piliers et des arceaux sans les éclairer, et, dans la pénombre, je croyais voir les saints personnages des vitraux coloriés du chœur se pencher vers nous, les uns pour nous bénir, les autres, au contraire, détournant la tête et se hâtant de disparaître.

Je me sentais devenir fou.

Enfin la prière s'acheva. Nous nous mîmes en rang pour remonter l'escalier du long corridor où se trouvaient nos cellules. Je suivais mes condisciples, comme l'automate, mu par des ressorts, suit les figurines de bois derrière lesquelles il est placé. Le bruit des pas sur les dalles du vestibule et sur les marches de l'escalier avait un retentissement sourd, effrayant; je n'avais jamais entendu cela; et le vent qui soufflait avec violence et pénétrait avec un sifflement aigu par tous les interstices qu'il rencontrait, n'était-il pas une voix mystérieuse et menaçante qui nous criait : Malheur! malheur!

J'entrai dans ma cellule, et, sans quitter mes vêtements, je me jetai sur mon lit, dans une agitation qui ne faisait que s'accroître. Tout à coup les

projets de délation des deux religieux contre le Père de Montgazin me revinrent à l'esprit, et je me sentis saisi de crainte, non plus pour moi, mais pour lui. Je voulais qu'il connût l'orage qui s'amoncelait sur sa tête. Ce nouvel ordre d'idées me rendit, sinon du calme, au moins un peu de lucidité. Je me décidai à aller trouver le Père de Montgazin.

Je sortis doucement de ma cellule; je descendis l'escalier qui conduisait au corridor où se trouvent les chambres des Pères. Comme je touchais les dernières marches, je crus entendre un léger bruit au-dessus de ma tête, et, levant les yeux, j'aperçus un des Pères, qui, appuyé sur la rampe de l'escalier, me regardait descendre. Malgré l'obscurité, je reconnus le Père Ruffin. De là il pouvait très-bien me voir entrer chez le Père de Montgazin. Mais que m'importait? Je continuai de descendre en faisant le moins de bruit que possible, et il me sembla entendre de nouveau ce petit ricanement sec que j'avais déjà entendu quand le père Ruffin disait : « Il est très-joli, le petit Frère de Sainte-Maure, et comme Zacharie, le fils de saint Carion, il est encore imberbe. » Ce rire strident était peut-être une nouvelle hallucination de mon cerveau malade; toutefois l'idée de l'odieux soupçon que ce misérable Père pouvait concevoir sur moi me fit frémir d'indignation. Je ne m'arrêtai pas,

et, sans penser à frapper à la porte du Père, j'ouvris cette porte.

Le Père était à genoux. Au bruit que je fis en entrant, il se retourna. La lumière de sa lampe tomba d'aplomb sur son visage : il était baigné de larmes.

Il vit mon air égaré, ma pâleur, ma démarche chancelante; il en fut effrayé, et se levant, il vint à moi en me disant :

— Mon enfant, qu'avez-vous ? que voulez-vous ? que vous est-il arrivé ?

Je le regardai stupidement ; mais, en considérant cette belle et noble figure, il me semblait que la lumière se faisait dans mon esprit. Et comme il me répétait ses questions du ton le plus affectueux, je tombai à genoux devant lui en lui disant :

— Je le savais bien, moi, que vous n'étiez pas un infâme !

— Un infâme ! Que voulez-vous dire, mon cher Sainte-Maure ? Assurément votre esprit est égaré dans ce moment !

— Oui, je crois que j'ai été fou ; mais je ne le suis plus.

— Expliquez-vous, mon ami ! Que signifient vos étranges paroles ?



— Parlez plus bas, lui dis-je, on peut nous entendre.

— Non, mon enfant, on ne peut pas nous entendre. Il n'y a personne, je pense, dans le petit vestibule de ma chambre. Vous êtes venu seul ?

— Seul, absolument seul. Mais dans la chambre voisine... dis-je en désignant la muraille qui séparait son appartement de celui du Père Sainval.

— La muraille est trop épaisse pour laisser passer même le son de notre voix.

— Je vous dis, mon Père, qu'on peut nous voir, nous entendre.

Ma voix brève, mon agitation, ma persistance à soutenir une chose que le Père croyait impossible, lui persuadèrent que j'avais un accès de folie. Il prit ma main, et dit comme en se parlant à lui-même :

— Ce malheureux jeune homme a une fièvre ardente; et hier, ce matin encore, je l'ai vu bien portant, gai, actif, comme on l'est à son âge.

Pendant que le Père tenait ma main et comptait les pulsations de mon pouls, je regardais fixement la muraille que je lui avais désignée; et bientôt je reconnus l'endroit où le papier avait été déchiré. Alors, retirant ma main de celle du Père, je saisis un morceau de carton qui était sur sa table, j'allumai une bougie, je pris de la cire à cacheter, et,

montant sur une chaise, je collai le carton sur la fatale ouverture. Je descendis tranquillement; car, par une réaction soudaine, j'avais repris du calme. Je dis au Père de Montgazin :

— Demain, pour cacher ce carton, il faudra mettre là un de vos tableaux.

Le Père était stupéfait.

— Pourquoi tout cela? me dit-il enfin.

— La muraille est percée à cet endroit que je viens de couvrir. En parlant bas, on ne peut nous entendre; et nous voir est à présent impossible.

Le Père de Montgazin me parut très-ému de cette révélation.

— Comment savez-vous cela? que signifient les étranges paroles que vous avez prononcées? Vos vêtements sont trempés d'eau. Vous avez une fièvre ardente. Mon cher enfant, expliquez-vous! Comment avez-vous su, et vraiment j'en doute encore, qu'on pouvait voir dans cette chambre? L'espionnage aurait-il donc ici des moyens de s'exercer qui me seraient inconnus et auxquels je n'aurais pas voulu croire?

Plus je voyais, plus j'écoutais le Père de Montgazin, plus je sentais croître en moi la conviction de son innocence. Elle ne tenait pas évidemment aux paroles qu'il prononçait, mais à son accent, à

sa physionomie, à ce je ne sais quoi que les natures vulgaires et grossières ne peuvent ni posséder ni imiter, qu'on ne peut définir, mais qu'on sent être vrai. Il ne me restait plus aucun doute ; mais comment dire ce que je savais, ce que j'avais entendu?

Je gardais un morne silence.

Le Père, voyant que je pouvais à peine me soutenir, m'avait fait asseoir, et il me suppliait d'avoir confiance en lui, et de ne rien lui cacher des causes qui avaient amené l'exaltation où il me voyait.

— Écoutez, lui dis-je enfin, je voudrais pouvoir vous taire ce qui s'est passé ce soir; dans votre intérêt je dois vous le révéler. Aujourd'hui, à deux heures, le Père Ruffin est allé dans la chambre de son directeur; celui-ci était absent...

— Eh bien! continuez, dit le Père un peu ému.

— Le hasard, non sa volonté, lui a fait découvrir le secret de l'ouverture percée dans le mur qui sépare votre chambre de celle de son directeur.

— Elle existe donc réellement?

— Elle existe; seulement elle était recouverte avec du papier et un tableau. Le Père Ruffin, en arrangeant ce tableau... ayant entendu... ayant cru entendre...

Des gouttes de sueur perlèrent sur mon front : j'étais prêt à défaillir.

— Achevez, mon fils, achevez, dites-moi tout.

Et le Père était lui-même devenu très-pâle ; sa voix était tremblante.

— Eh bien ! lui dis-je en précipitant mes paroles, le Père Ruffin a vu chez vous un jeune homme ; au moment où il sortait de cette chambre, vous l'avez embrassé, vous lui avez dit...

Ici je m'arrêtai encore.

Le Père de Montgazin bondit de son siége, et debout, les yeux levés vers le ciel, il s'écria :

— Le Père Ruffin m'accuse d'un crime odieux ! Et vous, le fils de mon cœur, vous avez cru à cette accusation ?

— Non, je n'y ai pas cru, je n'y croirai jamais ! m'écriai-je.

— Oh ! mon pauvre enfant, n'est-ce pas la lutte terrible qui s'est faite entre votre estime pour moi et les insinuations jetées dans votre esprit, qui vous a mis dans l'état où vous êtes, qui a allumé dans vos veines cette fièvre dévorante et a surexcité en vous une telle exaltation que j'ai pu craindre un instant pour votre raison ? Si tu as autant souffert, mon fils, c'est parce que tu m'as beaucoup aimé. Crois-tu donc que je te fais un crime de m'avoir soupçonné un instant ? Je n'en fais pas même un crime

à ce misérable Père Ruffin. Les apparences l'ont abusé. Seulement, je le connais, lui ne viendra pas à moi me dire : — Père, j'ai vu cela : que dois-je croire?

La lettre par laquelle il doit me dénoncer serait déjà écrite, si la règle ne prescrivait pas le repos à cette heure. Cet homme, qui m'a épié, jugé, condamné, qui va me dénoncer, ne manquerait certes pas un iota de la règle ; il attendra demain le temps et l'heure, et il dormira d'un sommeil tranquille, avec cette joie au cœur, que les âmes basses éprouvent en trouvant en faute ceux que la renommée a peut-être trop élevés. Pour toi, mon fils, tu as souffert, horriblement souffert ; tu n'es pas de ceux qui se croient plus grands quand leurs frères et leurs maîtres leur paraissent descendre. Tu ne comprendras peut-être jamais ces misères de pareilles âmes ; bien misérables en effet, puisqu'elles trouvent plus de voluptés dans le mépris et dans la haine que dans l'estime et dans l'amour.

A présent, mon enfant, j'ai besoin de me recueillir : tu sauras toute la vérité. Tu me plaindras, mon fils, car je suis malheureux, profondément malheureux. Je crois à une justice providentielle qui ne laisse rien d'impuni, même sur cette terre. Elle châtie pour guérir. Heureux ceux qui peuvent reconnaître le coup qui les frappe !

Ce qui s'est passé aujourd'hui, mon fils, est un

châtiment de Dieu, et je l'ai mérité; car je suis coupable.

— Coupable ! m'écriai-je; vous coupable!

— Oui, coupable, reprit le Père de Montgazin, mais non pas avili. Tu l'as dit : je ne suis pas un infâme; mais, ô mon fils bien-aimé, je ne suis pas un ange : je suis un homme!

Rentre chez toi : demain tu sauras tout. Non-seulement je te confierai mes douloureux secrets, mais encore je ferai appel à ton sens droit, que l'éducation que tu as reçue n'a pas encore pu fausser. Calme-toi. Un mot, hélas! te dira tout dès ce soir : ce jeune homme que le Père Ruffin a vu chez moi, ce jeune homme était une femme!

— Une femme!

— Oui, une femme, la comtesse de Flaviac.

IV

UN ORATEUR

Le lendemain de cette terrible soirée, j'étais sérieusement malade. Quand je voulus me lever, les forces me manquèrent et je m'évanouis. La veille, mon absence de la chapelle avait été remarquée, peut-être dénoncée; celle des exercices du matin le fut bien davantage. Le Père ministre envoya dans ma chambre le Frère infirmier, et celui-ci me trouva à demi vêtu et encore sans connaissance. Il n'y a pas de maison religieuse où les soins qu'exige la santé soient prodigués avec plus de zèle et d'intelligence que dans la nôtre. On appela le médecin : il me trouva une fièvre violente et me prescrivit le repos le plus absolu. Le Frère infirmier et seulement un ou deux religieux, désignés par moi, devaient entrer dans ma chambre. Je demandai le Père de Montgazin : quelques

21.

instants après il arriva, et le Frère infirmier nous laissa seuls.

Le Père, après m'avoir questionné sur ce que j'éprouvais, s'assit auprès de mon lit, et resta plongé dans un silence rêveur que je n'osais interrompre.

Enfin, prenant la parole :

— N'attendez pas aujourd'hui de moi, dit-il, les explications que je vous ai promises hier. Vous n'êtes pas en état de les entendre sans fatigue. Je veux vous consacrer les heures que mes devoirs me laissent libres. Je vous soignerai comme un père soigne un enfant chéri, et, aussitôt que vous aurez assez de force, je vous ferai le récit que je vous ai promis.

— Mais ils veulent vous dénoncer non-seulement au Supérieur, mais au Général à Rome.

— Ils? Le père Ruffin n'était donc pas seul?

— Il était seul dans la chambre de son directeur. Mais le soir, en se promenant avec les pères Vermont et Typhon, il leur a tout raconté; le hasard m'a fait entendre leur conversation, et j'ai compris que, depuis longtemps, ils vous espionnaient.

— Ils étaient dans leur droit, dit froidement le Père de Montgazin. Ils croyaient même en cela accomplir un devoir. La délation, cette vertu des ordres monastiques, n'a-t-elle pas atteint, dans

notre Société, sa plus haute perfection? Nous en avons fait, sinon une quatrième vertu théologale, au moins une des vertus cardinales.

Rien ne saurait rendre l'accent d'amertume et de dédain avec lequel le Père de Montgazin prononça ces paroles.

Et il ajouta :

— Ne parlons plus de cela. Apprends seulement, pour ta tranquillité, que les dénonciations des pères Ruffin et Vermont arriveront trop tard, fussent-elles parties d'hier. Les Supérieurs savent déjà tout ce qu'ils doivent savoir. J'ai remis ma destinée entre les mains de Dieu, et je suis calme. A présent, pas un mot de plus. Le médecin t'a prescrit un repos absolu. Je ne puis oublier, mon cher fils, que ta maladie a pour cause première ton attachement pour moi. Laisse-moi remplir, en te soignant, un devoir sacré de reconnaissance; et surtout éloigne de ton esprit tout ce qui peut le troubler et le fatiguer.

Le Père passa trois nuits au chevet de mon lit. Et comme je m'étonnais quelquefois qu'on lui eût permis de me consacrer tant d'heures, il me répondait :

— Ne vous occupez pas de cela : ma position est pénible par elle-même, il est vrai; mais ni le

Père supérieur, ni le Père ministre ne manquent d'indulgence pour moi.

Enfin la fièvre cessa. J'étais encore d'une faiblesse extrême, mais je pouvais entendre parler auprès de moi sans trop de fatigue. Et, un jour que j'étais seul avec le Père de Montgazin, il prit une de mes mains dans les siennes et me dit :

— Mon cher enfant, je suis entré dans la Compagnie, comme vous y êtes entré vous-même, avec bonheur, avec enthousiasme. Peut-être même y a-t-il eu dans ma vocation plus d'exaltation que dans la vôtre ; car, malgré l'ardeur de votre imagination et la sensibilité de votre cœur, il y a dans votre esprit une rectitude de logique, un instinct pour démêler le vrai du faux, qui ne m'a pas été donné comme à vous. Je n'ai rien appris que par l'expérience. J'étais orphelin, élevé pieusement par un oncle et par une tante qui me servaient de tuteurs ; j'avais de grandes aspirations vers la perfection chrétienne, et je ne croyais pas qu'on pût y arriver par un autre chemin que celui du cloître. J'oubliais, ou plutôt je n'avais jamais remarqué que pas un mot de l'Évangile n'indique que le Christ et ses apôtres aient mis la vie cénobitique au-dessus de la vie de famille. Il n'est jamais entré dans le plan du Christ, ce divin réformateur d'un culte tombant de vétusté, de former

des groupes séparés du reste du monde, mais bien de faire de l'humanité une grande famille où tous aimeraient Dieu par-dessus toute chose et leurs frères comme eux-mêmes. On ne voit rien de plus dans l'Évangile.

Mais, élevé par des religieux, je subissais l'influence du milieu où je me trouvais. Ils se servirent de mes aspirations vers une perfection idéale pour m'attirer à eux. Ils y réussirent sans peine; mon esprit et mon cœur leur appartenaient. Je devins Jésuite. Le jour où j'entrai au noviciat, j'avais quatorze ans; et à seize ans, je prononçai les vœux qui me liaient à la Compagnie.

Mon enfant, vous avez passé par les épreuves du noviciat vers l'âge de dix-huit à vingt ans. Certes vous étiez bien jeune, trop jeune même. Mais comprenez-vous ce que ce régime de solitude absolue, d'absence de toute espèce d'étude et ces terribles exercices spirituels de saint Ignace, imposés à un enfant de quatorze ans, devaient développer d'exaltation en lui?

J'annonçai de bonne heure un talent remarquable pour la prédication. Je vous dis cela simplement, je ne veux pas faire avec vous de fausse modestie. Je suis né orateur, et dans le monde, au moment de nos orages politiques, j'aurais eu toutes les qualités qui font le tribun : l'énergie et l'enthousiasme joints à une parfaite possession de

moi-même. Ces deux qualités semblent s'exclure, et cependant je les réunissais. En suivant l'entraînement de mon cœur, je ne m'enivrais pas de ma propre parole, et je savais m'arrêter.

Dans les exercices de prédication imposés aux jeunes Frères pour les former comme prédicateurs, je subjuguais mes condisciples, quelquefois même nos maîtres. Selon que je le désirais, je les frappais de terreur ou je faisais couler leurs larmes; je les transportais sur le Thabor, ou je portais à leurs lèvres le calice de Gethsémani. C'était en moi une puissance dont je ne me rendais pas compte; elle me dominait, elle était indépendante de ma volonté. Je n'avais point travaillé à l'acquérir, comment en aurais-je eu de l'orgueil? Cependant mes condisciples, jaloux de mes succès, m'accusaient de vanité. Mais les supérieurs, qui voient, avant tout, les intérêts de l'Ordre, n'attachaient que peu d'importance aux dénonciations qui leur arrivaient contre moi. Ils se contentaient de me débiter les lieux communs sur le danger de s'enorgueillir des dons de Dieu. Une fois, ce fut, je pense, pour fermer la bouche à mes détracteurs, il me fut défendu de prendre part à nos exercices oratoires pendant deux mois. Je n'éprouvai pas la moindre contrariété de cette défense. Le fait est que je ne me souvenais que j'étais orateur qu'au moment où je montais en chaire. Ce n'était pas un

art que je possédais, c'était un instinct qui s'éveillait à un moment donné et que je ne pouvais analyser ensuite. Quelquefois on me demandait des conseils. Il m'était impossible d'en formuler. Je ne comprenais rien aux règles de l'art oratoire; je ne pouvais en faire l'application, et quand je me trouvais d'accord avec elles, c'est que l'inspiration l'avait ainsi voulu.

J'éprouvais une vive contrariété en me soumettant à la règle qui veut que les élèves composent leurs discours et les apprennent par cœur. Je puis dire que tous ceux que j'ai couchés sur le papier étaient d'une médiocrité désespérante. Je ne rendais pas ma pensée; mon âme n'animait pas ces froides lignes, et l'inspiration était déjà bien loin, quand la plume avait à peine tracé quelques mots. Il fallait obéir cependant, et j'obéissais. J'apprenais par cœur ces pages décolorées; je m'indignais de les sentir si mauvaises. Hélas! cet exercice suffisait seul pour me rappeler à l'humilité. Mais aussitôt que j'étais en chaire, après y être monté avec l'intention bien arrêtée de réciter le mot à mot de mon discours, le démon de l'improvisation s'emparait de moi; mes amplifications de rhétoricien fuyaient des cases de mon cerveau, où je les avais fait entrer avec tant de peine: je redevenais moi-même.

Si je vous parle ainsi, mon enfant, de cette

vocation d'orateur, c'est que je lui ai dû et mes plus grandes joies et mes plus amères douleurs : mes plus grandes joies, car je crois que j'ai eu le bonheur de faire quelque bien aux âmes de mes frères.

Il est rare chez nous qu'on appelle aux ordres sacrés un jeune religieux, avant l'âge de trente ou de trente-trois ans. Et, comme à présent les sujets sont nombreux, et qu'on n'a plus, pour se hâter, les raisons qu'on avait de mon temps, il est probable que vous, mon cher Sainte-Maure, vous ne serez appelé au sacerdoce que dans sept à huit ans.

— Notre institut, mon Père, lui dis-je, ne fait-il pas preuve en cela d'une grande prudence? Il attend que le libre arbitre ait atteint son entier développement, et que le jeune homme, connaissant les passions qu'il aura à combattre pour rester fidèle à ses engagements, puisse se rendre le témoignage qu'il sent en lui la force de leur résister.

— Tout cela est beau en théorie, mon enfant; mais vous parlez de libre arbitre développé. Apprenez, Sainte-Maure, que lorsqu'on passe dix, quinze, dix-sept années dans l'Ordre, on ne devient pas un homme, mais une chose; et cette chose appartient à la Compagnie; c'est une matière qu'elle a triturée, à laquelle elle a imposé

diverses formes. Elle ménage l'individualité à ses sujets, et ne leur en laisse conserver que la dose nécessaire non au sujet, mais à ses intérêts à elle. Depuis l'âge de huit ans j'appartenais aux Jésuites ; ils m'avaient façonné à leur image ; je n'avais que leurs livres ; je ne connaissais de grand, de noble, de beau, d'héroïque, que leur institut ; je le regardais comme seul capable de régénérer la face de la terre. Quand même ils n'eussent pas fait fléchir la règle, et qu'ils eussent attendu mes trente ou mes trente-trois ans pour m'élever au sacerdoce, je n'en aurais pas moins été un enfant. Et, d'ailleurs, ne nous engageons-nous pas par des vœux, simples il est vrai, mais éternels, dès l'âge de seize à dix-huit ans ? Quand on est déjà lié, qu'importe un lien de plus ? Cette règle, que vous trouvez si prudente, n'est donc, après tout, qu'une équivoque. Ah ! si, au lieu de me faire prêtre à vingt-six ans, ils m'avaient dit : — Rentrez dans le monde, restez-y pendant quelques années, et ensuite, si vous vous sentez le courage d'être prêtre et religieux, revenez parmi nous !... Mais on ne dit pas cela. Et si on le disait, en reviendrait-il beaucoup ? Je n'oserais l'affirmer.

— Pour moi, mon cher Père, je crois, je suis même sûr que je reviendrais.

— Cela n'est pas impossible, et vous pourriez

alors vous dire : Je me suis fait Jésuite parce que j'ai voulu l'être.

Au reste, s'il en rentrait un grand nombre comme vous, l'Ordre changerait bientôt de face. Au lieu d'être une force colossale, mais hostile à la société, il deviendrait une de ses forces vives. Nous travaillerions pour elle et avec elle. Ne croyez pas, mon fils, que je veuille vous inspirer le dégoût de l'état que vous avez embrassé. J'ai trente-huit ans, je suis arrivé à l'âge mûr, sans avoir pu me dépouiller assez des influences, je ne veux pas dire des préjugés de mon éducation première, pour décider si la Compagnie de Jésus est, oui ou non, l'idéal de cette perfection vers laquelle il est beau de tendre. C'est à vous d'examiner, pendant les quelques années qui vous séparent encore du seul engagement irrévocable, celui du sacerdoce, si l'avenir de la société dépend de la réalisation des plans de la Compagnie ; si, pour sauver les peuples, il est nécessaire de les réunir en un seul peuple, espèce de république universelle gouvernée théocratiquement par le chef de l'Église, avec les Jésuites pour auxiliaires ; et si c'est ainsi qu'on doit comprendre ces paroles de l'Évangile : « Il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur ? » Quant à moi, je l'ai cru longtemps. Et peut-être cela eût-il été possible, si l'Ordre ne se fût pas voué à l'immobilité la plus absolue, et si, au

lieu de se renfermer dans la lettre de ses Constitutions, elle en eût interprété l'esprit. Hélas! mon fils, nous avons la prétention d'être un jour les maîtres du monde, et nous ne nous apercevons pas que le monde s'est transformé depuis saint Ignace. Il ne se laisse plus conduire par les chemins que suivaient nos pères. Il ne comprend plus la langue que nous parlons; il passe auprès de nos maisons en secouant la tête avec dédain; les femmes seules viennent à nous, parce qu'elles aiment la pompe de nos cérémonies, le luxe de nos églises, la musique, l'encens, les fleurs, les séductions de la parole, les récits légendaires et merveilleux.

— Quoi! mon Père, en serait-il ainsi? Et de l'influence que nous avons eue jadis, est-ce là tout ce qui nous reste?

— Tout ce qui nous reste! me répondit le Père; tout ce qui nous reste! Avons-nous jamais possédé quelque chose? Avons-nous jamais eu prise sur cette société que nous avions la prétention de gouverner et de régénérer?

— Mais Dieu a suscité notre Ordre pour combattre l'hérésie.

— Oui, nos historiens et nos apologistes répètent cela. Mais l'hérésie, l'avons-nous vaincue? Avons-nous empêché la moitié du monde occidental d'échapper à la Rome papale, qui avait

accepté notre appui? Dites-moi quelles sont nos œuvres dans le monde civilisé? en France, par exemple?

— L'éducation de la jeunesse, dont nous avons été les maîtres jusqu'à la destruction de notre Ordre.

—Vous oubliez, enfant, que cette jeunesse, élevée par nous, nous a abandonnés pour la philosophie railleuse et sceptique du dix-huitième siècle; et, en admettant que nous ayons fait ici quelque bien, je ne vois ailleurs que des intrigues de confessionnal. Notre Père Lachaise poussait la tolérance pour les écarts de son royal pénitent jusqu'à mériter de voir son nom devenir l'objet d'un jeu de mots ignoble. Après lui, notre Père Letellier jetait le monarque, enfin converti, non par nous, mais par une femme qui ne nous aimait pas, dans tous les excès du rigorisme; et, pendant que nos Pères écrivaient leurs livres de morale relâchée, en opposition avec la morale austère des Jansénistes, Letellier provoquait les dragonnades, les supplices et la proscription de ces hérétiques que nous avions été impuissants à convertir par la parole. Ah! j'oubliais, dit le Père: nous avons soutenu, propagé les rêveries d'une illuminée, Marie Alacoque; la dévotion du Sacré-Cœur a pris, grâce à nous, un accroissement immense. Nous avons ergoté, écrit là-dessus, soutenant ici que, dans cette dévotion,

on ne devait voir qu'un symbole, ailleurs, que c'était bien un cœur réel, la chair même du Christ, une portion de son corps, qu'on adorait. Et on a cru depuis avoir beaucoup respecté les droits de la raison humaine, en défendant de distinguer entre le symbole et la réalité.

Nous avons fait encore autre chose de grand : nous avons persécuté les Jansénistes; nous avons arraché de pauvres filles de la maison où elles voulaient vivre et mourir, parce qu'elles refusaient de se prononcer sur des questions qu'elles ne comprenaient pas, trop loyales qu'elles étaient pour se sauver par des formules équivoques de soumission.

Avoir provoqué la révocation de l'édit de Nantes, propagé les rêveries de Marie Alacoque, fait raser les murailles d'un couvent de pauvres filles et fait déclarer bienheureux un mendiant français, Benoît Labre, voilà notre bilan du dix-septième et du dix-huitième siècle! Faut-il s'étonner, après cela, que le monde n'ait jamais consenti à plier sous notre joug; qu'il ait tenu en suspicion nos équivoques perpétuelles; qu'il se soit défié de ces pauvres qui possèdent des millions, de cette petite Société qui convoite la puissance universelle? Qu'avons-nous fait depuis la naissance de l'Ordre jusqu'à sa suppression par Clément XIV? Rien. Qu'avons-nous fait depuis qu'une bulle de Pie VII

nous a rétablis? Rien. Nous nous sommes cachés longtemps dans l'ombre, pour ne pas effaroucher le monde, qui ne voulait plus de nous. Nous avons rétabli nos finances, et, ne dédaignant pas les procédés de la société moderne pour augmenter son crédit et ses ressources, nous avons rivalisé d'habileté avec les *faiseurs*, et nous sommes parvenus à porter notre prospérité matérielle bien au delà de ce qu'elle était, quand le malheureux Ricci fut enfermé au château Saint-Ange. Nous avons travaillé pour nous. Nous avons élevé, pour chapelles, des cathédrales splendides, des palais pour en faire les colléges de la *minima Societas;* tout cela en parlant de pauvreté et de détachement.

— Cependant, mon Père, pour avoir subsisté malgré tous les obstacles, malgré toutes les haines, malgré toutes les répulsions, malgré ses fautes, car il a pu, il a dû en commettre, malgré ses ennemis, peut-être même malgré ses imprudents amis, il faut que notre Ordre ait eu en lui un principe de orce. Ce principe l'a soutenu pendant trois siècles; c'est par lui sans doute qu'il s'est relevé de sa chute.

— Vous ne vous trompez pas, mon enfant; il y a dans l'Ordre un principe de force. Ce principe, c'est l'association : l'association, dont le monde moderne ignore encore toute la puissance, mais dont il se servira, comme d'un levier, pour soulever les

obstacles qui entravent sa civilisation. L'association a été admirablement comprise par les Jésuites; car il semble que notre Compagnie, si inhabile au point de vue des intérêts spirituels, ait, pour ce qui touche aux intérêts temporels, des intuitions merveilleuses. C'est l'association qui fait de nous un danger; c'est elle qui pourrait faire de nous un moyen de salut, si nous avions la connaissance des temps que nous traversons.

J'aime tellement encore la Société, mon cher enfant, bien que je vous paraisse la juger avec une grande rigueur, que je suis heureux quand je vois des hommes à l'intelligence élevée y entrer, surtout quand ce sont des Français. J'espère qu'un jour un de ces esprits d'élite entreprendra la réforme de l'Ordre; s'il réussit, il aura fait une grande chose. S'il doit succomber, d'autres reprendront sa tâche abandonnée pour un temps, et si tous vont échouer contre une résistance inerte et inintelligente, eh bien! la Société accumulera ses fautes, et elle tombera sous leur poids, pour ne plus se relever, et sans pouvoir dire : J'ai fait quelque chose de grand.

V

UN JÉSUITE DE ROBE COURTE

C'était la première fois que mes oreilles entendaient un semblable langage. Jusqu'à présent j'avais regardé la Société comme un idéal réalisé sur la terre. Ainsi que le disait mon maître, j'avais une logique naturelle qui me guidait sûrement, et me montrait le côté faux ou vrai de toutes choses. Certes cette logique était chez moi peu développée; mais elle l'était assez pour me faire discerner qu'il n'y avait rien d'exagéré dans les assertions du Père de Montgazin. Elles se gravèrent profondément dans mon esprit, et elles contribuèrent, sans aucun doute, à la réaction qui devait s'y opérer plus tard.

Dans le moment présent, je cherchais surtout à justifier la Compagnie des reproches qu'on lui

adressait, et surtout de celui de n'avoir rien fait de grand.

— Oubliez-vous donc, mon Père, lui dis-je, nos missions?

— J'espère, me dit-il, que, par missions, vous n'entendez pas les parades religieuses que nous avons jouées sous la Restauration. Vous en voyez aujourd'hui les beaux résultats. Vous voulez parler de nos missions à l'étranger. Oui, mon enfant, je serais injuste si je ne convenais pas que là les Jésuites ont été véritablement grands. En savez-vous la raison? C'est que, dans les missions, il faut plutôt des hommes de foi, des hommes de cœur, que des habiles; c'est que là il faut s'élever jusqu'à l'héroïsme et braver la mort, non sur un champ de bataille, mais la mort par le martyre; c'est que, dans les missions, on ne vit plus dans l'atmosphère étroite et étouffante d'une maison religieuse. Lorsque le missionnaire parcourt les savanes, la délation ne marche pas à côté de lui. Dans les missions, le religieux aime ces frères qui sont avec lui, qui partagent ses fatigues, ses périls. Il n'est pas renfermé dans un cercle de prescriptions minutieuses; il peut être lui-même, se livrer à son initiative personnelle, faire le bien comme il le comprend. La règle n'a pas réglementé l'imprévu. Vous n'exposez pas votre vie par ordre, mais par entraînement.

J'aurais voulu, mon cher Sainte-Maure, partir pour ces belles missions; c'est là que mes goûts m'appelaient. Porter la civilisation chrétienne jusqu'aux extrémités de la terre, arracher des peuples entiers au fétichisme, que cela me paraissait beau! Les supérieurs ne voulurent pas se rendre à ce désir. Je sentais en moi une soif d'héroïsme et de périls inconnus. On prétendit que cette ardeur était trop naturelle et qu'elle ne provenait pas de l'esprit de Dieu. J'étais encore sous le joug de la langue ascétique; je crus que mes supérieurs connaissaient mieux que moi les mouvements de mon âme, qu'ils savaient y distinguer ce qui était l'œuvre de la grâce ou l'œuvre de la nature. Je me soumis sans murmurer à la volonté de mes maîtres. Je redemandai à être employé aux missions étrangères, il y a quelques années; alors un intérêt puissant, celui de ma tranquillité, de mon honneur d'homme et de prêtre, me commandait de fuir l'Europe. Cette fois, mon enfant, j'ai insisté, j'ai supplié; on m'a encore refusé avec une dureté impitoyable. Je demandais plus que la vie du corps, c'était celle de l'âme que je voulais conserver. On me répondit que la grâce devait me suffire, et qu'avec la prière on résistait toujours à la tentation.

En disant ces mots, le Père de Montgazin mit sa tête entre ses deux mains, et resta quelque temps

absorbé dans ses douloureuses réflexions. Je comprenais combien l'aveu qui lui restait à faire devait coûter cher à cet homme si éminent. J'étais pour lui un enfant, un inférieur; sa confiance m'honorait, mais je n'aurais pas voulu qu'elle fût pour lui une pénible humiliation.

— Père, lui dis-je, si vos souvenirs réveillent en vous trop de tristesses, n'achevez pas ce récit. Pour peu que votre dignité de prêtre et de supérieur doive souffrir, ne parlez pas; je sympathiserai à vos douleurs, sans en connaître l'étendue, et, quelles qu'en soient les causes, je vous aimerai et je vous vénérerai toujours.

— Il est certain, mon enfant, me répondit le Père de Montgazin, que, sans les fatales circonstances qui ont amené la découverte d'une partie de mon secret, je n'aurais pas cru, malgré toute l'estime que votre caractère si loyal m'inspire, devoir vous faire mes tristes confidences. Vous êtes encore si jeune!... A présent, vous en savez trop pour que je craigne de vous dire le reste. Il y a une grande faute dans ma vie. Pourquoi craindrais-je de vous en faire connaître les circonstances? Je vous le répète, j'ai confiance dans la rectitude de votre jugement.

— Ayez surtout confiance, mon bien-aimé Père, dans mon affection pour vous.

— Oui, je crois à votre amitié. Et, après avoir

connu les orages des passions, on aime à se reposer sur un sentiment doux et calme, dont on ne peut mettre en doute ni la sincérité ni la solidité.

Vous comprendrez plus tard, mon enfant, quand vous serez plus initié à la vie de la Compagnie, qu'on n'avait pas en moi un prédicateur à l'éloquence passionnée, à la voix vibrante et sympathique, à la taille avantageuse, et, disons-le, ce n'est pas vous qui m'accuserez d'une stupide vanité, doué d'une beauté physique assez remarquable, trop remarquable même, pour l'envoyer se perdre au Japon ou dans les solitudes du Nouveau Monde. Ajoutez à cela que je portais un des plus beaux noms du midi de la France. Les sauvages n'attachent aucun prix aux titres nobiliaires; mais, en France, cela produit toujours un certain effet que nos Pères apprécient. La foule accorde trop de prix à tout ce qui est extérieur, pour qu'on néglige un moyen de l'entraîner. J'étais l'amorce qu'on lui jetait.

Je fus donc promu aux ordres sacrés à vingt-quatre ans; à vingt-six ans j'étais prêtre, profès, Père Jésuite. On avait supprimé cinq années sur les dix-sept qu'on emploie ordinairement à former non un homme, mais un automate. Je n'avais fait que passer par les cours de régence; je donnai plus de temps aux études théologiques, bien que

je n'annonçasse pas de grandes dispositions pour les subtilités casuistiques.

En 1822, je fus envoyé à Paris. Vous étiez alors élève à Saint-Acheul; je vis quelquefois votre mère. Elle me parla de ses enfants, des inquiétudes que lui causait l'éducation peu religieuse que son fils aîné recevait au collége, de ses espérances pour son plus jeune fils. Elle me parla beaucoup de vous, de votre caractère si charmant, de votre précoce intelligence. Je soupçonnais bien dans tout cela un peu d'exagération maternelle, mais il n'en est pas moins vrai que je me trouvai tout disposé à vous aimer, quand les circonstances nous réunirent à Saint-Acheul.

Depuis près de quatre ans, les Jésuites prenaient part aux missions qui avaient été organisées en France par l'abbé de Rauzan, prêtre séculier.

M. Portalis, en 1806, avait fait un rapport à l'Empereur sur cette œuvre des missions. Napoléon I[er] en avait compris l'importance et l'utilité, et avait accordé tout ce que son ministre demandait pour elle. Ces missions se faisaient sans bruit, sans mise en scène. Mais, sous la Restauration, le nombre des *Missionnaires de France* se trouvant insuffisant, on prit nos Pères pour auxiliaires, et bientôt on les eut pour maîtres.

Bien que l'Ordre fût solennellement restauré par la bulle de Pie VII, nos Pères gardaient encore

en France le nom de *Pères de la Foi*, qu'ils avaient pris sous l'Empire; même dans les établissements qu'ils fondaient, séminaires, maisons d'éducation, ils ne semblaient être que des prêtres séculiers placés sous la juridiction des évêques. On n'osait pas produire au grand jour ce titre de Jésuites, objet de tant de répulsions. Associés à la Congrégation de M. de Rauzan, les Jésuites prennent le nom de *Missionnaires de France*; ils n'en veulent pas d'autre. — On dit que vous êtes Jésuites? — Nous Jésuites! Nous sommes *Missionnaires de France*, voilà tout.

On se sauvait par l'équivoque.

Vous avez vu de ces missions dans votre enfance, mon cher Sainte-Maure. Vous vous rappelez cette pompeuse mise en scène, ces processions, ces autels splendides, étincelants de lumières, qu'on élevait presque jusqu'à la voûte des temples, et auxquels on montait par des gradins garnis de riches tapis et bordés de vases de fleurs. Vous vous rappelez ces trois cérémonies, à grand effet, du renouvellement des vœux du baptême, de l'amende honorable au Saint-Sacrement et de la consécration à Marie. La mission, qui durait ordinairement de cinq à six semaines, se terminait par une procession solennelle avec bannières et oriflammes, et l'on faisait la plantation de la croix.

Tout cela était théâtral, tout était combiné pour

enlever son public; on l'enlevait en effet, mais on ne le retenait pas; et sur mille ou douze cents hommes qui se présentaient à la communion générale, il n'y en avait pas dix, — en dehors de ceux dont la vie avait toujours été chrétienne, — qui fissent leurs pâques l'année suivante.

— Cependant, dis-je au Père de Montgazin, ces missions faisaient quelque bien.

— Je crois, mon enfant, que nous faisions plus de mal que de bien. Les minces résultats que nous obtenions ne pouvaient compenser l'agitation que notre présence causait dans les cités où nous arrivions, et la division que nous mettions dans les familles. Ce n'était pas la paix que nous apportions, mais la guerre; et, dans nos victoires, la religion perdait bien plus qu'elle ne gagnait. Qu'avions-nous fait? nous avions galvanisé quelques âmes mortes à la foi, mais nous ne les avions pas ressuscitées : Nous avions fait trop et trop peu. L'esprit chrétien ne revient pas dans une population avec tant de rapidité; c'est l'œuvre du temps. Le jour où nous partions, on nous accompagnait en criant : *Vivent les missionnaires !* Nous avions ce jour-là pour nous les trois quarts de la ville. Les plus fougueux libéraux étaient venus à nos sermons. On avait commencé d'abord par jeter dans l'église quelques pois fulminants; nous étions habitués à cette mauvaise plaisanterie. En voyant nos autels

gigantesques, on nous comparait à des saltimbanques, et vraiment la comparaison ne manquait pas d'une certaine justesse; ensuite, s'il se trouvait parmi nous des Pères qui eussent un véritable talent, et il y en avait, ces hommes, hostiles d'abord, subissaient presque tous l'entraînement général; mais tout cela était factice, et par cela même mauvais. C'était du charlatanisme religieux, et rien de plus. Quand on était dégrisé, les haines contre nous n'en devenaient que plus vivaces. On nous l'a bien prouvé en 1828, en nous renvoyant, et en 1830, en abattant les croix qu'on avait plantées devant nous avec des transports de joie.

A Brest, en 1819, la population ne voulut point nous garder. La mission commença le 24; le 28, nos Pères furent obligés de quitter la ville. Ce fut un grand scandale, mais je ne crois pas que les intérêts de la religion en aient souffert.

En 1825, je pensais autrement qu'aujourd'hui. Je fus envoyé en mission à Marseille avec quatorze de nos Pères. Là nous étions sûrs d'être bien accueillis : nous étions douze Jésuites et trois *Missionnaires de France*; c'est sous ce dernier titre que nous étions tous désignés. Je prêchais dans la cathédrale; et, bien que presque à mon début, la renommée avait jeté aux quatre vents que le Père de Montgazin était l'un des plus brillants orateurs de la Congrégation des Missions. Mon nom, si connu

dans le Midi, avait aussi son prestige. Lorsque j'entrai au noviciat, je voulus renoncer à ces distinctions nobiliaires que je comprenais dans le monde, mais qu'un membre de la *minima Societas* me semblait devoir mépriser. Si l'égalité doit régner quelque part, c'est surtout dans une communauté. Dans mes lettres aux supérieurs je signais donc : *Montgazin*. On m'intima l'ordre de mettre cette particule à laquelle je ne tenais pas ; il paraît qu'on y tenait pour moi.

Le jour de l'ouverture de la mission, je montai en chaire. Pour la première fois, j'avais à porter la parole devant un grand auditoire, et j'étais un peu ému. Il ne m'était pas permis de choisir le sujet que je devais traiter ; tout était réglé d'avance : il fallait ce jour-là parler sur les avantages de la mission. Heureusement j'étais convaincu alors que les Missionnaires de France, surtout si l'élément jésuite y dominait, devaient sauver l'autel et le trône. Je parlai avec chaleur, et mon succès fut complet. J'eus le bon sens, rare alors, de ne pas faire trop d'allusions politiques ; je ne maudis Voltaire et Rousseau, et tous les philosophes du dix-huitième siècle, que deux fois dans le premier point de mon discours, une fois dans le second, et quatre dans la péroraison. Tous ceux que la curiosité seulement avait attirés dans la cathédrale convinrent que j'avais du talent et de la modéra-

tion. — C'est bien dommage, ajoutaient-ils, que ce beau prédicateur ne se soit pas fait avocat. Dans les causes criminelles, il eût attendri jusqu'aux gendarmes.

Le Provincial m'avait donné une lettre pour le marquis de Flaviac, qui demeurait à une lieue de Marseille, dans une délicieuse bastide située sur les bords de la Méditerranée. Le marquis était un vieillard de soixante-dix ans, qui ne paraissait pas en avoir plus de cinquante : il avait conservé toutes ses dents, et ses cheveux commençaient à peine à blanchir. Sec et nerveux, il avait toute l'agilité d'un jeune homme, et il montait à cheval comme à l'époque où il était colonel des mousquetaires de la Reine. Il semblait que le temps se fût arrêté pour lui. Son intelligence n'avait pas non plus vieilli. Le marquis était bien loin d'être un homme supérieur, mais il avait cet esprit que donne l'usage du monde, et toute la vivacité méridionale. Il avait été élevé par les Jésuites. A seize ans, le jeune marquis entra au service; à vingt-deux ans, il avait eu des maîtresses, des dettes et des duels. Il s maria avec une jeune fille dont il était deven passionnément amoureux; elle avait de la nais sance et de la fortune. Les parents s'étaient d'abord opposés à son mariage avec le marquis; mais l'intervention d'un Père, ancien préfet des études du marquis et qui avait conservé pour le jeune fou,

comme il l'appelait, une affection très-vive, leva toutes les difficultés.

Le marquis de Flaviac fut un assez bon mari. L'ambition calma ce qui restait d'exubérance de passions en lui. Il fit, comme on le disait alors, grande figure à la cour, et sa femme obtint une place dans la maison de Mesdames, tantes du roi.

Lorsque le mouvement de 1789 se produisit, le marquis en fut un des plus violents adversaires; et il émigra avec sa femme dès la fin de 1790.

La bulle de Clément XIV, qui supprimait la Compagnie de Jésus, semblait avoir porté un coup mortel au parti qui avait constamment travaillé à la faire rappeler en France. Il n'en fut pas ainsi. On espéra dans un nouveau pontificat : Pie VI fut nommé Pape en 1775; on le savait favorable aux Jésuites, et les intrigues recommencèrent. Le jeune marquis de Flaviac fut un des agents les plus actifs du parti qui soutenait à la cour les intérêts des Jésuites. Sa femme, méridionale comme lui, dévote jusqu'au fanatisme, et qui savait très-bien qu'elle devait au Père F..., et son mariage et la position qu'elle occupait à la cour, ne croyait pas qu'il fût jamais possible de trop faire quand il s'agissait des intérêts de l'Ordre.

Le jeune roi Louis XVI avait un certain penchant pour le rétablissement des Jésuites; son père les avait protégés. La reine, au contraire, fidèle à

la politique de M. de Choiseul, et se souvenant que sa mère Marie-Thérèse avait donné son assentiment à la suppression de la Compagnie, était à la tête du parti anti-jésuite. Ce fut de sa part une imprudence. Le parti jésuite de la cour, qui avait son centre chez Mesdames, tantes du roi, fut l'antagoniste de Marie-Antoinette, et les premières calomnies débitées contre elle sortirent des salons des filles de Louis XV.

Le marquis de Flaviac était, de tous les affiliés à la Société de Jésus, certainement le plus zélé.

— Comment ! dis-je au Père de Montgazin, est-ce que vous croyez aux Jésuites laïques?

— Vous doutez de leur existence?

— Oui, et j'ai toujours pensé que la Congrégation et les *Jésuites de robe courte* étaient un épouvantail dont l'opposition se servait, sous la Restauration, pour effrayer les crédules et les niais.

— C'est ce que nous disons, nous autres Jésuites, mon cher enfant, bien que, dans d'autres circonstances, nous ne fassions pas difficulté d'avouer l'existence de la Congrégation. On l'a proclamée, sous la Restauration même, à la Chambre des députés. A présent, nous soutenons que c'est un mythe. Mais la Congrégation et les Jésuites de robe courte sont si peu une invention du libéralisme, qu'au 7 mai 1764, à la séance du Parlement de Besançon, toutes les Chambres assemblées, il fut dit « que

ceux qui font partie de la Congrégation dite *de messieurs*, — il y en avait une autre dite *d'artisans*, — ne pourraient prendre part aux délibérations dans une affaire concernant les Jésuites, parce que ces Congrégations étaient immédiatement soumises au Général et aux autres supérieurs de la Société, et que par conséquent la cause des Jésuites était celle de la Congrégation *de messieurs*. »

Déjà en 1772, dans le même Parlement, on avait interpellé le conseiller Quéroy, qui demandait à ne pas prendre part à la délibération dans une affaire concernant la Compagnie, en lui disant : « Êtes-vous un *Jésuite de robe courte?* » Vous voyez que le mot est ancien, et que ces libéraux, contre lesquels nous avons tant déblatéré et qui nous le rendaient bien, n'en sont pas les inventeurs.

Les membres de la *Congrégation*, car je veux achever de vous éclairer là-dessus, sont liés d'intérêts avec la Société de Jésus. Ils dépendent du Général, et ne doivent avoir pour confesseurs que ceux de la Société, ou bien ceux qui sont désignés par elle. Mais, outre cette *Congrégation* mère et une infinité de petites *Congrégations* particulières qui se rattachent à l'Ordre à différents degrés, il y a les *affiliés*, et ce sont là surtout ceux qui doivent être désignés sous le nom de ***Jésuites de robe courte.***

Le vieux marquis de Flaviac est un de ceux-là.

Les *affiliés* s'engagent par serment à soutenir l'Ordre et à lui rendre tous les bons offices qui seront en leur pouvoir ; ils font au Général le *vœu simple* d'obéissance. De son côté, l'Ordre s'engage à les protéger, à les aider dans toutes les circonstances où eux et tous ceux qui leur appartiennent pourraient en avoir besoin. Les *affiliés* portent toujours sur eux un scapulaire ; la forme, la couleur, l'étoffe est la même pour tous.

Le marquis de Flaviac revint en France, avant même la publication du décret qui autorisait les émigrés à rentrer dans leur patrie. Il fit élever son fils, le jeune comte de Flaviac, par les Pères de la Foi. C'est sous ce nom que se cachaient alors les Jésuites. Quelque temps après la rentrée des Bourbons, le comte de Flaviac entra dans la diplomatie, et, tout en servant les intérêts de la France, il rendit aux Jésuites d'éminents services. Les Flaviac nous étaient donc et nous sont encore tout dévoués. C'est une tradition de famille. Le jeune comte, élevé par nos Pères, a été marié par eux à une riche héritière d'une des plus nobles familles du Languedoc, celle des Salméron ; elle n'est pas moins dévouée à notre Société que celle des Flaviac.

On peut dire que, depuis la fondation de l'Ordre, il y a eu une alliance étroite contractée entre les fils d'Ignace de Loyola et les Flaviac et les Salméron.

Ces derniers, d'origine espagnole, sont, disent-ils, de la famille d'Alphonse Salméron, l'un des compagnons de saint Ignace.

Depuis le mariage de son fils, le vieux marquis de Flaviac a quitté Paris. Ses biens avaient été vendus pendant la Révolution; il en racheta la plus grande partie, et à la place où s'élevait autrefois le château féodal, il fit bâtir une élégante bastide entourée de trois côtés de platanes, de tamarins et de vieux mûriers aux formes bizarrement contournées, et puis, au midi, de la Méditerranée.

Le lendemain de l'ouverture de la mission, j'allai chez le marquis. Je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher Sainte-Maure, que je fus admirablement reçu. Ce ne fut pas parce que les Montgazin avaient eu des alliances au douzième siècle avec les Flaviac, et pourtant, aux yeux du marquis, cela avait bien sa valeur; ce ne fut pas parce que j'étais prêtre, et que ce titre me donnait droit aux égards d'un homme aussi profondément religieux que l'était M. de Flaviac, ce fut surtout parce que j'étais Jésuite; et, soit dit en passant, mon cher ami, un curé de paroisse est souvent reçu dans de nobles maisons avec un laisser-aller, un sans-façon qui frise l'impertinence, tandis qu'un religieux, quel qu'il soit, est toujours l'objet de la déférence la plus respectueuse. Il semble que la soutane écourtée du Jésuite, ou les sandales du capucin aient en

soi une vertu qui commande aux fronts les plus altiers de s'incliner.

Après les compliments d'usage sur mon *éloquent discours* de la veille, le marquis de Flaviac me dit :

— J'espère bien, malgré mes soixante-douze ans, ne pas manquer un des exercices de cette sainte mission. J'ai de bons chevaux, ils me conduisent dans vingt minutes à Marseille; cet exercice répété deux fois par jour me sera, je le crois, très-salutaire. Ah! mon cher Père, à mon âge, il est temps de songer sérieusement à son salut. A la vérité, je compte sur la promesse que Dieu a faite à l'un des fondateurs de votre Ordre, saint François de Borgia, que, pendant trois cents ans, tous ceux qui auront appartenu à l'Ordre et qui y auront persévéré jusqu'à la fin, seront sûrs de leur salut, et vous savez que j'appartiens à votre sainte Compagnie par l'affiliation.

J'interrompis le Père de Montgazin et je lui dis:

— Serait-il vrai que saint François de Borgia ait eu cette révélation?

— Je ne sais pas, me dit en souriant le Père, si François de Borgia a eu une révélation de ce genre, ou si son cerveau, surexcité par le jeûne et par les macérations, a rêvé quelque chose de semblable; je crois que Dieu veut sauver toutes ses créatures, et ce bail de trois cents ans passé avec la Com-

pagnie de Jésus me paraît, je l'avoue, très-suspect.

Il continua :

— Pendant le temps que je restai à Marseille, je sus que le marquis, confiant sans doute dans la promesse faite au saint Jésuite, se permettait quelques retours aux erreurs de sa jeunesse. J'aime à croire que la mission l'aura converti.

— Je vous devrai, mes Pères, me dit-il, une visite des plus agréables pour moi, celle de ma belle-fille, la comtesse de Flaviac. Vous savez qu'elle est de la famille de votre glorieux Alphonse Salméron. Aussi les fils aînés des Salméron portent-ils toujours le nom d'Alphonse, et les filles aînées celui d'Alphonsine. Hélas! c'est encore une noble famille qui s'éteint. Ma belle-fille est la dernière descendante des Salméron, comme mon fils est le dernier descendant de la branche aînée des Flaviac. Il ne reste plus de ce nom qu'un de mes neveux, charmant garçon s'il en fut, mais malheureusement un peu entiché de la philosophie moderne. J'aime encore mieux cela que s'il était janséniste. Voltaire, Rousseau, Diderot nous ont fait moins de mal que les Jansénistes.

Voyez-vous, mon cher Père, continua le marquis, je serais le plus heureux des hommes, sans la crainte de voir s'éteindre le nom des Flaviac. Mon neveu est marié depuis dix ans, et il n'a qu'un fils; et ma belle-fille, depuis cinq ans qu'elle est

mariée, n'a pas encore d'enfants. Deux fois nos espérances ont été déçues. C'est là un grand chagrin pour moi. Un si beau nom! reposer tout entier sur la tête d'un enfant de six ans, c'est déplorable!

Je l'avoue, la désolation du vieux marquis me touchait médiocrement. Je lui remis la lettre du Provincial et je me retirai.

Quand vous prêcherez, mon cher enfant, et vous serez, je crois, une des gloires de notre Compagnie comme orateur, vous vous apercevrez bientôt qu'il s'établit entre le prédicateur, surtout s'il improvise, et son auditoire, des rapports tels que rien ne lui échappe des impressions produites par sa parole. Les improvisateurs trouvent, dans cette rapide étude des dispositions plus ou moins favorables de leur public, l'élan qui leur est nécessaire. Un courant d'idées s'établit entre celui qui parle et ceux qui écoutent; on donne et l'on reçoit. Le prédicateur comprend jusqu'où il peut aller, le point au contraire où il doit s'arrêter. Quant à moi, un geste, un regard, un mouvement de tête, un sourire, rien ne m'échappait; tout avait sa signification. Moi, le moins clairvoyant de tous les hommes, je devinais alors les plus intimes pensées de ceux qui m'écoutaient, et j'ai surpris ainsi des secrets qui ne m'ont jamais été révélés que là.

Le surlendemain du jour de ma visite au mar-

quis de Flaviac, je devais prêcher le soir. L'église était splendidement éclairée, la foule compacte. Dans le côté réservé aux hommes je reconnus le marquis de Flaviac.

Au premier rang des chaises placées derrière le chœur de cantiques, et presque en face de la chaire, j'aperçus une femme que je n'avais certes pas vue aux exercices précédents. L'élégance, la richesse de sa parure la rendaient trop remarquable pour qu'il lui fût possible de passer inaperçue. La pensée me vint que ce devait être la belle-fille du marquis de Flaviac. Que m'importait cela? Rien sans doute : c'était un sentiment de pure curiosité que j'éprouvais; il ne pouvait y avoir rien de plus, et je ne m'expliquais pas pourquoi je me sentais troublé. Je voulus réagir contre moi-même : je cherchai des torts à cette inconnue, quelle qu'elle fût; je trouvai qu'il était ridicule d'étaler dans une église un tel luxe de velours, de plumes et de dentelles; et je me promis de donner, à l'occasion, une bonne leçon à ces femmes du monde qui ne viennent dans le temple du Seigneur que pour attirer les regards par un luxe extravagant. Je ne m'étais jamais senti de telles dispositions au rigorisme, et tout cela à propos de cette femme dont je n'avais pas encore vu les traits.

VI

LA COMTESSE DE FLAVIAC

Le cantique d'invocation au Saint-Esprit était terminé. Quelques notes jetées çà et là avaient dominé parfois la voix des chanteuses, notes fraîches, pures et sans le moindre accent marseillais. C'était bien l'étrangère qui avait mêlé sa voix à celle des jeunes Provençales. Mais cette étrangère était-elle la comtesse de Flaviac, Alphonsine de Salméron? Pourquoi désirais-je savoir cela?

Les Marseillais ne possèdent pas le sens musical comme les Toulousains. Leur accent est plus énergique qu'harmonieux. Notre chœur de cantiques laissait beaucoup à désirer pour des oreilles délicates, et je n'étais pas le seul sur lequel la belle voix, qui semblait ne s'être fait entendre que pour se faire désirer, eût produit un effet électrique.

Quand l'étrangère se fut assise pour entendre le

prédicateur, elle se trouva en face de moi, et je ne pus m'empêcher de jeter sur elle un regard de curiosité presque anxieuse. Si, avant que je l'eusse vue, on m'eût demandé : Cette femme est-elle belle? je crois que j'aurais répondu affirmativement. Et je fus très-surpris de ne la trouver pas même jolie. Ce n'était pas là cette pureté de lignes, cette beauté placide et chaste que j'avais si souvent admirée dans les chefs-d'œuvre de l'art antique, ni l'éclat, ni la fraîcheur de coloris, ni le sensualisme des figures de femmes peintes par Raphaël et par Rubens; encore moins y trouvais-je la candeur, la naïveté de celles du Giotto et de Fra Angelico. Elle ne ressemblait en rien aux différents types que je m'étais fait de la beauté de la femme. Elle était petite et mince, les traits de son visage étaient irréguliers, les contours en étaient amaigris; elle était pâle; son teint, mat et légèrement brun, rappelait son origine espagnole. Non, elle n'était pas belle. Mais elle avait je ne sais quoi d'étrange qui surprenait au premier regard qu'on jetait sur elle, et qui attirait ensuite. Il semblait qu'il y eût là un inconnu. Ses yeux noirs, entourés d'un cercle bistré, avaient un éclat extraordinaire. Il y avait dans son regard je ne sais quoi de profond et de passionné, quelque chose d'indéfinissable.

J'avais eu occasion de rencontrer deux ou trois fois des femmes dont l'admirable beauté rappelait

les chefs-d'œuvre de la peinture et de la statuaire. Je les avais admirées en artiste, et j'avais même ressenti quelque surprise de n'avoir pas, en cela, éprouvé le plus léger trouble des sens. Comment me serais-je défié de moi-même en regardant avec une certaine curiosité cette petite femme brune et maigre, que j'avais d'abord presque trouvée laide? Pourquoi sentais-je son regard fixé sur moi, même quand le mien se portait du côté opposé où elle était? Par quelle fascination mes yeux revenaient-ils chercher les siens? Pourquoi ce trouble étrange?

Nos cérémonies avaient toujours lieu le soir, et bien que l'église fût très-éclairée, la lueur des lampes et des cierges ne se projetait pas également partout. Le visage de cette jeune femme, sur lequel mon attention se portait malgré moi, m'apparaissait baigné de lumières, et son regard ardent cherchait mon regard. Quelquefois un léger mouvement de tête faisait rentrer ses traits dans l'ombre; mais ses yeux, ses yeux dont je n'ai jamais vu, dont on ne verra jamais les semblables, brillaient dans cette ombre. Je voulais éviter ces yeux fascinateurs, je ne le pouvais pas. Cependant vous n'auriez pas cru, en m'entendant prêcher, que j'étais en proie à une véritable hallucination. Il y avait en moi un dualisme très-marqué, et dont je me rendais compte, tout en le subissant: d'un côté, l'ora-

teur maître de son sujet, et de l'autre, l'homme suivant, dans une des cases de son cerveau, les différentes phases d'un rêve fatigant, sans pouvoir s'éveiller.

Je prêchais ce jour-là sur les peines éternelles de l'enfer. J'étais alors saturé de toutes les idées du moyen âge, je les avais adoptées ; et c'était en raison d'une sincère conviction que je me complaisais dans les tableaux terribles des tortures imposées, pendant toute l'éternité, par le Dieu infiniment miséricordieux, à des créatures pécheresses, parce que toute créature est faible. Je voyais frémir tout mon auditoire, au récit de ces supplices inouïs, que je me déclarais pourtant impuissant à rendre. Elle, l'étrangère, ne frémissait pas. Elle ne perdait pas une seule de mes paroles, j'en étais bien sûr ; mais je les voyais glisser sur cette âme sans la pénétrer. Ces tortures des damnés, que je n'avais jamais encore représentées sous des couleurs si effrayantes, sur lesquelles j'avais concentré les sombres imaginations du Dante et les rêveries monstrueuses des théologiens de toutes les religions, ne me paraissaient pas devoir ébranler une seule des fibres nerveuses de cette femme. Il y eut un moment où elle devint, pour moi, tout mon auditoire, où je ne prêchai plus que pour elle. Je voulais la dompter, lui arracher un signe d'effroi de ces rigueurs éternellement vengeresses. Je voulais l'attendrir au récit des douloureuses angoisses

d'une âme séparée par le péché de tout ce qu'elle a aimé sur la terre, qui voit son époux et ses enfants dans le sein d'Abraham, qui tend ses bras vers eux et se tord dans l'agonie d'un incommensurable désespoir, à la pensée de ne pouvoir jamais, jamais, se réunir à eux. Elle ne frémissait pas; elle ne pleurait pas. J'avais pourtant un succès de larmes et de sanglots, comme jamais prédicateur n'en a obtenu. L'imagination brûlante des Provençales se complaisait dans ces lamentables amplifications; plus que toutes les autres femmes, elles sont avides d'émotions. Mais elle, que je voyais là devant moi, elle n'était donc pas femme! Je ne pouvais m'expliquer cette insensibilité quand il s'agissait d'un des dogmes les plus terribles de la religion chrétienne.

Je descendis de chaire. Il y eut, à la fin de ma péroraison, un murmure d'applaudissements que la majesté du saint lieu put seule contenir. Je crois qu'en effet je n'avais jamais si bien prêché. Aujourd'hui je trouve mon discours absurde; mais enfin, le genre admis une fois, j'avais dominé mon auditoire, elle exceptée. Ce jour-là, j'avais désiré un seul succès et je ne l'avais pas obtenu. Qui sait? me disais-je, peut-être me trouve-t-elle médiocre, ou du moins fort au-dessous de ma réputation?

Après avoir pris un moment de repos, bien qu'encore inondé de sueur, je rentrai dans l'église

et je me plaçai dans une stalle du chœur, d'où je pouvais voir ce qui se passait dans la nef.

On donna, selon l'usage, la bénédiction, et l'on chanta un cantique. Ce cantique rappelait le sujet qui venait d'être traité : l'enfer. Tout le monde restait à sa place. Cette voix merveilleuse qui n'avait vibré qu'un instant, on espérait l'entendre encore. Ce fut en vain. Le cantique est très-long et, soit dit en passant, très-stupide. Après les premières strophes, la foule, trompée dans son attente, s'écoula lentement, et il ne resta bientôt plus dans l'église que les chanteuses et quelques dévotes bien déterminées à rester jusqu'à la fermeture des portes. Elle était toujours là, à genoux, immobile, la tête dans ses deux mains. On commençait le dernier verset du cantique. Alors relevant sa tête, elle mêla sa voix à celle des chanteuses, ou plutôt elle chanta seule, car toutes s'arrêtèrent pour mieux l'écouter, avec une passion, un accent de douleur impossible à rendre. Les mots : *Hélas ! hélas !* surtout furent accentués avec une telle énergie de désespoir lugubre, que tous ceux qui étaient encore là frémirent. Cette voix, n'était-ce pas celle d'une de ces âmes que j'avais évoquées dans ma péroraison, et qui venait, comme je l'en avais conjurée, donner aux pécheurs un dernier avertissement?

Je n'étais pas loin de le croire moi-même.

En sortant de l'église, je me dirigeai du côté du port. La froide brise de la mer passait sur mon front brûlant. Le calme revenait dans mon âme, et à mesure que la réaction se faisait, je ne comprenais plus comment j'avais pu me laisser impressionner ainsi. Ce fut pour moi l'occasion de profondes réflexions philosophiques sur ce pauvre cœur humain, sur cette intelligence dont nous sommes si fiers. Je jetai la sonde de l'analyse dans ces abîmes plus profonds que cette mer mugissant à mes pieds, et je rentrai chez moi, sans avoir trouvé le premier mot de ces mystères. Mais la bonne nature m'envoya un sommeil réparateur et, avec lui, l'oubli.

Le lendemain, j'avais une de ces migraines que vous me connaissez, et je fus deux jours sans paraître aux exercices de la mission.

Je logeais à l'évêché, et j'avais un salon où je recevais les visites beaucoup trop nombreuses qui m'arrivaient. Je confessais les hommes dans ma chambre.

Mon indisposition avait été la nouvelle du monde dévot de Marseille. On déposa chez moi plusieurs cartes; je lus sur une d'elles le nom du marquis de Flaviac, sur une autre celui de la comtesse A. de Flaviac.

Elle était donc bien à Marseille, et c'était bien elle que j'avais vue à l'église.



Ces deux jours de réclusion m'avaient été utiles; j'étais sûr que l'étrange impression que j'avais reçue ne se renouvellerait pas, du moins avec la même intensité. J'allai à la cathédrale; je montai en chaire; mais je n'aperçus pas la seule personne que mes yeux cherchaient malgré moi. Sa voix ne se mêla pas à celle de nos choristes. Je me sentis plus à l'aise en ne la voyant pas dans l'église. Peut-être y avait-il un regret mêlé à cette satisfaction !

Le lendemain, j'avais chez moi différentes personnes de Marseille. On annonça le marquis de Flaviac et la comtesse de Flaviac.

C'était bien elle que j'avais vue! C'était bien ce beau regard, ces yeux si doux et si ardents et dont l'expression n'était jamais la même. Non, cette femme n'était pas belle; mais je comprenais qu'il y a une fascination plus puissante que celle de la beauté : c'est celle dont on subit l'empire sans pouvoir se l'expliquer, celle qui tient à la physionomie, au regard, au sourire, au timbre de la voix.

Madame de Flaviac avait tout l'usage et tout l'aplomb d'une femme du monde, et, pendant le petit nombre d'instants que dura sa visite, je reconnus qu'elle avait vraiment un esprit supérieur, beaucoup de naturel, de la vivacité et de la gaieté dans le caractère.

En partant, elle me remit une lettre du Provin-

cial de notre maison de Paris et une autre du Père Mauguin. L'heure où je devais prêcher était venue; tout le monde se retira.

Resté seul, j'ouvris les lettres; mais il y en avait une troisième placée entre les deux autres. L'adresse de celle-ci était d'une petite écriture fine, serrée, régulière, d'une écriture de femme.

J'ouvris cette lettre; elle ne contenait que six lignes :

« Mon Père, j'ai besoin de conseils, et je ne puis en demander qu'à vous. Seul, vous m'inspirez une confiance absolue, sans réserve. Vous seul pouvez lire dans cette âme que personne ne saurait comprendre. Je passe souriante au milieu du monde; il ne voit que les apparences, la position brillante que j'occupe. Il me proclame heureuse entre les plus heureuses, et moi je souffre, je souffre à en mourir! Mon Père, laissez-moi venir à vous. Seul, vous pouvez me sauver...

« Alphonsine. »

Ce billet m'impressionna péniblement. Je le jetai presque avec colère sur ma table. Voilà encore, me dis-je, une de ces histoires de femme du monde, comme j'en ai tant entendu depuis trois ans que je suis dans le ministère, qu'elle veut me raconter. Elles sont toutes comme cela! Dieu a

donné à celle-ci la naissance, la fortune, l'amour de son mari, l'estime de sa famille, la beauté, oui, la beauté, car, si elle n'a pas la beauté de convention, elle en a une qui n'appartient qu'à elle, et qui est mille fois préférable à celle que les peintres mettent sur leurs toiles, et que les statuaires donnent au marbre; et cette femme se croit malheureuse! elle a sans doute au cœur une passion adultère.

Cette pensée me fit frémir. La jalousie venait de me mordre au cœur. Je ne voulus pas me l'avouer, et je me dis que c'était l'indignation qui me faisait monter le sang à la tête.

Je répondis immédiatement :

« Madame,

« Je suis à mon confessionnal de sept heures du matin à dix heures, et, dans l'après-midi, de deux heures à quatre heures. Vous m'y trouverez, toujours prêt à vous donner les conseils que vous réclamez.

« Agréez, etc.

« De Montgazin. »

Je me rendis à l'église, sans songer à ouvrir les lettres du Père Provincial et du Père Mauguin. En montant en chaire, je parcourus la nef du regard; madame de Flaviac n'y était pas.

En rentrant chez moi, je vis sur ma table les

lettres oubliées et je les ouvris. Dans celle du Provincial, je trouvai la recommandation expresse d'avoir les plus grands égards pour la comtesse de Flaviac.

« Sa famille, je ne devais pas l'ignorer, était toute dévouée à notre Ordre, et la comtesse par elle-même était digne du plus vif intérêt. Depuis cinq ans qu'elle était dans le monde, elle avait conservé une réputation intacte. A la vérité, elle laissait un peu à désirer sous le rapport des sentiments religieux. Sans doute elle avait la foi; elle accomplissait régulièrement ses devoirs de catholique; elle allait même au delà, mais elle manquait de piété. Elle avait besoin d'être dirigée au point de vue de la vie intérieure, dont elle n'avait pas la moindre idée. Elle n'avait pas encore eu de directeur. Son confesseur était un ancien vicaire, resté à Paris pendant la Révolution. Il avait montré un grand zèle et beaucoup de courage; il avait cent fois exposé sa vie pour donner les derniers sacrements aux mourants. Ceci est très-beau sans doute; mais il faut bien avouer que cela ne suffit pas pour diriger les âmes dans la voie de la perfection. Celui-ci, comme les neuf dixièmes des prêtres séculiers, n'y entend absolument rien. Ces bons curés auraient besoin de méditer et de faire et refaire les exercices spirituels de notre Père saint Ignace. C'est à quoi ils ne pensent pas; les travaux du

ministère les absorbent, et ils n'ont pas le temps de devenir des hommes d'oraison. Ils conduisent leurs ouailles au ciel tant bien que mal par les voies communes. Cela peut encore suffire pour des pénitentes appartenant aux classes laborieuses de la société. Cela ne suffit pas pour celles qui se trouvent, soit par la naissance, soit par la fortune, aux sommités de l'échelle sociale : elles sont plus exposées que les autres. La comtesse de Flaviac a dans le monde une réputation de jolie femme, elle est à la mode : son esprit vif, brillant, mais un peu caustique, lui fait des admirateurs et des ennemis. Son mari, attaché à une ambassade, est souvent séparé d'elle. La position peut donc avoir ses moments difficiles. Je l'ai pressenti, quand elle est venue m'annoncer qu'au lieu d'aller rejoindre son mari à B..., elle voulait aller à Marseille suivre les exercices de la mission. Elle était sûre en cela de faire le bonheur de son beau-père ; et, par la même occasion, ajouta-t-elle en riant, je pourrais bien me convertir.

« — Ne traitez pas si légèrement une chose sérieuse, lui ai-je dit, et croyez-moi, puisque vous n'aurez pas là votre confesseur ordinaire, le digne curé de Saint-Merri, adressez-vous à un des Pères de la mission, et faites une bonne confession générale.

« — Et à quel Père me conseillez-vous de m'adresser ? me répondit la comtesse.

« Cher Père de Montgazin, ce n'est pas vous que je désignai ; ce fut le Père Quéroy, un des religieux, vous le savez, des plus intérieurs de notre Compagnie.

« — Oh! pour celui-là, je n'en veux pas! dit la comtesse. Il est affreux ce bon Père, et puis je l'ai entendu prêcher ; il n'est pas du tout éloquent, et je vous préviens que, pour faire de moi une sainte, il faudra beaucoup, mais beaucoup d'éloquence. Pourquoi ne me conseillez-vous pas de m'adresser au Père de Montgazin? On dit que sa parole a tant de puissance qu'il n'y a pas de Madeleine qu'elle ne puisse envoyer pleurer ses péchés dans le désert de la Sainte-Baume?

« Je ne suis pas une Madeleine, continua-t-elle ; je ne veux pas être envoyée au désert. Mais j'ai entendu une fois à Paris le Père de Montgazin. Malheureusement j'arrivai trop tard ; je me plaçai mal, je voyais à peine, et beaucoup de paroles étaient perdues pour moi. Mais quelle voix harmonieuse! Quel accent entraînant! Je comprends qu'on ne résiste pas à cela, et, s'il est au confessionnal ce qu'il est dans la chaire, je crois que je pourrais devenir, sinon une sainte, je ne pense pas encore à cela, au moins une chrétienne fervente. »

« Dieu se sert de tous les moyens. Je ne contrariai pas l'attrait qui entraînait vers vous ma-



dame de Flaviac, bien que j'eusse préféré pour elle le Père Quéroy.

« — Eh bien! soit, lui dis-je, prenez pour directeur le Père de Montgazin.

« — Mais voudra-t-il causer avec moi, avant de m'entendre en confession?

« — Cela se peut; on cause au confessionnal.

« — Allons donc! causer à genoux, entre ces affreuses planches où l'on étouffe; cela n'est pas possible! Cet aspect seul éteint l'imagination.

« — Il n'y a peut-être pas grand mal à cela. Mais voyez comme Dieu aplanit même les plus légers obstacles devant les âmes qu'il veut tout à lui. Ici vous ne pourriez voir le Père de Montgazin qu'au parloir commun à tous les religieux, et, l'heure des visites étant pour tous la même, ce parloir est souvent encombré. A Marseille, le Père a un appartement où il reçoit ses visites, et la convenance seule règle les heures où il doit recevoir; il lui sera facile de vous accorder quelques instants pour commencer l'œuvre de la conversion d'une chrétienne qui jusque-là n'a pas essayé d'atteindre la perfection à laquelle elle est appelée.

« — Mais on dit qu'il est très-difficile à aborder, le Père de Montgazin; on lui prête même un propos peu aimable.

« — Quel propos?

« — Je n'aime pas à perdre mon temps avec les femmes.

« — Le fait est qu'il est très-occupé. Mais soyez sûre qu'à Marseille il vous recevra; je vous donnerai une lettre pour lui.

« — Merci; avec ce passe-port je puis tout espérer. »

« Voilà, cher Père, ce que vous deviez savoir. J'ai dû vous reproduire ce long entretien, pour que vous soyez bien au courant de tout. Rendez la comtesse solidement pieuse. Jetez-la dans les pratiques de la dévotion. Qu'elle prenne le scapulaire! Qu'elle soit de quelques-unes de nos Congrégations! cela est essentiel. Je sais que vous n'attachez pas assez de prix à ces petits moyens. Apprenez-le, c'est par là que l'on retient les femmes. Celle-ci a l'âme généreuse; elle aime l'Ordre. Elle n'a pas d'enfants; peut-être n'en aura-t-elle jamais. Elle a une grande fortune; qu'elle sache en faire un noble et saint usage! En présence du bien qu'on a à réaliser, les ressources sont insuffisantes. Arrachons à la mondanité quelque peu de cet or qu'on prodigue follement pour elle, et que les riches apprennent par nous qu'ils ne sont que les dispensateurs de ces trésors qui leur sont confiés.

« J'espère que vous vous pénétrerez du sens de ma lettre, et que vous agirez en conséquence. »

Telle était la teneur de cette longue épître. Sans le vouloir, je me trouvais en contravention avec les ordres qui m'étaient donnés sous forme de conseils. Je ne m'en repentais pas; je croyais avoir agi selon toutes les règles de la prudence.

Pendant deux jours j'attendis en vain la comtesse à mon confessionnal. Peut-être, sachant à peu près ce que le Provincial m'avait écrit, était-elle blessée de la manière dont j'avais répondu à sa missive.

Je me décidai à écrire au Provincial, à lui raconter tout ce qui s'était passé et à prendre ses ordres. Vous en ferez l'expérience, mon cher enfant; du moment que la Société attache un intérêt personnel à une affaire, celui qui en est chargé doit renoncer à toute initiative. Il faut qu'il suive le mouvement qui lui est imprimé.

C'était l'*obéissance aveugle* qui m'était prescrite; elle ne me permettait pas de commenter ces ordres, d'examiner s'ils étaient ou non contraires aux lois de la prudence et même de la délicatesse, du moins quant à l'allusion faite à la fortune des Flaviac. Le sens de la lettre était clair; je devais m'en pénétrer, mais non le modifier, et ce flair de la future succession des Flaviac, je ne me permis pas alors de l'analyser.

Quand je voulais me soustraire aux nombreuses visites qui m'arrivaient, je donnais au portier de

l'évêché l'ordre de ne recevoir personne; mais comme, d'après mes instructions, je devais les plus grands égards au marquis de Flaviac et à quelques notables de Marseille, le portier avait une liste de leurs noms, et ceux-là avaient le droit d'être importuns.

J'allais écrire au Provincial, lui raconter ce qui s'était passé, lorsque ma porte s'ouvrit.

On annonça la comtesse de Flaviac.

Le portier, interprétant les ordres qu'il avait reçus, avait décidé que, le nom de Flaviac étant sur la liste, toute personne qui le portait avait le droit de troubler les moments de solitude que je me réservais.

VII

LA CHUTE

Bien que je ne sois pas précisément timide, je me sentis gauche et déconcerté, en voyant entrer chez moi madame de Flaviac. On peut rire, si l'on veut, de la croyance aux pressentiments, j'en ai ri moi-même, j'en rirai peut-être encore ; mais il est certain qu'il me sembla voir entrer chez moi l'être qui devait s'emparer de toute ma destinée. Serait-ce mon bon ou mon mauvais génie? Je ne le savais pas encore. L'impression que j'éprouvais était à la fois douce et amère ; je souffrais, et je me sentais heureux de souffrir.

Dans la visite que madame de Flaviac m'avait faite avec son beau-père, j'avais trouvé, tout en rendant justice à la parfaite distinction de sa personne et de ses manières, et à son tact exquis des convenances, plus de hardiesse que je n'aurais voulu en

voir dans une femme aussi jeune. Son ton était quelquefois sec et tranchant ; et, dans les expressions si multiples de son regard, j'en surpris une froidement railleuse qui me déplut. Ce n'était pourtant pas moi qu'elle regardait alors.

Mais, ce jour-là, madame de Flaviac n'était plus la femme que j'avais vue à l'église et dans mon salon. Sa mise était d'une simplicité extrême. Un voile noir placé sur son chapeau couvrait à demi ses traits. Son attitude était timide, presque humble ; et sa voix, cette voix à la fois si douce et si sonore, tremblait quand elle me dit :

— Mon Père, me pardonnerez-vous de ne m'être pas rendue au lieu que vous m'avez indiqué, et d'être venue ici où, peut-être, je suis importune ?

Et comme j'hésitais à répondre, elle ajouta, en joignant ses deux mains, d'une forme si délicate et si parfaite, et en levant vers moi ses yeux, dans lesquels je crus voir briller une larme :

— Vous ne me le pardonnez pas !

Je n'eus pas besoin de me souvenir que la lettre de mon supérieur m'ordonnait la plus grande déférence pour madame de Flaviac, que cette entrevue m'était en quelque sorte imposée par lui.

Cette femme si doucement suppliante, c'était sa volonté que je subissais.

— Je n'ai rien à vous pardonner, lui dis-je. Vous avez préféré venir ici causer avec moi ; vous avez

bien fait d'y venir. Ne croyez pas que j'aie eu la pensée de vous forcer à une confession. Je déteste la contrainte, sous quelque forme qu'elle se déguise. Dieu attend : pourquoi ses ministres n'attendraient-ils pas le temps et l'heure? Vous avez des peines, vous voulez des conseils : parlez avec confiance, je suis prêt à vous écouter.

La comtesse s'assit dans le fauteuil que je lui présentais. Elle mit ses deux mains sur son front et resta quelques instants immobile et muette; puis, laissant lentement retomber ses mains, elle m'apparut, le visage inondé de larmes et les yeux levés vers le ciel. Il y avait là un désespoir si navrant, que je me sentis ému jusqu'au fond de l'âme. Dans ce moment, elle était plus que belle.

Je ne sais ce que je pus lui dire. Sans doute mon émotion ne lui échappa pas.

— Oui, vous êtes bon, me dit-elle. Vous avez toutes les grandeurs, celle du cœur, celle de l'intelligence. Je le savais bien, quand je suis venue de Paris ici. Oh! pourquoi y suis-je venue?... Et comment vous dire?... Vous ne me comprendrez pas. Oh! malheureuse! malheureuse!

— Hélas! madame, lui dis-je, bien que le religieux ne vive pas dans le monde, il en connaît tous les dangers. Depuis six ans que suis dans le ministère, j'ai sondé de bien terribles abîmes, j'ai vu saigner de douloureuses blessures, j'ai vu cou-

ler des larmes, amères comme les vôtres. Le prêtre sait, madame, ce que le cœur humain peut renfermer de misères, et il sait compatir à toutes.

Et ma voix était triste, car, je n'en doutais plus, cette femme avait une faute à se reprocher.

Mais les larmes de madame de Flaviac cessèrent de couler, ses yeux devinrent étincelants ; un sourire amer découvrit ses dents blanches, petites et un peu aiguës, et elle me dit :

— Croyez-vous donc, mon Père, que je sois ici pour vous confier quelque amour vulgaire? pour vous raconter comment je me suis laissé vaincre par quelque séducteur émérite, qui voulait mettre la fière, la dédaigneuse comtesse de Flaviac sur la liste de ses conquêtes, ou comment, tourmentée par le besoin d'aimer, ne pouvant réchauffer mon cœur à l'atmosphère un peu tiède, il est vrai, du toit conjugal, je me suis mise à la remorque de quelque jouvenceau, au teint pâle et à l'air lugubre, qui m'aura débité des tirades romantiques? Non, mon Père, non ; je ne suis pas une femme ordinaire. Toutes ces amours qui m'ont été offertes m'ont toujours paru si misérables, si factices, que vraiment il ne m'a pas fallu beaucoup de vertu pour les rejeter loin de moi. J'ai eu mes coquetteries de femme, je l'avoue, je me suis laissé aimer ; mais, quand je me suis donné la peine de sonder le cœur de ces hommes qui me parlaient, en termes

si brûlants, de leur éternel amour, je n'y ai rien trouvé de réel! Comédie! comédie! Rien de plus. Est-ce qu'il y a de l'amour dans le monde où je vis?

Et puis, s'interrompant brusquement, changeant d'attitude et de ton, elle s'écria, avec un mouvement de grâce juvénile, impossible à décrire :

— Oh! je le vois, vous êtes satisfait de ce que je puis vous regarder en face, sans rougir de honte.

Je ne sais comment cela se fit, sa petite main se posa sur la mienne, et, au lieu de la repousser, je la pressai par une vive et involontaire étreinte.

J'étais plus que satisfait, j'étais heureux, bien heureux de la savoir pure.

Elle pâlit, et retomba sur son fauteuil avec accablement.

Par convenance autant que par devoir, je m'étais toujours gardé de toute espèce de familiarité avec une femme; je fus effrayé de la liberté que j'avais prise avec la comtesse. Je venais d'en comprendre le danger.

— Eh bien! lui dis-je, puisque Dieu vous a fait la grâce de passer au milieu des séductions du monde, sans froisser vos ailes d'ange, pourquoi souffrez-vous? Dieu vous a comblé de ses dons: vous êtes belle...

— Vous me trouvez belle? s'exclama-t-elle en me regardant fixement.

Jamais je n'avais été plus embarrassé. Comment un compliment si banal était-il venu sur mes lèvres? J'étais humilié de ma sottise; il me semblait que cette étrange femme, tantôt éplorée, tantôt souriante, devait se moquer de moi.

Mais elle me dit très-simplement, et sans la moindre intention railleuse :

— Continuez, je vous prie, mon révérend Père.

— Oui, madame, repris-je avec le plus de calme qu'il me fut possible, oui, Dieu a tout fait pour vous. Votre mari vous aime...

—Vous croyez? interrompit-elle en faisant une petite mou dédaigneuse.

— Vous le savez bien?

— Je sais le contraire.

— Le contraire?

— Oui. Mon mari est un ambitieux, et les ambitieux ne connaissent pas l'amour.

— Peut-être vous trompez-vous. D'ailleurs, l'amour n'est pas tout; dans la vie conjugale, l'estime, l'amitié...

— O mon Père, je vous en supplie, ne tombons pas dans les lieux communs! Je vous en supplie, ne me redites pas ce que tous les hommes d'église répètent à celles qui vont les consulter! J'aimerais

autant voir un médecin ordonner à un mourant une infusion de fleurs d'oranger ou de camomille. Ah! je le savais bien, ajouta-t-elle avec un geste d'impatience, que vous ne me comprendriez pas!

Et elle reprit sa pose de femme désespérée.

La comtesse était là, devant moi, comme une énigme dont je ne pouvais trouver le mot.

— Je vois, lui dis-je avec tristesse, que je suis aujourd'hui d'une maladresse extrême. Je ne fais qu'irriter votre mal, au lieu de le guérir.

— Non, non, c'est moi qui suis injuste, me dit-elle avec une douceur enchanteresse. Parlez, oh! parlez-moi!

— Permettez-moi donc une question. L'ennui ne serait-il pas votre mal? Entrée très-jeune dans le monde, n'avez-vous pas été d'abord éblouie, enivrée? Et puis, avec votre esprit si supérieur, votre âme élevée, comprenant le vide et la vanité de tout cela, n'avez-vous pas dit avec le sage : « J'ai réputé le rire une erreur, et j'ai dit à la joie : Pourquoi me trompes-tu? »

En arriver à dire cela, madame, c'est avoir fait un grand pas vers la vie sérieuse d'une femme chrétienne; mais on ne le fait que le jour où toutes les illusions tombent, et ce jour est un jour de douleur, non à dire : « Je souffre à mourir! » Il faut laisser là ces exagérations, elles ne con-

viennent pas à une femme telle que vous, mais parce qu'à ces enivrements des premières années de la jeunesse, succède un ennui profond.

La comtesse m'avait écouté avec une attention très-soutenue, le coude appuyé sur une petite table qui se trouvait auprès d'elle, et la tête inclinée dans sa main.

Aux derniers mots que je prononçai, elle fit entendre un petit éclat de rire sec et métallique, et elle me dit :

— Ainsi vous supposez que le mal dont souffre à mourir une femme telle que moi, — ce sont vos expressions que je répète, mon révérend Père, — est tout simplement l'ennui?

Ce ton dégagé, si différent de celui qu'elle avait pris en entrant chez moi, me causa une vive irritation; je voulus me mettre à son nouveau diapason et je lui répondis :

— Oui, madame, l'ennui, et pas autre chose. L'ennui, c'est la grande maladie des femmes de votre classe et de votre position de fortune. Vous vous mourez, — pour me servir de vos expressions, — non d'une douleur réelle, noble, digne d'intérêt, mais de satiété. Et puisque vous aimez les comparaisons médicales, je vous dirai franchement que votre mal est des plus vulgaires : il ne peut inspirer quelque pitié qu'à ceux dont le devoir est de soulager toutes les souffrances; c'est

une indigestion de toutes ces joies, de tous ces plaisirs dont vous vous êtes rassasiée avec la fougue de votre ardent caractère.

Pendant que je lui parlais si durement, la comtesse me regardait avec de grands yeux étonnés. Elle ne m'interrompit pas. Mais quand j'eus achevé de parler, elle éclata en sanglots, se jeta à mes pieds, sans qu'il me fût possible de prévoir son mouvement et de l'empêcher, et saisissant mes deux mains, elle me dit avec un accent de douleur passionnée :

— Mon Père, mon Père, pourquoi suis-je venue ici ?...

Et pourquoi, au moment où je comprenais que j'allais, malgré moi, vous livrer mon âme tout entière, ai-je voulu prendre ce masque d'insouciance et de légèreté qui peut abuser cette société frivole, dans laquelle j'ai le malheur de vivre, mais qui me rend méprisable à vos yeux ?

— Ma pauvre enfant, lui dis-je en la forçant de se relever, je ne vous comprends pas.

— Hé ! me comprends-je moi-même ?

— N'êtes-vous pas venue ici pour ré lamer des conseils ?

— Oui.

— Mais si vous ne me laissez pas lire dans votre âme, quels conseils puis-je vous donner ?

— Vous avez raison, je suis une insensée.

Et ses sanglots redoublèrent.

— Si vous aviez de pénibles aveux à me faire, ce n'est pas ici que je devrais les entendre. Mais, vous me l'avez dit, votre vie est exempte de taches.

— Et je vous le dis encore; mais, je le vois, il faut parler. J'ai désiré ce jour avec ardeur. Il me semblait que j'éprouverais un bonheur immense à vous ouvrir mon âme tout entière, c'est au contraire une horrible souffrance! N'importe, j'irai jusqu'au bout.

Et, oppressée, palpitante, d'une voix saccadée par l'émotion, elle me dit :

— J'aime, comme je puis aimer, avec frénésie, et celui que j'aime ne m'aime pas! il ne m'aimera peut-être jamais!...

— Pauvre enfant! lui dis-je avec l'accent d'une profonde douleur.

Je souffrais cruellement.

— Vous me plaignez?

— Oui, je vous plains! Car je vois cette auréole de chasteté qui vous a couronnée jusqu'à présent prête à disparaître de votre front.

— Non, non, vous vous trompez! Je l'aime comme on doit aimer les anges; car il est un ange sur la terre, et le plus beau des anges. Je ne désire de lui qu'un mot, qu'un regard de pitié! Je ne l'aime pas d'un amour vulgaire, sachez-le bien, mais d'un amour énergique et fort, capable de

s'immoler lui-même, de s'ensevelir dans le cœur le plus passionné qui fût jamais, pour ne plus en sortir. Mais auparavant je veux entendre encore ce mot que vous m'avez dit tout à l'heure d'une voix si douce, si pénétrante : « Je vous plains. » De grâce, répétez encore ce mot!

— Oh! ciel! madame, que dites-vous?

— Moi! dit-elle, je n'ai rien dit, je ne l'ai pas nommé.

Et son regard plein d'effroi interrogeait le mien.

— Dites! est-ce que je l'aurais nommé?

— Non, vous ne l'avez pas nommé, lui dis-je. Peut-être, pensai-je, ai-je mal interprété ses paroles.

— Croyez-moi, madame, continuai-je, cessons un entretien pénible pour tous les deux. Ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser.

— Et à qui donc? Pourquoi, après avoir accepté ma confiance, me repoussez-vous?

— Voulez-vous guérir de votre fatale passion?

— Que faudrait-il faire pour cela?

— Celui que vous aimez vit-il dans le même monde que vous?

— Il n'a pas trouvé le monde digne de lui : il l'a abandonné.

— Eh bien! ne cherchez jamais à le voir; et puis...

Elle ne me laissa pas achever.

— Ne jamais le voir! s'écria-t-elle en se tordant les mains avec désespoir, mais je ne suis venue à Marseille que pour le voir, pour l'entendre, pour tomber à ses pieds, pour lui dire : Je t'aime!...

Et la comtesse était retombée à mes genoux, et ses mains pressaient encore les miennes. D'une voix étouffée, mourante, elle me répétait : Je t'aime, je t'aime! Son étrange et fatale beauté me fascinait. Je sentais les passions, si longtemps et si péniblement comprimées, se révolter en moi. Mon sang bouillonnait et affluait avec violence à mon cœur et à mon cerveau. Le vertige s'empara de moi.

Sans y penser, sans l'avoir voulu, j'avais relevé la comtesse, je la tenais dans mes bras. Son petit corps, si délicat et si souple, je le serrais à le briser. Elle jeta presque un cri de douleur; mes bras se détachèrent, mais alors ce fut elle qui m'enlaça, et saisissant ma tête dans ses deux mains, elle l'attira vers elle et ses lèvres s'appuyèrent sur les miennes.

O premier baiser d'amour! combien de fois ton souvenir a-t-il troublé mes nuits sans sommeil! Combien de fois ai-je regretté ou maudit ton ivresse! Virginité de mon âme, qui s'est exhalée dans un ardent soupir, je vous ai pleurée sincèrement devant Dieu! Mais quand, à seize ans, j'ai renoncé à ces étreintes, à ces joies que j'aurais pu goûter dans une union légitime, n'ai-je pas été un

insensé? Pouvais-je connaître l'étendue du sacrifice que je m'imposais? Un instinct puissant me pressait d'aller évangéliser les sauvages tribus où la civilisation chrétienne n'a pas pénétré. Là, il m'aurait été facile d'être fort contre moi-même. Ils ne l'ont pas voulu! Ils étaient fiers de mon talent d'orateur, de mon nom, de mes avantages extérieurs; tout cela créait un danger pour moi. Qu'importe? l'intérêt de la Société avant tout! Qu'importe que l'âme d'un Jésuite se perde, pourvu que la Société retire de lui de la gloire et de l'argent? J'avais, avant ce jour terrible, rencontré bien des écueils, j'avais demandé grâce! On me répondait par des banalités, et l'on me rejetait dans des relations continuelles avec les femmes du monde, sans paraître se douter qu'un homme, malgré l'habit qu'il porte, malgré ses vœux, peut aimer ou être aimé!

O mon cher enfant! pardonnez-moi, continua le Père en me voyant inquiet, troublé devant son exaltation, je ne devrais pas vous dire cela! Mes souvenirs m'ont entraîné plus loin que je ne l'aurais voulu. Dieu l'a permis peut-être, pour que vous receviez une salutaire leçon. Vous avez fait des vœux; mais ils ne sont pas irrévocables; avant de vous engager par ceux du sacerdoce, sondez bien votre propre cœur. Dans notre Ordre, on ne s'engage pas, sauf les exceptions, et j'ai eu le mal-

heur d'en être une, avant trente-trois ans; souvenez-vous qu'à cet âge même, cet engagement, pour celui qui ne connaît pas le monde auquel on le fait renoncer, est encore peut-être imprudent.

Je pris les mains du Père de Montgazin dans les miennes.

— Je crois, lui dis-je, que Dieu m'appelle à lui, comme il vous a appelé vous-même. Que vous n'ayez pu résister à la séduction de cette femme, je n'en suis pas étonné; je ne vois là qu'une surprise des sens et du cœur, pour laquelle Dieu doit être indulgent. Ce n'est pas cela qui peut ébranler ma vocation au sacerdoce. De grâce, mon Père, continuez de m'ouvrir votre âme.

— Quand nous revînmes de notre délire, me dit le Père de Montgazin, j'éprouvai une douleur et une humiliation inexprimables. Il y a toujours de l'orgueil dans toute vertu humaine. J'avais trente ans. Je n'avais pas une faute à me reprocher, je me croyais sauvé de tous les dangers que la fougueuse jeunesse peut faire courir à un prêtre. Une foi ardente m'avait fait triompher de mes sens, et l'habitude de les dominer en apaise peu à peu les dévorantes ardeurs; c'est alors qu'on se croit maître de soi. On oublie que le cœur peut, à son tour, commander en maître; on a puisé dans ces luttes mêmes un certain dégoût pour tout ce qui tient à la matière; mais les impressions de l'âme,

mais ces affections qui s'offrent à vous chastes et pures, comment s'en défier? Qu'une occasion se présente, et le vieil homme, qu'on pensait avoir bien enchaîné, brise ses entraves. On est perdu.

C'est ce qui m'était arrivé. Et puis une désillusion terrible se fit en moi. Cette femme, que je me sentais aimer d'un terrible, d'un fol amour, cette femme qui avait absorbé en elle tout ce que mon cœur et mes sens pouvaient avoir d'énergie, cette femme, était-il bien vrai qu'elle m'aimât? Etait-elle à moi comme j'étais à elle? Non : car, pendant qu'enivré et humilié de notre chute, je ne savais comment lui exprimer et mon bonheur et ma douleur, je voyais dans ses yeux, non pas l'ivresse de l'amour, mais l'orgueil du triomphe. Ce n'était plus une amante passionnée, mais une reine qui voyait à ses pieds un vaincu. Pendant que mon amour s'était élevé, en peu d'instants, à son plus haut degré de puissance, il semblait que le sien fût allé en sens inverse. Il y eut presque de la froideur quand nous nous quittâmes.

Je restai seul avec ma honte et mes remords. J'avais trop vif le sentiment de mes devoirs pour être incertain sur le parti que je devais prendre. Je devais broyer mon cœur, et quelque douloureux que dût être le supplice, je n'hésitais pas à l'accepter, et je me sentais fort. Mais où je me sentais faible, c'était à la pensée que mon sacrifice

pouvait coûter une larme à celle que j'aimais.

Je devais prêcher le soir. Je ne sais plus quel sujet m'était imposé; mais je choisis celui de la conversion du pécheur, et je pris pour texte :

« *Quomodo ceciderunt fortes?* Comment sont tombés les forts? »

Elle était là! Je fus éloquent comme jamais je ne l'avais été, comme je ne le serai jamais. C'était pour nous deux que je prêchais. Je ne la vis point émue; et sa physionomie froide, railleuse semblait braver le ciel et moi.

Je me demandai, avec terreur, si mon amour n'avait pas dégradé cette âme que je voulais sauver, et si, dans notre double adultère, car moi aussi j'étais engagé dans des liens sacrés, il n'y avait pas une mesure de perversité telle qu'il fallût un miracle pour en effacer la souillure?

Le lendemain, je donnai l'ordre de ne laisser pénétrer personne chez moi, sans exception. Le soir, on me remit la liste des personnes qui s'étaient présentées; le nom de madame de Flaviac s'y trouvait. Alors je fus au désespoir de ne pas l'avoir reçue. Cet ordre, je l'avais donné, précisément pour me soustraire au danger de la revoir. A présent, il me paraissait une cruauté; peut-être en avait-elle souffert

VIII

TERRIBLES REMORDS

Le Père de Montgazin continua :

— Mon cher enfant, je ne veux pas, je ne puis pas vous raconter ici les contradictions qui se rencontrent dans un cœur passionné, bien que cela vous fournît un sujet d'études psychologiques, qui ne serait pas sans intérêt et sans utilité ; mais j'ai hâte d'arriver au terme de ce long récit et de cesser d'évoquer ces souvenirs qui me brisent.

J'écrivis deux lettres, une à mon supérieur, à Paris, et l'autre à madame de Flaviac.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je mis une grande réserve dans ma lettre au Provincial. J'avais la conviction, lui disais-je, que je ne pouvais être d'aucune utilité spirituelle à madame la comtesse de Flaviac, et je voyais, dans mes rela-

tions avec elle, une perte de temps, et peut-être un danger pour moi.

Je me souviens qu'un homme de lettres vint un jour me prier de diriger sa conscience : il voulait revenir à Dieu. Nous causâmes longtemps ensemble avant sa confession, que je connaissais d'avance ; sa vie scandaleuse avait fait assez de bruit. Il me montra, avec une certaine satisfaction littéraire, la copie d'une lettre qu'il venait d'envoyer à sa dernière maîtresse. C'était quelque chose d'inimaginable comme dureté d'expression ; il semblait qu'il avait pris un plaisir féroce à traîner dans la fange l'idole qu'il avait adorée la veille. J'éprouvai un profond dégoût, en lisant cette étrange missive, écrite en style ampoulé et déclamatoire, et qui n'avait pas moins de huit pages. Cette femme eût-elle été la dernière des créatures, l'eût-il, un jour d'orgie, ramassée dans le ruisseau, il était lâche et cruel de l'insulter ainsi. Cela seul me fit douter de la sincérité de la conversion de cet homme. J'eus assez d'adresse pour l'amener à choisir un autre directeur que moi. Il devina peut-être que je l'avais compris. Notre Ordre l'a accepté avec enthousiasme pour défenseur. Je crois que cet homme nous a fait beaucoup plus de mal que de bien, et malheureusement il a compromis de plus saintes causes que la nôtre.

En écrivant à madame de Flaviac, je n'eus pas

la pensée de l'insulter. Je la suppliai, au nom de ses plus chers intérêts et pour le temps et pour l'éternité, de renoncer à moi, comme je devais renoncer à elle. Je ne lui dissimulai pas combien cette résolution était navrante pour moi. Je mis le baume de mon amour sur les blessures que je faisais à son cœur. Je plaçai Dieu entre elle et moi. C'était lui qui nous séparait. Il fallait accepter une douleur immense, volontairement et noblement, élever notre sacrifice à la hauteur de notre passion. A cette condition, le souvenir que nous conserverions l'un de l'autre serait doux, et nos cœurs ne seraient pas complétement séparés.

Madame de Flaviac ne me répondit pas. Elle ne vint pas à Marseille pendant plusieurs jours; et son beau-père me dit qu'elle était indisposée. Je crus que je deviendrais fou d'inquiétude et de douleur.

Voici quelle fut la réponse du Provincial:

« Vous ne comprendrez donc jamais l'obéissance telle que doit la pratiquer un fils de saint Ignace! Tant que vous pèserez les ordres de vos supérieurs au poids de vos opinions personnelles, vous ne serez pas, bien que profès, un véritable Jésuite. Que parlez-vous de la perte de votre temps? N'appartient-il pas à l'Ordre? Vos supérieurs n'ont-ils pas le droit d'en disposer? Madame de Flaviac m'a écrit une lettre dans laquelle elle

se plaint que vous êtes inabordable. Je sais que vous avez refusé d'aller dîner avec un de nos Pères, à la bastide du marquis. Faut-il donc vous répéter que nous avons, dans le présent et en vue de l'avenir, des raisons pour être agréables aux Flaviac, etc. »

Tout le reste de la lettre était sur ce ton. On me rappelait au *tanquam ac cadaver*. Que pouvais-je faire?

Sans doute, mon cher enfant, il était facile de répondre à cette question. N'ayant pu tout dire à mon supérieur, je devais regarder sa lettre comme non avenue, me renfermer dans les travaux de la mission, et ne me montrer au monde que dans la chaire. Mais, hélas! il y a, dans le cœur de l'homme, d'étranges misères et des abîmes de contradictions. C'était de bonne foi, sans arrière-pensée, que j'avais pris l'engagement avec moi-même de rompre toute relation avec madame de Flaviac. J'avais une trop haute idée des obligations qu'un vœu, quelque imprudent qu'il soit, nous impose, pour ne pas me sentir abaissé dans ma propre estime, après y avoir manqué. Et pourtant un sentiment de joie, que je ne saurais vous définir, se glissa dans mon cœur, pendant que je lisais la lettre de mon supérieur. Voilà qu'il me tançait de m'être écarté de la voie qu'il m'avait tracée; mes scrupules lui paraissaient frivoles!...

Certes, j'avais toujours fait peu de cas, je l'avoue, des procédés de nos casuistes pour légitimer des actes que la morale, même la plus élémentaire, réprouve. Le *probabilisme* et le *probabiliorisme* me semblaient une porte ouverte à la justification des actes les moins justifiables. Et voilà que, tout à coup, cette casuistique m'apparaît sous un autre aspect; je lui trouvai des côtés vrais et pratiques.

J'ouvris machinalement un livre de notre Père Escobar, qui se trouvait sur ma table (*Cursus theol.*, tract. 3, disp. 15, sect. III, § 48); il me sembla répondre à ma pensée la plus intime :

« En vérité, dit-il en parlant de nos auteurs, « quand je considère tant de divers sentiments sur « les matières de morale, je pense que c'est un heu- « reux effet de la Providence, en ce que cette variété « d'opinions nous fait porter agréablement le joug « du Seigneur. Donc la Providence a voulu qu'il y « eût plusieurs voies à suivre dans les actions mo- « rales, et que la même action pût être trouvée « bonne, soit qu'on agît suivant une opinion, soit « qu'on suivît l'opinion contraire. »

Et je me disais encore que, fils de saint Ignace, je devais me rappeler l'enseignement du saint fondateur de l'Ordre. Il nous commande de nous porter « avec une grande promptitude, avec joie spiri- « tuelle et persévérance à tout ce qui nous sera or-

« donné, renonçant, par une sorte d'obéissance
« aveugle, à tout jugement contraire, et cela dans
« toutes les choses réglées par le supérieur, et où
« il ne se trouve point de péché. »

Évidemment il n'y avait point de péché, en soi, à revoir madame de Flaviac, et il n'y avait pas lieu pour moi d'examiner les ordres de mon supérieur. Et si les moralistes religieux prescrivent d'éviter les occasions de faillir, nos Pères ont soutenu mainte et mainte fois qu'il était probable, et même très-probable, qu'on n'y était point obligé. J'avais lu Pascal dans ma jeunesse, et je lui avais donné raison contre nos Pères; et à présent la morale des théologiens de la Compagnie me semblait moins relâchée. L'obéissance aveugle devint pour moi le chemin le plus sûr: j'imposai silence à ma raison et à ma conscience, et je revis madame de Flaviac.

Je dois me rendre cette justice que, par un suprême effort de ma volonté, je me tins d'abord, avec elle, dans la réserve commandée par notre position. Mais elle était trop pénétrante pour ne pas deviner mes combats, mes remords et mes résolutions. Elle m'aurait dédaigné sans doute, si j'avais voulu continuer avec elle une vie d'amour et de bonheurs coupables; mais lui présenter un obstacle, c'était lui donner le désir d'en triompher. C'est ainsi que je l'ai jugée plus tard; alors je crus

à son amour, à la passion irrésistible qui l'entraînait vers moi. La mienne s'exalta à son plus haut degré de puissance, et je m'y abandonnai tout entier.

Madame de Flaviac me parut plus belle, plus séduisante que jamais; elle n'avait pas eu beaucoup de peine à me faire retomber à ses pieds. Remords, résolutions, tout avait été oublié.

Je passais chez le marquis de Flaviac tout le temps que je pouvais soustraire aux exercices de la mission, me jurant à moi-même et à Dieu, après chaque chute, de résister à la passion qui m'entraînait. Je me relevais avec courage, et je succombais encore.

Il faut être un homme de foi, sincèrement attaché aux devoirs de son ministère, les acceptant comme la vie normale, comme les seuls moyens de conserver la paix et l'estime de soi-même, pour comprendre ces tortures de l'enfer qui bouleversent une conscience placée entre la faiblesse de la nature et les aspirations vers la vertu. Je les ai connues ces tortures, et, tout en les subissant, il me semblait que j'en aimais davantage cette femme, que ma souffrance était un lien qui nous unissait. Je ne lui dissimulais pas cette souffrance, et je puis dire que j'étais plus heureux quand je lui faisais partager mes remords, que lorsqu'elle me jetait dans les voluptés les plus enivrantes.

La mission se passa ainsi.

Quand elle fut terminée, je fus rappelé à Paris; madame de Flaviac m'y suivit. Elle eut assez d'influence sur son beau-père pour le décider à quitter Marseille au mois de février, et à venir passer le reste de l'hiver à Paris. La présence du vieux marquis dans son hôtel laissait à la comtesse, préoccupée avant tout du soin de sa réputation, plus de liberté pour aller dans le monde et pour recevoir. Ce fut dans son salon que je revis votre mère, la marquise de Sainte-Maure.

Madame de Flaviac n'avait pas de proches parents à Paris. Son mari était absent, et, malgré la présence de son beau-père, elle sentait la nécessité de placer sa jeunesse sous la protection d'une femme dont l'âge et la considération pussent lui servir d'égide. La marquise de Sainte-Maure était, de toutes les femmes du grand monde, celle dont il était le plus honorable de posséder l'estime et l'affection. Madame de Flaviac voulut subjuguer votre mère: elle y réussit. Elle eut avec elle des câlineries charmantes, de la confiance, de la déférence. La marquise l'aima avec passion; elle l'appela sa fille, et se persuada qu'elle exerçait sur cette jeune femme une grande influence.

— Je me souviens, en effet, dis-je au Père de Montgazin, que, dans plusieurs de ses lettres, ma mère m'a parlé de la comtesse de Flaviac avec en-

thousiasme. —C'est une adorable enfant, me disait-elle; le contact du monde lui a laissé toute sa candeur, toute son ingénuité. Elle sent son inexpérience, et, souvent séparée de son mari, elle m'a priée de lui servir de mentor. — J'avoue, mon cher Père, que, d'après ces lettres, je me figurais la comtesse sous d'autres traits que ceux sous lesquels vous me l'avez représentée.

—.Madame de Flaviac n'est jamais la même femme; elle vous apparaît sous cent aspects différents, mais toujours séduisante, irrésistible.

Vous le comprenez, mon cher enfant, continua le Père de Montgazin, pour un cœur loyal, il y a quelque chose d'affreux à sentir sa conduite en désaccord avec ses principes, à usurper l'estime de ses supérieurs et celle du monde, à se dire : — Je déteste l'hypocrisie et le mensonge, et je suis hypocrite et menteur; je prêche l'horreur du vice, l'amour de la vertu, le respect de la foi jurée, et je trahis mon Dieu; je me glisse comme un larron dans la maison d'un homme, pour lui ravir le plus précieux des biens qu'il possède, l'amour de sa femme. Je foule aux pieds mes vœux, vœux imprudents, il est vrai, et je n'ai pas attendu d'y avoir manqué pour le reconnaître, mais que je devais, que j'aurais pu tenir, par ce respect qu'un homme d'honneur doit à sa parole, même quand il l'a engagée légèrement.

O mon cher Sainte-Maure, vous les avez déjà faits ces vœux terribles; mais enfin il vous reste une issue. Avant de vous engager par ceux du sacerdoce, les seuls qui soient irrévocables, avant de franchir le seuil de la porte sur laquelle il est écrit : « Laissez ici l'espérance! » réfléchissez bien; si toutefois votre libre arbitre n'est pas déjà étouffé dans les liens inextricables que nos Constitutions, nos exercices, notre direction, multiplient autour des jeunes hommes qui veulent entrer dans l'Ordre.

— Dois-je donc quitter la Compagnie? dis-je au Père de Montgazin.

— Eh! mon enfant, le sais-je? Depuis dix ans que je me suis engagé comme profès et comme prêtre, j'ai maudit et béni mille fois l'heure fatale où je me suis lié. Est-ce qu'un Jésuite est un homme ayant la conscience de sa force et de sa liberté? Sais-je ce que je dois vous conseiller? Sais-je si je dois vous dire : — Restez ici : il y a beaucoup de bien à faire parmi nous; — ou bien : — Fuyez, fuyez : la vie n'existe plus dans ce grand corps de la Compagnie de Jésus, elle est anéantie, et nous ne pouvons produire que des fruits de mort? — Pourquoi, nous cadavres, voulons-nous peser sur les destinées humaines? Pourquoi voulons-nous diriger les jeunes générations? Pourquoi avons-nous la prétention de sceller le monde nouveau,



qui s'élance vers un avenir radieux, dans le tombeau du passé, et de lui dire : — Tu n'iras pas en avant ! — O morts que nous sommes ! ensevelissons nos morts et ne nous mêlons pas aux vivants! Ils ont horreur de nous, comme la jeune fille, couronnée de fleurs et parée pour une fête, aurait horreur des linceuls du sépulcre.

Savez-vous, continua le père de Montgazin avec une exaltation toujours croissante, que j'ai craint cent fois de devenir fou?

Mon enfant, voilà sept ans que je subis ce martyre, et que mon cœur saigne des meurtrissures de mes chutes et de celles de mes résistances. Aux vacances de l'année 1827, j'eus un moment de répit dans mes cruelles angoisses. Ma poitrine fatiguée exigea quelques ménagements. On me fit suspendre mes prédications, et l'on m'envoya comme préfet des études à Saint-Acheul. C'est là que je vous vis pour la première fois, enfant plein de candeur et de grâce; c'était bien ainsi que votre tendre mère vous avait dépeint à moi. Sachant que j'allais être attaché à la maison de Saint-Acheul, elle me recommanda son cher trésor. Je vous aimai, et pour les qualités de votre cœur, et pour tout ce que votre caractère annonçait de solidité et d'élévation. Le recteur lui-même, voyant l'attrait mutuel qui nous attirait l'un vers l'autre, m'engagea à m'occuper de vous d'une manière toute

particulière. Les liens d'amitié, me dit-il, qui m'unissaient à la respectable marquise de Sainte-Maure me faisaient un devoir de cette préférence pour un élève distingué sous tous les rapports.

J'ai pensé depuis qu'on s'était servi de moi pour fortifier l'inclination naissante qui vous attirait vers l'Ordre. Peut-être vous a-t-on pris au doux piége de mon affection pour vous; peut-être avez-vous aimé la Compagnie, parce que je vous aimais.

Si vous y restez, puissiez-vous y vivre heureux; et pour cela, mon enfant, gardez-vous, non pas précisément des passions qui brûlent la jeunesse, mais de celles qui, peut-être un jour, brûleront votre âge mûr.

J'avais quitté Paris, continua le Père de Montgazin après un moment de silence, sans aller voir madame de Flaviac. Dieu seul sait ce que je souffris en prenant cette cruelle détermination! Trois jours après mon arrivée à Saint-Acheul, je reçus une lettre d'Alphonsine.

On m'avait donné le *sigillum;* c'est le droit, vous le savez sans doute, de cacheter et de décacheter soi-même ses lettres. On accorde généralement cette faveur à tous les Pères employés au ministère actif de la prédication et de la direction des âmes. Ce n'est pas une garantie que le secret de vos lettres sera inviolable. Quant aux miennes, j'ai eu mille raisons de croire que le cabinet noir, qui

n'est plus qu'un mythe chez les gouvernements qui se respectent, fonctionne parfaitement dans celui de la Compagnie de Jésus. Aussi, après quelques expériences, je pris les précautions que la prudence exigeait.

Je m'attendais à une lettre de femme désespérée; il n'en fut pas ainsi. Alphonsine me parut convaincue, aussi bien que moi, de la nécessité de rompre une liaison coupable. Elle m'apprenait même que quelques remarques malignes avaient été faites, à mon sujet, dans sa société. Je devais savoir, disait-elle, qu'elle tenait à sa réputation plus qu'à sa vie, et *nous devions*, en effet, *bénir Dieu*, — c'était une phrase de la lettre que je lui avais écrite au moment de mon départ; — *il se servait de la volonté de mes supérieurs* pour nous séparer. Elle me promettait son amitié, et tout cela en termes si compassés, si froids, que je restai atterré. Cette femme, me disais-je, ne m'a jamais aimé.

La comtesse ne me demandait pas de réponse; je ne lui écrivis plus; et je cherchai en Dieu l'apaisement de mon cœur brisé.

Quelque temps après, me promenant avec vous dans la campagne, j'aperçus une paysanne qui semblait nous regarder attentivement. Nous étions trop loin pour bien distinguer ses traits; cependant il me semblait trouver une vague ressem-

blance entre elle et madame de Flaviac. J'accusai mon imagination troublée par un cher souvenir, et je détournai mes regards; mais bientôt ils se portèrent irrésistiblement du côté où j'avais vu la jeune femme. Elle n'était plus là; mais, en passant auprès de la place qu'elle avait occupée, je me retournai, et, à travers les branches écartées, j'aperçus les grands yeux noirs d'Alphonsine. Je jetai un cri, et vous me demandâtes si je ne m'étais pas heurté à quelque pierre.

— Oui, mon enfant, vous dis-je, et ce n'est pas de moi qu'il a été écrit : « Les anges vous porteront dans leurs mains, de peur que vous ne heurtiez vos pieds contre la pierre. » Vous vous mîtes à rire de cette singulière application des paroles du prophète-roi; mais, en voyant ma pâleur, vous me crûtes blessé sérieusement, et j'eus quelque peine à vous rassurer.

Le lendemain je reçus une lettre d'une écriture trop connue. Je l'ouvris avec une agitation fébrile; j'y trouvai cette seule ligne :

« Pardonne-moi d'avoir cherché à te revoir ! »

Cette aventure romanesque exerça, sur mon imagination et sur mon cœur, une incroyable fascination. Un homme du monde l'eût peut-être trouvée aussi puérile qu'imprudente; il n'eût vu là qu'une réminiscence de ces lectures frivoles dont les femmes repaissent leur esprit. Moi, à trente-deux

ans, je n'avais perdu aucune des illusions de ma jeunesse. Je ne connaissais les passions que par les poëtes de l'antiquité et par mes études théologiques, et Dieu sait ce que celles-ci vous apprennent! Elles nous font connaître tous les côtés hideux du vice, toutes ses honteuses dépravations; et si nous rencontrons un jour cette attraction des cœurs, ces côtés charmants de l'amour qui semblent se confondre avec toutes les aspirations généreuses de l'âme, de telle sorte qu'un amour vrai, même coupable, vous rend cependant meilleur, qu'il agrandit vos horizons et vous fait comprendre qu'il y a en lui une vertu divine, oh! qu'alors nous regrettons de l'avoir méconnu, d'avoir renoncé à ses joies légitimes et pures, et d'avoir, dans un moment de ferveur imprudente, mutilé l'être moral, comme on mutile en Orient l'être physique!

Je veux, mon enfant, que vous sachiez bien, avant de vous engager pour toujours, quels sont les écueils que vous pourrez trouver sous vos pas. Avant mon funeste égarement, j'avais déjà triomphé de plus d'un péril. Une brillante renommée, des avantages physiques trop remarquables créent, pour les hommes engagés dans le sacerdoce, une position souvent difficile. L'enthousiasme des femmes a ses séductions, et les plus dévotes s'y livrent avec une expansion dangereuse pour celui

qui en est l'objet. J'ai connu plus d'un prêtre estimable, entraîné ainsi dans des surprises des sens qu'il n'avait pas su prévoir, et dont il s'est relevé, parce que les sens seuls avaient été surexcités. J'avais craint moi-même plus d'une fois d'échouer sur ces écueils. Une froide réserve suffit souvent pour arrêter ces admirations passionnées, ces élans d'amour, qui semblent avoir Dieu pour objet, mais qui, en définitive, s'adressent à son ministre, toutes ces faiblesses enfin d'âmes ardentes qui ne peuvent aller au ciel que soutenues par un directeur aimé. Elles veulent gravir, avec lui seul, les sommets de la montagne mystique, et le vertige s'empare des imprudents qui n'ont pas su ménager leurs forces. Ce mélange d'amour humain et d'amour divin, ces ardeurs de la femme qui veut donner tout son cœur à Dieu, immoler ses passions sur l'autel, à la condition que le sacrificateur sera celui-là et non un autre, tout cela est plein de périls pour la chasteté du prêtre. Si vous vous engagez dans le sacerdoce, vous traverserez sans aucun doute cette voie périlleuse. Souvenez-vous bien que, tant que votre cœur ne se donnera pas, le danger ne sera pas imminent. Si par malheur on tombe, on se relève; mais quand le cœur s'est donné, comment le reprendre, et comment avoir même le courage de vouloir le reprendre?

Je résolus de ne pas sortir de chez moi le lendemain. Et pourtant, à la même heure où j'avais rencontré la veille la prétendue paysanne, je me trouvai près de la haie. Madame de Flaviac était là. Elle m'indiqua une maison où elle était logée pour deux jours ; elle me donna tous les détails sur la manière dont elle avait quitté Paris, sur son déguisement, etc. Il me sembla depuis qu'elle aurait pu venir à Saint-Acheul, bien plus simplement et avec moins de danger. Mais Alphonsine aime à combiner des incidents romanesques, à se jeter dans l'imprévu, à se créer des périls pour se donner le plaisir de les vaincre. Elle aime à multiplier les fils d'une intrigue, à la condition de les tenir tous dans sa main ; elle va volontiers jusqu'à la dernière limite de la prudence, bien sûre qu'elle est de ne pas la dépasser. Elle joue avec la passion, et ne se laisse pas dominer par elle. Malheureusement elle se joue aussi avec la passion qu'elle inspire, elle se plaît à l'exalter jusqu'à la frénésie ; et quand on croit que son cœur s'est donné, bien donné, qu'il est pour jamais enlacé dans le doux lien de l'amour mutuel, elle le dégage par un mot, par un regard froid et railleur. Au moment où elle vient de vous enivrer, elle se plaît à vous torturer. On se demande si vous n'êtes pas, pour elle, un jouet qu'enfant malicieux elle se plaît à briser. Et tout à coup elle a des moments de passion fou-

gueuse, délirante, où son cœur semble dominer tous ses instincts fantasques et cruels.

Elle repartit pour Paris me laissant fou de bonheur et de remords, et me croyant plus que jamais aimé.

Les ordonnances de 1828 arrivèrent. On me fit quitter Saint-Acheul. Je prêchai, l'hiver, à Paris, et vers la fin de 1829, on m'envoya à Rome.

Là je repris encore possession de moi-même.

Ma passion pour la comtesse de Flaviac avait suivi ses phases d'orages et d'incertitudes : tantôt transporté par elle dans les plus hautes régions de l'amour, tantôt rejeté dans l'abîme du doute. Je ne m'abusais pas sur mes fautes; je ne sophistiquais point avec ma conscience. Je demandai avec instance à être employé dans les missions étrangères. Sans nommer personne, j'avouai au révérend Père Général ce que ma position avait d'irrégulier. Il me témoigna une indulgence extrême, mais il conclut en me disant que mes fautes mêmes ne me donnaient pas le droit de servir la Société autrement qu'elle voulait être servie. J'avais reçu le don de l'éloquence, de la persuasion : ce don n'était plus à moi, il appartenait à l'Ordre; je n'avais pas le droit de mettre la lumière sous le boisseau. Il m'assura ensuite que le secret que je lui avais confié, en dehors de la confession, resterait entre lui et moi. Il me demanda ma parole de rompre

une liaison coupable, je le promis; et, en rentrant chez moi, j'écrivis dans ce sens à madame de Flaviac. Hélas ! c'était, je crois, la quatrième ou la cinquième fois que je lui écrivais pour lui dire que je renonçais à elle.

Vous le voyez, mon cher enfant, je ne vous dissimule ni mes faiblesses ni mes fautes.

Comme l'homme peut beaucoup avec une ferme volonté, l'apaisement se fit peu à peu dans mon cœur.

Je savais que M. de Flaviac était revenu à Paris, et que la comtesse était une des femmes les plus considérées du faubourg Saint-Germain. Son hôtel était, pour nos Pères, un centre de réunion. On y discutait les bonnes œuvres à établir, les associations à former. Quand 1830 arriva, le comte de Flaviac, à la grande surprise de la noblesse, ne donna point sa démission; il resta dans la diplomatie. Les conseils, peut être même les ordres de nos Pères, — le comte était un *affilié*, et comme tel tenu à l'obéissance, — décidèrent sa détermination : elle souleva dans le monde un véritable tollé. Un Flaviac se rallier à une quasi légitimité, cela était-il possible! Le fait est que nos Pères ne se gênaient pas pour dire que les royautés légitimes leur avaient été peu favorables. Ils découvrirent tout à coup que la reconnaissance leur faisait un devoir de s'attacher aux d'Orléans. Le Régent jadis les

avait soutenus; ils avaient fait obtenir le chapeau de cardinal à Dubois, son premier ministre; et, en échange de ce léger et peu honorable service, la bulle *Unigenitus* fut reçue en France, au grand désespoir des Jansénistes, ces ennemis mortels de la Compagnie. L'extension de la liberté ne pouvait que leur être favorable. Leurs *affiliés* reçurent l'ordre de reconnaître le *fait accompli;* ils obéirent.

Le comte de Flaviac fut nommé à un poste beaucoup plus important que celui qu'il occupait sous la Restauration. C'était à la reine Marie-Amélie qu'il devait cette faveur. Nos Pères s'emparèrent de l'esprit de la reine, dès le commencement du règne. Ils levaient ses scrupules, et, grâce aux ressources de notre théologie morale, elle trônait aux Tuileries, non-seulement sans trop de peine, mais encore avec une certaine satisfaction. On obtenait, en retour, des faveurs pour le présent, et des promesses pour l'avenir.

La comtesse partit avec son mari pour B***. Elle avait accepté notre rupture avec résignation, et une amitié vraie semblait avoir remplacé cette passion pleine d'orages qui avait troublé ma vie.

Elle m'écrivait quelquefois, elle me demandait des conseils. J'avais voulu, dès le commencement, rompre cette correspondance dangereuse; je pré-

vins même la comtesse que j'avais renoncé au *sigillum*, et que ses lettres seraient décachetées par les supérieurs : elle persista, et sa correspondance, écrite avec un charme et un art extrêmes, avait toujours un sens que seul je pouvais pénétrer.

J'étais revenu en France pour prêcher dans différentes villes. Ma santé, affaiblie de nouveau, exigea l'air pur des montagnes, et je fus envoyé ici. Je traversais une de ces phases qui ne se rencontrent que trop souvent dans l'existence d'un Jésuite. J'étais en disgrâce, sans pouvoir en deviner la cause. Peut-être voulait-on me faire expier mes succès. J'étais en butte à des taquineries continuelles, à des reproches vagues, à des accusations puériles et sans base. J'avais, disait-on, de l'orgueil; je me croyais indispensable à la Compagnie; je croyais être plus éclairé que les anciens dans l'Ordre, et autres niaiseries de ce genre. Dieu sait qu'absorbé par mes luttes avec une passion malheureuse, je ne pensais guère à l'influence que j'aurais pu exercer dans la Compagnie.

IX

ENCORE UNE SOUFFRANCE

Depuis un an, madame de Flaviac ne m'écrivait plus. Dans ses dernières lettres, elle avait pris un cruel plaisir à exciter ma jalousie, et tout à coup elle rompit notre correspondance. Je me crus oublié ; je pensai qu'un autre amour avait succédé à celui qu'elle avait eu pour moi, et je souffris beaucoup. Toutefois le calme se faisait dans mon cœur, et depuis six mois que j'étais ici, j'entrevoyais une vie, sinon heureuse, du moins toute consacrée à mes devoirs de prêtre et de religieux. Je renouvelai même, il y a trois mois, au jour anniversaire de ma profession, avec un certain bonheur, les vœux qui me lient à la Société. Mon cœur renfermait le germe d'une éternelle douleur ; mais, comme l'homme déchu, j'entrevoyais que, même hors de l'Éden, il pouvait y avoir des rayons de soleil pour

réchauffer mon cœur glacé, ou de fraîches brises pour en tempérer les ardeurs ; et la pensée que j'avais une tâche à remplir et une expiation à faire m'était douce.

Voilà où j'en étais arrivé, le 30 juillet, jour où je prêchai le panégyrique de notre fondateur saint Ignace. Vous savez qu'il fallut m'emporter de la chaire, privé de sentiment. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que cette femme qui semblait m'avoir oublié, je la vis là tout à coup devant moi, et dans un seul de ses regards je lus tout notre passé d'amour, de luttes, de souffrances. Ce passé, que je croyais mort, se dressait devant moi vivant, terrible, implacable.

Le lendemain on vint m'avertir que la comtesse de Flaviac me demandait au parloir. Mon indisposition me servit de prétexte pour ne pas quitter ma cellule. J'écrivis à la comtesse : je la suppliai de ne pas chercher à me revoir. Elle avait voulu l'oubli, pourquoi à présent venir troubler mon existence, sinon la sienne ?

Je lui envoyai ma lettre par un homme dont j'étais sûr. Elle me répondit :

« En venant ici, je ne savais pas que vous y fussiez. Si je l'avais su, peut-être ne serais-je pas venue. Quoi qu'il en soit, je veux vous voir, vous parler. Je ne puis rester indifférente. Il me faut vous aimer ou vous haïr. Choisissez ! »

Je ne répondis pas. Et quand la comtesse revint, je refusai de me rendre au parloir.

Dix jours après, on raconta chez les Pères que la comtesse de Flaviac, dans une excursion sur la montagne, avait couru un grand danger dont son adresse et son sang-froid l'avaient miraculeusement sauvée. Le lendemain, ajoutait-on, elle avait passé la plus grande partie de la matinée dans notre église, et l'on avait remarqué son attitude profondément recueillie. De plus, elle avait envoyé pour notre chapelle de la Vierge un magnifique cadeau estimé par le Père Ruffin environ quatre à cinq mille francs; et vous saurez, mon cher Sainte-Maure, que nous avons des Pères qui, en estimation de bijoux et d'étoffes précieuses, en remontreraient au plus fin commissaire-priseur.

Le lendemain, la grande nouvelle du jour fut celle-ci : la comtesse de Flaviac avait fait demander le Père ministre, et elle était restée deux heures à son confessionnal.

Il serait difficile de s'imaginer tous les petits commérages qui se font dans les maisons religieuses; l'importance qu'on attache à savoir que madame une telle s'est confessée au Père un tel; que tel personnage haut placé a dit un mot bienveillant pour les Jésuites.

Je n'ai jamais aimé ces conversations; mais cette fois elles m'intéressaient, et il me sembla même



remarquer quelques sourires, quelques regards échangés. On semblait s'apercevoir de l'attention que je prêtais à ces bruits du monde, qui franchissaient le seuil de notre retraite.

Le lendemain, mon cher enfant, et ici la voix du Père de Montgazin devint presque tremblante, le lendemain, j'étais à ma table de travail, étudiant les Pères de l'Église et suivant, avec une curiosité pleine d'intérêt, l'épanouissement et les transformations de l'idée religieuse, depuis le Christ jusqu'à nous.

On frappa doucement à ma porte.

Je crus que c'était un de nos Pères et je dis :

— Entrez !

Ma porte s'ouvrit, et je vis paraître un jeune enfant qui cachait son visage avec son mouchoir.

— Que voulez-vous, mon ami? lui dis-je.

— Je veux vous voir, me répondit-on d'une voix sonore et vibrante que je connaissais trop bien.

Et, découvrant son visage, Alphonsine me dit :

— C'est moi !

Je restai éperdu.

— O mon Dieu ! lui dis-je, comment pouvez-vous avoir commis une semblable imprudence?

— Je ne commets jamais d'imprudence. Quand je fais une démarche, j'en calcule d'avance toutes les probabilités. Ne craignez rien !

— Mais si l'on vous surprenait ici?

— On ne me surprendra pas. Et me surprendrait-on, on ne me reconnaîtrait pas. Ne suis-je pas bien déguisée? Voyez donc, pas le moindre embarras, pas la plus légère gaucherie dans l'attitude. Je ne parais pas avoir plus de douze ou quatorze ans.

Et Alphonsine s'était approchée de moi ; un rayon de soleil, passant à travers mes volets à demi fermés, à cause de la chaleur, l'éclairait d'une vive lumière : elle m'apparaissait là comme une vision fantastique et enchanteresse. Son béret rouge, sous lequel elle avait enroulé ses beaux cheveux noirs, lui donnait un air de mutinerie juvénile, et son sourire me disait assez qu'elle jouissait de la surprise qu'elle me causait.

— Me trouvez-vous bien ainsi? me dit-elle.

— Vous savez bien que je ne puis approuver un semblable déguisement. Il ne peut être, à mes yeux, qu'une suprême inconvenance.

— Je n'avais que ce moyen de parvenir jusqu'à vous, puisque les femmes n'entrent pas dans l'intérieur de cette maison.

— Et pourquoi vous obstiner à me voir?

— Pour vous dire que je vous hais, me dit-elle avec des yeux enflammés de colère.

— Vous me haïssez, Alphonsine! Vous ai-je donc donné des motifs de haine? En rompant des relations doublement coupables, n'ai-je pas mis

tous les ménagements que l'affection la plus tendre a pu me suggérer? Ne l'avez-vous pas reconnu vous-même? N'avez-vous pas accepté la position qui nous était faite? Ne suis-je pas celui de nous deux qui a le plus souffert? Vous m'avez oublié pendant un an, et vous me revenez avec des paroles de colère. Eh quoi! dans votre âme n'y a-t-il donc pas de place pour les sentiments paisibles et doux? et vous sentez-vous le cruel besoin de briser et de fouler aux pieds ce que vous avez aimé?

— Eh bien! oui; mon cœur ne peut contenir que l'amour ou la haine. Et je crois ce dernier sentiment plus fort que le premier. Quoi qu'il en soit, je vous ai aimé, et dans ce moment je vous aime peut-être encore. J'ai voulu sincèrement rompre notre liaison: je pressentais la satiété; il fallait briser le vase avant d'avoir extrait la dernière goutte du parfum qu'il contenait. La dernière aspiration de mon amour devait être un soupir de regret et non un bâillement d'ennui. Je savais que vous m'échapperiez tôt ou tard, et il ne me convenait pas d'être abandonnée. Voilà pourquoi j'accueillis bien la pieuse homélie que vous m'envoyâtes de Rome. Elle répondait à un besoin de mon esprit; elle avait de l'actualité. Vous vouliez cesser toute correspondance entre nous; cela, je ne le permis pas; il n'entrait pas dans mes idées d'abdiquer aussi vite tout empire sur vous.

J'ai cherché à m'étourdir, à vivre indifférente, à aimer encore. Je ne vous raconterai pas mes espérances et mes déceptions. Le fait est que la flamme de la passion était usée ; elle ne jetait plus que de faibles lueurs, et je n'ai trouvé personne qui me parût digne de la rallumer : j'ai pu avoir des fantaisies, je n'ai pas eu d'amour.

Enivrée d'hommages, et au milieu de l'agitation et des splendeurs qui composent la vie d'une femme de mon rang et de ma position, j'ai senti l'ennui me dévorer. L'ennui, c'est la mort. Mon médecin m'a envoyée ici. J'étais bien éloignée de croire que je vous y rencontrerais. L'impression que vous éprouvâtes en me revoyant me prouva que mon souvenir n'était pas éteint dans votre cœur, et je m'avouai que vous aviez été le seul sentiment vrai de ma vie. Mais vous avez été dur pour moi ; vous avez refusé de me recevoir. Vous avez blessé mon cœur et mon orgueil : la haine a remplacé l'amour. Un accident dont les suites auraient pu m'être fatales, vous en avez peut-être entendu parler, donna tout à coup une autre direction à mes idées. Vous le savez, je suis croyante et, peut-être encore plus, superstitieuse. J'ai vu dans vos refus, dans le danger que j'avais couru, un avertissement du ciel, et j'ai pris tout à coup la détermination de commencer, à vingt-huit ans, la vie sérieuse et chrétienne que je me promettais bien de mener plus tard.

— Oh ! merci ! dis-je en pressant les deux mains de la comtesse dans les miennes, merci d'être venue me dire cela !

— Vraiment ! ce que je vous dis vous rend heureux ?

— Oui, bien heureux. C'est la paix, pour vous et pour moi, que cette résolution nous donne.

— Non, ce ne sera pas la paix pour vous ! Sachez donc que je suis venue ici avec mille sentiments contradictoires. Je ne sais si c'est l'aversion ou l'amour qui m'a poussée à prendre ce déguisement, et si c'est pour vous dire : — Tu m'as repoussée et je me suis vengée ; — ou bien : — Je t'aime toujours, mais malgré moi je suis ton mauvais génie. Je t'ai trahi, je t'ai perdu !

— Que voulez-vous dire, Alphonsine ?

— Je veux dire que le Père ministre, auquel je me suis confessée hier, sachant que celui que je m'accusais d'avoir trop aimé appartenait à la Compagnie, m'a fait une obligation de conscience de le nommer.

— Et vous m'avez nommé au Père ministre ?

— Oui. Vous le savez, mes résolutions sont toujours complètes. Je venais de dire à cet homme : — Dirigez-moi dans la voie nouvelle où je veux entrer. — Il a commandé, j'ai dû obéir. Je me vengeais de votre indifférence en obéissant, et alors cela me semblait doux.

— Sans doute il vous a demandé, dans l'intérêt de l'Ordre, l'autorisation de se servir de ce secret?

— Il me l'a demandée, et je la lui ai donnée.

— C'est pour me dire cela que vous êtes venue ici?

— Oui, c'est pour vous dire cela.

— Eh bien! que Dieu vous pardonne le mal que vous m'avez fait! A présent laissez-moi. Puissiez-vous être sincère dans votre retour à la vertu! La haine est pourtant une mauvaise voie pour arriver à Dieu. La seule grâce que je vous demande, pour prix des douleurs dont vous m'avez abreuvé, c'est de ne plus chercher à me revoir. Que nos destinées s'accomplissent, et qu'elles soient à jamais séparées! Nous pouvions, par un sacrifice douloureux mais volontaire, renoncer à notre amour et en conserver le souvenir à la fois amer et doux, vous ne l'avez pas voulu. Le souffle de votre haine a flétri tout ce qui pouvait survivre aux orages de la passion. Encore une fois je vous pardonne!

— Mais moi, je ne me pardonne pas, me dit Alphonsine d'une voix étouffée. J'ai été entraînée par je ne sais quel vertige. Moi vous haïr, grand Dieu!... vous haïr! vous, mon seul, mon unique amour!...

Et cette femme, mon cher Sainte-Maure, se roula à mes pieds, comme en proie à un affreux délire. Cette femme inonda mes mains de larmes; elle fut

sublime d'éloquence douloureuse et passionné.
Le vertige aussi s'emparait de moi. Tout cet amour comprimé faisait battre mon cœur avec violence. Cette femme qui venait de me trahir, de me dénoncer, je n'eus pas la force de la repousser de mes bras. Encore une fois je fus à elle !

Vous me plaindrez, mon cher Sainte-Maure, et, je le sais, vous ne me mépriserez pas. Mais combien je me trouvai méprisable à mes propres yeux ! Revenu à moi-même, après le départ de madame de Flaviac, je rappelai dans ma pensée toutes les phases de ce fatal et coupable amour. Il se fit des lueurs dans mon intelligence ; et pour la première fois peut-être, je m'avouai qu'Alphonsine ne m'avait jamais aimé. Je n'avais été, dans sa vie, qu'un caprice, qu'une difficulté vaincue. Cet amour d'un religieux lui avait paru avoir une saveur, un piquant que celui d'un homme du monde ne pouvait lui offrir. Un homme du monde, que pouvait-il lui sacrifier? L'amour d'une autre femme ! Mais triompher de Dieu, savoir que cette âme à jamais troublée ne chercherait le repos qu'au pied même de l'autel profané, que Dieu seul prendrait la place laissée vide : c'était là le triomphe rêvé par l'orgueil de madame de Flaviac. C'était encore l'orgueil qui l'avait conduite dans ma cellule pour ressaisir sa proie. Elle ne voulait pas lui permettre de briser elle-même ses liens.

Le lendemain je reçus d'elle cette lettre :

« A présent, tout est fini entre nous! Oubliez-moi si vous le pouvez. Je ne chercherai plus à vous revoir. Quels qu'aient été les entraînements de notre dernière entrevue, je persiste dans ma résolution. Je trouve bon, à vingt-huit ans, de me poser en femme sérieuse. Il aurait toujours fallu en venir là, dans quelques années. Alors ce rôle eût été forcé. Pour bien le remplir, il faut l'accepter volontairement. Il y a dans les familles de Flaviac et de Salméron des traditions religieuses auxquelles je dois rester fidèle. On nous a reproché d'avoir abandonné notre drapeau politique; je vais relever plus haut que jamais notre drapeau religieux. A la cour des Tuileries, cela commence à devenir d'assez bon goût, et ceux de notre monde qui s'obstinent à bouder la royauté de Juillet et ses adhérents se rapprocheront de nous sur le terrain du catholicisme. Je vois loin dans l'avenir; il faut se préparer des rentrées, et se conduire de manière à ne jamais se trouver dans les impossibles, en face d'événements imprévus. Je deviens ambitieuse. Cette passion s'accorde à merveille avec la dévotion, et je sauvegarderai à la fois les intérêts du temps et ceux de l'éternité. J'établirai ma réputation sur des bases solides. La coquetterie ou l'amour auraient pu la compromettre. L'amour, pourquoi le regretterais-je? il n'a été pour moi

qu'une curiosité de l'esprit, un excès d'imagination; il ne m'a pas donné assez de bonheur pour en avoir même des remords.

« Vous le voyez, je vous parle avec franchise. Je n'ai été, envers vous, ni fausse ni perfide : je me monte si bien la tête, dans certaines circonstances, que j'éprouve tout ce que je parais éprouver. J'aurais voulu pouvoir aimer autrement : il paraît que ce n'est pas dans ma nature. Vous avez eu, de ce cœur de glace et de cette tête volcanisée, tout ce qu'ils pouvaient donner. J'ai eu des moments d'illusion : votre affection alors me paraissait nécessaire. Le hasard nous a rapprochés; je vous ai trouvé plus indépendant de moi que je ne le voulais. Vous refusâtes de me recevoir, de m'écrire. Mon orgueil fut froissé; et je ressentis la haine, sentiment bien autrement âpre et énergique que l'amour. Je n'ai pas voulu clore mon passé et entrer dans une voie nouvelle, sans ressaisir l'empire que j'avais eu jadis sur vous. Peut-être ai-je été plus loin que je ne voulais aller. En vous voyant si beau, si doux, si calme, après ce que vous pouviez appeler ma trahison, je me suis sentie prise d'une pitié profonde pour tout le mal que je vous ai fait dans le passé, pour tout celui que la découverte de notre fatal secret peut vous faire dans l'avenir. Si je vous ai aimé d'un amour sincère, c'est dans ce moment : mes larmes n'ont pas été feintes.

« Vous m'avez toujours aimée avec votre cœur; je vous ai aimé avec ma tête; vous êtes donc le seul à plaindre. D'après mes aveux, vous n'aurez pas à vous reprocher d'avoir troublé ma vie; elle a été ce que je voulais qu'elle fût : il en sera toujours ainsi. Oubliez-moi, cette fois, c'est bien sincèrement que je renonce à vous.

« Je retourne à Paris. Mon beau-père étant à Marseille, je descendrai à l'hôtel de madame de Sainte-Maure; je ne peux pas mieux me placer, pour devenir bientôt toute confite en dévotion. Au reste, vous le savez, j'aime madame de Sainte-Maure, et elle raffole de moi. On dit que son fils est le plus joli petit Jésuite que l'on puisse voir. Espérons qu'il ne rencontrera pas, sur sa route, une femme pour l'aimer trop ou pas assez. »

Cette lettre, mon cher Sainte-Maure, fit tomber toutes mes illusions. Croyez-le bien, ma plus grande douleur n'est pas d'avoir été trahi, dénoncé par cette femme, d'avoir été abandonné par elle avec cette indifférence railleuse, mais de la voir enfin telle qu'elle est, d'être obligé de m'avouer que les doutes que j'ai conçus tant de fois sur son cœur et sur son caractère sont fondés. Avoir aimé un être indigne de soi est la plus amère des humiliations.

Le jour même de mon entretien avec madame de Flaviac, j'allai trouver le Père ministre. Il fut

excessivement surpris de me voir aborder une question si délicate. Je dois lui rendre justice : cet homme, qui avait toujours été malveillant pour moi, changea tout à coup. Il avait appris mon secret au tribunal de la pénitence; il avait fait usage, pour l'arracher à madame de Flaviac, d'une règle de théologie aussi absurde qu'ignoble, et qui est en vigueur dans la plupart des diocèses : c'est celle qui exige que le prêtre prévaricateur soit nommé par sa complice; l'absolution n'est qu'à ce prix. Le prêtre, bien entendu, est dénoncé immédiatement à ses supérieurs. Le Père ministre usa de la connaissance qu'il avait acquise, avec une certaine délicatesse.

— Vous savez, me dit-il, que, bien qu'il puisse m'en coûter, je suis obligé d'avertir le Père Supérieur et notre Père Général. Je le ferai avec tous les égards que l'on doit à un homme de votre caractère. Vous êtes tombé comme David, vous vous relèverez comme lui; et l'Ordre pourra toujours se glorifier de vous avoir eu pour fils.

Ce matin, mon cher enfant, le Père Supérieur m'a fait appeler. J'ai compris que les Pères Ruffin et Vermont avaient parlé; leur dénonciation ayant été prévenue est restée sans effet. J'ai reçu l'ordre de me rendre à Lyon. On m'y envoie comme Père ministre. Je ne m'attendais pas à cela.

— Le Général, m'a dit le Supérieur, veut vous

relever à vos propres yeux, en vous donnant une marque de confiance. Le Père de Montgazin ne devait pas être traité comme un homme ordinaire. Tout est oublié.

Vous le voyez, je n'ai pas à me plaindre de mes supérieurs. Depuis 1828, nos maisons ont peu d'importance, et mes fonctions de Père ministre seront une sinécure; mais, comme prêtre soumis à l'ordinaire, je prêcherai dans le diocèse de Lyon et dans les diocèses voisins. Je vais me remettre avec courage à l'accomplissement de la tâche que je me suis imposée. Après avoir fait la cruelle expérience des faiblesses humaines, je serai peut-être plus apte à les guérir.

Nous allons nous séparer; mais nos cœurs resteront unis; ils tendront vers le même but: faire le plus de bien possible. Réfléchissez beaucoup avant de vous engager définitivement dans l'Ordre. Mon existence a été trop troublée pour qu'il me soit possible d'avoir, sur lui, des données parfaitement justes. Dans ce moment, je ne veux pas, je ne dois pas juger ceux qui veulent bien m'absoudre. Avant tout, il faut me réhabiliter à mes yeux et aux leurs; il me faut redevenir fort, maître de moi-même. Alors j'aurai le droit d'examiner si la voie que nous suivons est bien la voie droite enseignée par le Christ.

X

DÉPART POUR L'ITALIE

Ma seconde année d'études philosophiques et scientifiques était près d'être terminée. Je regrettai beaucoup de ne pas faire ma troisième année sous la direction de mon cher professeur. Tout en se renfermant dans les règles de l'enseignement imposées par les Congrégations de l'Ordre, il trouvait le moyen d'élever notre âme, d'élargir l'horizon de nos idées, de nous apprendre à nous servir de nos facultés intellectuelles. Et quand tout, dans l'institut était combiné pour faire de nous des machines, quelques paroles du Père de Montgazin nous rappelaient que nous étions des hommes.

Mais je regrettai encore bien plus l'ami que le professeur. Dans nos maisons, jamais le cœur ne peut s'épancher librement. A qui se confier? Aux supérieurs? On les redoute. A ses condisciples? Ils

sont, comme vous l'êtes vous-même, pleins de zèle et d'enthousiasme pour l'Ordre ; et s'ils n'ont pas pour la délation une répugnance instinctive, invincible, — et le cas est rare, — vos confidences les plus innocentes peuvent, en raison d'une fausse interprétation, être dénoncées. Que faire? Se renfermer en soi-même ; mais cette concentration absolue est contraire à l'instinct de relation qui est dans l'âme humaine; et tout ce qui contrarie, tout ce qui dérange l'équilibre des facultés et des besoins que Dieu a placés en nous, comme un don de sa toute-puissante sagesse, est un mal pour l'âme. Dans le Père de Montgazin je ne redoutais ni le supérieur ni le confident. Et puis je pouvais lui parler de ma mère, de ma mère que j'avais abandonnée, au moment de ses plus grands chagrins, de ma mère que j'avais presque oubliée pendant les ardeurs de l'initiation du noviciat. Je ne l'avais pas revue depuis trois ans; et nos lettres, par cela même qu'elles devaient être lues par le Supérieur, étaient froides et contraintes. Celles de ma pauvre mère étaient souvent tristes, désolées même. Et le Supérieur en me les remettant me disait :

— Vous n'avez donc pas su donner à votre mère « cette conviction que cherche sa tendresse pour vous, que son fils est là où Dieu l'appelle, dans l'ordre de sa volonté, dans une famille de frères qu'unit étroitement la charité de Notre-Sei-

gneur, et qui n'ont qu'à travailler pour la gloire de Dieu? »

Alors, dans mes réponses, je présentais à ma mère ces pieuses considérations, tout en sentant bien que ce n'était pas avec de froides paroles, avec des théories de perfection religieuse, qu'on peut cicatriser les blessures faites à un cœur maternel. Aussi quelquefois, laissant toutes ces belles théories de détachement absolu, je retrouvais, pour consoler ma mère, les tendresses filiales que je lui prodiguais autrefois. Alors mes lettres étaient incriminées par mon Supérieur.—Était-ce là le langage grave et réservé d'un religieux? Toute affection humaine, si légitime qu'elle fût, ne devait-elle pas s'exprimer au point de vue des devoirs imposés par ma sainte vocation? Une mère est sans doute pour nous la première des créatures de Dieu, mais enfin ce n'est qu'une créature; notre amour ne peut lui appartenir que dans une mesure restreinte; nous sommes voués au Christ, et celui qui aime plus son père ou sa mère que lui n'est pas digne de lui.

Et mes lettres, sous ce niveau inexorable qui passe sur toutes les aspirations, sur tous les désirs, sur tous les sentiments de l'âme, redevenaient sèches et glacées, et désolaient ma pauvre mère.

Dieu prit pitié de ses angoisses maternelles, et



une circonstance imprévue nous rendit quelques mois d'intimité, pendant lesquels il me fut donné de faire oublier à ma mère les chagrins que je lui avais causés.

La maladie qui s'était déclarée le jour où, malgré moi, je surpris les secrets du Père de Montgazin, n'avait pas d'abord paru grave; mais, après le départ de mon cher professeur, ma santé, qu'on croyait à peu près rétablie, s'altéra profondément. Il y avait en moi un tel ébranlement du système nerveux, qu'il m'était impossible de suivre les exercices de la maison sans fatigue, et les médecins prescrivirent le repos le plus absolu. Ma mère apprit que j'étais malade, non par moi, car, mon mal ne paraissant pas encore dangereux, je ne lui en parlai pas dans mes lettres. Elle vint à F... pour me voir, et, secondée par les médecins, elle obtint la permission de m'emmener en Italie. On fit d'abord de grandes difficultés. Si l'air du midi de l'Italie m'était indispensable, il y avait, dans le royaume de Naples, des maisons de notre Ordre où l'on pouvait m'envoyer. En présence de cette opposition, ma mère fit valoir un argument irrésistible. Elle possédait une grande fortune personnelle; elle fit entendre aux Pères que de leur condescendance à ses légitimes désirs dépendrait la disposition de biens dont elle pouvait facilement m'enlever, ou plutôt enlever à l'Ordre, la plus

grande partie. L'effet de cette menace ne pouvait être douteux. Il fut décidé que je partirais avec ma mère, et que nous passerions l'hiver dans les environs de Naples.

Ma mère retourna à Paris, dans les derniers jours d'octobre, pour régler des affaires d'intérêt assez importantes. A la fin de la première quinzaine de novembre, nous devions nous réunir à Lyon, et de là partir pour l'Italie.

J'avoue que ce voyage, si peu prévu, me causait une joie d'enfant; mais, dans une Société où tout se commente et s'interprète, je cachais soigneusement cette impression.

Ma mère, pendant son séjour en Suisse, me parla beaucoup de madame de Flaviac. Pour elle, la comtesse était un ange, un idéal réunissant toutes les perfections. Avec un esprit supérieur, une instruction sérieuse, une imagination d'artiste, des talents remarquables, elle avait une simplicité, une naïveté qui la rendaient adorable; et puis elle était si pieuse! elle avait une foi si ardente! etc., etc.

On le comprend, d'après les révélations du Père de Montgazin, je n'avais pas besoin de connaître la disposition naturelle de ma mère à l'enthousiasme, pour rabattre beaucoup des éloges qu'elle prodiguait à la « fille de son cœur, » c'est ainsi

qu'elle l'appelait; et j'avais quelque peine à m'empêcher de sourire, en entendant vanter la candeur et la naïveté d'Alphonsine. La délicatesse me faisait un devoir de me taire, et je me taisais.

La seule perfection que ma mère n'accordât pas à sa favorite, c'était la beauté. Elle avait, disait-elle, les plus beaux yeux du monde, mais une petite figure chiffonnée très-piquante, et voilà tout.

Pendant son séjour à F***, ma mère reçut plusieurs lettres de la comtesse. Dans la dernière, datée du 2 octobre, madame de Flaviac annonçait que son mari revenait en France; et, pour le voir quelques jours plus tôt, elle partait pour Bruxelles; le comte devait y rester près d'un mois.

Cette lettre était un chef-d'œuvre de passion conjugale. Ma mère, en me la lisant, était tout attendrie. Madame de Flaviac exprimait à « sa chère mère adoptive » tous ses regrets de ne pas se trouver à Paris au moment de son arrivée. « Dieu seul, ajoutait-elle, sait quand je vous reverrai. Si M. de Flaviac n'obtient pas la position qu'il désire, et qui le fixerait en France, s'il est encore envoyé en mission, certainement rien ne m'empêchera de le suivre n'importe où il ira. Il m'est impossible de supporter davantage les douleurs de ces longues séparations. »

Certes ma pauvre mère ne pouvait pas soupçonner la sincérité de cette Pénélope moderne; mais j'avoue que son enthousiasme pour elle me causait parfois une véritable irritation.

XI

UNE SURPRISE

J'arrivai à Lyon le 12 novembre, ainsi qu'il en avait été convenu avec ma mère. J'allai nécessairement descendre dans une de nos maisons, celle où le Père de Montgazin était Père ministre. Le lendemain, je reçus une lettre de ma mère. Un événement imprévu, me disait-elle, la forçait de différer son départ de huit jours. Elle était extrêmement contrariée; mais il s'agissait de rendre un service à la personne qu'elle aimait le plus au monde après moi, à la comtesse de Flaviac; elle n'avait pu s'y refuser.

Ce retard, loin de me déplaire, me fut très-agréable: il me donnait toute une semaine à passer avec mon cher Père de Montgazin. Je le trouvai toujours mélancolique, mais très-calme. Nous ne prononçâmes pas le nom d'Alphonsine. Je com-

pris qu'il voulait éloigner, autant que possible, un souvenir dangereux, et je me gardai bien de lui dire que la prolongation de mon séjour à Lyon tenait à des causes dans lesquelles madame de Flaviac se trouvait intéressée.

Ces huit jours passèrent rapidement. Je reçus une lettre qui m'annonçait l'arrivée de ma mère pour le 20, à dix heures du soir. Le lendemain, à huit heures, nous partirions pour Marseille.

L'heure était trop avancée pour que je me trouvasse à l'hôtel au moment où ma mère y arriverait; il aurait fallu une permission, et, devant partir le lendemain, je ne voulus pas la demander.

Le matin, quand je me rendis à l'hôtel, le Père de Montgazin, qui désirait voir ma mère, m'y accompagna. La voiture de voyage était déjà dans la cour tout attelée, et le cocher nous dit que madame la marquise de Sainte-Maure prenait une tasse de café dans la salle des voyageurs. Nous entrâmes dans cette salle, et là nous trouvâmes ma mère déjeunant avec... la comtesse de Flaviac.

Sa petite taille, son teint bistré, la flamme qui s'échappait de ses grands yeux noirs, me la firent reconnaître. D'ailleurs, la pâleur, le trouble de mon ami me le disaient assez : c'était bien elle ! Ma mère, en nous présentant l'un à l'autre, m'apprit que la comtesse faisait avec nous le voyage d'Italie.

Ma mère aimait beaucoup le Père de Montgazin : elle fut charmée de le revoir. Celui-ci, après avoir salué respectueusement, mais froidement, madame de Flaviac et causé quelques instants avec ma mère, prétexta une affaire pressante et nous quitta.

Nous montâmes en voiture, et là j'appris que madame de Flaviac était restée quinze jours à Bruxelles, auprès de son mari. Celui-ci, au lieu de l'ordre de se rendre à Paris, avait reçu une lettre du ministre des affaires étrangères, qui lui donnait une mission spéciale pour Saint-Pétersbourg, mission toute confidentielle, devant nécessairement le conduire au poste, si désiré, d'ambassadeur auprès d'une grande puissance. La comtesse voulait suivre son mari ; mais depuis qu'elle était à Bruxelles, elle avait été constamment souffrante, et le médecin consulté déclara que le climat glacial de la Russie serait mortel pour madame de Flaviac, que ses poumons étaient déjà dans un état d'irritation très-inquiétant, et que l'air chaud des contrées méridionales pouvait seul arrêter les progrès du mal. Cette prescription du médecin mit la comtesse au désespoir ; elle voulait tout braver, disait-elle, pour suivre son mari. Celui-ci alors déclara qu'il donnerait plutôt sa démission que de permettre qu'elle exposât sa vie pour le suivre en Russie. La comtesse ne voulut pas accepter ce sacrifice, elle céda.

M. de Flaviac, sachant que ma mère partait avec moi pour Naples, lui demanda d'emmener Alphonsine avec elle en Italie. Ma mère aimait trop « sa fille adoptive » pour refuser, et, aussitôt après le départ du comte pour Saint-Pétersbourg, madame de Flaviac vint rejoindre ma mère à Paris, et elles partirent ensemble.

Tout ceci me fut raconté par ma mère. J'avoue que j'éprouvais une certaine curiosité au sujet de la comtesse de Flaviac. Je n'aurais pas été fâché de me rencontrer avec elle pour quelques heures; mais me trouver en relations intimes avec elle, la voir en tiers entre ma mère et moi, cela m'était excessivement désagréable; et certes, si j'avais pu prévoir un incident semblable, j'aurais refusé de faire le voyage.

Arrivés à Marseille, où nous nous arrêtâmes deux jours, je trouvai à la poste une lettre du Père de Montgazin.

« Prenez bien garde, m'écrivait-il, de laisser soupçonner à cette femme que vous connaissez son secret; et, pour éviter cela, croyez-le, il ne suffira pas de vous taire. Son regard peut atteindre les dernières profondeurs de l'âme et y lire ce qu'elle a intérêt de connaître. Ne m'en parlez jamais dans vos lettres. Je ne veux plus me ressouvenir d'elle qu'à l'autel; partout ailleurs, je veux, je dois

l'oublier. Ne craignez rien pour notre correspondance, comme Père ministre, j'ai le *sigillum*, et notre Provincial est incapable de décacheter sournoisement mes lettres. Dans toutes nos maisons, soit en France, soit à l'étranger, je ne connais pas quatre supérieurs desquels je puisse en dire autant. »

La santé de madame de Flaviac m'inquiétait peu. Sa pâleur n'était nullement maladive, et la petite toux sèche qu'elle faisait entendre régulièrement, deux ou trois fois par heure, ne me paraissait pas naturelle; et, bien qu'elle crachât, disait-elle, le sang tous les matins, je persistai à croire que ma poitrine était beaucoup plus malade que la sienne.

Nous ne restâmes que huit jours à Rome. Je vis le souverain Pontife, et je passai ces huit jours à ce *Gesù* où devaient s'accomplir plus tard les événements de ma vie de religieux. J'appris par hasard que madame de Flaviac avait fait une visite à notre Général. Elle cacha à ma mère cette circonstance, et je n'en parlai pas non plus. Je ne voulais pas porter dans ce monde, où je rentrais pour quelques jours, les habitudes de délation et d'inquisition du Jésuite.

— Madame de Flaviac va à Naples avec madame



la marquise de Sainte-Maure? me dit un jour l'Assistant pour la France, le Père Rozaven.

— Oui, mon révérend Père.

— C'est une personne très-pieuse.

— Elle paraît du moins telle, mon Père.

— On doit croire qu'elle est ce qu'elle paraît être, me dit le Père Rozaven.

Je m'inclinai sans répondre.

— Vous savez, me dit-il, que sa famille nous est toute dévouée. Hélas! il en est de cette noble famille des Flaviac comme de tant d'autres qui s'éteignent tous les jours en France. La comtesse, mariée depuis plusieurs années, n'a pas d'enfants, et l'immense fortune du marquis de Flaviac appartiendra à son neveu, le baron de Flaviac. Celui-ci n'a lui-même qu'un héritier, un enfant de neuf ans; le baron est voltairien. Son fils sera élevé dans les colléges de l'Université: ce sera un impie comme son père. Il ne conservera certes pas les traditions politiques et religieuses de ses ancêtres, et nous aurons en lui un ennemi plutôt qu'un ami.

— Il me semble, mon Père, que le comte de Flaviac, en acceptant le gouvernement de Juillet, en se mettant à son service, n'a pas tenu beaucoup aux traditions de sa famille.

Je savais que le Père Rozaven, enfant de cette Bretagne qui a fait tant de sacrifices à la

cause de la légitimité, avait vu avec une profonde douleur la chute de la branche aînée des Bourbons, et je n'étais pas fâché de le mettre en demeure de me dire sa pensée sur la défection des Flaviac.

— Il y a des circonstances, me dit le Père assistant, où l'on doit abandonner quelque chose au flot qui nous entraîne, afin de conserver ce qu'on a de plus précieux. Il fallait, dans l'intérêt de notre Société en France, avoir au sein du corps diplomatique un homme qui fût complétement à nous; cet homme, c'était le comte de Flaviac. Beaucoup de ses confrères dans la diplomatie faisaient partie de nos Congrégations; mais seul le comte était attaché à notre Ordre par les liens de l'affiliation. Il y a une cause plus sainte que celle d'une dynastie : c'est celle de la religion et de la Société à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir. Le Père Rozaven, le frère de Sainte-Maure peuvent conserver leurs sympathies, croire que la prospérité de la France est attachée à telle ou telle forme gouvernementale; mais tout doit s'arrêter là. Leurs opinions ne sauraient leur créer des devoirs, car la ligne politique qu'ils voudraient suivre pourrait ne pas être celle de la Compagnie. Souvenez-vous, mon cher enfant, qu'une fois le seuil du *Gesù* franchi, on n'est plus Italien, Français, Allemand, Russe: on est Jésuite, rien que Jésuite. Nos *affiliés*

sont soumis à cette loi. Je blâmerais le comte de Flaviac, s'il n'eût pas renoncé, en se donnant à nous, à l'exercice de sa volonté; je le loue, au contraire, d'avoir sacrifié ses affections personnelles, pour rester fidèle, avant tout, au glorieux étendard de saint Ignace.

En me rappelant ces paroles, que je trouvais alors admirables, je me suis dit, plus tard, que ce n'est pas en vain que l'on reproche aux Jésuites de n'avoir pas de patriotisme et d'être des étrangers dans leur pays; amis du gouvernement, si ce gouvernement consent à se laisser guider par eux; ennemis implacables, s'il veut au contraire marcher en dehors de leur programme politique et religieux. Comment pourrions-nous inspirer à nos élèves l'amour de leur patrie, le désir de la voir libre et florissante, puisque, pour nous, le mot patrie ne peut plus avoir aucun sens? Nous ne rêvons que les splendeurs de la patrie idéale, les nationalités courbées sous le joug de la théocratie, la monarchie universelle voulue par Grégoire VII. Les Jésuites se croient encore assez forts pour réaliser cette utopie dans un avenir plus ou moins prochain. Moins ils seront citoyens dans le monde actuel, plus ils accéléreront le moment du règne futur où le Pape sera roi absolu de toute la terre, avec le Général des Jésuites comme maire du pa-



lais. Toutes les institutions qui se trouvent, en France, en Allemagne, en Espagne, en Italie, en Amérique, etc., en opposition avec ce plan doivent être combattues par les fils de Loyola. Devant le drapeau rouge de saint Ignace, tous les drapeaux doivent s'incliner.

Le Père Rozaven me recommanda d'avoir les plus grands égards pour la comtesse de Flaviac. Je me rappelai que les mêmes prescriptions avaient été faites au Père de Montgazin, au sujet de cette femme. Je me promis bien de m'en tenir avec elle aux exigences de la plus stricte politesse. Madame de Flaviac m'inspirait une répulsion invincible, et je suis sûr que, ne sachant rien de son passé, cette répulsion eût été la même.

Nous arrivâmes à Naples et nous nous établîmes à Pouzzoles, dans une villa située au milieu d'un bois d'orangers, entourée de trois côtés par de hautes murailles. Des rochers, sur lesquels la mer venait se briser, complétaient la clôture de notre habitation. Je n'aurais jamais pu rêver une plus délicieuse solitude.

J'avais prévenu ma mère que je voulais mener à la villa, autant que cela me serait possible, la vie d'un religieux. Ma mère était trop pieuse pour contrarier là-dessus mes idées. Il fut convenu que je lui donnerais une grande partie de la matinée;

c'était le moment où elle était seule. Madame de Flaviac, toujours souffrante, disait-elle, déjeunait dans son appartement et ne paraissait dans le salon qu'à midi. Le reste de la journée, je travaillais dans ma chambre. Je dînais avec ma mère et madame de Flaviac, quand elles étaient seules. De nombreuses visites affluaient, le soir, à la villa : on y voyait des voyageurs de distinction, des hommes de l'aristocratie napolitaine, des prêtres, des évêques, des supérieurs d'ordres monastiques, ce qui donnait à ces réunions un caractère semi-mondain, semi-religieux, que j'aurais aimé à observer, si les ordres précis de mes supérieurs n'avaient pas été un obstacle à ce désir. Je ne m'y trouvai que quatre ou cinq fois, et cela par ordre du Provincial de Naples, qui, ces jours-là, était un des convives de ma mère.

J'aimais ma solitude, et il m'en coûtait peu de suivre scrupuleusement la ligne de conduite qu'on m'avait tracée. Les confidences du Père de Montgazin avaient jeté du trouble dans mon esprit. Je regardais comme des tentations les pensées qu'elles m'avaient suggérées, et ces tentations il fallait les vaincre. Convaincu que ma vocation était d'inspiration divine, je voulais plus que jamais y persévérer. J'avais pris le Provincial de Naples pour mon directeur. Cet homme était le mysticisme incarné; il me remit aux exercices de saint Ignace,

et, sous son influence, reprenant ma première ferveur, je me trouvai plus attaché que jamais à la Compagnie de Jésus.

Six semaines après notre arrivée, madame de Flaviac annonça à ma mère, avec des transports de joie, la cessation de cette longue stérilité qui avait tant désolé son beau-père et son mari. Elle avait la certitude d'être enceinte, et elle était persuadée qu'elle devait ce bienfait de la Providence à l'intercession de la sainte Vierge. Elle avait fait une neuvaine à je ne sais plus quelle Vierge noire miraculeuse, et ses prières avaient été exaucées.

Ma mère avait beaucoup de piété, mais elle n'était pas superstitieuse; elle plaisantait souvent sa chère Alphonsine sur sa prédilection pour les Vierges noires, et lui demandait quelle supériorité elles pouvaient avoir sur les Vierges blanches.

Madame de Flaviac défendait avec beaucoup d'esprit sa Vierge noire, qu'elle prétendait avoir été sculptée par saint Luc. Du reste, elle aimait à soutenir les assertions les plus paradoxales; plus une chose était absurde, plus Alphonsine mettait de chaleur à la soutenir, tout en mêlant dans la discussion quelques traits piquants et railleurs; si bien qu'on se demandait quelquefois si elle parlait sérieusement, ou si elle se moquait la première des absurdités auxquelles elle prétendait croire.

Ma mère parlait souvent du Père de Montgazin,

qu'elle aimait beaucoup. La première fois que ce nom fut prononcé devant la comtesse, je me trouvai très-embarrassé; j'osais à peine lever les yeux. Je ne voulais pas avoir l'air de m'apercevoir du trouble et de l'embarras que je lui supposais. Je m'aperçus bientôt que mes délicatesses étaient superflues; le nom du Père de Montgazin ne semblait lui rappeler aucun souvenir pénible ou humiliant. Depuis, elle parla souvent la première du *beau Jésuite*, de ses succès à Marseille, de l'enthousiasme des Provençales pour lui, et tout cela d'une voix calme et assurée. Il eût été impossible, à tout autre qu'à moi, de s'imaginer que cette femme avait troublé l'existence de ce prêtre dont elle parlait avec tant de désinvolture; et parfois j'étais tenté de croire qu'elle avait perdu tout souvenir du passé. La comtesse de Flaviac, qui affichait une dévotion exaltée, qui se mettait de toutes les confréries, qui portait, disait-elle, deux scapulaires et je ne sais combien de médailles, ne me paraissait pas avoir le moindre repentir de ses fautes, pourtant si récentes; elle affectait même un rigorisme outré à l'endroit des femmes coupables, que ma mère, elle si parfaitement honorable, essayait de modérer, en lui disant que l'indulgence sied bien à la vertu.

Quant à moi, je trouvais dans les diatribes de madame de Flaviac contre les pécheresses, ce qu'il

m'est impossible d'excuser, l'hypocrisie et l'effronterie.

L'hiver s'était écoulé; il avait été pour nous un délicieux printemps, et ma santé s'était complétement rétablie. Madame de Flaviac n'avait pas décidément, et de l'avis des meilleurs médecins de Naples, d'autre maladie que celle des incommodités inséparables de l'état où elle se trouvait. Elle recevait de son beau-père lettres sur lettres; il lui demandait avec instances de venir faire ses couches à Marseille. Les médecins ne s'y opposant pas, madame de Flaviac parut disposée à se rendre aux désirs de ce vieillard, qui avait pour elle une tendresse aveugle, et il fut décidé que nous partirions dans les premiers jours d'avril. Madame de Flaviac serait dans le septième mois de sa grossesse. La mer la fatiguant extrêmement, nous devions revenir par terre, à petites journées, et arriver à Marseille dans les premiers jours de mai.

Les quatre mois qui s'étaient écoulés n'avaient pas fait disparaître l'antipathie que j'éprouvais pour la comtesse. Je crois que cette antipathie était partagée. Il me semblait reconnaître dans les paroles qu'elle m'adressait quelque chose d'hostile. Je crois qu'elle haïssait en moi l'ami du Père de Montgazin, et qu'elle avait deviné que son secret m'était connu. Ma mère ne s'apercevait pas de l'antagonisme qui existait entre sa fille adoptive



et moi; elle attribuait notre froideur mutuelle à la réserve que notre âge semblait exiger. C'était pour elle une question de convenance, et rien de plus. Le fait est que je ne pouvais me défendre du vague pressentiment que cette femme serait aussi mon mauvais génie, que ma destinée serait inséparable de la sienne, et qu'elle serait la cause première des plus grandes douleurs que j'étais destiné à éprouver.

XII

POSITION EMBARRASSANTE POUR UN JEUNE JÉSUITE

Nous étions arrivés au 8 avril. Le printemps était dans toute sa splendeur, et l'air pur et vivifiant de notre villa avait achevé de rétablir ma poitrine fatiguée. Dans cette chère solitude, rien n'avait troublé ma vie. C'est là que j'ai goûté complétement le bonheur de la paix de l'âme. Ces quelques mois avaient achevé de faire renaître, entre ma mère et moi, cette tendre intimité que mon cruel abandon avait altérée. Je témoignai à ma mère tant d'affection, je lui répétai si souvent qu'après Dieu elle serait tout dans ma vie et n'aurait jamais de rivale dans mon cœur, qu'elle accepta, sa grande piété aidant, le sacrifice que je lui avais imposé. Le Père de Montgazin l'avait déjà rassurée sur la crainte de me voir un jour envoyé, par mes supérieurs, dans les missions de l'Amé-

rique ou de l'Asie, et elle me disait : — S'il ne t'est pas permis de venir me trouver, moi je serai toujours libre de fixer mon séjour là où l'on t'enverra. — Enfin ces quelques mois resserrèrent encore les liens sacrés qui unissent une mère à son fils, et, pour cela, je les bénis et je remercie Dieu de me les avoir accordés.

J'ai à raconter à présent la singulière aventure qui a eu sur ma vie une si grande influence. Elle a été le principe de mes joies les plus intenses, les plus pures et de mes douleurs les plus amères. J'éprouve, je l'avoue, un certain embarras en commençant le récit d'un événement très-sérieux, mais qui, il faut en convenir, avait bien son côté burlesque.

Le jour de notre départ était fixé au 10 avril. Nos amis nous avaient fait leurs adieux, et ma mère, depuis huit jours, ne recevait plus personne. J'avais cru devoir lui donner cette dernière semaine tout entière. Je fis trêve à mes études et à ce que madame de Flaviac appelait ma claustration au milieu du siècle. Je me trouvai ainsi en rapports plus intimes avec la comtesse que je ne l'avais été pendant les quatre mois que nous avions passés dans le royaume de Naples; et, tout en conservant contre elle des préventions trop bien fondées, je compris qu'à moins de la connaître comme je la connaissais moi-même, il était presque impossible

de se soustraire à la fascination qu'elle exerçait sur ceux qui l'approchaient. Pour moi, je savais que tout était factice en elle : ce n'était à mes yeux qu'une admirable actrice; mais quelle illusion dans son jeu! quel naturel! Quand elle jouait son rôle de vertu irréprochable et même intolérante, d'épouse fidèle et passionnée, je n'étais pas sa dupe : je savais qu'elle jouait un rôle, et voilà tout. Mais quand elle parlait religion, amour de Dieu, dévotion à la sainte Vierge; quand elle affirmait qu'elle croyait non-seulement aux miracles consignés dans les livres saints, mais encore à ceux qui ne reposent que sur la plus faible autorité, le témoignage d'une bonne femme bien ignorante, par exemple; quand je la voyais passer quelquefois une heure en méditation dans notre oratoire et prendre la pose la plus séraphique, j'avais besoin de me rappeler sa lettre au Père de Montgazin, de savoir que cette haute dévotion était un parti pris d'avance, pour ne pas la croire sincère. Et puis idées superstitieuses, exagérations des pratiques du catholicisme, etc., tout cela était énoncé avec un esprit si charmant, si brillant, si original, avec un accent si profondément convaincu, que j'étais tenté de me demander si cette femme, après avoir pris la religion comme une position honorable, n'avait pas été frappée par ce qu'il y a de divin dans l'idée chrétienne, et si Dieu n'avait pas, par un miracle

de sa grâce, changé un calcul de l'esprit en entraînement de cœur? Mais je me disais : — Non, non, tout cela n'est pas vrai. Comédie! comédie! Rien de plus. Le manteau de la religion lui était utile, elle s'en est revêtue; elle s'y drape avec grâce, et tout sévère qu'il est, elle peut se dire qu'il lui va bien : elle sait le porter, et je dirais presque qu'elle a inventé la coquetterie de la dévotion.

Mais les thèses que madame de Flaviac soutenait avec le plus de charme étaient celles d'un amour maternel exalté. Ayant perdu pendant longtemps l'espoir d'être mère, elle était ivre de bonheur, en pensant à cet enfant qu'elle pourrait bientôt presser dans ses bras. Elle chantait les airs avec lesquels elle le bercerait, elle avait des élans de sensibilité passionnée pour ce petit être, qui n'était encore qu'un doux espoir, qui attendrissaient ma mère et dont j'étais moi-même ému, ou bien d'adorables enfantillages qui nous faisaient sourire. Cette femme, me disais-je, n'a su être ni épouse, ni amante, mais elle sera purifiée par l'amour maternel. J'ai tellement besoin d'éprouver le sentiment de la bienveillance, que je m'attachai à cette pensée; elle me rendait madame de Flaviac moins odieuse.

Je remarquai que, dans ses rêves sur l'avenir de son enfant, elle supposait toujours qu'elle aurait un garçon.

— Mais si vous avez une fille? lui dis-je un jour.

— Une fille? me répondit-elle, comme si je lui eusse parlé de la chose du monde le plus en dehors du possible; une fille! avoir une fille! Allons donc! Quelle singulière idée avez-vous là! Je serais au désespoir d'avoir une fille.

— Oh! ma chère enfant! Que dites-vous? s'écria ma mère; vous n'y pensez pas.

— Dites que je n'y avais jamais pensé, et vous aurez dit vrai. C'est votre fils qui vient de me présenter cette affreuse idée. Que dirait mon beau-père, que dirait mon mari, si je ne leur donnais pas un héritier des Flaviac? Mais j'éprouverais la plus cruelle des déceptions, si j'avais une fille! C'est un fils que j'ai demandé à la sainte Vierge, c'est un fils qu'elle m'accordera.

La veille de notre départ, ma mère, qui aimait à faire, le matin, de longues courses à pied, me proposa de parcourir les environs de cette délicieuse villa que nous allions quitter, non sans regret. Jamais ma mère n'avait été plus tendre pour moi.

— Tu as voulu séparer nos destinées, me dit-elle. Il m'eût été bien doux de voir perpétuer en toi la race des Sainte-Maure. Dieu t'appelait à lui, je devais me soumettre. Mais, si tu étais entré dans le clergé séculier, je n'aurais pas craint d'être à jamais séparée de mon fils. Tu ne sais pas ce que

j'ai souffert durant ces trois années de probation pendant lesquelles je n'ai pu te voir.

— Je vous écrivais, ma mère.

— Ah! mon cher enfant, tes lettres étaient à la fois un bonheur et une douleur. C'était ton souvenir qui m'arrivait; c'était un témoignage de ce respect qu'un fils bien né doit à sa mère; c'était l'accomplissement du quatrième commandement: «Tu honoreras.» Une mère veut plus qu'être honorée et respectée, elle veut être aimée; et je ne trouvais pas le cœur de mon fils dans ses lettres. Que de larmes amères j'ai versées en les lisant! Je t'avais toujours vu si bon, si affectueux, si caressant! Je ne te reconnaissais plus. Quelquefois un mot me rappelait l'amour que tu avais eu jadis pour moi, et je baisais ce mot béni en disant: Merci, mon Dieu! mon fils m'aime encore.

— Je vous l'ai déjà dit, chère maman, mes lettres, les vôtres étaient lues, commentées.

— Oui, oui, je le sais, et je ne t'accuse plus. On te faisait un crime de donner trop d'expansion à ta sensibilité, même envers ta mère. Il vaudrait peut-être mieux développer les seules affections que le prêtre, le religieux puissent éprouver légitimement que de chercher à les étouffer. Et, d'ailleurs, on ne détruit pas ce besoin d'aimer que Dieu a mis dans l'homme, qu'il a dû y mettre, puisqu'il est venu sur la terre pour nous dire: « Aimez-vous. » Si l'on

réussissait, on aurait détruit l'œuvre de Dieu, et ce serait un crime.

— Soyez bien assurée, chère mère, que la vie du religieux n'a pas affaibli l'amour que j'ai pour vous. Si dans un moment d'exaltation j'ai perdu le sentiment de mes devoirs de fils, je n'ai pas attendu de sentir mon cœur réchauffé au contact du vôtre pour m'en repentir.

— Je le sais, mon fils ; il y a déjà longtemps que je t'ai pardonné. Tu le vois, bien que je sache que tes vœux ne sont pas encore irrévocables, je ne te demande pas de renoncer à la carrière que tu as embrassée. Je serais heureuse, bien heureuse de ton retour ; mais enfin j'accepte le fait accompli, et mes bénédictions maternelles te suivront partout.

Nous marchions depuis longtemps ; ma mère commençait à être fatiguée : nous entrâmes dans une petite maisonnette de pêcheurs, et nous nous y reposâmes quelques instants. Il y avait là deux femmes, l'une déjà âgée et l'autre dans tout l'éclat de la force et de la jeunesse. Celle-ci nourrissait un petit enfant de trois ou quatre mois. Ma mère aimait beaucoup les enfants : elle se mit à caresser celui-là, qui était fort beau, tout en causant avec les deux femmes. La plus âgée se plaignit de son excessive pauvreté : son gendre gagnait à peine de quoi les faire vivre. L'intérieur de cette habitation

annonçait en effet la misère. Il y régnait pourtant un ordre, une propreté qu'on rencontre rarement, en Italie, dans les habitations du peuple. Cela seul donna à ma mère une opinion favorable de ces deux femmes. Elle remarqua aussi l'union qui semblait régner entre elles. La bonne vieille était fière de la beauté de sa fille, et quant au marmot, elle en était folle.—Voyez comme il est fort, disait-elle à ma mère. Oh! la Francesca! elle en nourrirait deux sans se gêner. On le lui a proposé plusieurs fois; mais il aurait fallu quitter son mari, sa mère; cela n'était pas possible : mieux vaut vivre misérables ensemble que riches et séparés. Et après tout la Madone, saint Janvier et saint Pierre, le patron de la barque de Giuseppe, ne nous ont pas encore laissés manquer de pain.

Ma mère, bien reposée, quitta la cabane; mais, en s'en allant, elle glissa une pièce d'or dans les vêtements du beau *bambino*.

Le soir, en nous mettant à table, nous dîmes avec un sentiment de tristesse : — Voilà le dernier repas que nous ferons dans cette chère villa.—Ma mère avait, depuis deux jours, congédié tous ses domestiques italiens. Nous n'avions ce jour-là, à Pouzzoles, qu'un cuisinier napolitain et sa fille, qui travaillait habituellement à la lingerie. Notre cocher français avait demandé à ma mère la permission d'aller à Naples, avec sa femme, pour assister à je

ne sais plus quelle fête; il ne devait revenir que le lendemain matin. Nous étions donc à peu près seuls.

A peine notre repas était-il commencé, que madame de Flaviac devint excessivement pâle.

— O mon Dieu! s'écria-t-elle, je souffre horriblement!

Ma mère s'élança vers elle pour la secourir. La douleur se calma; mais bientôt elle revint avec une telle intensité, qu'il fallut conduire la comtesse dans sa chambre.

Quelques instants après, ma mère rentra dans le salon. Elle me dit que la comtesse se trouvait mieux. Elle dîna à la hâte, pour aller la retrouver. Je montai dans ma chambre, qui était située au-dessus de celle de madame de Flaviac, et je me mis au travail. J'entendais marcher dans la chambre de la comtesse, et je distinguais même de douloureuses plaintes. Trois heures se passèrent ainsi. Il était dix heures du soir; je n'entendais plus rien au-dessous de moi.

Tout à coup on frappa à ma porte. J'ouvre; c'était ma mère, mais émue, tremblante, le visage bouleversé. Connaissant son attachement pour madame de Flaviac, je crus celle-ci dangereusement malade.

— Descends, me dit ma mère, je ne puis pas

quitter cette malheureuse Alphonsine; descends : il faut que je te parle, que je te consulte.

Je suivis ma mère dans sa chambre; elle était attenante à celle de madame de Flaviac.

Ma mère entra chez la comtesse en me disant :

— Attends-moi là.

Une portière seule séparait les deux pièces; ma mère et son amie parlaient avec vivacité : il y avait évidemment une discussion entre elles, et j'entendis ma mère dire :

— Alphonsine, ayez confiance en moi. Il m'est impossible d'agir autrement. L'isolement dans lequel nous nous trouvons nous favorise. A présent, il vous faut du repos; je vais envoyer le cuisinier chercher le docteur C...

— Non, non, s'écria madame de Flaviac.

— Il le faut absolument, ma pauvre enfant!

— Alors donnez-moi une plume, de l'encre et du papier; je veux écrire deux mots au Provincial : il m'enverra son médecin.

— Mais je puis écrire pour vous.

— Non, chère marquise, n'écrivez pas. Le Provincial sait déjà... Non, je veux écrire moi-même.

— Allons! calmez-vous; écrivez deux lignes seulement. Je vais raconter tout à mon fils; je vous le répète, il le faut absolument.

Et, revenant à moi, ma mère m'entraîna à l'autre extrémité de la chambre et me dit :

— Je t'avoue, mon cher fils, que j'éprouve un grand embarras pour te dire ce qui vient de se passer.

— Que s'est-il donc passé?

— Cette malheureuse Alphonsine est perdue, si nous ne trouvons pas le moyen de cacher cette triste aventure.

— Expliquez-vous, chère mère, je ne vous comprends pas; quelle aventure faut-il cacher?

— O mon Dieu! qui se serait imaginé une chose semblable? dit ma mère, qui, dans son trouble, ne s'apercevait pas qu'elle répondait à sa propre pensée, et qu'elle me laissait dans l'incertitude.

— Voyons, ma bonne mère, lui dis-je en lui prenant les mains, revenez à vous. Madame de Flaviac est-elle donc dans un danger imminent, puisque vous parlez d'envoyer chercher un médecin?

— Alphonsine est aussi bien qu'elle peut l'être à présent. Tout s'est bien passé. Et en si peu de temps! Heureusement je n'ai pas perdu la tête, et vraiment on la perdrait à moins... Mais j'avoue... qu'à présent il se fait en moi une réaction qui me rend incapable de m'expliquer comme je le voudrais...

Et ma pauvre mère, agitée d'un tremblement

nerveux, se laissa tomber sur un fauteuil en fondant en larmes.

Il y avait sur la cheminée un flacon d'eau de fleurs d'oranger; j'en mis quelques gouttes dans un verre avec de l'eau et du sucre. Dans ce moment j'entendis deux ou trois faibles cris venir de l'appartement de madame de Flaviac. Ce n'était pas elle qui gémissait ainsi... Je compris tout; mais ma stupéfaction fut si grande, que je laissai tomber le verre que je tenais à la main.

— Mon Dieu! ma mère! dis-je, cela est-il possible?

— Malheureusement ce n'est que trop possible, Alphonsine vient d'accoucher d'une fille.

— Mais elle n'était grosse que de six mois. Comment l'enfant peut-il vivre?

— Ne te hâte pas de condamner la comtesse; je te jure qu'elle n'est pas coupable. Elle m'a tout confié : son enfant est né au septième mois. Si cette grossesse avait suivi le cours ordinaire de neuf mois, la pauvre femme n'eût pas été compromise. Mais, bien que la petite créature qu'elle a mise au jour soit très-délicate, il est à croire qu'elle vivra; et pour le comte de Flaviac, pour le monde, pour moi-même, hier Alphonsine n'était grosse que de six mois; et vraiment elle était encore si mince, qu'il était impossible de supposer qu'elle fût plus avancée dans sa grossesse.

J'avoue que je ne saisissais pas encore très-bien les calculs de ma mère; seulement je voyais que la position était des plus critiques.

Madame de Flaviac avait eu le talent, ou plutôt l'audace de fabriquer tout un roman dans le genre héroïque, pour expliquer à ma mère la naissance de l'enfant. Ma mère avait promis le secret; mais par quelques mots qui lui échappèrent sur « l'aventure étrange » et sur « la malheureuse et innocente victime, » je compris que ce roman devait être aussi intéressant que compliqué, et que l'honneur de madame de Flaviac sortait sain et sauf de son récit.

Ma mère avait infiniment d'esprit; mais la vivacité de son imagination nuisait quelquefois à la solidité de son jugement. Les personnes qu'elle aimait exerçaient sur elle un tel empire, qu'il ne lui était pas possible de les juger, et sa crédulité pour tout ce qu'elles avaient intérêt à lui persuader était quelque chose d'inimaginable.

La comtesse, avec raison, comptait sur cette disposition bienveillante de ma mère. Quant à moi, quelques minutes de réflexion firent jaillir la lumière dans mon esprit. Mais je n'eus pas la tentation de dévoiler un secret où l'honneur de mon ami le plus cher était intéressé. Je laissai ma mère dans toutes ses illusions.

— Il est évident, me dit-elle, que nous ne pou-

vons partir demain, et que cette pauvre petite fille ne peut rester ici : car il faut sauver l'honneur d'Alphonsine. Comment y arriverons-nous? Je n'en sais rien encore. Il faut commencer par cacher à présent l'événement à toutes les personnes de la maison, et nous prendrons une détermination ensuite. Heureusement mon cocher et sa femme ne reviendront ici que demain matin. Nous avons le temps d'agir.

— Agir ! Et que pouvons-nous faire ?

— Écoute-moi bien : la chaumière où nous sommes entrés ce matin est très-isolée. Pars à l'instant, porte cette petite fille à ces pauvres femmes.

— Mais, ma mère, vous n'y pensez pas ! Moi, me charger d'un semblable message?

— Songe donc que dans cette maison on ne te connaît pas, et je ne puis me confier qu'à toi. Cette femme ne doit garder l'enfant que pendant quelques jours. Tu lui donneras tout de suite une assez forte somme, et tu lui promettras le double, tout ce qu'elle voudra, pour obtenir le secret.

J'avoue que la situation me semblait bizarre; et, indépendamment des idées que j'avais reçues dans mon éducation cléricale, je devais trouver étrange de jouer un rôle dans cette aventure romanesque. Je ne pouvais refuser à ma mère le service qu'elle me demandait. Je lui objectai cepen-

dant que je n'avais pas d'autre costume que mon habit religieux, et que je craignais de paraître ainsi devant ces femmes et devant le mari, qui serait là sûrement. Cela pourrait faire naître, dans l'esprit de ces braves gens, des idées peu avantageuses. Pour moi personnellement, cela m'importait peu; sans doute je ne les reverrais jamais; mais je tenais à ne pas jeter l'opprobre sur l'habit que je portais.

Ma mère sourit et me dit :

— Si tu avais vécu ici moins en moine et plus en homme du monde, tu saurais que, dans cette Italie, si religieuse, ou plutôt si superstitieuse, il y a un tel déréglement des mœurs du clergé qu'en te supposant le héros d'une aventure scandaleuse, le pêcheur et sa famille n'en seraient pas le moins du monde surpris. J'ajouterai qu'ils n'en seraient même pas mal édifiés. En France, pour respecter le prêtre, le religieux, nous avons besoin de croire à sa vertu. Nous voulons du moins savoir que, s'il tombe, il se relève, et surtout nous ne voulons pas qu'il affiche sa dépravation. En Italie, on vénère le prêtre parce qu'il est prêtre; mais comme le célibat ne saurait être la vocation du grand nombre d'individus qui endossent la robe du prêtre ou le froc du moine, on trouve tout naturel qu'il soit mal observé, et personne ne fait attention à cela. Le prêtre dont la vie est pure est ici regardé comme

un saint, on le vénère; mais on ne méprise pas les autres. La sainteté est chose si rare! c'est une exception. Je t'assure, mon cher fils, que pour moi je n'avais jamais tant estimé notre clergé français que depuis que j'ai été édifiée, par les hommes les plus honorables et les plus religieux, sur les mœurs du clergé italien. Je n'en pense pas moins, comme toi, que, même au milieu de la licence la plus générale, on doit toujours faire respecter le caractère dont on est revêtu; mais en prenant le manteau que Paul (le cocher) a laissé ici, tu pourras facilement ne pas être reconnu comme un religieux.

Il fallut bien me prêter à cette espèce de déguisement. Paul était beaucoup plus grand que moi, et le manteau cachait en effet ma soutane. Je mis sur ma tête un bonnet grec, qui me donnait une tout autre physionomie que celle que j'avais sous mon grand chapeau à la Basile. Je devais être ainsi méconnaissable pour ces deux femmes qui ne m'avaient vu qu'un instant.

Ma mère plaça dans mes bras la pauvre petite fille, en m'indiquant la manière dont je devais la tenir.

On comprendra sans peine que j'étais assez gauche dans mon nouvel emploi. Je voyais pour la première fois un enfant nouvellement né. J'avais toujours entendu dire qu'en entrant dans la vie

nous étions très-beaux pour des yeux maternels, mais qu'en réalité nous étions quelque chose d'assez laid. Je regardais avec curiosité la petite créature; je la trouvais charmante; mais elle me paraissait bien faible. La pensée me vint qu'il serait peut-être prudent de la baptiser. Ma mère, tout en m'assurant que la petite fille était très-bien constituée et très-viable, se rangea de mon opinion. Elle reprit l'enfant, et, pour la première fois, je remplis une fonction sacerdotale, en versant l'eau du baptême sur ce petit front. Je l'adoptai au nom de l'Église, et il me sembla que je l'adoptais aussi, et qu'il y avait, dès ce moment, entre elle et moi, un lien sacré que rien ne pourrait rompre. Ma mère lui donna un de ses noms à elle, Marguerite. Je repris l'enfant dans mes bras, et, en songeant de qui elle était la fille, je sentis mes pleurs près de couler. Je penchai ma tête vers elle, et dans mon cœur je jurai d'aimer et de protéger toujours cette enfant, si Dieu ne lui retirait pas ce souffle de vie qui me paraissait, hélas! si léger, et que je tremblais de voir s'éteindre. Pour cacher mon émotion à ma mère, je me hâtai de m'éloigner. Je couvris mon précieux fardeau de manière à le préserver de la fraîcheur de la nuit, et je pris le chemin de la maison du pêcheur.

J'avais à peu près deux kilomètres à parcourir, en suivant presque toujours le bord de la mer. Je

dois confesser que la peur de rencontrer quelques-uns de ces brigands dont les étrangers croient toutes les routes de l'Italie infestées vint quelquefois troubler mon esprit. La réflexion me disait que, dans le sentier que je suivais, il passait peu de voyageurs, et que les brigands n'avaient nul intérêt à se promener de ce côté-là.

Un peu rassuré, je songeai à la complication d'événements qui me jetaient, moi jeune religieux, dans la position étrange où je me trouvais, seul, au milieu de la nuit, marchant dans ces sentiers déserts et portant dans mes bras une pauvre petite créature qui, je n'en pouvais douter, était la fille du Père de Montgazin, d'un Jésuite ! Et je me rappelais les confidences de mon ami, ses longues douleurs, ses chutes, ses combats, ses déceptions, toute cette vie si tourmentée ; et je me sentais au cœur une immense pitié pour lui, pour cette enfant qui ne recevrait jamais ses caresses paternelles, dont il ignorerait peut-être toujours l'existence. Car savais-je, moi-même, quelle détermination on allait prendre au sujet de Marguerite?

Je me promettais bien d'employer tous les moyens possibles pour ne pas rester étranger à sa destinée. Je me sentais le cœur inondé de sentiments doux et tendres dont je n'avais jamais eu l'idée. J'aurais voulu être l'unique protecteur de ce petit être, dont un faible souffle manifestait seul

l'existence. Rien ne peut donner l'idée d'un clair de lune dans les contrées méridionales : c'est quelque chose de splendide. De temps en temps j'écartais mon manteau, pour voir ce petit ange qui dormait. Comme sa peau d'un blanc rosé était fine et transparente! Marguerite ne serait pas brune comme sa mère; et déjà, dans ce petit visage, il me semblait trouver une ressemblance qui faisait battre mon cœur. Oui, lui disais-je, oui, tu es bien sa fille; tu auras ses traits, tu auras surtout son âme. J'embrassais ses petites mains, qui se crispaient à mon contact, comme la feuille délicate de la sensitive. J'aimais cette enfant qui était entrée dans la vie il y avait à peine deux heures. Je l'aimais avec passion. Je lui prodiguais les noms les plus doux, les plus caressants, comme si elle avait pu m'entendre. Tu seras ma fille, lui disais-je. Et me reprenant : Non, je ne veux pas usurper ce titre de père, je veux le laisser à celui auquel il appartient. Il est aussi mon père; car la virilité de mon intelligence, c'est lui qui l'a créée : elle est fille de la sienne. Si j'ai entrevu, dans mes études philosophiques, des horizons que mes autres maîtres semblaient au contraire voiler à mes regards, c'est à lui que je le dois. Tu seras donc ma sœur, ma chère Marguerite, ma sœur adorée; et quels que soient les obstacles, je saurai bien empêcher que ta vie soit

séparée de la mienne. Je te protégerai, ma sœur; et s'il fallait un jour me sacrifier pour toi, je n'hésiterais pas un instant.

J'embrassai encore ses petites mains, son joli front, mais cette fois avec tant de vivacité, que Marguerite se réveilla et jeta quelques faibles vagissements; il n'en fallut pas davantage pour m'effrayer outre mesure. Comment la calmer?

En me rappelant cette nuit si douce et si terrible à la fois, je ne puis m'empêcher de sourire de toutes les folles terreurs que mon ignorance des saints mystères de la vie me suggérait. Marguerite pleurait toujours; désolé, je m'assis sur un tertre. Je me souvins que j'avais vu des mères balancer doucement leurs enfants dans leurs bras, quand ils criaient. Mais ces enfants étaient bien plus forts que Marguerite. Elle était si petite! j'avais peur de la briser. Et puis ses cris avaient quelque chose de si plaintif! Je n'en avais jamais entendu de semblables. Si elle allait mourir dans mes bras! Et mes pleurs coulèrent à cette pensée. Je crois que Dieu, dans cette nuit-là, me fit un cœur maternel. J'éprouvai toutes les angoisses, toutes les joies, toutes les appréhensions, toutes les espérances de la jeune mère qui voit, pour la première fois, l'enfant qu'elle vient de mettre au jour. Mais la jeune mère est entourée de sa famille, de ses amis; ils la rassurent; son inexpérience les atten-

drit et les fait sourire; et elle sourit avec eux de ses craintes. Mais moi j'étais seul avec ce doux mystère que je ne comprenais pas. Heureusement les yeux de mon enfant se fermèrent; elle s'endormit, je me levai pour reprendre ma marche. J'arrivai bientôt à la maisonnette du pêcheur, et je frappai.

— Qui va là?

— Un voyageur qui vient vous demander un service.

— Bien, dit Francesco en ouvrant la porte, si cela est possible, on le fera de bon cœur.

J'entrai. Dans le lit que Francesco venait de quitter était sa jeune femme; leur petit enfant reposait à côté d'elle, dans un berceau, chef-d'œuvre de Francesco, qui faisait, avec des joncs marins, de charmants ouvrages de vannerie. Quand la pêche ne donnait pas, ce travail aidait à faire vivre la pauvre famille. La vieille mère filait encore au rouet, malgré l'heure avancée. La lampe qui brûlait devant la madone jetait dans la pièce une faible lueur.

Francesco alluma une autre lampe, et il me fit asseoir.

— A présent, signor, me dit-il, que voulez-vous de moi?

J'étais très-embarrassé. Je ne savais comment aborder la question avec ces braves gens. Pendant la route je n'avais pensé qu'à Marguerite. J'avais ouvert mon cœur à des impressions nouvelles; j'avais donné ma vie à ce petit être. Tout entier à ce doux sentiment, j'avais oublié de me demander quelle histoire j'allais faire à Francesco et à sa femme. Je n'avais pas les ressources d'imagination de madame de Flaviac; et bien que, plus tard, j'aie été appelé à remplir des négociations beaucoup plus difficiles que celle-ci, j'ai toujours dû m'avouer que je ne serais jamais qu'un intrigant médiocre. Je ne sais pas louvoyer, et si je ne me décide pas à aller droit au but, je suis sûr de ne faire que des maladresses. Voilà pourquoi, sans doute, je n'ai pas réussi dans la grande entreprise à laquelle je me suis dévoué avec tant d'ardeur.

Après avoir hésité quelques instants, m'apercevant que Francesco me regardait déjà d'un œil soupçonneux, bien que l'exiguïté de ma personne fût de nature à le rassurer beaucoup, car il avait près de six pieds, et il était admirablement proportionné, je me décidai à aborder la question; et, écartant mon manteau de manière à dissimuler autant que possible mon habit religieux, je portai ma chère enfant sur le lit de la femme de Francesco, en lui disant :

— Voilà une enfant. On vous prie de la nourrir

pendant quelques semaines; on vous récompensera généreusement.

Marguerite s'était réveillée; elle criait. La jeune femme la considérait avec de grands yeux attendris et surpris. Elle lui présenta son sein. L'enfant le saisit avec avidité, et je tressaillis dans tout mon être en voyant s'accomplir une des plus sublimes fonctions de la nature.

La vieille mère avait quitté son rouet, et elle considérait la petite créature attachée au sein de Francesca.

— Est-ce une fille ou un garçon? me dit-elle.

— C'est une fille.

— C'est bien délicat, bien chétif : pourtant elle pourrait vivre; et ma foi, ajouta-t-elle en riant, si on ne nous la réclame pas, nous la marierons avec notre Beppo. C'est lui qui est fort et bien portant!

— Ah! dit Giuseppe, on aura le temps de jeter souvent ses filets à la mer avant de faire cette noce-là.

— Mais, signor, dit tout à coup la vieille femme, c'est bien vous! Vous êtes venu ce matin avec une dame. Comme moi, elle n'est plus jeune, mais elle est encore bien belle. Mais vous, vous n'aviez pas la coiffure que vous portez maintenant, ni ce manteau. Cela vous change un peu, mais je vous

reconnais tout de même; vous êtes si beau! on dirait un ange. Ah! dame! dans la vie on est quelquefois obligé de se déguiser, nous le savons bien.

— Oui, c'est moi, dis-je impatienté; et comme vous avez dit que votre fille aurait bien la force de nourrir un autre enfant avec le sien, je vous ai apporté cette petite fille; sa mère ne peut pas la nourrir... Et... j'ai pensé à vous.

— Oh! mon *fraticello*, reprit la vieille, il ne faut pas chercher à nous tromper. Nous voyons bien qu'il s'agit d'une histoire d'amour. Vous êtes pourtant bien jeune; vous avez au plus dix-sept ans, — le fait est que je ne paraissais pas en avoir davantage; — il est bien possible que vous ne soyez pas le père de cet enfant.

Je me sentais rougir jusqu'aux yeux en écoutant les suppositions de la vieille femme. Giuseppe riait d'un gros rire, et sa femme regardait Marguerite et moi alternativement, comme si elle eût cherché une ressemblance entre nous deux.

— Vous êtes peut-être, continua la mère, dont la loquacité était intarissable, le frère de la malheureuse jeune fille qui a été séduite, ou du moins un de ses parents? Ce n'est pas par curiosité que je vous demande cela. Vous nous direz tout ce

que vous voudrez, nous le croirons, s'il le faut. Je vois que ma fille est décidée ; et si Giuseppe y consent, nous garderons cette petite.

— Moi, dit Giuseppe, certainement j'y consens. Si j'avais trouvé cette mignonne créature sur le rivage, je ne l'aurais pas jetée à la mer ; je l'aurais mise dans un de mes filets et je l'aurais apportée ici, en remerciant pour elle la Providence de ce qu'elle la faisait tomber entre les mains de braves gens comme nous. Elle aurait partagé avec mon fils, d'abord le lait de Francesca, puis notre pain. Vous nous dites qu'on sera généreux envers nous. Eh bien ! nous remercierons Dieu qui nous envoie ce petit ange, pour mettre un peu d'aisance dans notre pauvre demeure. A ceux qui n'ont que leur travail il faut si peu de chose pour arriver au bien-être ! Nous ne serons pas exigeants, allez !

Je tirai de ma poche une bourse qui contenait une centaine de pièces d'or, et je la mis dans la main de Giuseppe.

— Oh ! signor, me dit-il tout ébahi, vous ne nous donnez pas tout cela ?

— Si, Giuseppe, et je vous en donnerai encore davantage si vous gardez le secret, et si vous ne racontez à personne comment cette enfant est venue ici.

— Oh ! ceci est très-facile ; nous n'avons pas de voisins. Si quelqu'un vient, nous saurons bien faire passer la petite pour une nièce ou pour une cousine de ma femme, qui est Romaine. Nous supposerons que la mère est morte en couches ; et d'ailleurs, pour tout cela, je laisserai parler ma belle-mère et Francesca. Quand il s'agit de mentir, les femmes ne sont jamais embarrassées.

— La petite est-elle baptisée ? me demanda la jeune femme.

— Oui. Là-dessus vous pouvez être tranquille.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Marguerite.

— C'est un joli nom. Et vous dites qu'on reprendra l'enfant dans quelques semaines. Pourquoi ne pas la laisser ? J'ai bien assez de lait pour elle et pour mon fils.

— Il est très-possible qu'on laisse ici Marguerite. Mais soyez sûre que vous serez tous bien récompensés de vos soins pour elle et de votre discrétion.

Et m'approchant du berceau où l'on avait déposé mon cher trésor, j'embrassai Marguerite.

— Vous l'aimerez bien, dis-je à la jeune femme.

— Comment ne pas aimer la petite créature à laquelle on donne son lait ?

Cette réponse me suffisait. Et je sortis en bénissant Dieu, qui a mis tant d'amour dans le cœur des mères, qu'elles peuvent en donner même aux enfants de l'adoption.

XIII

FÉLICITÉ MORBINI

Je revins à la villa. Ma mère commençait à trouver mon absence beaucoup trop prolongée. Les histoires de brigands qu'elle avait entendu raconter, depuis qu'elle était à Pouzzoles, — et toutes n'étaient pas des fictions de l'imagination napolitaine, — lui revenaient à l'esprit et la remplissaient de terreurs. Je lui appris tout ce qui s'était passé, et elle me dit que la comtesse, depuis mon départ, avait reposé paisiblement.

Le Provincial de notre maison de Naples arriva le lendemain, en toute hâte, à la villa, accompagné d'un médecin, qui était celui de la Compagnie. Après une longue conférence entre madame de Flaviac et le Provincial, entre ces deux personnages et le médecin, et puis enfin avec ma mère, qui fut appelée pour consentir à

tout ce qu'on avait décidé d'avance, il fut convenu qu'on dirait, dans la maison, que madame de Flaviac, par suite d'une chute faite dans son appartement, était menacée d'une fausse couche, et que le médecin ne quitterait pas la villa pendant qu'elle serait dans un état aussi inquiétant. Le Provincial envoya de Naples une femme qui ne devait pas la laisser un instant. Cette femme était Française; elle avait épousé un Italien qui l'avait emmenée à Naples. Elle avait tout au plus trente ans, et paraissait toute confite en dévotion ; ses traits étaient assez beaux, sa mise très-soignée, et je remarquai qu'elle ne manquait pas de coquetterie. Je la surpris, deux ou trois fois, dans la chambre de ma mère, essayant des poses devant une armoire à glace, arrangeant ses cheveux et se souriant avec complaisance; mais aussitôt qu'elle entendait le plus léger bruit, elle prenait bien vite son air mystique, roulait entre ses doigts les grains d'un rosaire toujours suspendu à son côté. Jamais elle ne vous regardait en face; elle parlait lentement, d'une petite voix claire et douce, qui n'était pas du tout sa voix naturelle. Bref, Félicité Morbini avait toutes les allures d'une hypocrite.

J'en fis l'observation à ma mère. Elle me répondit qu'elle avait éprouvé toutes mes impressions au sujet de Félicité; mais que le révérend

Père Provincial lui avait donné cette femme pour une sainte, pour une de ces âmes privilégiées déjà arrivées aux régions les plus élevées de la vie spirituelle. Ma mère avait toute confiance dans le révérend Père; moi, j'étais trop jeune pour savoir qu'il n'est pas rare de voir des prêtres, ne manquant pas d'intelligence, mais dominés par les idées mystiques, donner tête baissée dans des piéges tendus par d'adroites créatures qui font métier de sainteté, et trouvent le moyen de faire de leur tempérament hystérique une spéculation des plus fructueuses. Il n'y a pas de ville en Italie, de bourgade qui n'ait son extatique, sa stigmatisée ou sa prophétesse. En France, le métier est moins lucratif. Le clergé séculier ne croit guère aux miraculées et aux visionnaires. Si, de temps en temps, il en surgit quelques-unes, nous les devons aux moines, qui commencent à pulluler. C'est un produit spécial du monachisme. Seulement, chez nous, on ne l'expose à l'admiration du public béat qu'avec de grandes précautions. Les thaumaturges doivent être discrètes, pour ne pas se compromettre, ainsi que leurs révérends directeurs. La police, en France, a de singulières préventions : elle ne croit guère au surnaturel; et si les miracles sont productifs, elle supprime impitoyablement la liberté du miracle. C'est une spéculation interdite comme celle des jeux de hasard.

Aussi Félicité Morbini, que nous retrouverons plus tard, nature paresseuse et sensuelle, aimant le *far niente*, la bonne chère, rendait-elle grâce au hasard qui l'avait conduite en Italie. Son mari était mort, la laissant dans la plus profonde misère : quelques personnes pieuses s'intéressèrent à elle. La rusée créature connaissait déjà le terrain où elle se trouvait : elle avait vu réussir des supercheries grossières; elle avait surpris les secrets d'une extatique; elle savait que la sainte personne qui, depuis vingt ans, ne prenait pour se soutenir, à la grande admiration et à la grande édification des âmes pieuses, qu'une cuillerée d'eau le matin et une autre le soir, dans lesquelles elle mettait quelques miettes de pain, se dédommageait la nuit des repas ornithologiques de la journée. D'après cet exemple et quelques autres du même genre, elle comprit qu'en Italie, pour une femme du peuple, le labeur le moins fatigant et le plus productif est la dévotion. Elle avait une maladie nerveuse, elle la perfectionna. Il y avait à Naples un Jésuite français qui devint son directeur. Le saint homme crut tout ce que Félicité voulut lui faire croire; il parla de sa Philothée au Provincial. Celui-ci fut moins crédule que son subordonné; mais il comprit que, dans certaines circonstances, la Morbini pouvait devenir utile, et il se fit son protecteur.

Je sus, à peu près, par ma mère, ce qui s'était passé dans la conférence à laquelle elle fut appelée à prendre part. Le Père Provincial dit à ma mère que la fille de la comtesse étant née plus de cent quatre-vingts jours après l'époque où madame de Flaviac avait rejoint son mari à Bruxelles, avait une existence légale ; que, quelles que fussent les circonstances qui pouvaient faire croire à la comtesse que sa fille n'appartenait pas à son mari, personne n'avait le droit d'enlever à l'enfant sa possession d'état. Dans ces cas-là, suivre les prescriptions de la loi était le parti le plus sûr. Mais il y avait, dans ce malheureux événement, une autre considération : celle de sauvegarder l'honneur de madame de Flaviac; et, pour cela, il fut décidé que la naissance de Marguerite ne serait déclarée que dans six semaines. Ma mère consentit sans peine à rester à Pouzzoles tout le temps que la comtesse y resterait elle-même. Quant à moi, je dus retourner à F***, pour y reprendre mes études interrompues. Le Provincial m'ordonna, au nom de la sainte obéissance, de me taire sur les événements dont j'avais été *malheureusement*, disait-il, le témoin. Je pris l'engagement qu'il désirait. Je n'aurais jamais pu être tenté de parler de la naissance de Marguerite qu'avec le Père de Montgazin, et lui-même ne m'avait-il pas défendu de lui rappeler le souvenir de madame de Flaviac? Toutefois

le Provincial me défendit de passer par Lyon. Peut-être craignait-il qu'en promettant le silence le plus absolu, je n'eusse usé d'une restriction mentale. Il se trompait : je ne connaissais pas encore là-dessus la doctrine de la Compagnie, et je puis le dire, après avoir, en théologie, étudié notre Père Escobar et quelques autres de nos docteurs, je n'ai jamais eu pour elle une grande admiration.

Je revis deux fois Marguerite avant mon départ. Elle était bien délicate. Je crois que la comtesse s'était beaucoup serrée dans les commencements de sa grossesse. La pauvre petite créature souffrait des cruelles et homicides précautions de sa mère. Cependant Francesca assurait qu'elle avait vu vivre des enfants bien plus faibles. Je crois bien que mes anxiétés confirmaient ces braves gens dans la pensée que je tenais de très-près à Marguerite. En l'embrassant la dernière fois, je ne pus retenir mes larmes, et la bonne Francesca, tout émue de ma douleur, me dit :

— Soyez tranquille, *fra*, non, monsieur, j'aurai bien soin de votre petite fille.

Il était inutile de chercher à désabuser ces braves gens. Je sortis tout confus.

XIV

PHILOSOPHIE ET SCIENCES

En rentrant en France je devais, d'après les ordres du Provincial de Naples, m'arrêter deux jours à Marseille et remettre moi-même au vieux marquis de Flaviac une lettre du médecin de sa belle-fille. Cette lettre contenait tous les détails de *l'accident* dont les suites pouvaient être si fatales pour la *signora* et pour l'enfant *qu'elle portait* dans son sein. Le médecin espérait cependant prévenir un événement fâcheux et *l'illustrissime* famille des Flaviac ne serait pas déçue de ses plus chères espérances. Il se recommandait pour cela, comme devait le faire le pieux Esculape des Jésuites, à la sainte Vierge et à saint Janvier, pour mener à bien une si belle entreprise.

Je n'eus rien à ajouter aux mensonges contenus dans cette lettre. Le vieux marquis n'eut pas la

pensée de demander des détails à ce petit Jésuite qu'il voyait pour la première fois, et qui lui paraissait être encore un enfant. Il fut pour moi très-affectueux. Ma qualité de membre de la Compagnie de Jésus suffisait seule pour capter sa bienveillance. Jamais laïque n'a poussé aussi loin que lui le dévouement à l'Ordre. Après nous, ce qu'il aimait le plus au monde, c'était sa belle-fille. Aussi son inquiétude était extrême. Le vieillard rêvait depuis quelque mois de se voir revivre dans un petit-fils; si ce rêve ne se réalisait pas! Il me demanda de prier beaucoup pour sa chère Alphonsine, et pour cet enfant qui *n'était pas* encore.

Six semaines après mon arrivée à F***, je reçus une lettre de ma mère. Elle m'annonçait officiellement que la comtesse de Flaviac était accouchée d'une fille, à laquelle on avait donné le nom de Marguerite. On l'avait mise en nourrice, ajoutait ma mère, aux environs de Pouzzoles : la nourrice s'appelait Francesca. C'était la femme d'un pêcheur nommé Giuseppe.

Je sus gré à ma mère de me faire ainsi connaître que ma chère petite Marguerite était toujours avec cette excellente Francesca. J'aurais vu avec peine qu'on l'eût confiée à une autre nourrice. Et puis je connaissais la maison du pêcheur. J'en avais fait de mémoire un petit dessin. Je m'y transportais par la pensée : je voyais

le berceau où ma chère enfant dormait; et tous les souvenirs qui se rattachaient à elle avaient pour moi un charme inexplicable; car je ne pouvais me rendre compte à moi-même de ce que j'éprouvais; et je me demandais comment il se faisait que mon cœur, mon âme, ma vie tout entière fussent liés par des liens, que je sentais aussi forts que ceux que la nature aurait pu former, à cette frêle créature que j'avais tenue à peine quelques heures dans mes bras.

Ma mère ajoutait qu'elle reviendrait en France avec la comtesse de Flaviac à la fin de septembre, et qu'un an après, Félicité Morbini se chargerait de ramener à Paris la fille de la comtesse.

J'étais arrivé à F*** à la fin de la première quinzaine de mai. Je subis un examen sur les études que j'avais faites seul, à Pouzzoles, d'après le plan qui m'avait été indiqué, et il fut décidé que je reprendrais les cours de ma deuxième année, au point où en étaient mes condisciples, et comme si je ne les eusse pas interrompus.

La philosophie de l'Ordre, c'est encore cette pauvre scolastique enseignée sur les bancs. Rien de plus. Je sais tout ce que donne de souplesse à la langue du raisonnement, l'habitude de l'argumentation syllogistique; mais quand on a passé son temps à s'escrimer *latiné et in formâ*, à part cette petite facilité à tourner un argument, l'es-

prit qui s'est amusé à ce jeu, que les universités de l'Europe ont proscrit comme puéril, demeure avec un vide effrayant.

Si l'Ordre craint de former des penseurs, il fait bien de conserver, tant qu'il aura de vie, cette vieille méthode : c'est bien la mort de la raison ; la philosophie scolastique en est le suaire. Je penche fort à croire que c'est par système que l'Ordre conserve cette forme surannée d'études. La méthode rationnelle mène si loin ! Elle ouvre tant d'horizons ! Elle place l'esprit sur le bord de tant d'abîmes, qu'un excès de prudence a pu conseiller ce suicide philosophique au sein de l'illustre Société.

Les rares écrivains en matière de philosophie qu'elle possède, comme les Pères Chastel et Ramière, ne se sont pas formés, que je pense, sur ses bancs ; et d'ailleurs ils n'ont abordé aucune des grandes questions que soulève cette magnifique science.

Il en est à peu près de même des études physiques et mathématiques.

Nous avons eu, au dix-huitième siècle, des physiciens et des astronomes. Depuis sa résurrection, l'Ordre s'est mis à la vie militante ; et ce n'est que pour mémoire qu'il faut maintenant parler de sciences exactes chez les Jésuites. Les hommes qui ont pu s'y livrer sortaient du monde. Un Arago en-

trerait aujourd'hui dans la Société, qu'il n'aurait pas été formé par elle.

Ajoutons que, dès qu'un Jésuite s'occupe un peu d'une branche quelconque des sciences humaines, ses confrères se hâtent de lui faire sa réputation. Celui qui a étudié un peu d'hébreu ou d'arabe est aussitôt un orientaliste. Mettre l'œil dans un télescope vous fait astronome; distinguer une ogive d'une arcade romane vous fait archéologue. A ce prix, la Compagnie foisonne de savants.

Tout cela m'est pénible à dire. Je crains que mon lecteur ne m'accuse de partialité, en raison de la brusque franchise avec laquelle je fais tomber, de tous ces fronts, la fausse couronne scientifique. C'est la faute de l'Ordre, le plus vaniteux qui existe sur le globe. Avec la maxime : « Un Jésuite doit tout savoir, » on a dû arriver à ces prétentions puériles, qui font prendre en pitié l'esprit de gloriole des congrégations.

XV

MA RÉGENCE ET LE *SIGNUM*

Les Jésuites se persuadent volontiers, et surtout ils voudraient le persuader aux peuples, qu'ils sont la clef de voûte de la société ; qu'eux renversés, l'ordre social ne saurait se maintenir; et si l'on en croit leurs organes les plus accrédités, tels que l'*Univers*, le *Bien public*, etc., etc., Dieu lui-même se chargerait de venger leurs querelles: et les souverains et les peuples, pour toucher aux enfants de saint Ignace, seraient rudement châtiés. Selon les pieux écrivains laïques de la rue de Grenelle-Saint-Germain, Louis XVI serait monté sur l'échafaud, parce que Louis XV avait banni les Jésuites; et, sans les ordonnances de 1828 et de 1845 contre les illustres Pères, Charles X et Louis-Philippe n'auraient pas pris le chemin de l'exil. Mais, d'après les mêmes

écrivains, le diable est l'auteur de toutes les révolutions. S'il en est ainsi, — et comment douter de la parole de MM. Veuillot, Chantrel, Maumigny et Coquille? — les Jésuites n'ont pas à se plaindre de messire Satanas et de ses adhérents : si un souverain redoute les gouvernements occultes et prie les Jésuites de se retirer, le diable fait une révolution, il chasse l'imprudent souverain et ouvre aux Jésuites la porte du pays dont on les avait bannis. Sans les révolutions de 1830 et de 1848, ils ne seraient peut-être jamais rentrés en France; ils ne tiendraient pas sous leur joug la plus grande partie des catholiques belges; et ils ne traîneraient pas le clergé français à leur remorque et ne lui imposeraient pas l'ultramontanisme comme article de foi. Ils ont grand tort de maudire l'esprit moderne et le diable, qui, selon eux, en est l'auteur : ils leur doivent leurs plus beaux triomphes.

La Belgique ne fut pas plus tôt libre, que les Jésuites la couvrirent de leurs établissements. Le collége de Namur, celui d'Alost, un noviciat à Nivelles furent les premières prises de possession. En 1834, on comptait en Belgique cent dix-sept Jésuites; dix ans après il y en avait près de cinq cents, et la progression a continué.

On voulait surtout, en attendant des temps meilleurs, avoir un collége sur les frontières de la

France. On en établit un à Brugelette près d'Ath. C'était en 1835; je finissais ma philosophie, et il fut décidé que je ferais mon cours de régence à Brugelette. Ma mère, bien décidée à se séparer de moi le moins possible, loua une jolie petite maison de campagne, à très-peu de distance du collége, et il fut convenu que je lui donnerais tout le temps dont je pourrais disposer.

Selon la règle, on me mit à une classe de grammaire, et je devais suivre mes élèves jusqu'à la fin de leurs humanités. La méthode opposée est adoptée partout. On a cru avec raison qu'un bon professeur de grammaire serait peu apte à enseigner la littérature, et qu'un bon professeur d'humanités ne ferait qu'avec dégoût, et presque toujours sans fruit, des classes de grammaire. Je soupçonne que c'est là une des raisons principales de l'infériorité des études classiques chez les Jésuites, et je suis convaincu que, si l'Ordre durait et pouvait se transformer, comme on verra que j'ai vainement essayé de lui en inspirer la pensée, il en viendrait à la pratique universelle et formerait de bons professeurs spécialistes.

Mais l'idée de cette institution bizarre est celle-ci : faire suivre au jeune religieux une seconde fois, avant ses études théologiques, son sacerdoce et sa profession, un cours complet de grammaire et d'humanités. Le plan est beau; l'idée est heu-

reuse. Plus de monotonie pendant six ou sept ans de régence; plus de dégoût dans la répétition annuelle des mêmes matières; plus de nouveaux caractères à étudier, chaque année, à l'entrée des cours. Toujours avec les mêmes élèves; le maître les connaît autant pour leurs aptitudes que pour leur caractère; il remplit plus facilement sa rude tâche. On ne peut nier que ce ne soit un avantage immense : mais il est tout pour le maître; les élèves sont sacrifiés. Ils sont condamnés à subir le même homme pendant toute la durée de leurs études. Mauvais littérateur, il n'aura fait que des grammairiens; mauvais grammairien, il aura fait des littérateurs superficiels auxquels manquera la connaissance sérieuse du mécanisme des langues.

Ce système est donc tout entier en faveur des religieux de l'Ordre; et il ne serait acceptable que si, par exception dans l'humanité, un Jésuite était un homme universel. Mais n'est-ce pas là la prétention de l'Ordre à l'endroit de ses membres?

Chose singulière, je n'ai bien compris la vie de l'enfant dans nos colléges, l'éducation qu'il y reçoit, ni pendant que j'étais élève, ni pendant ma régence. Élève, je subissais complétement l'influence de mes maîtres, je trouvais tout parfait ou à peu près. Je ne me rappelais plus le lendemain ce qui

m'avait blessé la veille. Et puis, avant que je me fusse dit à moi-même : — Tu seras un jour Jésuite, — nos Pères avaient pressenti une vocation qu'ils ne cherchent jamais à inspirer directement, mais qui en réalité vient d'eux. D'après cela, on comprend que j'étais choyé, aimé; j'aimais moi-même ces bons Pères : comment aurais-je pu me douter que l'éducation que je recevais chez eux pouvait laisser quelque chose à désirer?

Après les compressions du noviciat et des études philosophiques, un jeune Jésuite, envoyé dans un collége, n'est guère autre chose qu'un écolier lui-même. Il a une instruction plus ou moins variée; mais, pour le jugement, il ne sait pas en faire usage. Cette faculté, s'il la possède, est encore endormie chez lui, ou plutôt elle est dans un demi-sommeil. Quand elle se réveille, on se souvient, on retrouve ses impressions d'adolescent, et on juge alors avec connaissance de cause.

Je vais donc ici évoquer le passé et laisser parler tantôt l'élève timide et craintif qui, sorti de la maison paternelle, s'étonne d'abord de tout ce qu'il voit autour de lui, et tantôt le jeune Jésuite, encore tout brûlant des ardeurs du néophyte et commençant son apostolat dans ce monde, dont il se croit déjà l'un des conquérants, par l'éducation de la jeunesse.

Je prendrai cette revue rétrospective au moment



où, par suite du compromis passé entre mon père et ma mère, on envoyait mon frère dans un collége et moi au petit séminaire de Saint-Acheul. Petit séminaire, dis-je, et non collége; car les Jésuites, rentrés en France malgré les lois qui les proscrivaient et qui n'avaient pas été rapportées (bien qu'elles fussent, il faut en convenir, abrogées de droit par le fait de la Charte constitutionnelle), s'abritaient sous la simarre violette des évêques; ils dirigeaient des maisons que ceux-ci paraissaient leur confier; mais, en somme, ces maisons n'étaient même pas soumises à la juridiction épiscopale. Les évêques en cela étaient, — je demande grâce pour cette expression vulgaire, — les hommes de paille des Jésuites. Ils se compromettaient ainsi aux yeux des populations, qui n'étaient pas dupes de la supercherie. Je ne dirai pas que, si les Jésuites se fussent alors franchement nommés, on les eût vus, en France, avec plaisir; mais enfin le droit moderne, ce droit qui consacre la liberté pour tous, auquel il font aujourd'hui une guerre acharnée, tout en l'invoquant au besoin, ce droit eût été leur sauvegarde. Au lieu de s'affirmer, ils voulurent ruser avec la loi, ruser avec l'opinion publique. L'équivoque était là, comme toujours, avec eux. Étaient-ils Jésuites, ou ne l'étaient-ils pas? On disait aux ennemis: « Nous sommes des prêtres appelés par les évêques pour diriger leurs

petits séminaires ; » aux amis : « Nous sommes Jésuites; mais il n'est pas encore temps de le déclarer. » Le secret était mal gardé; on ne les haïssait pas moins, on les méprisait davantage; on les craignait : de cette ombre dont ils s'enveloppaient on croyait voir sortir quelque chose de sinistre. En essayant de se confondre avec le clergé séculier, ils incriminaient celui-ci aux yeux des peuples, et ils ne se faisaient pas absoudre. Et la grande faute du clergé séculier sera toujours de ne pas séparer hautement sa cause de celle du clergé régulier.

Parmi les punitions en usage dans nos maisons, celle du *signum* a un caractère particulier, et l'esprit de l'Ordre s'y peint tout entier : la délation et l'espionnage reçoivent là une prime; et quand j'aurai raconté ce qui m'arriva six semaines après mon entrée comme élève à Saint-Acheul, on pourra apprécier si cette étrange punition, que vous pouvez éviter en l'imposant à un de vos condisciples, est faite pour développer le sens moral et l'élévation du caractère.

J'étais, je puis le dire, un très-bon élève : doux, intelligent, soumis; on ne pouvait pas exiger davantage; mais aussi j'avais dix ans; je n'étais pas impeccable; la vivacité et la gaieté de mon caractère m'entraînaient quelquefois.

Ma première faute grave fut celle de dessiner, pen-

dant l'étude, une série de figures grotesques. Un de mes camarades, placé près de moi, suivait les évolutions de mon crayon, et m'assurait que telle figure ressemblait au préfet des études, telle autre à notre professeur, etc., etc. Tout cela nous amusait beaucoup ; mais l'œil du Frère qui surveillait l'étude se dirigea de notre côté : et ce bon Frère, tirant de sa poche deux petites pièces d'argent, nous les donna, en nous prévenant qu'au moment du dîner il faudrait les présenter au réfectoire, et que nous dînerions debout, avec du pain sec et de l'eau. Ces deux pièces étaient appelées des *signum*.

Mon camarade ne me parut pas très-épouvanté de la menace, et il se remit tranquillement à l'étude. Quant à moi, enfant gâté par ma mère et qui n'avais jamais été mis au pain sec, j'étais consterné. La punition me paraissait des plus humiliantes. Je cachai ma tête dans mes deux mains, et je pleurai amèrement. — Bah! murmurait mon camarade, nous avons deux heures jusqu'au moment du dîner : je ne mangerai point de pain sec. — Comment espérait-il sortir de ce mauvais pas? C'était un mystère pour moi. Je n'osais pas lui en demander l'explication. Parler pendant l'étude était un autre délit, et j'étais trop accablé par les suites du premier pour ne pas craindre d'en commettre un second.

La matinée se passa. Au moment d'entrer au réfectoire, je présentai le fatal *signum*, et on me planta debout, au milieu de la salle, avec ma maigre pitance ; mais au lieu d'avoir Jules de Marsay, le complice de ma faute, pour compagnon, ce fut un autre élève, fort bon enfant. Il mangeait son pain sec, sans faire la grimace, tandis que moi j'avais peine à avaler le mien, surtout à retenir mes larmes.

En entrant en récréation, je demandai à Marsay comment il avait échappé à la punition.

— En donnant le *signum* à Favières, me répondit-il.

— Et il l'a pris ?

— Il le fallait bien, il était en faute.

— Comment, il était en faute?

— Oui. Pendant la classe, Favières profitait du moment où le professeur tournait la tête, pour lui faire des grimaces.

— Et le professeur l'a vu ?

— Pas du tout. C'est moi qui ai vu tout cela. Alors j'ai fait signe à Charles de Beaumont et au bon gros Gireau, et je suis allé, avec mes deux témoins, présenter le *signum* à Favières. Il a bien fallu qu'il l'acceptât.

— Et après?

— Et après? Comme je ne l'avais plus, pas de dîner debout au milieu du réfectoire, pas de pain sec.

— Je ne comprends pas.

— Vous ne comprenez pas?

— Non.

— Eh bien! Favières ayant le *signum* devait manger du pain sec à ma place; mais il l'a passé à Garneron, Garneron l'a donné à Durfort, Durfort à Lambert, et celui-ci, pris en flagrant délit au moment du dîner, n'a pas eu le temps de le passer à un autre coupable, et voilà pourquoi il a eu le plaisir et l'honneur de dîner à côté du vicomte de Sainte-Maure.

— Ainsi, lui dis-je, on évite une punition en faisant punir un de ses camarades.

— Précisément. Le *signum* est fait pour circuler. Au moment critique, il doit être présenté; mais ce n'est presque jamais par celui qui l'a reçu le premier. Seulement souvenez-vous bien qu'un élève ne peut le donner à un autre qu'en présence de deux témoins.

Je trouvai d'abord cela très-étrange : il y avait en moi un instinct de délicatesse qui se révoltait contre ce procédé. Mais, à l'âge que j'avais alors, on subit facilement les impressions du milieu où

l'on se trouve, et j'appris assez vite à faire circuler le *signum*.

Quand je fus régent, j'appréciai cette singulière méthode à sa juste valeur. Elle n'aboutissait, en réalité, qu'à former les élèves à l'espionnage. Outre que les punitions devenaient une espèce de jeu où les habiles gagnaient toujours, le *signum* créait, entre les élèves, des animosités quelquefois indélébiles. On n'était pas toujours délicat sur les moyens de se débarrasser du *signum;* on ne se contentait pas d'exercer sur tous les actes de ses condisciples une vigilance inquisitoriale, dans l'espoir de les trouver en faute, mais encore on descendait au rôle d'agent provocateur. Vraiment je serais tenté de dire que, si l'on tenait à former des hommes capables de se distinguer dans la police secrète, nos méthodes seraient les meilleures que l'on pût employer.

La direction morale et religieuse qu'on donne aux élèves laisse aussi beaucoup à désirer.

Nous avions, avant tout, l'intention de faire des chrétiens. Certes cela était beau. Un chrétien selon l'Évangile est le type de la plus haute perfection à laquelle la nature humaine puisse s'élever. Mais si notre but était grand, les moyens que nous employions pour y arriver étaient impuissants.

Pour rendre nos enfants de véritables chrétiens, que faisions-nous? Nous les surchargions de pratiques religieuses. Les jours de grande fête, les élèves ne passaient pas moins de huit à neuf heures dans la chapelle. A la vérité, nos cérémonies étaient admirables. Dans nos mois de Marie, dans nos processions, il y avait toujours une mise en scène splendide; c'est un genre dans lequel les Jésuites ne seront jamais surpassés. Il n'en est pas moins vrai que tout cela devient un ennui pour les enfants, et que l'esprit religieux se perd par les moyens même employés pour l'inspirer.

On faisait mieux encore, on cherchait à passionner les jeunes esprits sur des questions libres dans l'Église. A Brugelette, nous n'étions pas gênés par les quatre articles de 1682, et nous posions carrément l'infaillibilité papale comme un dogme. Notre collége était surtout composé d'élèves français appartenant presque tous à des familles légitimistes; et nous leur répétions de toutes les manières, et dans les classes, et dans les récréations, et même en chaire, que le gallicanisme et les ordonnances de 1828 contre les Jésuites étaient les seules causes de la chute de la branche aînée.

Mais il est une question sur laquelle l'Église a toujours eu la sagesse de ne pas se prononcer, celle

de l'Immaculée Conception de la Vierge. On commença à la discuter au douzième siècle; elle fut vivement attaquée par les plus graves esprits du temps, notamment par saint Bernard. C'était le temps des disputes théologiques. Cette question serait tombée avec beaucoup d'autres aussi oiseuses, si les Jésuites ne l'avaient pas ravivée plus tard. Ils la soutinrent d'autant plus vivement, que les Dominicains, leurs rivaux et leurs antagonistes, s'étaient prononcés contre. Le concile de Trente refusa de trancher la difficulté. L'*Immaculée Conception* resta une question libre. Les Jésuites usèrent de cette liberté, c'était leur droit, pour soutenir l'*Immaculée Conception*. Que leurs théologiens eussent écrit là-dessus des *in-folios*, rien de mieux. Mais pourquoi discuter cette croyance devant des bambins de dix à quinze ans? Le 8 décembre, il était d'usage que le prédicateur montât en chaire après les vêpres, et qu'il établît la doctrine de l'*Immaculée Conception* sur des preuves *incontestables*. Mais ce n'était pas tout. Après le sermon, on apportait aux pieds de la statue de la sainte Vierge un grand registre, et tous ceux sur lesquels la parole du prédicateur avait produit une conviction complète allaient écrire sur ce livre :

« *Je crois à l'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie.* »

Et l'on signait cette belle profession de foi. Pas un élève ne refusait de signer.

Pour l'Assomption, nous avions une autre cérémonie fort singulière. Une boîte en or, en forme de cœur, était placée sur l'autel de la sainte Vierge. On appelait les élèves par classe. Chacun d'eux arrivait avec une petite bande de papier roulée, sur laquelle il avait inscrit la demande de quelque faveur qu'il voulait obtenir de la sainte Vierge. Il déposait dans la boîte ce singulier bulletin. On fermait alors le cœur, et on laissait à la sainte Vierge le temps nécessaire pour prendre connaissance des pétitions qui lui étaient adressées. Alors on retirait les billets; une autre classe était appelée, et l'on recommençait ainsi pour toutes les classes.

Il y avait dans cette cérémonie un double but : frapper l'imagination des enfants et connaître leurs pensées les plus intimes. Pour moi, je ne demandais à la sainte Vierge qu'une seule chose, c'était de m'obtenir la grâce d'être un jour Jésuite. Si la sainte Vierge ne lisait pas mon billet, les Pères le lisaient, et c'était pour eux la même chose.

Partout où se trouvent des Jésuites, il se trouve des Congrégations. Notre Ordre a établi la plus grande partie de celles qui existent. Les Dominicains, les Carmes, etc., rivalisent pour cela avec eux; mais ils n'ont pas, pour l'organisation de ces

petites sociétés secrètes, la même habileté que les Pères Jésuites. Nous avions aussi des Congrégations dans nos colléges. Les deux principales étaient celle des *Saints-Anges* et celle de la *Sainte-Vierge*. On était d'abord admis dans la première; de celle-là on passait dans la seconde. Là, à l'imitation du grand saint Ignace, on peut se faire recevoir *chevalier de Marie*. Tout cela amène une multiplicité de pratiques religieuses qui prennent un temps considérable et ne produisent aucun bien réel pour l'âme. On confond toujours, dans nos maisons, la vie dévote avec la vie chrétienne. Aussi qu'arrive-t-il? C'est que, pour les trois quarts des jeunes gens élevés par nous, la vie dévote disparaît presque aussitôt après la sortie du collége, et qu'elle n'est pas remplacée par la vie chrétienne. On abandonne les scapulaires, les médailles, les Congrégations, toutes les petites pratiques dévotieuses, et la foi s'en va avec elles; et cela parce qu'on a oublié d'imprégner ces jeunes cœurs de la moralité de l'Évangile, et que la parole du Christ est celle qu'on leur fait le moins entendre et comprendre. Mais, en revanche, il est impossible de s'imaginer ce qui se racontait, à Saint-Acheul et à Brugelette, de pieuses et incroyables légendes, de miracles médiocrement constatés, de niaiseries débitées par des hommes qui se croyaient des hommes sérieux, à des jeunes gens prêts à rentrer dans



le monde et devant connaître toute autre chose que les rêveries de Marie Alacoque, et les progrès de la dévotion au Sacré-Cœur inventée par les Jésuites.

XVI

A QUI RESSEMBLAIT MARGUERITE

Ma mère, pour se rapprocher de moi, avait quitté Paris avec d'autant moins de regret que sa chère Alphonsine n'y était plus. Le comte de Flaviac avait été envoyé, comme ambassadeur, dans une principauté allemande assez importante. Selon toutes les probabilités, il devait y rester plusieurs années; il avait emmené sa femme avec lui.

Nous étions au commencement du printemps de 1836. Marguerite allait accomplir sa troisième année; et elle était encore à Pouzzoles, chez sa nourrice Francesca. Madame de Flaviac, sous différents prétextes, la santé de l'enfant, l'incertitude de la position de son mari, et par conséquent de la sienne, avait retardé le moment de reprendre sa fille avec elle. Ma mère s'en étonnait; elle fut

encore plus surprise en recevant de M... une lettre de la comtesse, qu'elle me communiqua.

« ... Au milieu du tourbillon dans lequel je vis, disait-elle, il me reste à peine assez de temps pour remplir mes devoirs religieux et les obligations des différentes œuvres de charité et de piété auxquelles je me suis associée ici, ou que j'ai contribué à établir, entre autres celle du *Rosaire vivant*, qui était à M... tout à fait inconnue. La femme du prince héréditaire est très-pieuse et toute dévouée à nos bons Pères Jésuites. Elle m'a prise en grande affection, et par elle je sais bien des choses qui pourront en temps et lieu leur être utiles. Vous comprenez qu'avec les exigences de la représentation, il me reste bien peu d'instants de libres. Je renonce donc au projet de faire venir ma fille auprès de moi. Il me serait impossible de m'occuper d'elle; il me faudrait la confier à une bonne anglaise ou allemande, et plus tard à une gouvernante. Je crois que, dans l'intérêt de cette enfant, il y a quelque chose de mieux à faire; mais, avant de prendre un parti définitif, je désire vous consulter.

« Mon projet serait de prier le Père Provincial de Naples de faire conduire ma fille à Paris par cette sainte femme qui nous a tant édifiées à Pouzzoles. On mettrait Marguerite en pension chez les

dames du Sacré-Cœur. Elles feront peut-être bien quelques difficultés pour prendre une enfant aussi jeune; on objectera les règlements; mais je ferai les sacrifices nécessaires, et, nous ne l'ignorons pas, ma chère marquise, dans ces pieuses maisons, certaines difficultés ne sont jamais que des questions d'argent. D'ailleurs je ferai agir le Provincial de Paris, et même, s'il le faut, le révérend Père général.

« Je serai heureuse de savoir ma fille au Sacré-Cœur. Vous le savez, j'ai fait un vœu, et, bien que vous m'ayez accusée d'imprudence, je l'ai renouvelé plusieurs fois. J'ai consulté des théologiens là-dessus, ils ne sont pas de votre avis. On trouve, dans la sainte Écriture et dans la *Vie des Saints*, un grand nombre d'exemples de vœux semblables, et Dieu les a toujours bénis. Voilà ce que les plus savants religieux d'Italie, de France et d'Allemagne m'ont assuré. En mettant ma fille entre les mains des religieuses, j'aplanis peut-être la plus grande partie des difficultés que je pourrais rencontrer un jour. Cependant, comme il me semble que vous avez, vous aussi, des droits sur Marguerite, je ne veux rien décider sans votre approbation. Je ne vous cacherai pas que mon mari était d'abord très-opposé à mes projets; mais je l'ai amené à penser comme moi. Le vœu, bien entendu, il l'ignore absolument. »

L'idée de mettre au couvent une enfant de trois ans parut très-bizarre à ma mère. Elle commençait à perdre de ses illusions sur madame de Flaviac Après avoir lu cette lettre, elle me dit :

— Tu m'as toujours paru assez mal disposé pour Alphonsine, et je t'en voulais presque de ne pas partager mon enthousiasme pour elle. Je me consolais en disant qu'après tout cela n'était nullement nécessaire. Eh bien! je ne la juge plus aussi favorablement; c'est une étrange créature, et je me demande jusqu'à quel point elle est sincère dans les sentiments religieux dont elle fait parade.

Je savais là-dessus bien des choses, mais je n'avais pas le droit d'éclairer ma mère. Je lui demandai quel était ce vœu dont la comtesse lui parlait.

— Ce vœu est encore une folie de cette imagination sans règle et sans frein.

Et ma mère ajouta, après avoir hésité quelques instants :

— Je puis te raconter cela; car Alphonsine ne me l'a pas confié sous le sceau du secret. Cependant je ne le dirais pas à un autre qu'à toi. Sache donc que cette folle créature a voué sa fille à la vie religieuse.

— Et le motif de cette oblation?

— Ce motif serait un scrupule de délicatesse qu'on doit respecter. Cette pauvre petite n'appartient pas aux Flaviac. Cependant, si la date de sa naissance était exactement connue, le code serait encore pour elle. Il y a, aux lois générales de la nature, des exceptions bizarres, et, s'il m'était permis de te raconter la malheureuse histoire d'Alphonsine, tu verrais qu'il peut encore lui rester un doute en faveur de la légitimité de sa fille.

Je feignis de tousser pour avoir un prétexte de détourner la tête. Je sentais, malgré moi, un sourire errer sur mes lèvres. Quel beau roman madame de Flaviac avait-elle pu faire à ma mère? Je pense qu'en femme de tête, elle avait prévu d'avance toutes les éventualités de sa position, et qu'elle avait une histoire prête pour chacune d'elles.

— Quoi qu'il en soit, continua ma mère, la délicatesse même devait interdire un semblable vœu. Engager ainsi l'avenir de sa fille, c'est de la folie. Tu vois que je lui avais déjà fait des représentations, et tu vois ce qu'elle y répond. Veux-tu que je te dise toute ma pensée? Je crois qu'il n'y a pas d'extravagance, en matière religieuse, que les dévots ne puissent justifier ou établir, à l'aide d'un texte de la Bible ou d'un argument théologique.

— Je n'ai pas encore fait ma théologie, et je ne puis rien vous dire de précis là-dessus; mais,

d'après le peu que j'en sais, vous pourriez bien avoir raison.

— J'ai répondu aux scrupules d'Alphonsine en lui prouvant que sa fortune avait complétement relevé celle des Flaviac. On peut parler chiffres avec la comtesse; elle a, pour les affaires, une tête organisée comme celle du procureur le plus retors. Son mari et son beau-père ont compris cela, et, dès la première année de son mariage, ils lui ont abandonné la direction de leurs affaires. Ils se sont peut-être trop mis par-là dans sa dépendance; mais il faut convenir que, sans elle, ils étaient ruinés. Elle a vraiment fait des merveilles. Il y avait là un gouffre que personne ne soupçonnait; elle a entrepris de combler ce gouffre, et elle y a réussi. Elle est avare par caractère, fastueuse par orgueil; tout a été concilié. Elle s'est jetée dans des spéculations qui lui paraissaient avoir de l'avenir; son coup d'œil ne l'a pas trompée. Les Flaviac sont plus riches à présent qu'ils ne l'ont jamais été. Mais, au fait, leur fortune est plus celle d'Alphonsine que la leur, et ses scrupules à cet égard me paraissent mal fondés. D'ailleurs, nos lois assurent à sa fille et sa possession d'état et la fortune de sa famille; nul n'a le droit de s'insurger contre la loi.

Ma mère, après y avoir réfléchi, s'avisa de proposer à Alphonsine de se charger de Marguerite.

A la marquise de Sainte-Maure on ne pouvait pas offrir une pension; et ma mère connaissait alors assez madame de Flaviac, pour savoir qu'auprès d'elle, cette question, si secondaire qu'elle fût, avait pourtant son importance.

Ma mère me communiqua cette idée; je l'approuvai chaleureusement. J'étais fou de joie à la pensée de revoir cette chère petite créature.

Madame de Flaviac accepta l'offre avec reconnaissance. On écrivit en Italie, et le 3 mai 1856, Marguerite nous arriva, conduite par la béate Félicité Morbini, qui me parut avoir fait encore des progrès, non dans la vie spirituelle, mais dans les démonstrations hypocrites.

Elle annonça à ma mère qu'elle ne retournerait pas en Italie. Son intention était de se fixer à Paris. Là il y avait beaucoup de bien à faire. Elle réunirait des femmes du peuple; on formerait une pieuse congrégation. La sainte Vierge lui avait inspiré cette pensée; elle lui avait même manifesté clairement sa volonté à cet égard, et le révérend Provincial de Naples lui avait assuré que cette manifestation était surnaturelle.

Tout cela fut débité avec une voix contenue, flûtée, cadencée en notes presque plaintives, avec accompagnement de pieux soupirs et de regards jetés vers le ciel. Ma mère écoutait toutes ces belles choses assez froidement.

Tout à coup la dévote se tourna vers moi en me disant :

— Si le révérend Père de Sainte-Maure permettait que je lui fisse connaître l'état intérieur de mon âme, je serais bien heureuse de le prendre pour guide dans la vie spirituelle. Le révérend Père provincial de Naples m'a bien dit que je ne saurais faire un meilleur choix.

Et la béate Félicité débita son compliment à mon adresse, avec toutes sortes de petites mines gracieuses, qui auraient pu amuser quelqu'un ayant moins que moi une horreur instinctive de toutes les simagrées des fausses dévotes.

— Madame, lui dis-je très-sèchement et en la regardant bien en face, je ne suis que le Frère de Sainte-Maure ; je ne suis pas encore dans le sacerdoce, et je n'ai nul droit de m'occuper de révélations et de vie intérieure. Je désire, pour vous et pour moi, que Dieu, qui seul peut pénétrer dans cette vie-là, ne trouve dans nos cœurs que des intentions droites et pures.

Félicité devint pourpre de colère; mais elle se contint, et me dit de son air le plus séraphique :

— Ah! Dieu le sait bien, mes intentions sont droites. Je désire marcher toujours dans la voie qu'il me tracera, fût-ce celle des humiliations et des souffrances.

— Qu'il en soit ainsi, madame! lui dis-je, et je sortis.

Félicité offrit à ma mère de rester quelque temps à Brugelette, pour habituer Marguerite à sa nouvelle résidence. Ma mère refusa cette offre de manière à ce que cette femme n'insistât pas. On la paya généreusement, et elle partit pour Paris.

Je ne revis pas Marguerite sans émotion. Quoi! c'était là ce petit être si délicat, si faible, que j'avais porté dans mes bras à la bonne Francesca! A présent je voyais devant moi une belle petite fille de trois ans passés, qui balbutiait, de la plus douce voix du monde, quelques mots italiens. Elle était timide, même un peu sauvage; et elle se hâtait de cacher son joli visage rose et blanc avec les boucles de sa magnifique chevelure, aussitôt qu'elle apercevait une figure nouvelle.

Chose étrange! je fus la seule personne qui ne lui inspira pas ce sentiment de crainte.

Elle était sur les genoux de ma mère quand je la vis pour la première fois. Je la pris et je l'emportai dans le jardin. Elle ne pleura pas, mais elle passa ses deux petits bras autour de mon cou, et elle appuya sa tête sur mon épaule, sans rien dire.

Je m'assis sur un banc de gazon. Je voulais être seul pour bien examiner Marguerite. Je craignais tant qu'elle ressemblât à sa mère! Mais non, ce

n'était pas le souvenir d'Alphonsine que cette jolie tête d'ange me rappelait. Madame de Flaviac avait les cheveux et les yeux noirs; elle était brune; ses cheveux étaient plantés très-bas; ses traits, tout en lui composant une physionomie piquante, manquaient de régularité. Marguerite avait une peau d'une finesse et d'une blancheur incomparables, et, sous les belles boucles de sa chevelure blonde, on trouvait un front largement dessiné, dont la pensée semblait déjà avoir pris possession. Ses yeux, d'un bleu foncé, étaient doux et mélancoliques, comme les yeux de celui que j'aimais le plus au monde après ma mère. Oui, c'était bien lui que je retrouvais dans cette enfant!

Je l'avais placée debout devant moi; je tenais ses deux petites mains dans les miennes; et je la considérais avec une attention dont elle paraissait frappée. Ému par tous les souvenirs qu'elle me rappelait, je ne pus retenir mes larmes.

Marguerite vit ces larmes; elle grimpa sur mes genoux, et, passant ses deux petits bras autour de mon cou, elle me dit :

— Pourquoi pleures-tu? Est-ce que Félicité t'a grondé? Elle est méchante, Félicité. Je veux retourner avec Francesca.

Et, au souvenir de sa chère nourrice, Marguerite, à son tour, se mit à pleurer. Je ne songeai

plus qu'à la consoler. Je lui donnai des bonbons, et bientôt je vis le sourire sur ses jolies lèvres.

Quand il me fallut retourner à Brugelette, elle m'avait pris dans une telle tendresse qu'elle voulait absolument me suivre.

Le Père Recteur du collége de Brugelette était un excellent homme. Son intelligence n'était pas très-remarquable, mais il avait du bon sens, de la droiture dans l'esprit. Il possédait toutes les vertus d'un religieux, sans en avoir les défauts, sauf un seul, celui d'attirer à la maison qu'il dirigeait le plus de dons possible. Mais il était aussi délicat que peut l'être un quêteur, et, en cela, il devait encore être rangé parmi les exceptions. Ma mère, qui connaissait son faible, s'en servait pour qu'il me permît de passer auprès d'elle tout le temps que me laissaient les labeurs du professorat. Notre maison de Brugelette est bien pauvre, disait le Révérend à ma mère, nous aurions besoin d'ornements pour célébrer les fêtes de Pâques; les nôtres ne sont vraiment pas convenables, et certes la sacrée Congrégation des rites y trouverait beaucoup à redire; mais nos ressources sont si restreintes!

Et, la veille de Pâques, le Recteur recevait, de la part de madame la marquise de Sainte-Maure, des ornements en drap d'or, richement brodés, provenant des manufactures de Lyon. Une autre fois,

c'était un ostensoir, une lampe, etc., etc. Comment refuser à une personne aussi généreuse le bonheur de voir son fils presque tous les jours? Je n'avais même pas besoin de demander la permission d'aller chez ma mère ; le Recteur était le premier à m'y engager.

Marguerite avait atteint sa sixième année. J'avais suivi le travail si intéressant de l'éclosion de son intelligence; j'avais aidé à son développement : c'était moi qui lui avais appris à lire; je lui avais donné toutes les notions préliminaires des études qu'elle devait faire plus tard. Ma mère et moi, nous admirions la pénétration singulière de l'esprit de cette enfant, son aptitude vraiment étonnante à comprendre ce qu'on lui enseignait.

Quelquefois ma mère me reprochait, et je me reprochais à moi-même, de demander trop à ma chère élève; mais, après y avoir réfléchi, nous étions bien forcés de convenir que son intelligence allait toujours au delà de l'enseignement reçu. Nous ne faisions en quelque sorte que la suivre et la guider. Marguerite était vraiment une enfant extraordinaire. Son esprit était sérieux. Elle riait rarement, mais son sourire, fin et spirituel, avait quelque chose de ravissant. Sa sensibilité était excessive, elle ne vivait vraiment que par le cœur, et elle avait pour ma mère et pour moi un atta-

chement passionné. Quant à moi, j'étais fou de Marguerite.

Ma mère écrivait souvent à la comtesse de Flaviac, pour lui donner des nouvelles de sa fille. La comtesse répondait assez exactement mais avec une indifférence sur les progrès de Marguerite, sur ce qu'on lui racontait de l'esprit et du cœur de cette enfant si merveilleusement douée, dont ma mère était révoltée. Aussi son enthousiasme pour madame de Flaviac était tout à fait tombé : elle ne pouvait lui pardonner de n'avoir pas un cœur de mère.

Le temps de ma régence fut une des époques les plus heureuses de ma vie. J'aimais le professorat; je voyais presque tous les jours ma mère et Marguerite; et à part les peines d'esprit dont je parlerai plus tard, et que j'oubliais toujours auprès des deux êtres qui m'étaient si chers, il me semblait que Dieu me donnait autant de bonheur que le cœur de l'homme peut en contenir. Je sentais que le mien avait été créé pour les félicités douces et calmes, et je n'en désirais pas d'autres.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME PREMIER

PREMIÈRE PARTIE

LES ENTRAINEMENTS

DEUXIÈME PARTIE

LE BEAU JÉSUITE

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER

